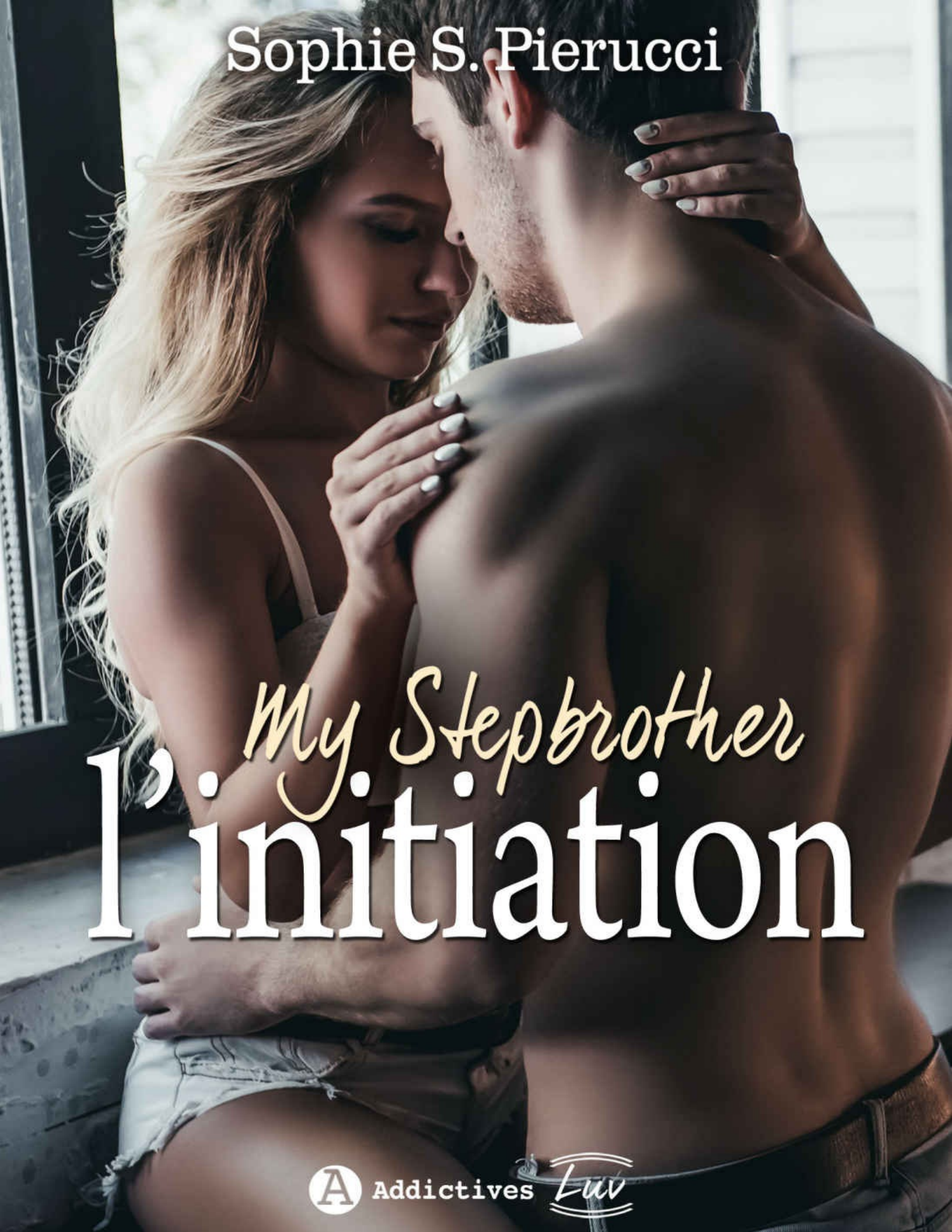
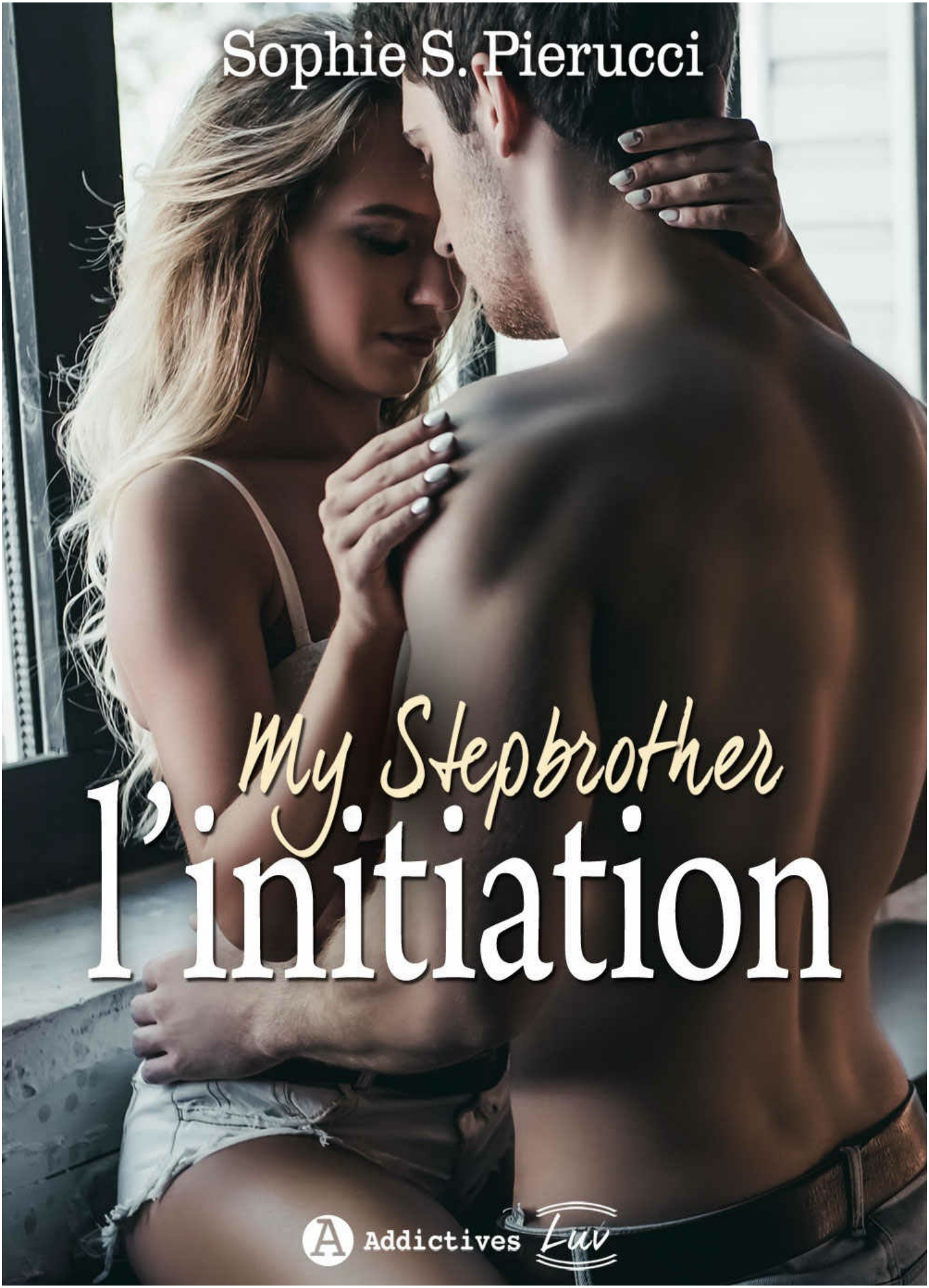

Sophie S. Pierucci
My Stepbrother
l'initiation
Addictives
Luv


Sophie S. Pierucci
My Stepbrother
l'initiation
Addictives
Luv

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

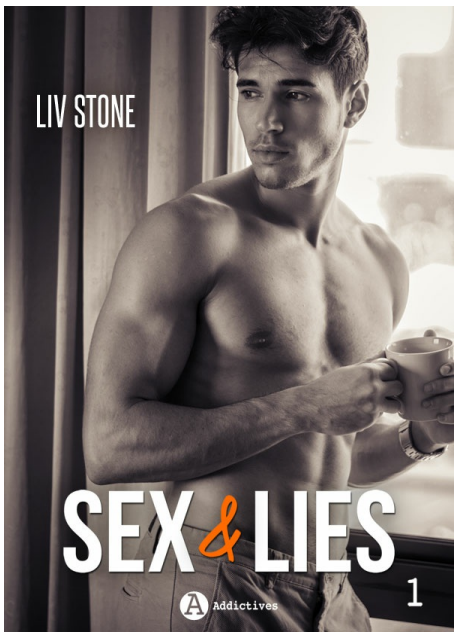
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Sex & lies - Vol. 1

Alaska est étudiante en archéologie, farouchement attachée à son indépendance et à sa liberté.
Jasper est professeur, britannique et séduisant… Et c'est aussi l'ennemi du mentor d'Alaska, à qui elle doit tout.
Alors par loyauté, elle le hait. En plus, il est arrogant et insupportable, aucun risque qu'elle change d'avis !
Quoique…
Un voyage en Égypte, et tout bascule… Mais être avec Jasper, c'est trahir les siens.
Alaska va-t-elle succomber à l'ennemi ?

Tapotez pour télécharger.

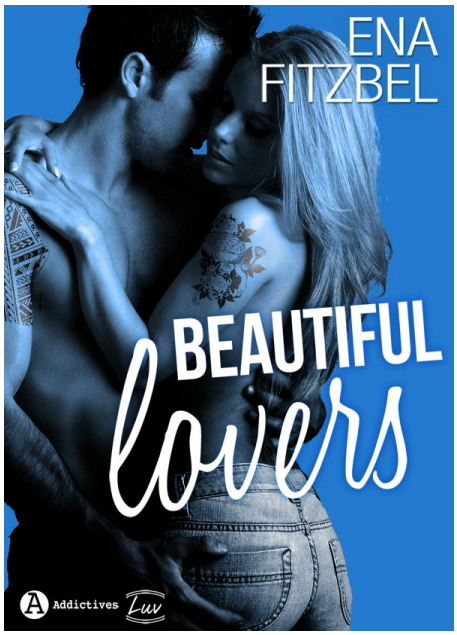


Également disponible :

Beautiful Lovers

Propriétaire d'une boîte de nuit en vogue, Julia désire à tout prix un enfant. Un enfant rien qu'à elle ! Pas question de s'encombrer d'un homme dans sa vie déjà bien remplie. Au cours du recrutement d'un danseur, elle jette son dévolu sur Sandro, célibataire, diablement sexy mais surtout complètement fauché. Alors quand Julia lui demande d'endosser le rôle d'étalon reproducteur contre rémunération, il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Mais comme il a sa petite fierté et que la demoiselle lui plaît bien, les choses se dérouleront à sa façon : pas d'éprouvettes ni de magazines olé olé ! Ils feront un bébé à l'ancienne. Julia n'avait pas prévu ça, et encore moins de tomber sous le charme de cet homme mystérieux, au cœur brisé, au sombre passé… Après le succès de Sexy Disaster, retrouvez Ena Fitzbel dans une romance à suspense aussi torride que bouleversante.

Tapotez pour télécharger.

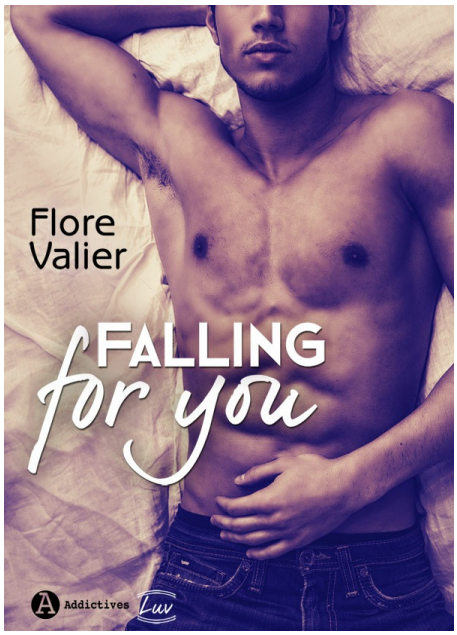


Également disponible :

Falling for you

Roxane vient tout juste de se faire embaucher dans une grande maison d'édition parisienne. Sa première mission ? Prendre en charge la biographie de Clay Messager, footballeur star. Aussi talentueux et sexy soit-il, Clay n'a pas que des amis, entre les ex en manque de pub et les adversaires jaloux… Roxane pourra-t-elle relever le défi ?
De confidences en souvenirs d'enfance, de soirées branchées en séances d'entraînement, la relation entre l'éditrice et son auteur va doucement glisser vers un terrain dangereux… Elle et Clay appartiennent à deux univers totalement différents, et la jeune femme est persuadée qu'une relation entre eux n'a aucun avenir.
Et si elle se trompait ?

Tapotez pour télécharger.



Également disponible :

Always you

Flora est forte, indépendante et débordée. Pas besoin ni le temps d'avoir un homme dans sa vie, aussi sexy et attirant soit-il. Et surtout quand il s'agit de son patron !
Mais Sacha est aussi brillant que mystérieux, et déterminé à attirer Flora dans ses bras. Une nuit, une merveilleuse erreur… et tout bascule.
Car Flora l'ignore, mais ils sont liés, par leur passé. À quel point peut-elle se fier à un homme qui ne dit rien de lui mais qui semble en savoir beaucoup sur elle ?
Elle va devoir se décider vite, sa vie est en jeu… et son cœur aussi.

Tapotez pour télécharger.

Également disponible :

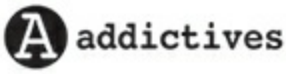
Jeux imprudents

« Il avait juré de ne jamais m'abandonner. Pourquoi a-t-il brisé notre pacte d'enfants ? »
Petits, June et Harry ont partagé leur solitude et joué à ne pas avoir peur. Aujourd'hui, leur passé les rattrape et, pour sauver leur peau, ils vont devoir s'apprivoiser à nouveau, s'unir enfin, se tendre la main… et ne plus jamais se lâcher.

Tapotez pour télécharger.

Sophie S. Pierucci

MY STEPBROTHER
L'INITIATION



Prologue

Carl

Dix ans plus tôt.

Je pensais cette compétition de surf vouée à l'échec depuis que j'avais proposé à Rick de faire partie du voyage. Et j'avais à moitié raison, ce con a failli tout faire foirer sur la dernière étape du tour. Pourtant il faut dire que nous avions tout pour gagner : notre planche, une endurance poussée à l'extrême, et les vagues de Supertubos, au Portugal, étaient parfaites. Heureusement pour nous, notre performance sportive n'a jamais été remise en question, mais notre maturité – ou immaturité – nous a presque coûté une disqualification la veille de la dernière épreuve. Un taux d'alcool pétant tous les records pour Rick, et être surpris au lit avec la fille d'un des juges de qualification pour moi, ça ne pardonne pas, et encore plus lorsque celle-ci est mineure : 20 ans et 9 mois… Finalement, nous sommes qualifiés pour le championnat du monde, mais nous écopons d'une pénalité de deux épreuves, soit un retard de points considérable pour la victoire.

J'observe les maisons défraîchies défiler à travers la vitre de la Jeep de Rick. Mon quartier n'a pas changé en quelques semaines. Rien ne change ici. Pourtant, tout le monde se bat pour la même chose : sortir de là et tenter d'avoir un avenir plus brillant. J'ai entendu dire qu'un des gars de mon quartier est sorti premier de sa promo et a pu dégoter une bourse pour l'université d'Harvard. Ça ne sera jamais mon cas ! Moi, je ne peux compter que sur une chose : ma planche. L'école, c'est pas pour moi. « Dommage » disait mon prof de sport. J'ai essayé, maintes et maintes fois. Ma mère aussi, en me payant des cours particuliers avec nos maigres économies, mais je n'y arrivais pas. Je n'ai même pas terminé le lycée.

– Détends-toi ! me hèle Rick, joueur.

Je pivote ma tête vers lui et roule des yeux avant de m'enfoncer dans mon siège. Je n'arrive même pas à le détester ! Ça fait quoi ? Dix ans qu'il partage ma vie ? C'est mon meilleur ami, et ce même s'il est le fils du gars le plus riche de Miami.

– Facile à dire pour toi, mec. Tu ne manques de rien.

Il soupire, incapable de trouver de meilleure réplique. Ça n'est pas de la jalousie. Disons plutôt que ma niaque, ma motivation à devenir surfeur professionnel est plus importante que la sienne. Qu'il échoue ou qu'il réussisse, il devra prendre la suite des affaires de son père, gagner le championnat n'est qu'un jeu pour lui. Pour moi, c'est différent. Je voudrais sortir ma mère d'ici. De ce minable quartier. De cette maison où elle a essuyé les coups de mon connard de paternel.

Finalement, je me reçois une tape sur la tête.

– Eh ! Je ne t'ai pas forcé à tremper ton biscuit n'importe où !

Biscuit ? Plutôt pain de campagne. Et pas n'importe où, mais dans un bol de lait de 20 ans et 9 mois.

– Non, mais tu ne m'as pas empêché de boire ! Tu m'as même incité à boire, alors que tu connais mes règles. Pas d'alcool, pas de sexe pendant les compétitions.

Ça fait relâcher la pression, et Dieu sait à quel point la pression permet d'aller

loin.

– Est-ce que je dois te rappeler de l'état dans lequel j'étais ? me demande-t-il.

Je grimace tout en secouant la tête. Je l'ai retrouvé la lèvre ouverte sur la cuvette des toilettes de notre chambre d'hôtel, la bite à l'air. Surtout la bite à l'air…

Il s'arrête devant la maison de ma mère. Retour violent à la réalité. Je prends une grande inspiration. Si je sors parmi les meilleurs du championnat du monde dans un mois, je gagnerai assez d'argent pour lui offrir mieux. Et ça ne sera que le début.

– On est les meilleurs. Tu l'auras, ta victoire, me rassure Rick.
– Ouais. Mais en attendant le début du championnat, je vais devoir retourner bosser à l'usine.
– Vois le bon côté des choses, ta mère va avoir la surprise de te revoir plus tôt.

Double surprise même, ma qualification et mon retour après trois mois d'absence. Je ferai bien entendu l'impasse sur mon histoire de gonzesse, et sur ce que j'ai vu traîner entre les jambes de mon pote.

– Elle avait quelque chose à m'annoncer. J'espère une promotion. Elle le mérite.
– Je croise les doigts. Je passe te prendre demain, neuf heures ?

Je hoche la tête et saute de sa Jeep. Je récupère mon gros sac de voyage et ma planche dans la benne. Malgré l'heure tardive, la lumière du salon est allumée. Je grimpe les marches du ponton et, sans me défaire de mon attirail, tente d'abaisser la poignée de la porte fermée à clé. Je sonne plusieurs coups avant qu'elle ne s'ouvre sur une ridicule petite chose haute comme trois pommes et ensevelie sous un monticule de poils roux. Des cheveux ?

– T'es qui, toi ?
– T'es qui, toi ? répète-t-elle.

Ça n'est pas une chose, c'est une fille.

– C'est une blague, maman ?

Finalement ça n'est pas une fille, c'est une emmerdeuse.

– Eh, la morveuse, c'est chez moi ici, grogné-je.

Elle fronce les sourcils au-dessus de ses grands yeux verts.

– Je ne suis pas une morveuse. J'ai 11 ans aujourd'hui ! Et ça n'est pas chez toi, c'est chez Martha.
– Waouh ! Tu es super grande. Je suis impressionné. Martha est ma mère, alors tu vas peut-être pouvoir m'expliquer ce que, toi, tu fous ici ?
– Comment tu t'appelles ?

Je prends une grande inspiration, je vais craquer.

– Carl.
– Non. Carl est joli et très gentil. C'est Martha qui me l'a dit.

Dois-je comprendre que ce soir je suis moche ? Ça n'est pas ce que disait la fille du juge de qualification il y a deux nuits. Si ma mémoire est bonne, elle hurlait : *Apollon, vas-y !*

Je pose ma planche contre le mur du porche et laisse tomber mon bagage à mes pieds. Je me penche vers elle. Je me penche beaucoup car son nez doit m'arriver au nombril. Ses joues clairsemées de taches de rousseur rosissent. Pour l'impressionner, j'articule :

– Donc qui crois-tu que je suis ?
– Si je te le disais, je me ferais disputer par mon père. Il ne veut pas que je dise des gros mots.

OK. Cette gamine n'a peur de rien sauf peut-être de son père. Je tente :

– Et que dirait-il s'il savait que tu ouvres la porte à des inconnus ?

Elle m'adresse un sourire espiègle avant de me claquer la porte au nez.

– Elle n'est plus ouverte maintenant ! crie-t-elle.

Je cligne des yeux plusieurs fois avant de me redresser. Vient-elle réellement de me claquer la porte au nez ?

– Va chercher Martha, petite fille de 11 ans !
– Tu n'as pas dit le mot magique. En plus d'être grossier, tu es malpoli. Mon père te filerait une sacrée correction !

C'est la goutte d'eau !

– Quand je rentrerai dans cette maison c'est à toi que je filerai une correction ! Bordel de m…

La porte s'ouvre sur un tas de muscles. Ou du moins c'est ce que je vois en premier lieu, avant que mes yeux ne remontent, lentement, jusqu'à sa tête. Un chauve, un sourcil roux en l'air au-dessus de grands yeux verts. Les mêmes que la merdeuse. Finalement je l'aime bien la merdeuse… Je déglutis tandis qu'il me dévisage, sa grosse main en appui sur l'épaule de sa fille. Est-ce que je me suis trompé de maison ? Je jette un coup d'œil au quartier comme pour me rassurer. Non. La vieille Ford de ma mère est garée devant le garage et le nom au-dessus de la sonnette indique toujours ALLEN.

– Martha ! appelle-t-il.

Ouais, c'est ça, appelle ma mère qu'elle m'explique un peu…

La voilà justement. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se fige le temps de faire naviguer ses yeux du géant à moi. J'ai un mauvais pressentiment. Très mauvais. Ça pue, cette histoire. Un homme, une petite fille et ma mère chez moi. Chez *nous* . Et j'ai raison de le sentir mal. Elle n'a pas besoin de me dire quoi que ce soit. Je viens de comprendre de quoi elle voulait me parler pour mon retour d'Europe. De *ça.*

– Carl ? interroge-t-elle.

Elle parcourt les derniers mètres qui nous séparent en une enjambée pour m'étreindre.

– Je suis rentré plus tôt.

Mon ton en dit long sur mon état. *Agacé* . Ma mère se recule et lisse son tablier de cuisine dans un grattement de gorge. La dernière fois que j'ai vu ma mère mal à l'aise, c'était devant un ambulancier, lorsqu'elle tentait désespérément de les convaincre d'une mauvaise chute dans les escaliers.

– Eh bien, je te présente James, c'est mon ami.

Un long frisson me saisit. *Ami* . Je ne peux me retenir de penser au mal que lui a infligé mon paternel, qu'il *nous* a infligé. Qu'importe si ce type fait deux têtes de plus que moi, je n'hésiterais pas une seule seconde à le mettre dehors et à le laisser pour mort sur le pas de la porte s'il venait à toucher le moindre cheveu de ma mère. Il me tend la main pour me saluer. Un instant, j'ai envie de l'ignorer, mais Martha me supplie du regard. Je l'empoigne, aussi fermement que mes muscles me le permettent.

– Et voici Casse, sa fille, reprend-elle, soulagée.
– Non. Pour lui ça sera Cassie. Je ne l'aime pas, proclame la merdeuse.

Moi non plus. Et ça ne sera pas Cassie mais casse-couilles ! Parce que je le sais. Cette fille va me les briser toute ma vie. Bordel, j'ai une demi-sœur et un beau-père maintenant ! Il faut vraiment que je termine vainqueur de ce championnat.

Carl

Neuf ans plus tôt.

Je l'ai fait. Je détiens entre mes doigts ce pour quoi je me suis battu pendant toutes ces années : une coupe, un chèque de cent mille dollars et un contrat avec un sponsor. Pas n'importe quelle coupe, celle de l'US Open de Surf. La Californie avait tout à m'offrir, je lui ai tout pris, hormis les filles. Pendant les compétitions je n'y touche pas. C'est *ma* règle. Je m'y tiens et je ne m'y ferai plus reprendre. Et sitôt ma victoire en poche, ça n'a pas été non plus ma lubie. J'ai pris le premier vol en partance pour Miami et j'ai regagné mon foyer. La seule personne à laquelle j'ai pensé pendant tout le trajet fut ma mère.

La vieille Ford n'est pas devant le garage, Martha n'est pas encore rentrée. J'ai jeté mon sac de sport sur le bitume et je me suis assis sur le trottoir d'en face de la maison pour l'attendre. Le soleil d'août est pesant, je sue comme un porc, mais je n'ai pas la force de bouger. Je repense à ce que nous avons vécu, aux coups que nous avons essuyés de mon paternel, elle plus que moi. Je l'entends encore crier de douleur, l'implorer de ne pas me toucher, de la détruire elle, mais pas moi. Je me rappelle des soirs où il rentrait bourré, puant un âpre mélange de whisky et de vomi, et qu'il n'était même pas capable de monter les escaliers. Je me souviens de ce jour où j'ai eu le courage de dire STOP à cette vie, de me rebeller contre lui et de le frapper si fort qu'il a fallu le réanimer sur cette pelouse. Il aurait dû y rester, je le voulais. C'est ce que je pensais jusqu'à aujourd'hui. Maintenant, je suis rempli d'une force incommensurable qui me donne l'impression d'être une sorte de surhomme : il va savoir ce que je suis, ce que j'ai fait et ce que je suis devenu. Il ne m'a pas détruit. Il ne *nous* a pas détruits.

James veille sur ma mère. Même si je n'ai aucune affinité avec lui, je sais qu'il l'aime et qu'il m'aime aussi d'une certaine manière. Pour preuve, cette année, il me défend sans cesse, empêche ma mère de me disputer, me trouve toujours une excuse. Je pensais qu'il essayait de m'apprivoiser, qu'il faisait le lèche-bottes, jusqu'à surprendre une discussion avec ma mère, un soir : « Ce gamin a besoin de liberté, de s'évader, de vivre ailleurs. Tu sais, Martha, que cette maison n'est pas seulement remplie de bons souvenirs pour lui. Laisse-le faire. » Il m'a bien cerné et a participé sans le savoir à ma victoire. Je suis parti l'esprit tranquille, je savais qu'avec lui elle ne craindrait rien. Il a même refusé d'acheter un télescope à sa merdeuse pour participer aux frais du championnat.

Un télescope à 12 ans ! Cette fille est vraiment hors norme. À cet âge-là, je me cachais pour lire *Playmate* et fixais perversement des miroirs aux lacets de mes baskets pour regarder sous les jupes des filles. Elle, elle passe son temps libre dans une bibliothèque, finit première au concours de *spelling* de Miami, et invente un système d'arrosage pour les fleurs de ma mère ! N'est-elle pas en âge de se demander si elle doit mettre des chaussettes dans ses soutifs ou si elle pourra rencontrer un jour son chanteur préféré ? Non. Pas Cassie.

Et le pire, c'est que même si elle me saoule constamment en reprenant mes phrases et en cafardant toutes mes conneries, je n'arrive pas à la détester. Elle est seulement la fille de James, qui fait la grimace quand elle me voit réparer la toiture, qui pince son nez quand je rentre de l'usine, qui secoue la tête quand je sors en douce, et qui roule

des yeux quand je lui offre un clin d'œil pour la taquiner.

Elle l'aura, son télescope. Mais hors de question qu'elle sache qu'il vient de moi.

La voilà justement. La tête dans un livre, elle remonte la rue. Je reconnais sa chevelure rousse et ses pinces roses dans ses cheveux. Elle avance sans regarder devant elle, pourtant ses pieds esquivent chaque embûche sur son chemin : un nid-de-poule, une poubelle, une racine d'arbre. Elle se déporte, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec adresse et anticipation. En revanche la trottinette du voisin, ça, elle ne l'a pas anticipée. Elle se prend les pieds dedans et s'étale de tout son long sur le goudron.

Avant même de le décider, je suis debout devant elle. Je l'attrape par la seule force d'un bras et la soulève aisément pour la remettre sur pieds. Des jeunes de son âge se mettent à rire. Ses yeux se chargent de larmes mais aucune n'en sort. Elle me fixe, le regard sévère.

– Tu es revenu, me reproche-t-elle en époussetant ses genoux.

Je ramasse son livre, un manuel de biologie.

– Pas pour longtemps.

Elle jette un coup d'œil à mes affaires avant de m'arracher son bouquin.

– J'en déduis que tu as gagné ?

Je hoche la tête.

– Pas bien difficile.

Je fourrage ses cheveux de mes doigts. Elle me jette un regard assassin alors que les rires reprennent de plus belle. Je plisse les yeux sur les gamins, deux garçons et deux filles assis sur un muret. Ils font la moitié de ma taille, je ne vais quand même pas leur foutre une raclée ?

– Ils ne valent pas la peine qu'on les remarque, me dit Cassie.

Les deux filles me font un signe de la main. Je reconnais l'une d'elles, j'ai embrassé sa grande sœur dans leur salon il y a quelques années. Je reporte mon regard sur Cassie, qui me jauge.

– Maintenant que tu es là, toutes les filles de ma classe vont vouloir que je leur donne des cours, s'exaspère-t-elle.

Je remonte les épaules avec désinvolture.

– On s'en fout, non ? Je ne vais plus vivre ici, elles ne viendront plus t'ennuyer.

Non, je n'habiterai plus ici. J'ai une check-list dans ma tête : acheter un télescope pour Cassie, un appartement pour moi, et donner le reste de l'argent à ma mère.

Elle se redresse et rouvre son livre. Avant d'y plonger la tête, elle me sourit. Fait extrêmement rare chez Cassie, hormis lorsqu'elle est prise dans l'histoire d'un roman.

– Je suis contente pour toi, dit-elle finalement.

1

Cassie

De nos jours.

L'âge du premier rapport sexuel, aux États-Unis, est de 19 ans, contre 17 ans en France.

J'entre pour la deuxième fois de ma vie dans les bureaux du *Miami News*. Aujourd'hui est le début d'une longue carrière. J'aurais pu choisir un journal international, commencer par assistante et servir des cafés, mais ce petit journal local est le seul à posséder une rubrique scientifique dans son hebdomadaire et surtout, un poste vacant. Et je ne vais pas mentir, j'avais très, très, très envie de revenir vivre à Miami pour me rapprocher de ma famille. Mes quatre années à l'université de Plattsburgh à New York m'ont semblé à la fois filer à vive allure et en même temps durer une éternité. J'ai raté toutes les premières fois de Jamie, mon petit frère de presque cinq ans, je n'ai pas été là pour le cancer de la prostate de mon père, pour le soutenir lui et Martha, ma maman de cœur. Mais maintenant je suis ici. Il y aura d'autres premières pour Jamie, et mon père en a fini avec son cancer.

Le temps est contre moi, je traverse les couloirs du journal rapidement, je dois encore récupérer mon badge, signer quelques papiers au bureau du personnel avant de rejoindre le patron M. Karist pour finaliser mon embauche.

La semaine d'avant, son assistante, Maddie, une jeune fille sans artifices et sympathique m'avait fait visiter les locaux. *Donnée utile*. Si j'avais été comme le commun des mortels, me retrouver dans cet enchevêtrement de couloirs m'aurait filé mal à la tête. J'aurais dû demander mon chemin à au moins trois employés. Mais je ne suis pas comme tout le monde. J'ai une mémoire eidétique implacable. Ou mémoire photographique dans le langage courant. Ainsi, je me rappelle que mon bureau se trouve à six pas des toilettes, huit de la salle de pause, un du bureau d'un certain Ted, cent vingt-neuf de la sortie. Ouais. Ça fait peur. Il me suffit de voir les choses une fois pour m'en souvenir. Mais il y a un hic. Il y a toujours un hic.

Cette mémoire demande à être alimentée en permanence. J'ai soif d'apprendre, j'ai besoin de connaître tout sur tout. Il n'y a que trois choses qui me résistent : la cuisine, les contacts humains et le sport. *Surtout* les relations humaines.

Je récupère mon badge qui me servira de pièce d'identité, de passe-droit, de carte de parking, et de carte de self, puis fonce dans le bureau de M. Karist à une trentaine de pas du mien. Ceux-là, je ne les compte pas, je sais d'ores et déjà que je vais les faire des milliers de fois, précipitamment, à reculons, lentement. Bref, le nombre de pas changera constamment. Maddie m'annonce, puis m'autorise à rentrer.

– Bonjour Camille ! S'exclame-t-il.

Voilà. Le commun des mortels se résume à mon patron. Il n'a même pas été capable de se souvenir de mon prénom, dit il y a à peine trente secondes au téléphone par son assistante. Ou bien il s'en fout.

– Cassie, je le reprends avec un calme olympien.

Il me sourit et me montre le siège devant lui. J'y prends place tandis qu'il me souhaite la bienvenue, entonne les louanges de son journal, résume sa popularité en quelques chiffres, sa croissance grandissante, le nombre d'articles publiés. Bref, beaucoup d'informations inutiles dont mon cerveau a du mal à se dépêtrer. Je dois aussi faire face à ce que je vois : des amas de journaux dans tous les recoins de la pièce, un store cassé sur une des trois fenêtres, un bureau de style napoléonien, des diplômes épinglés au mur et une odeur de cigare. Quant à M. Karist, la cinquantaine, bedonnant, des cheveux gris et une moustache de la même couleur, il souffre d'un ptôsis. En bref, il a les paupières supérieures qui tombent exagérément sur ses yeux. Je connais même des choses inutiles.

Je ne me défais pas de mon sourire jusqu'à sa remarque :

– Est-ce que je dois vous faire parvenir une autorisation parentale, Camille ?

Cassie !

– Une autorisation parentale ? J'ai 21 ans monsieur.

Aujourd'hui !

– Oh mon Dieu, vous faites si jeune.

Il ne s'excuse pas et me détaille. Pas besoin de me regarder je sais ce que je porte : un vieux jeans et une chemise large noire. *Très* large, pour me donner l'illusion d'avoir une poitrine. Il grimace sur ma natte qui longe mon épaule. Et je me crispe. Ça aurait pu être pire j'aurais pu faire des couettes. Non pas que ça m'arrive.

– Bon ! entonne-t-il. Je suis rassuré de vous savoir majeure ! J'ai lu vos notes, et j'ai reçu une lettre de votre doyen. Vous avez l'air d'être quelqu'un d'irréprochable. Ted sera plus que ravi d'avoir une assistante telle que vous à ses côtés.

Ted ? Ah le type au bureau à un pas du mien. Assistante ?

– Assistante ?
– Oui Camille ! Faites vos preuves et vous deviendrez son bras droit !

Faire mes preuves, aucun problème. J'exagère un sourire pour ne pas lui signifier ma déception.

Il me congédie en prétextant un appel urgent. Ça m'arrange quelque peu, je ne suis plus certaine de

pouvoir garder mon calme. Je travaillerai donc avec Ted. Coup dur. Ça va être difficile.

La journée entière est difficile. J'ai pris l'habitude que personne ne me calcule. Sauf qu'ici, tout le monde me regarde et me parle. Pas pour me demander mon prénom ou aller boire un verre en sortant du boulot, non le bon mot serait par pitié ou par affliction. Je ne suis pas la nouvelle, je suis l'intruse. La pire question a été : « vous êtes perdue jeune fille ? ». Là, je me suis vraiment regardée. Qui sait, peut-être que ce matin j'ai gardé mon vieux pyjama rose bonbon ? Résultat, j'ai défait ma natte. Ça n'a pas empêché Ted, un type plutôt charmant de me dorloter comme s'il avait peur de me voir partir aux toilettes en pleurant, pour m'avoir demandé d'aller au photocopieur. J'apprends que mon minipatron est célibataire. Il a un chien, un labrador, d'après le cadre photo sur son bureau, il passe son temps à mettre et démettre un crayon gris au-dessus de son oreille. Il boit un café toutes les trente-huit minutes, approximativement. Je me demande à quoi ressemble son estomac ?

Pourquoi je me pose ce genre de question ? Je devrais plutôt me demander si les muscles saillants de ses bras auraient la force de me soulever sur son bureau, sauf que ce n'est pas la première idée qui me vient. C'est plutôt : sa masse musculaire est impressionnante, mais qu'en est-il de sa force ? Est-ce seulement un trompe-l'œil ? Je vois, j'analyse, je conclus en tant que scientifique. Pas en tant que femme qui n'a jamais eu de relation sexuelle de sa vie, qui a 21 ans et qui devrait avoir la culotte trempée dès qu'elle aperçoit un beau gosse.

Je me force, parfois. À tenter d'avoir des relations humaines… pas pour avoir enfin une relation sexuelle. Pour moi l'envie chez les femmes, n'est qu'une composante chimique et hormonale. J'essaie de communiquer. Mais bizarrement je suis incapable de parler de quelque chose sans aborder la science. Exemple : si un type me demande si sa voix me plaît, je ne vais pas lui dire que son timbre me fait vibrer, mais certainement que son larynx n'est pas assez musclé pour permettre à ses cordes vocales de produire des sons plus aigus.

Oui. Je suis flippante, alors j'évite de parler et d'avoir des relations humaines.

Finalement, cette première journée au *Miami News* touche à sa fin. Maddie me propose de me ramener puisque pour mon premier jour, n'ayant pas mon badge, j'ai usé des transports en commun. J'accepte avec joie. Saviez-vous qu'une barre dans un bus peut abriter jusqu'à six cents espèces de bactéries différentes ? Et je ne parle pas des traces de flores vaginale et anale…

Maddie me dépose à l'entrée de mon quartier. Martha m'a demandé d'aller récupérer un paquet chez une de ses amies à quelques pâtés de maisons de la nôtre. Il est un peu plus de dix-huit heures et le soleil est loin d'être couché. La chaleur est toujours aussi écrasante en cette fin de mois d'octobre. Quant au taux d'humidité, il n'y a qu'à regarder les frisottis qui bordent ma nuque. Ils sont nombreux.

J'arrive enfin chez M^me^ Perez et sonne. C'est son fils Eduardo qui m'ouvre. Je ne peux pas m'empêcher de reculer, non pas que je sois surprise par la masse imposante de muscle qui me surplombe, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit *lui* qui ouvre.

Ce mec, c'est *le* mec dont toutes les filles du lycée raffolaient, après Carl, mon demi-frère. Même

celles de ma classe qui avaient comme moi deux ans de moins que lui.

Vêtu d'un simple short, il est en nage. À sa serviette sur ses épaules, je comprends que je le dérange en pleine séance de sport. Je me ressaisis en voyant ses sourcils gravir son front d'étonnement.

– Salut !

Mon ton paraît un peu trop enjoué à mon goût.

– Salut.
– Désolée de te déranger mais ta mère a un paquet pour moi.

Il me dévisage de sa hauteur à m'en faire rougir. Quoi ? Vous me pensiez frigide ? Je vous l'ai dit, tout est une question de composants chimiques, de neurotransmetteurs et d'hormones, entre autres la dopamine et la sérotonine.

– Tu es Cassie ?

Eduardo connaît mon prénom ! Je souris de toutes mes dents.

– Je suis Cassie.
– Ma mère m'a prévenu que tu passerais. Elle est partie faire des courses. Attends deux secondes.

Il s'échappe dans la maison. Bien entendu qu'il ne connaissait pas mon prénom ! Je ne sais pas pourquoi, mais savoir que je suis la fille dont personne ne se souvient m'affecte. Sans doute parce que toute cette journée a tourné autour de mon apparence trop juvénile.

Il revient un carton dans les bras et me le tend. Je le récupère. Ce truc pèse une tonne ! Pour être franche, au moins dix kilos.

– Merci. Tu passeras le bonjour à ta mère de ma part.

Je lui souris en guise d'au revoir, mais il plisse les yeux sur moi, intrigué.

– Je me souviens de toi maintenant. Tu n'as pas changé !

Bizarrement au lieu de me sentir soulagée, la colère me gagne. Son « tu n'as pas changé » manque de précision. Je n'ai pas pris une ride ? Je porte les mêmes habits qu'il y a quatre ans ?

– Je. N'ai. Pas. Changé, répété-je avec martellement.
– C'est une bonne chose, dans dix ans tu en paraîtras toujours dix de moins. La jeunesse éternelle, c'est ce dont rêvent toutes les femmes…

Décidément cette journée est de pire en pire ! Je prends une grande inspiration et papillonne des yeux pour éviter de les lever au ciel.

– Sans doute. À plus Eduardo.

Je tourne les talons mais il me rattrape :

– Attends ! Tu veux que je t'aide à porter ce carton jusque chez toi ?

Je lui coule un regard désabusé. Je suis certainement moins forte que lui, plus jeune, plus petite, mais je ne suis pas une gamine. Cinq cents mètres à pieds, ce n'est pas la mer à boire.

– Merci, c'est gentil, mais ça n'est pas très lourd.

Cette fois-ci, je ne lui laisse pas le temps de réfléchir et me précipite jusqu'au chemin.

– Très bien, à la prochaine Cassie !

Oui, c'est ça, à la prochaine ! L'idée serait tentante, si je n'étais pas certaine de tout foutre en l'air avec mes conversations loufoques.

Je remonte la ruelle rapidement. Ce carton est plus lourd qu'il n'y paraît et j'ai hâte d'être chez mes parents pour m'en débarrasser. Je sais déjà ce qui m'attend. C'est mon anniversaire. Mon père a dû allumer un barbecue et Martha a dû faire mon gâteau préféré : le crumble aux pommes. Pour ce qui est des cadeaux, j'ai été catégorique sur ce point, je ne veux rien. Mes parents ont sacrifié une bonne partie de leurs économies pour mes études, c'est déjà bien assez. Même si je me suis toujours promis de leur rendre leur argent, ils n'en voudront jamais. Martha refuse l'argent de son fils Carl, qui gagne en un mois ce qu'elle gagne en cinq ans. Je n'exagère rien.

Il est là. Bon sang cette journée va m'achever ! Pourquoi fallait-il que Carl soit là pour mon anniversaire ? Je prie seulement pour que ça ne soit qu'une simple visite ! Le fils de Martha, que je n'ai jamais considéré comme mon demi-frère est tout ce que je déteste chez un homme. Parce que là où moi je suis une brêle, lui, il excelle. Il collectionne les relations humaines et encore plus lorsque celles-ci possèdent deux trous et un clitoris.

Il n'a pas besoin de trop forcer, Carl est le beau mec par définition. Même moi, je ne serais pas insensible à son charme s'il n'avait pas dix ans de plus que moi et s'il n'avait pas été le fils de Martha. La dernière fois que je l'ai vu, il y a presque deux ans, il revenait d'un championnat de surf, vainqueur. J'ai été forcée d'écouter ses aventures en Australie pendant tout un repas et de le regarder jusqu'à le connaître dans les moindres détails. *Erreur*. Son image m'a hantée pendant des jours : des cheveux mi-longs noirs et soyeux, une de ses mèches qui tombait régulièrement devant ses yeux noisette. Cette mèche me saoulait ! Parce qu'il ne la disciplinait pas, il soufflait dessus. Je voulais la remettre à sa place ! Comme je voulais réajuster sa foutue chemise en soie blanche. Qui porte une chemise à cinq cents dollars de cette façon : manches retroussées négligemment, col ouvert ? Carl, bien sûr.

Je me donne de la force pour franchir les derniers mètres qui me séparent de la maison. C'est mon anniversaire, je n'ai pas passé une journée minable à me poser des tonnes de questions sur mon

apparence et ce que je devais dire ou taire, j'ai un boulot, bientôt un appart' et j'ai 21 ans ! Voilà !

Mon minimum d'entrain s'étiole lorsque je tente d'ouvrir la porte d'entrée. Fermée à clefs. Bien entendu, Jamie pourrait s'échapper. D'un doigt frêle, je sonne puis prends appui contre le mur de la maison. C'est Carl qui ouvre.

– Casse ! hurle Jamie dans ses bras.

Il ne m'a jamais paru aussi petit qu'à cet instant. Carl est impressionnant. Et il ne s'agit pas seulement de masse mais aussi de force. Il soulève des tonnes de femmes sur les bureaux, contre les murs, dans le vide… bref à bout de bras. Bordel, je divague, j'ai chaud. Mes hormones sont en ébullition. Pourquoi j'arrive à comprendre, aujourd'hui, que toutes ces filles peuvent être à ses pieds ? Est-ce son T-shirt porté près du corps ? Sa peau bronzée ? Ce jean moulant ? Ou bien cette bouche au sourire invulnérable ?

– Hey ! Petit monstre ! je chantonne à Jamie.
– Joyeux anniversaire sœurette, lance Carl.

Je roule des yeux tout en le poussant pour rentrer.

– Ne m'appelle pas comme ça.
– C'est pourtant ce que tu es. *Petite. Sœur* , hache-t-il.

Je me déleste de mon chargement tout en scindant.

– Waouh ! Carl se souvient de ce qu'est l'étymologie !
– Pourquoi faut-il que tu ramènes constamment ta science avec moi ?

Pour la première fois en dix ans, je crois percevoir de la peine chez lui. Malheureusement, ce qu'il ne sait pas c'est que je ramène ma science avec tout le monde. Je soupire dans un microsourire mais ne m'excuse pas. Plutôt crever. Je récupère Jamie qui blottit sa tête dans mon cou. Il est épuisé de sa journée, il ne tiendra pas longtemps ce soir.

Carl me dévisage comme si c'était la première fois qu'il me voyait. C'est déstabilisant. Carl ne me regarde jamais. Je fronce les sourcils et il se ressaisit.

– Bon ! Et si on allait prendre cette douche avant de manger ? demande-t-il à Jamie.

Celui-ci hoche la tête et saute de mes bras pour partir en courant dans les escaliers qui mènent à l'étage.

Je tique doublement. Un, c'est Carl qui va donner le bain à Jamie comme si c'était leur rituel. Deux, il sera là toute la soirée.

– Tu restes ?

– Bien sûr Cassie, c'est ton anniversaire, non ?
– Tu n'as jamais été là pour les derniers…

Mon ton sonne comme un reproche alors que c'est seulement un constat. Sitôt un pied dans le championnat de surf, il n'en est jamais sorti. À son premier gros salaire, un peu après ses 22 ans, il s'est payé le luxe d'un appart' à Miami Beach et ne revenait ici que la veille de ses départs et à ses retours. Il soupire.

– Seulement parce que tu étais à New York. Écoute merdeuse, j'ai passé l'âge de me disputer avec toi !

Il n'a pas tort…

Il chiffonne ma tête rousse comme lorsque j'étais en âge prépubère, avant de rejoindre Jamie. Je fusille son dos du regard. Mais merde, je ne suis plus une enfant ! Martha me surprend :

– Ça ne va pas ma chérie ?

Elle essuie grossièrement ses mains sur son tablier avant de me rejoindre au pied des escaliers. Je lui souris.

– Je suppose que c'est l'effet que doit donner une première journée dans le monde des adultes !

Elle embrasse le sommet de mon crâne et je me blottis contre elle pour la serrer. Martha est la maman que je n'ai jamais eue avant mes 11 ans. Notre relation ne s'est pas construite avec les années, elle a été inhérente, évidente. Comme si mon cœur avait déjà préparé sa venue et y avait laissé une place avant même de la connaître. Elle ne remplace personne, ma mère biologique est décédée à ma naissance, et mon père a toujours fait en sorte que je ne manque de rien, elle *est* ma maman.

– Tu es passée chez M^me^ Lopez ? demande-t-elle.

Je hoche la tête et lui désigne le carton à l'entrée.

– Ce sont des vieux jouets pour Jamie. En réalité, je les mènerai au dispensaire, ton frère ne manque de rien, Carl passe son temps à le gâter.

Ça, je le sais et ça ne m'étonne même pas. S'il y a bien une chose qu'on ne peut pas lui reprocher, c'est qu'il est loin d'être radin.

– Bon ! reprend-elle. Et si tu allais te rafraîchir un peu. Ton père en a bientôt fini avec la viande.
– La salle de bains est occupée…
– Eh bien ça incitera ton petit frère à sortir plus vite ! Ça dure toujours une éternité avec Carl !

Cette vérité manque de me faire faillir. Depuis que Carl a arrêté les compétitions il y a bientôt

deux ans, il passe beaucoup plus de temps ici qu'avant. Est-ce que je suis jalouse ? Oui, et je suis certainement beaucoup trop fière pour l'avouer. Il a vu toutes les premières fois de Jamie, alors que j'étais à New York pour étudier.

Je ne laisse rien paraître à mon malaise et colle un bisou sur la joue de Martha avant de rejoindre ma chambre à l'étage. J'entends les rires de mes deux *frères* dans la salle de bains. J'attrape de quoi me changer et les rejoins.

Je me fige à l'entrée, les yeux rivés sur le dos de Carl penché en avant dans la baignoire. Il a ôté son T-shirt pour donner le bain à Jamie. Bien au-delà de sa musculature parfaite, ce sont ses cicatrices qui me glacent. Longues d'au moins quinze centimètres, elles s'étalent de ses trapèzes à ses obliques. Je sais seulement ce qu'on m'a laissé entendre sur son passé : son père les battait, lui et sa mère. Lui ne m'en a jamais parlé. Il me conseillait seulement de ne jamais me laisser marcher sur les pieds.

– Casse ! hurle Jamie en m'apercevant.

Carl se redresse. Je tente de reprendre forme humaine et force mes yeux à fixer mon petit frère. Et pas la nouvelle vue qui s'offre à moi : des pectoraux, des abdominaux et tout un tas de trucs qui me donnent… *chaud* . Je déraille encore. Est-ce que j'ai oublié de parler des gouttelettes qui glissent sur sa peau ? Un nombre incalculable, sauf si je m'autorisais à y penser encore.

– Vous avez bientôt fini ? demandé-je.

Carl attrape une serviette et s'essuie grossièrement le torse avant d'enrouler Jamie.

– Ouais.

Il le sort du bain, puis s'attelle à remettre son T-shirt. Jamie se faufile en courant entre mes jambes pour rejoindre sa chambre. Bon sang, j'ai du mal à regarder autre chose que ses biceps, ses avant-bras tendus et sa peau bronzée. Je déglutis. J'ai vu Carl de nombreuse fois mais jamais avec ces yeux-là. Je me souviens lorsqu'il peignait la clôture et que la voisine lui apportait toutes les dix minutes de la limonade, de la fois où il a réparé le moteur de la vieille Ford de Martha, de cette partie de basket avec mon père. Bref, je l'ai déjà vu.

Je réalise soudainement que je dois être aussi transparente qu'une vitre. Carl me dévisage, presque amusé. Est-ce qu'il a compris que je le regardais différemment ? Je croise les doigts pour que ce ne soit pas la vue de mes sous-vêtements qui pendent dans mes bras.

– J'aimerais prendre une douche. Vite fait. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il soulève les épaules.

– Prends ton temps, j'ai promis à Jamie de l'aider à terminer sa construction de Lego.

Il m’offre un clin d’œil joueur.

– Hey ! C’était ma mission !

Son rire emplit la salle de bains.

– Tu as changé, petite sœur !

Grand Dieu ! Au moins quelqu’un qui l’a remarqué ! Mais pourquoi fallait-il que ce soit lui !

2

Carl

– As-tu eu le temps de chercher un appart aujourd'hui ? demande James à sa fille.

Cassie répond par la négative et qu'elle se penchera sur la question ce week-end. J'essaie de me souvenir de la dernière fois où je l'ai vue et aussi à quel moment elle est passée de l'adolescente à la jeune fille épanouie. C'est le néant. À croire que la transformation a eu lieu du jour au lendemain. Même lorsque son père m'a demandé de lui apprendre à conduire, il y a quelques années, elle ne m'avait pas paru aussi mature.

Je n'ai pas assez vécu avec elle pour prétendre la connaître par cœur. À l'époque, je n'avais que deux choses dans la tête : le surf et les filles. Et elle ne rentrait dans aucune de ces deux catégories. Cassie, c'était l'emmerdeuse qui, lorsqu'elle ne passait pas son temps la tête dans un livre, reprenait sans cesse mes phrases. Je ne l'ai jamais regardée, je n'ai jamais fait attention à elle, sauf lorsqu'elle se faisait emmerder par les voisins. Parce qu'elle n'était pas assez jolie ? Parce que nous avions dix ans d'écart ? Je ne sais pas.

Depuis que je ne pars plus aux quatre coins du monde, cela fait presque deux ans, je rends visite à ma mère au moins une fois par semaine. Le lundi, plus exactement. C'est devenu un rituel. Je récupère Jamie à l'école, passe du temps avec James, mon beau-père, et nous finissons tous les trois à table. Mais il semblerait qu'avec le retour de Cassie, nous serons quatre dorénavant.

Au départ, je le faisais pour ma mère et Jamie, mais je dois dire que voir mon beau-père dans un état lamentable chaque fois qu'il revenait d'une séance de radiothérapie pour son cancer de la prostate m'a indéniablement rapproché de lui. Il a eu besoin de moi. Ils ont tous eu besoin de moi. Je me demande même parfois si James n'a pas vécu ce cancer comme un don de Dieu. Grâce à lui, nous nous sommes trouvés, alors que pendant tant d'années, il avait tenté en vain de lier quelque chose avec moi.

Mais sa fille, jusqu'alors à New York, restait pour moi la petite chose rousse, complètement perchée et innocente, à la crinière éparse et au nez enseveli sous une couche de taches de rousseur qui me repoussaient.

Sauf que ce n'est plus une gamine aujourd'hui, c'est une femme. Elle n'est plus étudiante et compte même avoir son propre chez soi. Je l'ai observée toute la soirée, un peu trop d'ailleurs. Des jambes fines et longues qui s'échappent sous sa robe à fleurs, une poitrine enfermée dans un soutien-gorge – bon sang, ma casse-couilles de demi-sœur porte un soutien-gorge – des cheveux disciplinés et longs, une bouche pulpeuse d'un léger rose, et des yeux aussi verts et expressifs que son père – hormis sa chevelure, ce sont les seules choses qu'elle tienne de lui. Et elle n'est pas uniquement femme, c'est

une femme qui a du charme.

– Dans quel coin tu cherches ? je demande avant de boire d'un trait le reste de mon verre de vin rouge.

Sa tête virevolte vers moi. Elle écarquille les yeux, éberluée, puis son nez se retrousse et ses mains s'agitent sur la table en teck du jardin. Elle joue avec une serviette en papier. Des origamis ? Est-ce que je l'indispose ?

– Je n'ai pas de préférence, je sais seulement où je ne veux pas et où je ne *peux* pas habiter.

Comme un peu plus tôt dans la salle de bains, son regard me met mal à l'aise. Il est différent, tout comme elle.

– Je peux t'aider si tu veux ?
– Je n'ai pas besoin de ton argent Carl.

Sa réplique pourrait me piquer mais il n'en est rien. Mon argent, je l'ai gagné tout seul, sans personne. Ça n'est pas une honte, c'est une fierté, et je n'oublierai jamais d'où je viens. Cassie ne sait rien de ma vie, elle ne sait pas ce que je fais de mon fric, ni comment je le dépense. Je préfère jouer l'arrogance et me penche sur la table pour me rapprocher d'elle.

– Qui te dit qu'il est question d'argent ? J'ai des connaissances dans l'immobilier.

Elle déglutit tout en fuyant mon regard.

– Merci, j'essayerai de m'en souvenir.

Ma mère arrive sur la terrasse, les bras encombrés d'un gâteau. Dessus, une bougie « 21 » est allumée. Elle se met à chanter joyeux anniversaire, Jamie et James la rejoignent en cœur. Cassie souffle sur sa bougie et tout le monde applaudit.

Je sors de ma poche son cadeau d'anniversaire, et le pose devant elle. Encore une fois, elle me coule un regard médusé. Je marmonne :

– C'est ma mère qui m'a prévenu.

Elle ouvre délicatement l'écrin et fronce les sourcils tout en disant d'un ton glacial :

– Des petits cœurs.

Je crois que mes boucles d'oreilles ne lui plaisent pas. Elle cligne des yeux.

– Comme c'est mignon ! chantonne ma mère.

Cassie blêmit.

– J'ai besoin de m'isoler, veuillez m'excuser.

Elle se lève précipitamment. James interroge ma mère du regard. Moi, je ne prends pas le temps de me poser de questions, je repousse ma chaise et la suis à l'intérieur. La seule fois où je l'ai vue dans cet état, elle rentrait du lycée et des filles de sa classe l'accusaient de bécoter avec le prof de mathématiques. Il n'en était rien, Cassie ne devait ses résultats scolaires et l'intérêt du prof qu'à ses capacités intellectuelles.

– Hey ! Cassie ! Attends ! hurlé-je à sa poursuite.

Aucune réponse, elle grimpe les escaliers au pas de course. Je fais de même, marche dans ses pas jusqu'à sa chambre. Elle me claque la porte au nez.

– Si c'est à cause des boucles d'oreilles, tu peux toujours les échanger, j'ai le ticket de caisse, hurlé-je sur la boiserie.
– Barre-toi Carl !
– Je peux savoir ce qui ne tourne pas rond dans ta tête, *gamine* ?

J'articule sciemment sur le dernier mot. La porte s'ouvre sur une Cassie furibonde. J'essaie de ne pas sourire, ma ruse a fonctionné. Elle a toujours fonctionné.

– Je ne suis plus une gamine, affirme-t-elle.
– Tu n'es plus une gamine.
– Alors pourquoi tout le monde le pense encore ?

Elle part s'installer en tailleur sur son lit une place. Je rentre dans sa chambre et m'installe à côté d'elle.

– Tout le monde ? répété-je.

Sa chambre est rangée, propre, impeccable. Est-ce que je suis déjà rentré dans cette pièce ? Une petite armoire blanche, un bureau d'au moins deux mètres fait d'une planche et de tréteaux, une énorme bibliothèque, un télescope pointé vers le ciel et son lit une place. Pas de déco sur les murs, ni de posters. Sa chambre est l'exact opposé de ce qu'était la mienne.

– Au travail. Le voisinage. Toi !

Moi ? Sûrement pour les boucles d'oreilles. Mais du plus loin que je me souvienne, elle a toujours porté des barrettes dans les cheveux. Plus maintenant. Maintenant, putain, elle porte des soutiens-gorge !

– Je suis désolé Cassie, mais on ne s'est pas vu depuis si longtemps que je n'ai pas imaginé…
– Que j'ai pu grandir ? Me coupe-t-elle acerbe.

Je prends une grande inspiration et réfléchis très vite, notre conversation est sur une pente

glissante. Je n'aime pas me disputer avec elle. J'avoue, uniquement parce que c'est la seule fille qui réussit à me faire clouer le bec.

– C'est quoi ton problème au boulot ?

Elle roule des yeux et se réinstalle en tailleur pour mieux me faire face. Elle décoince sa robe de dessous ses fesses et la tire sur ses cuisses.

– Le problème ça n'est pas le boulot. Je sais déjà que ma vie *va* devenir le boulot. Parce que je n'ai rien d'autre et que je ne sais rien faire d'autre.

Elle baisse la tête, le regard sur ses doigts qui tripotent un jonc en or sur son poignet. C'est celui de ma mère, je le reconnais et je suis content que ce soit elle qui en hérite.

– J'ai du mal à tout saisir.

Ses yeux verts me reviennent, remplis d'une mélancolie que je ne lui connais pas.

– Dans dix ans, est-ce que je vais me demander ce que c'est que de vivre autrement ? Je ne veux pas me réveiller avec des regrets. Je ne veux pas me retourner et me dire : « merde, j'ai un poisson rouge parce que lui ne pourra pas me dire de me taire, et je suis encore vierge parce que je suis incapable d'avoir une conversation avec un mec. »

J'ai un mouvement de recul.

– Wow, wow, wow ! Je n'ai rien entendu !

Elle retient un rire sur ma mine déconfite. Merde, c'est vraiment la discussion la plus intime que j'ai eue avec elle. Cassie est hors du commun. Aucune fille ne lâcherait ce genre de bombe.

– Quoi ? Est-ce que Carl, le roi des petites culottes, aurait peur d'entendre le mot *vierge* ?
– Hey ! Ça n'est pas le mot vierge qui me pose souci mais d'associer ce mot à ma demi-sœur.
– Tu préférerais peut-être m'entendre dire que j'ai déjà tenu un ithyphalle entre les doigts ?

Elle brandit sa main devant elle et mime d'emprisonner quelque chose dedans.

– Un quoi ?

Sa main retombe sur sa robe en hamac entre ses jambes.

– Une bite, Carl.

Oh mon Dieu, est-ce que je rêve ? je cligne des yeux plusieurs fois et m'étouffe. C'était quoi son mot ? Un *ithymachin* est une bite. Je revois la scène de sa main devant mes yeux. J'ai la nausée. L'image de Cassie, la main dans le pantalon d'un type et une lèvre coincée entre ses dents, s'interpose dans ma tête. Putain, c'est violent.

– C'est de pire en pire.

Elle se fout de mon malaise et continue, perdue dans ses pensées :

– Comment fais-tu pour avoir autant de facilités avec les femmes, pour qu'elles soient toutes à tes pieds en un battement de cils ? Pourquoi lorsque les hommes disent des grossièretés, ça fait rougir et lorsque les femmes le font, on les traite de salopes.

Éberlué, je la fixe. Je serais curieux de savoir quelle définition elle donne au mot salope. Cassie est Wikipédia.

– J'ai des amies qui disent des grossièretés et ça n'en fait pas des salopes pour autant.
– Tu as couché avec elles ?

Est-ce que c'est une question piège ? Tout le monde sait qu'il n'existe pas une seule amie avec qui je n'ai pas couché. Hormis Oceana, la femme de Rick, mais là, c'est encore une autre histoire. Hésitant, je balbutie finalement :

– Euhhh… oui.
– Ton argument est irrecevable. Alors comment fais-tu ?

Je m'entretiens, je fais en sorte de penser que je suis beau, irrésistible et que je peux leur offrir ce qu'elles recherchent. Je ne sais pas pourquoi, mais les femmes aiment les hommes arrogants et inaccessibles. Je fais en sorte d'être les deux, tout en leur laissant miroiter qu'elles peuvent accéder à un minimum de moi.

– Je n'en sais rien.
– Moi, je vais te le dire : tu donnes envie. Je veux donner envie. Apprends-moi.

Elle est folle ! Elle ne se rend pas compte une seule seconde de ce qu'elle me demande. Pourquoi ? parce que Cassie n'est pas ma vraie sœur, qu'elle donne déjà envie, et que je ne veux pas en avoir envie. Je joue la carte de l'incompréhension :

– À devenir une salope ?
– Non ! À sortir, à vivre autre chose, à avoir des amis.
– Tu dois bien avoir des amis.
– Tous des geeks, qui, comme moi, préfèrent passer des heures dans une bibliothèque à une partie de jambes en l'air. Si je leur parle de soutiens-gorge, ils m'en donneront une définition, en déclineront les catégories sans pour autant me dire lequel m'irait le mieux.

Un push-up. Inconsciemment, mes yeux dérivent vers son décolleté, sur sa peau laiteuse, parfaite, aux allures douces et soyeuses. Elle claque sa langue et je me ressaisis :

– Pourquoi moi ?
– Parce que tu es le seul mec à femmes que je connaisse. Je veux seulement que tu m'orientes, que

tu m'empêches de dire des trucs inutiles, que tu m'apprennes à me comporter avec un homme.

Se comporter avec un homme ? Je me lève de son lit. Pourquoi est-ce qu'il a fallu que je la suive ? Je fouille ma poche à la recherche du ticket de caisse. Vide. Enfin presque. Il y a toujours un préservatif.

– Bordel, Cassie, tu es ma demi-sœur !
– Justement. Tu ne peux pas me laisser tomber sur ce coup-là. J'ai besoin de toi.

Elle se lève à son tour et se place devant moi. Quand je disais que Cassie avait toujours le dernier mot avec moi. Elle a toujours su me manipuler à la perfection. La dernière fois, c'était pour savoir qui prendrait Jamie en premier dans ses bras à la maternité.

– Pourquoi maintenant ?
– Parce que j'ai mis un pied dans le monde des adultes. Je vais devoir me mélanger à tout le monde sans pour autant entrer dans un moule précis. À la fac, ça m'importait peu, parce que nous étions tous pareils, nous voulions tous la même chose : réussir, relever des défis, avoir notre diplôme. Ici, je ne suis pas avec ce genre de personnes. Au self, ça ne parle pas de molécules ou de calculs différentiels, ça parle de résultats sportifs d'un côté, de pâtisserie de l'autre, et ça parle de sexe ! Je ne sais pas faire ça.
– Enfin, Cassie, tu as 21 ans, tu as tout le temps devant toi ! Ça n'était qu'un premier jour !
– Ils seront tous pareils si tu ne m'aides pas.
– Pourquoi *moi* ?
– Parce que tu es le seul en qui j'ai assez confiance. Je sais que tu ne me trahiras pas et que tu as bien trop peur de mon père…

Elle m'offre un clin d'œil avant de reprendre :

– Est-ce que tu as toujours été porté sur la chose ? Je veux dire, tu t'es dit un matin : « Eh ! Tiens ! Si j'essayais de baiser, aujourd'hui ? »
– Bien sûr que non.
– Eh bien moi, c'est ce que je veux. Je voudrais devenir une femme désirable au point de me dire que passer à l'acte m'est vital !

Ma mâchoire m'en tombe.

– Ne me regarde pas comme ça. Je ne suis pas coincée pour autant. J'ai déjà eu des flirts sur le campus. Tous de minables échecs. Parce qu'il n'y avait pas de désir. Je veux explorer mes désirs. Je veux avoir des pensées obscènes !

Mais je suis son putain de demi-frère !

– Tu es une scientifique, tu dois bien avoir une autre solution que de me le demander à *moi* !
– Oh bien sûr, je peux toujours voir avec le fils de M^{me} Lopez, en bas de la rue. Eduardo. Tu connais Eduardo ?

Je la dévisage les yeux plissés. Je ne le connais pas. Mais le ton qu'elle emploie, désinvolte et arrogant à la fois, lui, je le connais. J'ai en face de moi, Cassie, la pro de l'argumentaire. Elle passe ses doigts sur ma poitrine et remonte jusqu'à mes épaules. Je frémis sous sa délicatesse. Elle réajuste la bordure de mon débardeur tout en expliquant :

– C'est un mec à femmes, lui aussi. Le seul hic, c'est qu'il avait refilé la syphilis à une fille de ma classe : *Megan*. Je m'en souviens comme si c'était hier. La pauvre, elle a passé plus de quinze jours avec des démangeaisons génitales et je ne te parle pas de l'antibiothérapie qu'elle a dû suivre… Est-ce que tu penses que je peux avoir confiance en lui ?

Elle grimace avec ruse. Bien sûr que non ! Mais la question n'est pas de savoir si je suis assez fou pour la laisser entre les mains d'un mec que je ne connais pas, mais de savoir si je suis assez fou pour accepter ce qu'elle me demande.

Je chope ses mains qui s'acharnent sur une couture retournée.

– Donc en gros, tu veux que je devienne une sorte de prof de sexe ?

Elle déglutit, les yeux figés sur ses doigts prisonniers des miens. À quoi pense-t-elle ? Elle les retire précipitamment et reprend contenance dans un sourire.

– Entremetteur serait plutôt le terme exact. Alors ? Tu es partant ?

Je soupire.

– OK.

Un sourire fend son visage puis elle saute à mon cou. Ça ne dure pas longtemps. Mais assez pour que son shampoing envahisse mes narines, une odeur de barbecue aussi. Celle qui me rappelle à la raison : le barbecue de son père, mon beau-père. Je mets fin à son étreinte. Oui, Cassie n'est plus une enfant. Je sens encore sa poitrine collée à mon torse et une douce chaleur inonder mes veines. C'est immoral et flippant.

Je recule d'un pas vers la sortie tout en pensant bien fort à Eduardo et à sa syphilis. Si je reviens sur ma décision, je m'en voudrais à mort. Elle mérite un type bien, qui prendra soin de sa… *virginité*. Je soupire une nouvelle fois et me vois obligé de lui donner une première leçon :

– Oh, et ne parle plus jamais de ta virginité avec un type, sauf s'il a déjà mis sa tête entre tes jambes.

Elle ne grimace pas, n'est pas choquée de mes propos. Son visage s'illumine un peu plus. Cette fille est vraiment hors norme !

3

Cassie

Selon les scientifiques, Florence Colgate, jeune Londonienne, a le visage le plus parfait du monde. Le visage parfait est jugé sur des calculs de proportions, d'angles et de symétries.

Le soleil est au zénith, la chaleur assommante. J'ai perdu l'habitude de bosser dans ces conditions : les cheveux humides, le front trempé, une sueur poisseuse coulant dans le dos. À New York, en début d'automne, il fait encore bon, la nature change de couleurs, arbore des tons ocre et orangé. Je pouvais aisément m'allonger sur l'herbe dans un parc et lire pendant des heures sous une brise légère. Ici, à Miami, avoir la climatisation est presque une nécessité. Malheureusement, les moyens financiers de mes parents ne nous le permettent pas, et je dois me contenter d'un ventilateur de table qui ne suffit pas à brasser l'air de ma chambre, si petite soit-elle ! Je n'abandonne pas pour autant : je continue à bosser quoiqu'il m'en coûte parce que la finalité sera merveilleuse. Ça sera *mon* premier article pour le journal. Mon nom sera inscrit juste après celui de Ted en bas de paragraphes.

Nous avons bossé toute la semaine dessus. Il est fin prêt mais je le relis pour la soixante et onzième fois depuis ce matin, reprends certaines tournures de phrases, réécoute les interviews des chercheurs interrogés. Emporter du travail à la maison ne me pose aucun problème, ça m'a permis de ne pas penser à Carl et à notre rendez-vous en début d'après-midi : « Samedi à quatorze heures à la boutique ». C'est ce que disait son message de la veille, en plus d'un message automatique de mon vieux téléphone à touches, m'indiquant qu'il ne prenait pas en charge la totalité des caractères.

Un téléphone ça sert à téléphoner, non ? Moi, je n'y trouvais jusqu'alors aucune autre utilité. Pas de compte Facebook ou Tweeter, aucun petit ami à qui envoyer des selfies, ni de recettes de cuisine à récupérer sur le Net. Il va falloir que ça change. Si je veux avoir des amis, échanger avec des collègues de travail, ce vieux machin va devoir prendre sa retraite.

Je m'en occuperai la semaine prochaine. Si j'y pense. Car bien évidemment, ces quatre derniers jours me l'ont prouvé, je suis une travailleuse acharnée. Sitôt la tête dans un article, seule ma vessie me force à en sortir cinq minutes. Rappelez-vous : seulement six pas pour me rendre jusqu'aux toilettes.

Malgré mes maigres réponses, qui ressemblent plus à des onomatopées, mon miniboss me regarde toujours aussi bizarrement. Je suis certaine qu'il me croit venue d'une autre planète. La situation pourrait faire rire, moi, elle m'agace. Jeudi midi, alors que nous revenions d'un laboratoire pharmaceutique, un repas s'est improvisé dans un petit restaurant de Wynwood. Même si les murs exagérément colorés, comme tout le reste du quartier, sollicitaient mon attention, j'ai été distraite et ma langue s'est déliée quand Ted s'est fait piquer par une guêpe dans la nuque. Je me suis précipitée

à son secours. Par chance nous étions dans un restaurant ! J'avais tout à portée de mains pour le soulager : mon badge en plastique *Miami News* pour lui retirer le dard, puis du vinaigre, du sel et une serviette pour détruire le reste de venin et le soulager. C'est lorsqu'il m'a dit merci avec un regard… *particulier*, que ça a dégénéré. Mal à l'aise, je me suis retranchée dans la seule chose de sûre que je possède : mes connaissances… J'ai déblatéré en me rasseyant précipitamment sur ma chaise :

– Vous pouvez aussi utiliser du miel, une fleur de figuier ou de coquelicot. L'urine n'est à utiliser qu'en cas de dernier recours. Je ne sais pas tellement pourquoi, puisque c'est un liquide normalement stérile. Moi, ça ne me poserait aucun souci que vous m'uriniez dessus tant que je ne finis pas avec un œdème de Quincke !

Voilà, le tableau. J'ai ouvertement laissé entendre à mon miniboss que je pouvais faire dans la scatophilie. Et maintenant, ses yeux exorbités sont à jamais gravés dans ma tête. Derrière lui, les couleurs jaunes, rouges et bleu turquoise du street-art semblaient fades.

J'entends déjà Carl se foutre de moi, ou me donner une autre leçon. Est-ce qu'il pourrait me dire « ne pas parler de pipi tant que le type n'a pas sa tête entre tes jambes ? » Je doute qu'il y ait une situation qui s'y prêterait !

Je n'ai aucune honte à lui avoir demandé d'être mon « prof de sexe » comme il dit. Ce que je crains c'est de finir addict de Carl et de vouloir laisser ma culotte devant son lit comme toutes les autres. Même si la situation devenait plausible, en oubliant que c'est le fils de Martha, qu'il a dix ans de plus que moi, que je ne suis pas son style de filles – parfaites, accomplies et ravissantes – je ne dois y voir qu'un apprentissage. Il ne s'agira jamais d'autre chose. *Jamais*. Je ne pouvais pas trouver mieux que lui. Même si nous n'avons pas vécu ensemble longtemps, il est le seul homme – hormis mon père – à me connaître assez pour me comprendre. L'idée s'est imposée d'elle-même. Carl, roi des petites culottes, s'est servi tout seul sur un plateau d'argent. Il l'a dit : j'ai changé. Mais comment lui, peut-il l'avoir remarqué ?

Quelqu'un tape à la porte de ma chambre. Je referme mon ordinateur portable et me retourne. C'est mon père.

– Je mène Jamie à un match de basket, tu te joins à nous ?

Je grimace de déception tout en secouant la tête.

– Je dois rejoindre Carl à son club de sport pour quatorze heures.
– Carl ? s'étonne-t-il.

Ouais. C'est à marquer dans les annales ! Les rapports entre eux ont radicalement changé en mon absence, néanmoins, mon père m'enfermerait à double tour dans ma chambre s'il savait ce que je lui avais demandé.

– Il a un truc à me montrer. C'est pour le journal.

C'est en partie vrai. Et comme pour Carl et mon baratin sur Eduardo, mon père n'y voit que du feu. Sans doute parce que je ne mens jamais. Mais les choses peuvent vraisemblablement changer. C'est ce que je veux, non ?

– Nous sommes samedi Casse, s'exaspère-t-il en levant les yeux au ciel. Tu ne crois pas qu'il faudrait que tu lâches un peu du leste ? Sortir, voir des amis !

Il ne croit pas si bien dire. Je lui souris et affirme :

– Ça ne durera pas longtemps. Je me suis dit que j'irais certainement faire les boutiques après. Est-ce que tu peux me déposer ?

***

À treize heures quarante-sept précisément, je suis devant la boutique de sports nautiques et aquatiques de Carl, *Between Board and Sea*. Lorsque j'étais à New York, mon père m'avait parlé de l'affaire que Carl avait montée avec son meilleur ami Rick. Ils ont ouvert en parallèle deux entreprises : cette boutique et un club de sport, dont la principale clientèle est issue du tourisme de l'hôtel du père de Rick. En clair, un club de riches.

Beaucoup de femmes riches et séduisantes.

Une cloche sonne mon arrivée lorsque je franchis le seuil de la porte. Je suis épatée. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi chaleureux, je pensais plutôt Carl branché design et art contemporain. J'ai l'impression de me retrouver dans une cabane au bord de l'eau. Du sol au plafond, tout est en bois de chêne clair. Même les étagères et les portiques où sont rangés à la perfection, du matériel de plongée, des maillots, des combinaisons en Néoprène, des habits et même des harpons. J'avance à tâtons jusqu'au comptoir d'accueil. Personne. Je tends le cou, à la recherche de Carl. Au-dessus de ma tête, une mezzanine révèle des planches de surf. Un bateau gonflable est suspendu au plafond.

– Je peux vous aider ?

Je sursaute, la main sur le cœur et me retourne vers la voix. C'est une jeune fille brune, au teint hâlé par le soleil et aux yeux aussi bleus que la mer des Caraïbes. Un homme dirait de cette fille que c'est un canon. Moi, je rajouterais idyllique. Son visage, aux proportions parfaites se rapproche du modèle « scientifique » de la beauté. Je pince des lèvres pour ne pas lui dire que son visage peut être divisé horizontalement en tiers égaux.

– Désolée, je ne voulais pas vous faire peur, s'excuse-t-elle avant de passer derrière le comptoir.

Je joue avec mon jonc tout en répondant :

– Simple réponse chimique de mon complexe amygdalien. Ne vous inquiétez pas, mon rythme cardiaque est redevenu normal et mon taux d'adrénaline n'est plus à son paroxysme, je vais survivre.

Elle fronce les sourcils dans une grimace. OK, elle n'a rien compris. Je me gratte la gorge et reprends plus simplement :

– Je cherche Carl.

Elle me dévisage mais finit par répondre :

– Elles le cherchent toutes !
– J'ai rendez-vous avec lui.
– C'est aussi ce qu'elles disent toutes !
– Je ne suis pas comme ces filles. C'est mon demi-frère…
– Oh. Je ne savais pas que Carl avait une sœur.

Demi-sœur. Habituellement, j'aurais émis l'envie pressante de le préciser. Mais bizarrement, je ressens tout autre chose. L'amertume ? Pourquoi le fait de savoir qu'il n'a jamais parlé de moi à une fille qui a l'air de bien le connaître, me blesse ?

Je reprends contenance :

– Sans doute parce que nous n'avons pas beaucoup de points communs et surtout dix ans d'écart.

Au moment où elle s'apprête à parler, la cloche de la porte de la boutique tinte. Elle se redresse et sa bouche s'étend dans un sourire extatique. Je me retourne. Carl est là, dans l'entrée, un sac de sport sur l'épaule, un T-shirt jaune floqué *Between Board and Sea* et un short de bains noir. Je comprends le sourire extatique et un peu plus les filles qui le veulent toutes. Il est à tomber. Ça fait des années que je ne l'ai pas vu dans cette tenue. C'est troublant, car je n'ai aucun souvenir précis. Ses yeux passent rapidement de la brune à moi.

– Salut Cassie.
– Salut.

Il reste droit comme un piquet, la porte maintenue de tout son dos. Je le rejoins comprenant que notre journée ne se passera pas ici. Je ne suis pas soulagée pour autant. Où compte-t-il me mener et faire quoi ? Pourquoi je suis avec lui déjà ? Pour rencontrer du monde, me faire des amis, baiser ! Pas avec lui, ça va sans dire.

– Béné, je ne serais pas là cet aprèm, mais tu m'appelles au moindre souci.
– C'est réellement ta sœur ? S'enquit Béné.

Il me jette un coup d'œil à la dérobée.

– Demi-sœur. Oui.

Le visage parfait me sert un sourire niais. Je lui avais pourtant dit que je n'étais pas l'une de ses groupies. Je lui souris à mon tour avant de passer devant Carl et de m'évanouir dans l'avenue.

Dehors, le soleil me fait plisser les yeux et la chaleur me plombe. Carl me rejoint, il me dévisage, me regarde de haut en bas, lentement, de mon T-shirt, dont une épaule s'échappe de l'encolure, à mon short en jeans, jusqu'à mes pieds dans mes sandales. Il me revient subitement, ses billes marron figées sur ma bouche. Mon cœur accélère, mon corps se tend délicieusement. Mais je dois rêver, mal interpréter les choses. Je n'oublie pas que Carl est le roi des petites culottes. C'est le danger. Même si je n'étais pas sa demi-sœur, il ne me remarquerait pas parmi des centaines de filles. Je suis invisible.

– On y va ? Je demande.

Il cligne des yeux et réajuste son sac au-dessus de son épaule.

– Ouais. Suis-moi.

Nous longeons les vitrines de la boutique et nous nous arrêtons rapidement devant une porte. Carl sort des clés de sa poche et l'ouvre. Elle donne accès directement sur un escalier. Nous le montons.

– Comment s'est passée ta semaine ? demande-t-il.

Je sens une pointe d'hésitation dans sa voix. Me pensait-il capable de revenir sur ma décision ? Je compte les marches par automatisme. Vingt-huit pour arriver tout en haut, sur l'unique palier. Vingt-huit marches et cinquante-six déhanchés de Carl devant mes yeux. J'en salive. Légèrement essoufflée, j'énonce :

– On me demande encore si je ne me suis pas perdue dans les couloirs. Personne ne m'a proposé d'aller boire un verre. Je me suis couchée tous les soirs à plus de vingt-deux heures. J'ai suggéré à mon supérieur de me pisser dessus. Mardi, j'aurai mon nom en bas d'article dans le…
– Tu as suggéré quoi ? Me coupe-t-il avec les mêmes yeux que Ted.

Je grimace et balaye l'air devant moi d'une main. Je veux oublier ces deux images.

– Laisse tomber, c'est trop long et bien trop humiliant pour en parler. Et toi, comment s'est passée ta semaine ?

Il hausse les épaules et ouvre l'unique porte de l'étage.

– Identique aux précédentes.
– Waouh ! Soit ta vie t'ennuie, soit tu n'as pas envie de m'en parler.

C'est un appartement. Nous entrons directement dans la pièce principale. Une cuisine entièrement équipée sous une énorme verrière en face de nous, la salle à manger sur la droite et un peu plus loin, le coin salon. Sur la gauche, je dénombre trois portes.

– Je dirais que ma vie est simple et que je ne cherche plus à la pimenter.
– Plus ?

Il lève les yeux au ciel et laisse tomber son sac sur la table de la salle à manger. Je marche dans ses pas. L'air frais d'un climatiseur me fait frémir. Ça fait du bien.

– Tout est planifié et ordonné. La journée, j'oscille entre le club et la boutique. Le lundi soir, je suis chez les parents, le mardi soir chez Oceana et Rick, un mercredi sur deux je m'occupe de Jamie, le jeudi et le vendredi, je…

Il hésite, marque une pause en clignant des yeux pour finalement reprendre :

– Je ne fais pas grand-chose. Et il semblerait que j'ai trouvé une nouvelle occupation pour mes week-ends.

Il rejoint la cuisine, je le suis.

– Tu n'as pas de petite amie ?

Merde. Qu'est-ce que je viens de demander ? C'est sorti tout seul.

Il se retourne, désarçonné et passe une main dans ses cheveux noirs. Son biceps se contracte, c'est déstabilisant. Je le vois encore quelques années en arrière, les mains dans le cambouis de la vieille Ford. Ouais, j'ai grandi. Et mes ovaires ont mûri, mes hormones embrouillent mon cerveau. Alors que je qualifiais cette image de dégoûtante, je la range aujourd'hui dans la case sexy.

– C'est un peu comme toi. C'est un peu trop long et bien trop humiliant pour en parler.

Avait-il besoin de réfléchir pour répondre ce genre de choses ?

– Dans mes souvenirs, tu avais toujours un plan cul. Un plan cul, par définition, c'est le non-engagement et l'absence de prise de tête ! Est-ce que tu es en train de me faire comprendre que les choses ont changé ?

Il secoue la tête.

– Une autre leçon, Cassie. Quand un homme évite une question, n'insiste pas, sinon tu vas passer pour une emmerdeuse.
– Oh ! Les mecs et leur foutu jardin secret ! C'est complètement puéril.

Il ouvre un placard et en sort deux verres. Il les remplit d'eau du robinet.

– Vous aussi les femmes vous aimez garder certaines choses pour vous.

Mon seul secret jusqu'à maintenant, c'est de lui avoir demandé d'être mon entremetteur. Et encore, je m'en cache seulement aux yeux de nos parents qui trouveraient certainement la situation tordue. *Est-ce que c'est tordu ?*

Il me jauge de derrière son verre, j'y vois un défi. Ses yeux s'illuminent avec malice. Par brides,

des souvenirs de notre seule et unique année sous le même toit me reviennent. Je le surprenais souvent à sortir en douce dans la nuit. Il mettait un doigt sur mes lèvres pour me demander de garder le silence, puis ébouriffait mes cheveux avant de longer le couloir sur la pointe des pieds jusqu'aux escaliers. Je cafardais à chaque fois. Il ne se faisait jamais gronder.

– Je n'ai aucun secret, j'affirme en croisant les bras sous ma poitrine. Tu pourrais me demander n'importe quoi, j'y répondrais sans hésitation.

À l'instant où ses yeux plongent sur mes seins, je relâche mes bras le long de mon corps et enfourne mes mains dans les poches avant de mon short. A-t-il eu le temps de voir qu'ils étaient trop petits ?

– OK. T'es-tu déjà masturbée ?

Je cligne des yeux. Où est passé le Carl qui avait peur de savoir que sa demi-sœur était vierge ? À moins qu'il ne me croie pas capable de répondre. Je glousse.

– Tu viens réellement de me poser cette question ?

Pourquoi la masturbation serait réservée aux hommes. Je ne suis pas féministe mais je n'aime pas les différences qu'impose notre société. Pour moi, il n'y a pas de code en matière de besoins. Carl arque un sourcil. Si je ne réponds pas, je risque de lui donner raison.

– Je suis peut-être vierge avec les hommes mais je connais la profondeur de mon vagin ! Un peu plus de dix centimètres, je suis dans les normes.

Ses yeux exultent et il s'enquit :

– Il y a des normes ?

Bien sûr, m'entendre insinuer que je me suis déjà masturbée, ne le choque pas. J'opine.

– C'est important pour les chirurgies reconstructrices. D'ailleurs, il semblerait que la longueur d'un vagin peut s'étendre en fonction de l'excitation de la femme et de ses pratiques sexuelles. Heureusement quand on sait que la taille moyenne d'un pénis en érection est d'un peu plus de treize centimètres.

Un instant je crois voir sa tête se baisser vers son short de bains. Est-ce que je dois y proposer une règle ? Il se met à rire.

– Tu es marrante.

– Marrante ? Mes connaissances te font rire ? J'aimerais justement être un peu moins *marrante*. Quand ils m'entendent, les mecs cherchent toujours une excuse pour décamper.

– Simplement parce que tu les surpasses, ou peut-être que tu ne cherches pas à parler avec les bonnes personnes.

– Dis-moi la vérité Carl : toi, tu les évites les bonnes personnes ?
– Je ne cherche pas, c'est différent.

Ses sourcils se froncent et ses yeux se portent une nouvelle fois sur ma bouche. Je me répète sa phrase en boucle et en trouve une approximation : il ne veut pas se caser. Réaction en chaîne à ma conclusion et à son regard voilé : mes veines se dilatent, ma tension grimpe en flèche et je rougis. Mon vagin, je le fais taire en resserrant mes cuisses entre elles. *Du calme, ça n'est que Carl, mon demi-frère*.

– Bon ! Passons aux choses sérieuses, s'exclame-t-il.

Je récupère le deuxième verre d'eau sur le plan de travail et en bois une gorgée pour me rafraîchir. J'en ai terriblement besoin.

– Tu es ici chez toi, proclame-t-il.

Je recrache mon gosier sur la crédence puis le fusille du regard. Elle est en marbre blanc moucheté de doré.

– Je ne me rappelle pas t'avoir demandé de me trouver un appart.
– OK. Donc tu comptes t'envoyer en l'air dans ton lit une place, dans la chambre à côté de ton père ? Un homme n'acceptera jamais de venir te chercher chez tes parents.

Quel est le problème avec les lits *une* place ? Quant à mon père, je ne suis pas stupide, et lui, loin d'être sourd, je me vois mal lui proposer des bouchons tympaniques.

– Laisse-moi deviner, c'est une règle d'or chez vous ? On peut très bien aller chez lui.
– Sérieux ? Cassie, un homme te mène chez lui s'il veut te voir uniquement dans son lit, ou après plusieurs rendez-vous. Le premier cas n'est pas celui qu'il te faut, le deuxième suggère que tu te sois envoyée en l'air dans « ton lit une place dans la chambre à côté de ton père… » Tu *dois*avoir ton appartement.

Il n'a pas tort. Je plisse les yeux sur lui et argumente :

– Cet appart est largement au-dessus de mes moyens. Miami Beach est un des lieux que je ne *peux* pas me payer.
– C'est cinq cents dollars à chaque début de mois.
– Il en vaut largement le double.

Il soupire puis avance jusqu'à son sac de sport. Il l'ouvre, fouille dedans, sort des affaires qu'il pose sur la table tout en expliquant :

– Quand avec Rick nous avons fait l'acquisition de la boutique, nous avons acheté le bâtiment entier. Soit cet appart *et*la boutique.

Il m'offre un clin d'œil qu'il accompagne d'un :

– Il est à nous.

Une facette de Carl qui m'exaspérait : l'arrogance. Pourtant je dois bien le reconnaître, là, ça m'émoustille.

– Je ne veux pas avoir de privilèges.
– Tu n'en as aucun. Les cinq cents dollars sont pour Rick. Moi, en échange, je peux en profiter librement la journée puisque tu n'y seras pas.
– Donc en gros, j'ai des horaires de restriction ?

Ses yeux se teintent de malice.

– Non, mais tu dois t'attendre à me voir débarquer sans prévenir la journée.
– Je dois y voir un message subliminal ? Du style : ne pas me promener en petite culotte la journée.
– Je doute que ça t'arrive souvent ! Et j'espère que tu ne portes plus de culottes, je me vois mal te faire faire les boutiques de lingerie.

Je porte des culottes. J'ouvre la bouche au moins dix fois avant de parler :

– Quelle est l'utilité du string, à part ne laisser aucune trace sous un pantalon ?
– C'est bien plus sexy qu'une grosse culotte style « parachute ».
– Donc en gros, tu es en train de me dire que lorsque tu déshabilles une fille, tu prends le temps d'observer ses sous-vêtements, de lui faire la conversation en caleçon pour finalement la baiser cinq minutes ?

Il arque un sourcil et me coule un regard condescendant. C'est moi qu'il regarde comme ça ?

– Cinq minutes ? Oh, Cassie je te certifie que cinq minutes ça n'est pas assez…

Il n'a pas répondu à ma question et maintenant je m'imagine passer des heures au lit avec lui. Je frémis malgré moi. J'y vois presque un autre message subliminal. Je n'en laisse rien paraître et affirme :

– OK. Je tâcherai de m'en souvenir.
– Parfait ! Je te laisse faire le tour du propriétaire, j'ai une douche à prendre.

Il attrape son T-shirt par la couture, l'ôte et le fourre dans son sac. Oh merde, c'est encore plus beau que dans la salle de bains l'autre soir. Ses abdominaux se profilent et se tendent devant mes yeux. Chaque partie de muscle équivaut au pendule d'un hypnotiseur. Je suis pendue… non, perdue. Le soleil ne laisse aucun coin sombre, ma mémoire eidétique, loin d'être saturée, en redemande. Il se retourne. Mes yeux descendent jusqu'à ses fesses puis passent l'ancrage de son short de bains sous ses fossettes sacro-iliaques. Je déglutis et me répète en boucle : c'est le fils de Martha ET le type le

plus dangereux de Miami. Au moment où il me revient, je me ressaisis.

– Je n'ai pas encore accepté, le nargué-je.

Il récupère son attirail et me rejoint en une enjambée, un sourire ravageur sur les lèvres.

– Non, mais tu vas le faire. Parce que tu es une fille marrante et intelligente.

Je n'ai pas le temps d'anticiper, sa main libre est déjà dans mes cheveux pour les fourrager. Je déteste quand il fait ça, et je lui fais comprendre d'un regard noir. Mais ça lui est égal, il prend son temps pour retirer sa main, ne se défait pas de son sourire et m'offre un clin d'œil pour me narguer.

4

Carl

– Bon sang ! J'ai hâte qu'Oceana rentre pour lui raconter ça ! s'éclate Rick avant de s'échapper dans sa cuisine.

Je m'enfonce dans le canapé, dépité. Déjà, la semaine dernière, quand je lui avais fait part de la demande de Cassie, il s'était foutu de ma gueule. Quels sont ses mots déjà ? *Toi, parler de sexe avec une fille, sans pouvoir en faire avec ?* Ouais. Ça résume assez bien la situation. Et aujourd'hui je lui annonce que j'ai accepté. En réalité, j'avais accepté dès la première minute, mais ce con se serait foutu de ma gueule si je lui avais dit la semaine dernière. *Comme maintenant, direz-vous.*

– Je ne vois pas en quoi ça pourrait intéresser Oceana, répliqué-je finalement.

Il revient de la cuisine avec un pack de bières bien fraîches.

– Tu rigoles ? Oceana s'inquiète toujours pour toi. Elle passe son temps à chercher des filles qui pourraient te plaire, que je dois me taper pendant tout un repas avec toi, puis une autre soirée sans toi parce que tu ne les rappelles jamais. Au moins, nous serons tranquilles un bon moment !

Je récupère d'un geste brusque la bière qu'il me tend. Il s'installe dans le fauteuil d'en face. Il n'y a pas eu tant de filles que ça cette année, moins de dix, j'en suis certain. Ou plutôt, seulement deux se sont prêtées au jeu du « uniquement pour le sexe ».

– Je ne lui ai rien demandé, et mon affaire avec Cassie n'a rien à voir avec ses copines de l'hôpital. Je ne vais pas cesser de m'envoyer en l'air, je ne vais pas arrêter d'être ce que je suis.

C'est ma demi-sœur ! Il me pointe avec sa bière et soulève judicieusement :

– Rappelle-moi la dernière fois où tu as été ami avec une fille sans la baiser ?

Ta femme, connard. Bien entendu, je me tais. Je bois une longue gorgée. Oceana aurait pu être *la* fille. J'aurais pu être à la place de mon meilleur ami dans cette villa. J'aurais pu m'occuper de son fils, Ethan, aussi bien qu'il le fait.

– Béné, j'affirme. Je n'ai jamais couché avec Béné.
– Seulement parce que c'est notre employée. Mais tu viens de te planter une sacrée épine dans le pied, mec. Maintenant que ta sœur va vivre dans l'appart au-dessus de la boutique, où comptes-tu emmener tes conquêtes ?

Jamais chez moi, ça, il le sait. Je n'avais pas pensé à ça. La journée ne posera pas de problème en

soi : Cassie ne sera pas là et je pourrai disposer de l'appartement. Le soir, ce sera autre chose, mais à dire vrai, ces derniers temps, je me contente d'Emy, et dormir chez elle n'est pas un interdit.

– Je trouverai bien.

– Elle aménage quand ?

– Samedi. D'ailleurs à ce propos, elle croit que l'appart nous appartient à tous les deux. Tu es censé encaisser cinq cents dollars à chaque début de mois. Elle n'aurait jamais accepté quoi que ce soit de ma part, car Cassie est une emmerdeuse. Son cerveau ne fonctionne pas comme celui des autres femmes.

– C'est bien ce que je dis ! Oceana ne va pas en croire ses oreilles ! Tu étais prêt à tout pour qu'elle prenne cet appart !

– Je n'allais quand même pas la laisser prendre un piteux appartement, dans je ne sais quel quartier de Miami ?!

– Le dire devrait te faire réaliser certaines choses. Cassie n'a jamais été *ton* problème. Combien de fois l'as-tu appelée lorsqu'elle était à New York ? Lui as-tu déjà souhaité joyeux Noël ? C'était seulement la fille de ton beau-père. Tu ne parlais jamais d'elle parce qu'elle n'avait pas d'importance à tes yeux, mec !

Il a raison. Jusqu'à la semaine dernière Cassie était la photo épinglée au frigo de ma mère. Et maintenant, je *quoi* ? Je me fais du souci pour elle ? Je vais lui apprendre à rencontrer des mecs ? Je lui loue mon appartement pour mieux surveiller ce qu'elle y fait et qui elle compte y amener ? Ça n'a aucun sens. Je ne suis pas ce genre de type, qui souhaite connaître une femme par cœur. Je suis simplement le connard qui aime les combler orgasmiquement parlant. Je ne m'intéresse à rien d'autre qu'à ce qu'elles pourraient me faire ou faire avec moi dans un lit. Il n'y a qu'à voir ma relation avec Emy : je la vois toutes les semaines, depuis plus d'un an, et je ne connais rien de sa vie, sauf qu'elle a un chat et qu'elle travaille dans une banque. Est-ce qu'elle a des frères et sœurs ? Niet. Est-ce qu'elle voit d'autres types ? Niet. Sa couleur préférée, ce qu'elle rêve de faire, ce qu'elle déjeune le matin ? Encore niet.

Alors pourquoi ai-je envie de connaître tout ça avec Cassie ? La réalité est difficile à digérer. Pour la première fois depuis Oceana, j'ai envie de connaître une fille. J'ai l'impression à la fois de vivre l'adolescence que je n'ai jamais eue et de mettre un pied dans l'inconnu des premiers jours d'une drague. C'est déstabilisant parce que tout ce que je m'étais refusé de vivre me fait défaut aujourd'hui avec Cassie. J'ai envie d'en savoir plus et j'ai envie de passer du temps avec elle. Pourtant Cassie, bien que jolie, est l'exacte opposée de toutes les femmes qui côtoient mon oreiller. Elle est négligée, ne fait rien pour me plaire, n'a aucune retenue quand elle me parle. Est-ce que c'est ça qui m'attire chez elle ? Son innocence et sa folie incontrôlée ? Je n'en sais rien.

– Comment comptes-tu t'y prendre pour… *l'initier* ? demande Rick.

Il porte le goulot de sa bière à la bouche pour étouffer un rire. Connard.

– Je ne vais pas *l'initier*. On parle de Cassie, bordel.

Et elle est vierge !

– C'est ce qu'elle t'a demandé non ?
– Non. Elle veut que je la rende désirable, que je l'aide à penser comme un mec. Cassie est une scientifique. Elle analyse puis elle déduit. Elle parle sans réfléchir et est persuadée que ça lui porte défaut.
– C'est le cas ?

Moi ça ne me gêne pas, elle me fait rire.

– Je n'en sais rien. Je ne le perçois pas comme ça sans doute parce que je n'imagine rien avec elle.

Ma réponse sonne faux, je m'en rends compte immédiatement. N'importe qui regarderait ses yeux émeraude, ses taches de rousseur ou ce pli rose au-dessus de son nez en parlant avec elle, moi, je ne fixe que sa bouche généreuse et sa minuscule fossette sur son menton.

– La première étape serait de refaire sa garde-robe. Elle a plus de jeans que toi et moi réunis, affirmé-je.
– Tu comptes faire les magasins avec elle ?

Il rit encore.

– Je voyais plutôt Oceana faire ça…
– Faire quoi ?

L'intéressée arrive à point nommé. Je ne me retourne pas tout de suite. J'attends. Dans l'ordre, c'est un rituel : que la porte claque, que mon meilleur ami s'extasie avec un regard dégoulinant d'amour devant sa femme, de prendre une respiration suffisante à faire taire mon cœur. C'est tous les mardis soir la même rengaine. Je n'ai pas choisi le mardi pour notre soirée mecs au hasard. Je l'ai fait pour deux choses. Un, Oceana n'est pas à la maison mais à un cours de yoga, ça m'évite de trop rester dans la même pièce qu'elle. Deux, ça m'épargne la vision que m'offre leur vie parfaite et tant désirée. Parce que si je me refuse à avoir une petite amie, étiquetée comme telle, je ne l'aurais pas refusée *pour* elle.

J'ai dépassé le stade de la jalousie, Rick est mon meilleur ami, et du plus loin que je me souvienne, la seule et unique personne qui connaît toute ma vie et qui ait su être présente dans les moments difficiles. J'ai peut-être gagné bien plus de championnats de surf que lui, mais j'ai perdu le meilleur combat : Oceana. Et je ne lui en tiens pas rigueur. Après ce qu'il a eu, elle est la seule chose de bien qui pouvait lui arriver.

Mais voir Oceana est toujours difficile. Surtout le mardi soir. Je la vois peut-être moins longtemps, mais sa tenue de yoga est incroyablement bandante. Est-ce que j'ai le droit de bander sur la femme de mon pote ? Non, mais n'oublions pas que quelquefois je suis un connard…

Alors que Rick lui explique la situation, je me retourne. Elle a mis le legging noir ce soir : celui dont les coutures font remonter ses fesses jusqu'à ses reins. Elle ôte ses chaussures de sport tout en pouffant. Je lève les yeux au ciel et chope une deuxième bière, plus pour détourner le regard que par réel agacement.

– Tu te démerdes sur ce coup-là, Carl. Je veux bien l'amener avec moi à des cours de yoga, aller boire un verre avec elle après le boulot, mais tu ne me feras pas faire les boutiques.

Elle nous rejoint et vient s'asseoir directement sur les genoux de Rick, comme lorsqu'il était cloué dans son fauteuil roulant, c'est une habitude.

– Où est le problème ? Tu aimes faire les boutiques, non ?
– En effet, et il n'y a aucun problème, mais je veux juste t'y voir.

Rick enroule ses bras autour de son ventre. Je détourne les yeux trente secondes et soulève les épaules avec désinvolture.

– Ça ne doit pas être bien compliqué.

Rick se marre :

– Tu vas passer du temps avec une fille. Ça n'a rien de compliqué pour le commun des mortels. Moi, je parie que tu ne tiendras pas plus de deux minutes devant une cabine d'essayage.
– N'importe quoi ! Il me suffira de dire : oui ou non en fonction des tenues.
– Et quand viendra la lingerie ? relève-t-il.
– Je ne vais pas l'aider à choisir sa dentelle ! (Je tique en me souvenant de son amertume pour les strings et cligne des yeux sur Oceana) Je devrais ? C'est ma demi-sœur.

Je grimace mais intérieurement la question fait son chemin. De mémoire, je n'ai jamais vu de Cassie autre chose que ses jambes et ses bras. Porte-t-elle vraiment des grosses culottes ?

– Ça ne l'a jamais été, Carl. Ne te voile pas la face. Peut-être que Cassie est ton élément perturbateur. Ça fait des mois que tu te plains de ta vie passive et calculée au millimètre près.

Bordel, Rick a raison. Ma vie est un long fleuve tranquille et ce que je n'arrivais pas à toucher du doigt depuis quelques jours avec Cassie, s'appelle : l'excitation. C'est malsain et immoral. Mais il est trop tard pour reculer.

Alors qu'Oceana nous quitte pour aller prendre sa douche, mon téléphone indique l'arrivée d'un message. C'est une photo de Cassie, ou plutôt d'une partie d'un article de journal sur la biodiversité et les changements climatiques. C'est *son* article. Je le sais pour l'avoir écoutée m'en parler pendant près d'une heure samedi dernier. Je ne lui ai pas dit mais je n'ai rien compris. Je souris en voyant son commentaire :

[Mon nouveau téléphone peut prendre des photos !]

Comme quoi elle n'a pas réellement besoin de moi. Changer de téléphone est son initiative. Mais plutôt que le lui dire, je me prête à ce jeu *malsain* et *immoral*. Pourquoi ? Parce que j'en ai envie.

***

Comme le samedi précédent, passer du temps avec Cassie est plaisant. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai eu envie de rire. Elle jacasse sans arrêt, mais pas pour rien, comme elle le pense. Tout est ramené à quelque chose qu'elle a vu, lu ou entendu. Elle est impressionnante. *Elle* m'impressionne et c'est déstabilisant. Pas pour mon ego surdimensionné, comme Oceana a l'habitude de le faire remarquer, mais parce qu'elle arrive à remettre en question toute mon existence. Rick avait raison, je me faisais chier jusqu'à ce qu'elle me demande de lui faire rencontrer du monde. Et cette semaine a été la preuve de ma remise en question : j'ai dîné deux soirs chez ma mère, j'ai laissé Cassie jouer à Star Wars avec Jamie et moi, je n'ai pas donné de cours particuliers de jet à une seule cliente de l'hôtel, et… j'ai zappé mon rendez-vous avec Emy. Pourquoi ? Parce que je préparais le déménagement de Cassie : faire des cartons, faire du tri dans ses livres, descendre le plus gros dans mon pick-up.

Ce soir-là, je suis rentré chez moi, les couilles pleines et la tête remplie d'images obscènes de Cassie. Cassie, la tête dans un carton, les fesses en l'air. Cassie, un chignon sur la tête, la nuque fine et dégagée. Cassie, les joues rougies par l'effort de porter des tonnes de livres. Cassie éreintée, étalée de tout son long sur son lit les membres écartés.

Je croise les doigts pour qu'aujourd'hui soit différent. Il est bientôt midi et nous montons les deux derniers cartons dans son nouvel appartement. *Ça n'est pas différent*. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai vu son cul bouger dans les escaliers. Je me concentre sur autre chose que sur ce minuscule short, autre chose que sur sa respiration sommaire, autre chose que sur sa bouche entrouverte à chaque fois qu'on arrive en haut. C'est difficile. J'imagine des tas de trucs. Moi en elle, essoufflée par mes assauts, mes mains cramponnées à ses fesses. Ouais, j'aurais dû me souvenir de ce putain de rendez-vous avec Emy.

– Je ne déménagerai plus jamais ! se plaint-elle en déchargeant ses bras sur une pile de cartons.

Je ris.

– Ton problème, c'est que tu n'as pas d'endurance.

Elle se retourne et essuie son front du revers de sa main.

– Je déteste le sport. *Tous* les sports. Mon corps n'est pas fait pour ça. Ce qui est stupide, puisque je ne souffre d'aucune maladie qui pourrait me handicaper. Mais disons plutôt qu'il n'a jamais été entraîné.

Je me dois de lui enseigner quelque chose :

– Le sexe *est* un sport.

Je me retiens de rire sur sa grimace, et nous sers deux verres d'eau. Une bière aurait été amplement méritée, mais le frigo est vide. Elle récupère son verre, pensive.

– Je n'avais pas pris en compte cette donnée. Faut-il avoir de l'endurance pour faire du sexe ?

Elle boit son eau lentement. Ses bras, en l'air, emportent son T-shirt et je ne peux m'empêcher de regarder ce qu'il dévoile. Sa peau est plus laiteuse que sur ses bras, son ventre est parfaitement plat et de fins bourrelets dessinent ses hanches. Cassie n'est pas parfaite, mais ça me plaît. J'y vois ma langue s'y glisser, remonter jusqu'à son nombril, goûter sa peau et apprécier une chair de poule.

Elle repose le verre. Vide. Son T-shirt reprend sa position initiale et je regagne mes esprits.

– Ça dépend de quel côté tu te situes, au-dessus, en dessous, mais je dirais un minimum.

Elle plisse ses yeux sur moi et ça me met mal à l'aise. Voit-elle en moi comme dans un livre ouvert ? Pense-t-elle comme moi ? Je me dérobe derrière mon verre.

– Les filles, dans les films pornos n'ont pas l'air très essoufflées.

Je manque de m'étouffer avec une gorgée d'eau. Bordel, qu'est-ce qu'elle a dit ? Ça a le don de la faire rire à chaque fois que ses répliques me prennent au dépourvu. Sauf que là, ça n'est pas tellement ce qu'elle m'avoue qui me choque mais l'image qui s'interpose dans ma tête : Cassie les yeux vitreux sur la télévision, un T-shirt remonté sur ses hanches généreuses, la main glissée dans sa culotte et une bouche en cœur. Je m'enquiers :

– Tu as déjà regardé un film porno ?
– L'année dernière, après un de ces échecs amoureux qui m'ont fait bannir le sexe. C'était simplement par curiosité.

Bien entendu, avec qui je pense parler !

Elle s'assoit sur la table, croise ses jambes, et fixe ses mains de part et d'autre de ses cuisses sur le bois. Elle est maladroitement sexy. Les lèvres luisantes, des mèches rousses éparses sur son visage rougi, sa fossette plus prononcée que d'habitude.

– Si je me rappelle bien, j'y ai trouvé des incohérences, reprend-elle.

Sa main n'est plus dans sa culotte, mais griffonne des notes sur un calepin. C'est beaucoup moins torride.

– Les films X ne sont pas des documentaires Cassie ! Ils sont créés pour provoquer l'excitation.
– Merci, je ne suis pas stupide. Je sais très bien qu'aucun homme n'irait se branler devant la reproduction des chimpanzés ! Ce que je voulais dire par là, c'est que les scènes sont obligatoirement coupées. J'ai trouvé le temps long, et je doute qu'un homme puisse réellement tenir plus de

45 minutes entre la pénétration et l'éjaculation.

Est-ce que je m'habituerai un jour à l'entendre parler comme ça quand mon dernier souvenir d'elle remonte au jour où elle pleurait en lisant un livre ?

– Et quel serait le *temps* idéal d'après toi ?

Elle plisse les yeux et tord sa bouche en pleine réflexion. Je doute qu'elle puisse y répondre sans avoir pratiqué. Mais en même temps Cassie m'étonne de jour en jour.

– Il n'y en a pas, tranche-t-elle finalement. Je pense que c'est subjectif. La femme ne doit pas être obnubilée par la performance de son partenaire pendant l'acte. En tout cas, j'espère ne pas l'être le jour où viendra mon tour ! Est-ce qu'une fille a déjà regardé son téléphone avant et après avoir baisé avec toi ?

Je secoue la tête, c'était plutôt mon genre pendant ma phase pubère, pour me chronométrer… *ça se passe de commentaires*.

– Non. Mais elles sont toujours essoufflées !

Elle se redresse dans un frisson et se précipite :

– Bon sang ! S'il devait se passer quoi que ce soit entre nous, je devrais me mettre au sport pour tenir le rythme !

Elle blêmit, tandis que mon cœur loupe un battement. Une règle d'or chez Cassie, c'est qu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Qu'importe que ce soit cru, déplacé ou incorrect, il faut que ça sorte.

– Ça n'est pas ce que je voulais dire, reprend-elle. Je… Je n'ai pas pensé… Je… Et merde ! Je vais à la douche, je suis trempée.

Elle se dérobe, les joues si rouges qu'il ne subsiste plus une seule tache de rousseur. Je m'en amuse, pour une fois, ça n'est pas moi *l'indisposé*. Et savoir qu'elle peut penser à nous deux, comme je me l'imagine moi aussi, me donne des ailes. Je lui coule un regard condescendant et articule :

– Tu es trempée ?

Elle rougit d'autant plus et réajuste sa position.

– À cause des allers-retours, se défend-elle.

C'est encore pire, je recommence :

– Des allers-retours ?

Cette fois-ci, elle sourit tout en sautant de la table.

– Hey ! Arrête ça tout de suite ! Je reformule : monter les cartons m'a fait transpirer, je vais me doucher !

Tandis qu'elle prend précipitamment la direction de la salle de bains, je lance :

– Très bien, j'irai après toi puis nous irons déjeuner dehors à midi, juste pour être certain que tu ne puisses pas prendre de douche si tu viens à être trempée…

J'accepte ma sentence : de l'embrasure de la porte, elle me tire la langue. Cette fille va me tuer !

***

J'ai de plus en plus de mal à concevoir que Cassie ne s'en sorte pas avec un homme. Certes, elle ne dit pas toujours ce qu'il faut au moment propice, mais les conversations avec elle sont d'une facilité déconcertante. Il n'y a pas de prise de tête. Je pourrais dire le mot bite au moins dix fois dans une phrase qu'elle trouverait un sujet de discussion pour chacun.

Est-ce facile parce que c'est moi ? J'aimerais comprendre. Alors qu'elle s'éclipse dans les toilettes du snack à la fin du repas, j'envoie un message à Rick pour savoir s'ils peuvent faire garder Ethan ce soir et se joindre à nous. En moins de cinq minutes j'ai ma réponse et Cassie est de retour. Je l'observe du coin de l'œil tout en indiquant l'heure et le lieu de rendez-vous à Rick. Elle a refait sa queue-de-cheval, son front, et certaines mèches de ses cheveux sont humides. Aucune fille ne ferait ça maquillée. Là, alors qu'elle observe les passants dans la rue à travers la baie vitrée, elle me paraît si candide. C'est *la* Cassie de mes souvenirs, pas celle qui me parle de sexe sans tabou. Cette image d'elle me fait douter mais au « OK » de Rick, je me redresse sur ma banquette et lui annonce que nous sortons ce soir tout en précisant :

– Tenue correcte exigée.

Elle se retourne dans une grimace et répète :

– Correcte…

Je me retiens de rire. Bon sang Cassie n'as-tu jamais rien lu sur la mode dans tous tes livres ?

– Oui, correcte. Ce qui banni, le T-shirt extralarge et le short en jeans.

Elle se regarde.

– As-tu quelque chose contre mes T-shirts extralarges et mes shorts en jeans ?

Son short m'a nargué plus d'une fois quand elle montait les escaliers. Je n'en dis rien.

– Disons qu'ils ne sont pas appropriés pour ce soir.

Elle me pointe du doigt pour appuyer son avertissement :

– Ne t'attends pas à me voir habillée en pétasse, ça n'est pas mon genre et ni ce que je souhaite.

Je serais curieux de voir ça…

– J'ai dit correcte. Donc on va faire un deal, je te laisse carte blanche pour ce soir, mais la prochaine sortie, c'est moi qui choisis tes habits.

Elle étouffe un rire.

– Tu comptes m'emmener faire les boutiques ?

Quel est leur problème à me voir faire les boutiques avec elle ? Est-ce si drôle que ça ?

– Tu trouverais ça bizarre ?
– Seulement si tu choisissais aussi ma lingerie !
– Jamais ! Tu es…

Je me tais, cherche mes mots, les yeux tremblants sur ses pupilles. C'est ma demi-sœur, ce serait malsain et immoral. Que dirait James si j'avais conseillé à sa fille de mettre un tanga ? Son regard se fait noir et elle scinde :

– Ta demi-sœur ?

Pourquoi quand je le dis moi, ce mot me fait moins mal ? Je ne veux pas être son demi-frère dans sa tête. Ça m'impose des limites à ne pas dépasser, et j'ai l'impression d'en avoir déjà franchi. L'imaginer *était* une limite à ne pas franchir.

– Non. J'allais dire que tu es une fille.

Ma réponse est complètement débile. Comme si je pouvais accompagner Rick acheter ses caleçons !

– Une fille avec qui tu ne baises pas.

Tout juste ! Cassie a une machine de guerre à la place du cerveau. Si Emy me proposait une virée chez Aubade, j'y verrais une autre façon de se voir et j'aurai refusé. Alors que pour Cassie, je prendrais le temps de réfléchir. Parce qu'elle me fait rire, parce que passer du temps avec elle n'est pas si dérangeant que je le pensais.

– Cassie, il faut que tu comprennes que c'est nouveau pour moi. Ce genre de relation.
– Ça s'appelle de l'amitié. Parce que soyons francs, un frère et une sœur ne parleraient pas de sexe aussi facilement.

Sa réponse me frustre. Je n'aime pas l'idée d'être ami avec elle, comme je n'aime pas celle d'être

son demi-frère.

– Appelle ça comme tu veux. Ce que je veux te dire c'est que je n'ai pas deux catégories de femmes dans ma vie. Il n'y a que des filles pour mon lit et uniquement pour mon lit. Hormis Oceana la femme de Rick, je n'ai pas d'amies avec un E.

Et là encore, Oceana ne rentre pas dans cette catégorie mais c'est seulement par dépit. Je n'en dis rien, Cassie n'a pas besoin de savoir ce que j'ai pu ressentir pour Oceana. Comme à chaque fois, je suis pris d'un semblant de malaise en y pensant. Un mélange de frustration et de colère me gagne. Cassie ne semble pas le remarquer.

– Et je suis où, moi ? Si je ne suis ni ta demi-sœur, ni une fille qui partage ton lit ?

Sa question chasse mon mal-être rapidement pour un sourire. Je n'en sais fichtre rien !

– Je tente de créer une autre catégorie, suggéré-je avec amusement.

Elle semble rassurée.

– Finalement, c'est un échange de bons procédés. Toi, tu m'aides à devenir désirable, et moi, je t'aide à devenir plus sage.

Certainement pas plus sage !

– Sauf que moi, je ne t'ai rien demandé !

Je me lève et glisse mes doigts dans ses cheveux pour défaire sa queue. Je la préfère plus brouillon, plus imparfaite, parce qu'elle se rapproche plus de la Cassie que je connais réellement. Celle qui me fait créer une autre catégorie de femmes, mais qui ne sera ni celle qui partage uniquement mon lit, ni celle qui sera simplement mon amie.

5

Cassie

« On ne retrouve pas moins de 14 traces d'urines différentes dans les bols de cacahuètes proposés dans les bars, d'après le Dr. Frédéric Saldmann.

Un téléphone portable abrite 500 fois plus de bactéries que la cuvette des toilettes, d'après Le Parisien. *»*

Déballer les cartons était nettement moins épuisant que de les faire. Mon cerveau m'a beaucoup aidé : sur chaque emplacement vide d'une étagère, dans chaque placard inoccupé, il y a quelque chose à visualiser, tel un film en accéléré. Puis je me suis exécutée. Si bien qu'en quelques heures, tout était à sa place. Les étagères remplies de mes livres, les placards encombrés de mes vêtements, j'ai même pu dégager un coin pour mon bureau dans le salon.

Transpirante, décoiffée et les mains poussiéreuses, je regarde avec fierté mon appartement. C'est ordonné, limpide et propre. Il ne reste que les cartons vidés et dépliés dans l'entrée. J'essaie de ne pas penser que Carl risque d'y foutre le bordel dès lundi. Je me souviens de l'état de sa chambre lorsqu'il logeait encore chez nous : une vraie garçonnière. Martha s'en tirait souvent les cheveux. Mais comme pour ses sorties nocturnes, personne, pas même mon père – trop accablé pour tisser des liens avec lui – ne le disputait. Moi, je ne me gênerai pas. Qu'importe s'il dit se servir d'ici pour y prendre une douche et se reposer dans la deuxième chambre de temps à autre, qu'il ne compte pas sur moi pour ranger *son* bordel.

OK. J'avoue surtout ne pas vouloir rentrer dans sa chambre parce que je suis loin d'être stupide et que je sais à quoi elle lui sert réellement. À baiser *de temps à autre*. C'est Carl, je ne dois pas m'attendre à mieux, et je ne veux pas tenter de foutre mon nez dans ses draps et penser que des tonnes d'autres filles le font aussi.

J'en ai déjà eu un aperçu le jour où je lui ai sauté dans les bras, et tout à l'heure dans la salle de bains alors que je plaçais mes accessoires de toilettes. Un parfum fort de muscade. Et je vais devoir subir ça à chaque fois qu'il prendra sa douche ici ? Bordel…

Mon nouveau téléphone portable sonne. C'est mon père. Je décroche :

– Ne me dis pas que tu comptes m'appeler tous les soirs pour savoir si tout va bien, me moqué-je.

Il rit à l'autre bout du fil.

– Je voulais seulement m'assurer que tu n'avais rien oublié.
– Non, je n'ai rien oublié.

– Tu es certaine de ne pas vouloir la Ford ?

– Martha en a plus besoin que moi. D'ici, je suis à seulement à dix minutes en transports en commun et trente minutes à pieds du *Miami News*.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à appeler Carl, il n'habite pas très loin.

Il ne croit pas si bien dire, je lui certifie :

– J'appellerai Carl, c'est promis.

– Je suis heureux que vous vous entendiez enfin aussi bien tous les deux !

– Tu veux dire que c'était inespéré ?

Je l'imagine lever les yeux au ciel.

– Plus de dix ans pour vous rendre compte qu'il est préférable de vous considérer comme frère et sœur que comme ennemi, ça n'est pas trop tôt !

– Papa, je…

Je ferme la bouche avec hargne. Est-ce que ça vaut réellement la peine de lui dire qu'il ne sera jamais mon frère ? Je soupire et reprends :

– Oui tu as raison, mieux vaut tard que jamais.

– Il n'a peut-être pas toujours eu la tête sur les épaules, mais c'est un bon gars, je lui fais confiance. Il m'a promis de passer te voir régulièrement, juste au cas où tu oublierais de manger pour bosser.

Il lui fait confiance… S'il savait ! Je pouffe.

– Rien que ça ! Lorsque j'étais à New York…

– Tu partageais une chambre étudiante avec une autre fille de ta promo, me coupe-t-il. Ne crois pas qu'on ne se soit pas fait du souci pour toi.

Mais ils avaient d'autres soucis bien plus importants. Son cancer, Jamie, entre autres. Une vague d'amertume me saisit. Je ferme les yeux un instant.

– Je te laisse ma chérie. Jamie réclame son histoire.

Son histoire ? Mais bon sang, quelle heure est-il ? Je rouvre les paupières précipitamment et me retourne vers une fenêtre, il fait nuit noire dans le ciel. Je dis au revoir à mon père et lui promets de manger. Pas ce soir, le frigo est vide, et je suis à la bourre pour sortir avec ma nouvelle baby-sitter !

Étrangement, je suis plutôt détendue à l'idée de sortir. Sûrement parce que Carl ne souffre pas de maux de crâne face à ma diarrhée verbale. Il semble même en redemander. C'est rassurant. Seulement Carl n'est pas mon objectif. Je veux uniquement me faire des amis, parce que la vie ne se résume pas à des articles dans un journal. Je pourrais m'en contenter, mais plus les jours passent et plus j'ai envie d'imprévisibilité.

C’est ce que je veux.

***

Je rejoins Carl dans un bar cubain de la Little Havana. Le *Tiempo Libre*. J’arrive en retard mais, pour ma défense, j’ai eu un mal fou à trouver un taxi. Je balaye rapidement des yeux l’intérieur de l’établissement. Haute en couleur, bruyante mais pas désagréable, une musique cubaine en fond sonore. Je me hisse sur la pointe des pieds pour voir au-delà de la foule qui se dresse devant moi. Je dénombre une vingtaine de personnes au comptoir d’un bar qui s’étend sur toute la longueur de la pièce.

Comme à chaque fois que je sortais à New York, mon premier réflexe est de trouver les toilettes. Juste au cas où je devrais m’enfuir pour vomir ou me cacher. Elles sont sur ma droite, de l’autre côté du bar. Je me faufile entre les clients à la recherche de Carl. Plus j’avance et plus je me sens complètement hors du lot, en décalage total avec toutes les filles qui m’entourent. Elles ont moitié moins de tissu que moi sur leur peau et deux fois plus de talons sous leurs chaussures ! Ma tenue correcte est beaucoup trop *correcte*. Je défais rapidement mon chignon, fourre mon élastique dans ma pochette et fourrage mes cheveux pour me donner un style plus décomplexé. Pour le reste, c’est rédhibitoire. Mon top blanc ne peut pas descendre plus bas sur mes épaules et mon pantalon noir est si serré qu’il me donne l’effet d’une seconde peau. Je ne peux pas faire mieux. Je prends une grande inspiration et reprends mes recherches, je longe le bar et l’aperçois enfin. Je ne suis pas soulagée et j’hésite à rebrousser chemin jusqu’aux toilettes. *Il n’est pas seul*. Deux autres personnes sont avec lui. Je le déteste. C’est un coup bas.

Assis depuis sa banquette, il m’aperçoit et me fait signe. *Adieu toilettes*. Je suis grillée. Je m’arme d’un sourire et le rejoins. Il est craquant à en tomber, comme d’habitude. Mais peut-être que la lumière tamisée le rend d’autant plus charmant ? Sa peau me paraît plus foncée, sa mâchoire plus prononcée. Sa chemise est ajustée à la perfection. Bon sang, j’aurais préféré la voir légèrement froissée et une manche retournée. Ses yeux brillent et il me dévisage longuement. Il se lèche les lèvres. Penser que ma tenue pourrait lui convenir me fait rougir. Mais je suis moi, Carl est lui… vous savez le type aux tonnes de petites culottes ?

– Tu as eu du mal à trouver une place ? me demande-t-il finalement.
– On peut dire ça…
– Tu connais Rick ?

Je me retourne vers l’intéressé un sourire forcé sur les lèvres.

Carl et Rick, le duo infernal de Miami. La dernière fois que je l’ai vu, il tentait de faire tenir debout Carl qui avait trop bu. Je hoche la tête tandis que Carl continue les présentations avec la jeune fille blonde blottie dans les bras de son ami.

– Et Oceana, sa femme.

Et la seule fille de son entourage qui n'a pas partagé son lit. Je sais aussi qu'elle a été l'infirmière de Rick pendant sa convalescence. Martha m'a raconté leur histoire.

Elle me sourit tout en faisant osciller ses yeux de Carl à moi. C'est d'autant plus déstabilisant parce que ça me rappelle le constat que je viens de me faire : je suis en totale inadéquation avec le lieu et les personnes qui y sont. Il va me falloir beaucoup d'alcool et beaucoup d'allers-retours dans les toilettes !

Carl me chope par le bras pour m'inciter à m'asseoir à ses côtés. Suis-je restée figée devant leur table avec un sourire niais ? je pense.

– Tiens, je t'ai commandé un jus d'orange, me dit-il.

Je lui jette un regard noir et lui murmure :

– Étant donné que Rick n'a jamais mis sa tête entre mes jambes et que j'ai intégré la première règle, je vais faire simple. Carl, j'ai un aveu à te faire. Figure-toi que je bois de l'alcool !

J'entends Rick pouffer.

– Et moi, je ne veux pas te voir rentrer en titubant.
– Je connais mes limites, *grand frère*.

Sa réaction ne se fait pas attendre, il serre des dents et tend le bras pour héler une serveuse. Parfait. En réalité, je ne connais pas mes limites et je rentrerai en taxi. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

En presque une heure, j'ai compris qu'Oceana, même si très sage et simple en apparence, est aussi celle qui tire les ficelles. Personne ne la contredit, aussi bien Rick que Carl. Tout dans la délicatesse, elle arriverait à leur faire gober un cafard en les persuadant que c'est un carré de chocolat. Parler avec elle était un jeu d'enfant. Mais je ne suis pas dupe. Carl les a mis au parfum. Elle ne rentre pas dans les détails et se contente de mes brèves réponses. Je récite mes fiches imaginaires par cœur :

« Carl nous a dit que tu étais journaliste ? » *Journaliste, oui*. Je ne rajoute pas spécialisée dans la science et la recherche, je ne dis pas assistante d'un mec qui mâchouille toute la journée un crayon et qui boit plus de café que d'eau.
« Est-ce que tu es contente d'être revenue à Miami ? » *Oui, très contente*. Je ne parle pas de la chaleur assommante, du cancer de la prostate de mon père et de Jamie.
« Ton déménagement s'est bien passé ? » *Je ne pouvais pas rêver mieux* ! Et non pas : je regrette déjà mes talons de ce soir, je vais mettre deux jours à récupérer mon dos, mes cartons sont déjà défaits et j'ai fantasmé sur le torse nu de Carl toute la matinée.
« Est-ce que tu veux te joindre à moi, mardi soir, pour une séance de yoga ? » *J'en serais ravie* ! Mais bordel qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? Moi, Cassie Collins, je vais faire du yoga !

En réalité, boire deux daïquiris, n'était pas une bonne idée. L'alcool agit comme mon pire ennemi.

Mes neurones carburent à plein tube et je dois faire preuve d'une force surhumaine pour ne pas m'immiscer sans arrêt dans leur conversation. J'y étais presque. Il est quasiment une heure du matin et Oceana et Rick sont sur le départ.

– On doit libérer M^me^ Thomas, m'explique-t-elle.
– Le dragon, rajoute Carl dans un clin d'œil.

Mes cellules s'échauffent.

– Ma mère n'est pas un dragon ! Se défend Rick.
– Tu as raison, c'est une maniaque du contrôle. Elle n'a confiance en aucune nounou donc elle insiste pour garder Ethan elle-même.
– Seulement pour passer du temps avec lui, soupire Rick.
– Si tu l'avais laissé aller dormir chez elle nous n'aurions pas cette conversation.
– Je… rhhh.

Rick se renfrogne et Oceana jubile.

– En quoi M^me^ Thomas est un dragon ? demandé-je.

Toutes les têtes convergent vers moi. Et oui, la rouquine de 21 ans sait dire autre chose que oui et non ! Ça a l'air de ravir Carl.

– Elle pense avoir un mot à dire sur tout ce qui les concerne, m'explique-t-il en se penchant sur moi.

Je cesse de respirer. J'ai dû louper l'étape où il est parti remettre du parfum. Fini les daïquiris. Tous mes sens sont décuplés. Ma peau frémit à chaque fois qu'il me frôle et l'entendre parler fait vibrer ma cage thoracique. Il ne manquerait plus que je le goûte !

– Elle voudrait que j'arrête de travailler, qu'Ethan aille dans une école privée, que nous passions tous les dimanches avec eux et que mon utérus se transforme en nid douillet pour le futur Thomas. Ce sont ses mots.
– Tu pourrais lui proposer de s'y nicher elle-même, je doute qu'elle trouve l'endroit douillet ! Après tout, l'endomètre est un amas de vaisseaux sanguins, donc à moins d'être un vampire, je ne qualifierais pas l'utérus en ces termes !

Oceana grimace, les garçons explosent de rire. Merde, qu'est-ce que j'ai dit ?

– Cassie, ne t'empêche pas de parler, tu es marrante ! me conseille Rick.

Je me promets de faire bouffer ses couilles au prochain type qui me trouve *marrante*. Je l'ignore dans un sourire et rajoute à l'intention d'Oceana :

– Je pense que ta belle-mère est juste possessive. Heureusement pour Carl et moi, Martha ne nous

posera jamais ce genre de problèmes. Elle n'est pas du style intrusif. Mon père, par contre, c'est une autre histoire…

Je sens Carl se tendre à mes côtés. Alors qu'il jouait jusqu'à présent avec le parasol de son cocktail, ses doigts se figent. Qu'est-ce que j'ai encore dit ? Pas le temps d'y réfléchir, Oceana et Rick se lèvent pour partir. Ils nous disent au revoir, et j'en profite pour rejoindre les toilettes.

Je me rafraîchis rapidement. J'ai terriblement chaud. Pour preuve, mes joues sont si rouges que je peine à trouver des taches de rousseur. Je récupère mon élastique et attache grossièrement mes cheveux en une queue. Puis, je rebrousse chemin jusqu'à Carl. Mes pieds me figent sur le parquet à cinq pas de la table. Il a recommandé un cocktail pour chacun de nous. Une serveuse minaude devant lui. Il se balance en arrière, charmeur, et place son bras le long du dossier de la banquette. Son sourire ferait fondre n'importe quelle fille. Alors c'est à ça qu'il ressemble lorsqu'il drague ? Je grimace fugacement et me donne du courage pour parcourir les derniers mètres. À mon arrivée, la serveuse me coule un regard déconcerté, s'agite et file maladroitement, son plateau sous le bras. Carl, lui, ne semble pas troublé pour un sou.

Je m'assieds en face de lui et chope mon daïquiri.

– Donne-moi tes clés de voiture, dit-il en tendant sa main grande ouverte devant moi.
– Je ne les ai pas, je suis venue en taxi.

J'attrape la paille entre mes lèvres et prends une gorgée en papillonnant des yeux. Il tressaille et son bras tombe de la banquette. Soit mon cocktail me joue des tours, soit Carl est réellement indisposé. Qu'importe, il m'observe, la bouche entrouverte et la mine soucieuse. Je lâche la paille et il se secoue :

– Tu as dit que tu avais eu du mal à trouver une place de parking.
– Non. C'est toi qui l'as dit. Je ne t'ai pas contredit pour éviter de me perdre en parole.

Il enrage :

– C'est complètement stupide. Tu t'es entravée toute la soirée ! Tu es ce que tu es, tu n'as pas de rôle à te donner. Ne dit-on pas que la nature des gens revient toujours au galop ?
– En réalité c'est : chassez le naturel, il revient au galop.

Il roule des yeux un demi-rictus sur les lèvres.

Pourquoi ce que je tente vainement de dompter chez moi, lui, met un point d'honneur à le laisser s'épandre. Est-ce qu'il apprécie toutes mes conneries ?

– J'ai passé une bonne soirée Carl, merci.
– Tu veux rentrer maintenant ? s'étonne-t-il.

Pas tellement. Mais je me rappelle sa vraie nature : tombeur de petites culottes, et le rôle que je

l'oblige à prendre : baby-sitter.

Je soupire :

– Tu veux vraiment connaître le fond de ma pensée ? Je sais que, *toi* , tu voudrais partir avec la serveuse.

Il hausse les sourcils, l'air autant étonné qu'amusé.

– Laquelle ? Il y en a plusieurs ce soir et aucune d'elle ne m'intéresse. Mais j'aimerais connaître la raison qui te ferait penser le contraire.
– Il n'y en a pas plusieurs, il n'y en a que deux qui t'ont fait de l'œil toute la soirée.

Je me penche sur la table et sans me retourner vers elles, les yeux figés dans les pupilles noires de Carl, je continue :

– La brune nous a servi la première, elle a un ras-de-cou en velours noir, un rouge à lèvres cerise qu'elle cache dans la poche de son tablier et qu'elle applique toutes les heures. La blonde, qui nous a servis les deux autres fois parce qu'elle a gagné à pile ou face avec la brune, passe son temps à réajuster son débardeur blanc, juste au cas où tous les mâles de la salle ne verraient pas ses nichons. Elle place ses pourboires dans la poche droite de son tablier, se sert d'un crayon rose pour tenir ses cheveux, et a un chat noir qui l'attend chez elle.
– Comment le sais-tu ?
– Les poils sur son débardeur.
– Ça pourrait être un chien.
– Elle a des griffures sur son épaule gauche.

Il mime un « waouh » silencieux de la bouche, tout en ouvrant grand les yeux. Me dire que je l'impressionne, moi, la petite rouquine me donne des ailes. Je souris de fierté.

– Et donc tu dis que je suis intéressé ?

Je retrouve la place au fond de la banquette et affirme :

– Par miss gros nichons. Tous les mecs aiment ça.

Il plisse les yeux et secoue la tête comme si j'avais dit la plus grosse connerie de ma vie.

– Elle s'appelle Stacy et pas particulièrement tous les mecs… Petits, standards, gros, ça n'a pas d'importance. C'est un peu comme les tailles des… *ithymachins* . Il faut juste savoir s'en servir.

Ithyphalles ! Au lieu de le reprendre, une autre idée me traverse l'esprit. Ce que l'on peut faire avec des seins : leur trouver une autre activité que leur fonction première. Je raille :

– Tu ne peux pas baiser des petits seins !

– Tu crois ?

J'ai surtout du mal à le concevoir. Non. Maintenant que j'y pense et que le daïquiri agit comme de la taurine dans mon cerveau, des images se profilent dans ma tête. Moi, allongée dans un lit, Carl me surplombant et faisant glisser son membre entre mes *petits* seins.

Mon cœur s'emballe. J'ai chaud. Très chaud, mais aucune envie de retourner dans les toilettes me rafraîchir

Son regard dévie lentement sur ma poitrine, je me gratte la gorge et me penche vers la table pour me faire plus petite.

– Tu as déjà essayé ? demandé-je.
– Oui. Et je ne me vois pas baiser les seins de Stacy. Juste par amour-propre.

Je glousse.

– Tu aurais peur de te faire engloutir ?!
– C'est un peu plus compliqué que ça. Disons que je ne voudrais pas complexer en voyant ses pastèques plus grosses que ma saucisse.

Je ne peux pas m'empêcher de rire aux éclats.

– Mais tu avais l'air intéressé tout à l'heure.

Il me contemple comme si c'était la première fois qu'il m'entendait rire de cette manière, avec autant de liberté. C'est faux, j'ai ri de la même façon le soir où il s'est vautré dans les escaliers, tout autant le jour où il a voulu jouer à celui qui mangerait le plus de piment avec mon père, et bien d'autres fois encore.

– Si j'avais été intéressé, je lui aurais donné mon prénom quand elle s'est présentée et je n'aurais pas pris la peine de commander *deux* cocktails.

Il me sourit avec indécence. C'est moi qui suis en incandescence ! Je me gratte la gorge.

– Tu lui as ouvertement laissé entendre qu'elle avait quand même une chance.

Je prends la position dans laquelle je l'ai surpris : un bras le long de la banquette et les jambes écartées, et balance ma tête en arquant un sourcil avec assurance. Je lance d'une voix rauque :

– Bonsoir, un daïquiri et un Get, *Stacy*.

Il part en fou rire.

– Bien sûr que non, Cassie ! C'est simplement ma façon d'être !

Je me replace correctement.

– Carl, tu ne te rends même pas compte de l'attraction naturelle que tu as sur les femmes. Que tu le veuilles ou non, toutes ont envie que tu les baises !

Son rire cesse et ses traits se durcissent, il me jette un regard noir. OK, je l'ai blessé. J'ouvre la bouche au moins dix fois, mais rien ne me vient en tête pour lui faire comprendre que ça n'est pas un reproche.

– On rentre ? Je te ramène.

Il se lève sans attendre ma réponse. Je me redresse aussi rapidement. Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'avoir reculé de dix pas d'un seul coup avec lui ? Et surtout en quoi cette vérité le dérange alors qu'il en a toujours joué jusqu'à maintenant ?

Alors qu'il m'emboîte le pas, je le retiens par le bras.

– Carl, c'est ce que j'aime chez toi. Si tu n'étais pas ce que tu es, je n'arriverais pas à te parler avec autant de facilité.

Il me jauge, de derrière ses longs cils. J'ai le cœur au bord des lèvres à l'idée de me disputer avec lui. Je n'ai pas envie que la case qu'il a créée pour moi se brise pour quelque chose d'aussi stupide. J'aime passer du temps avec lui. Finalement, il soupire et tous mes muscles se relâchent. À l'instant où sa main se lève en l'air et s'approche de mes cheveux, je fais un pas en arrière pour l'esquiver.

– Ne t'avise surtout pas de me faire ce truc dans un lieu public ! l'avertis-je.

6

Carl

J'ai de plus en plus de mal à passer du temps avec Cassie sans la considérer comme une femme accomplie, mature et libérée. En réalité, elle est vierge, elle est la fille de James, et a dix ans de moins que moi. Mais l'idée de ne plus la voir et de ne plus avoir de discussions avec elle pour ces raisons, est tout autant difficile à concevoir qu'à intégrer. J'aime nos sujets de conversations parce qu'ils sont sans tabous et spontanés, et c'est à cause d'eux qu'elle ne m'apparaît plus comme la *Casse* de mes souvenirs. Lorsqu'elle parle, l'image de la fille prude et innocente s'efface pour laisser place à la femme avide et désireuse d'aventures.

Et je suis agacé parce que ce soir, son supérieur l'a invitée à manger au restaurant pour fêter la parution d'un nouvel article. Ça n'a rien d'un rendez-vous professionnel, elle ne s'en doute pas, mais moi, je le sens. Un resto pendant leur temps de travail aurait suffi ! Est-ce que j'invite Béné pour fêter les chiffres des ventes de la boutique ? Non.

Pourquoi je suis dans un tel état d'énervement ? Parce que si Cassie tombe entre ses mains, explore ses désirs et les confins mystérieux du sexe avec lui, je n'aurai plus ma place et nous n'aurons plus de discussions tordues. J'ai presque envie d'avouer que je désire qu'elle reste vierge uniquement et seulement pour moi. Comme si la place que je lui avais donnée dans ma tête, m'autorisait à avoir une emprise sur elle. Pourtant, je dois me rendre à l'évidence, je n'ai aucun droit de propriété sur Cassie, elle ne m'appartient pas, et perdra sa virginité un jour ou l'autre, et ça ne sera pas avec moi. Dans sa tête je suis simplement le mec qui ne se rappelle pas du prénom de la dernière fille qu'il a baisée. Elle a raison.

Ce mec, Ted, est un type bien. Elle me l'a assuré à midi lorsqu'elle m'a annoncé *sa* bonne nouvelle. Ils partagent les mêmes intérêts pour la science, fréquentaient les mêmes lieux culturels quand ils étaient gamins – à savoir bibliothèques, musées, expositions – et il est végétarien. Alors pourquoi j'en ferais tout un flan ? Parce que je suis certain qu'il ne lui correspond pas réellement. Pourra-t-elle parler avec autant de liberté avec lui qu'elle le fait avec moi ?

À bout de nerfs, je congédie Béné et ferme la boutique plus tôt ce lundi. Sans passer par chez Cassie, je prends directement la route pour chez ma mère. Je l'ai entendue rentrer vers dix-sept heures et je n'ai aucune envie de savoir ce qu'elle va porter ce soir, si elle compte laisser ses cheveux détachés, mettre du rouge à lèvres rose ou reporter ce foutu pantalon noir. Il vient de battre le legging de yoga d'Oceana. Et il n'est pas question de coutures ou de coupes. Cassie a le cul généreusement fourni par dame nature, et je me foutrais royal de me faire engloutir par ses fesses, le mot amour-propre n'existerait pas dans ce cas-là ! Tout serait jouissif.

Il est trop tôt, ma mère n'est pas encore rentrée, je file tout droit dans le jardin où James et Jamie

jouent au basket. James me demande si Cassie va bien entre deux lancés. Je le rassure, c'est une grande fille. Mais aussi une menteuse :

– J'espère que son patron ne va pas lui demander de faire des heures sup tous les soirs, s'inquiète-t-il. Je n'aime pas la savoir seule dans les rues de Miami quand il fait nuit.

Un, elle a menti à son père, elle ne travaille pas mais a un rencard. Est-ce judicieux ? Sans doute, James est… quel est le terme qu'elle a employé déjà ? Intrusif. J'ignore le frisson qui me traverse. Merde, James est le père de Cassie !

Deux, elle ne m'a jamais dit qu'elle n'avait pas de voiture. Samedi soir, j'avais mis le taxi sur le compte de l'alcool et de la sagesse. Il n'en est rien, elle n'a aucun moyen de transport.

– Elle n'a pas pris la Ford de maman ?
– Elle a préféré la lui laisser.

Bien entendu. Cassie place toujours le bien-être des autres avant le sien. Je prétexte un coup de fil à passer et m'éclipse dans la cuisine pour lui envoyer un message.

[Ton Ted vient te chercher ?]

Merde, j'ai marqué *ton* Ted.

[Oui, mon Ted me ramènera aussi.]

Mon irritation monte d'un cran. Cassie est si candide qu'elle serait capable de l'inviter à boire un verre chez elle. Je joue le connard jusqu'au bout.

[Une autre règle : le faire languir.]

Moi, je ne le voudrais pas. Mais je sais qu'elle m'écoutera parce que je suis son manuel d'instruction.

[Pourquoi tu me dis ça ???!!!]

Je l'imagine faire les cent pas dans son appartement, sans doute se demander quelle tenue elle doit porter. Vient-elle de comprendre que ce soir n'est pas un repas normal entre employés du *Miami News* ? Je suis sans équivoque.

[Parce que c'est un vrai rendez-vous galant.]

Mon téléphone sonne presque aussitôt. C'est elle.

– Tu viens de détruire l'image que j'avais de mon minipatron ! me gronde-t-elle. C'est purement professionnel, ça l'était dans ma tête, je vais faire quoi moi maintenant ? Je suis censée faire quoi ? Je ne peux même pas penser que tu as tort, parce que depuis que tu as émis l'hypothèse qu'il puisse

s'intéresser à moi, je me sens obligée de l'étudier…
– Tu ne veux pas te calmer.

Je peine à dissimuler un rire. Je l'entends reprendre sa respiration.

– Impossible. Je ne crois pas avoir autant paniqué un jour dans ma vie.

James et Jamie rentrent à leur tour. Je leur souris et grimpe à l'étage pour pouvoir parler librement. Parce que je le sais, les discussions se tournent toujours vers quelque chose de plus intime avec Cassie.

– Il va bien falloir que tu te calmes, il vient te prendre dans combien de temps ? demandé-je
– J'ai une heure devant moi.

Je l'imagine grimaçant. Je trouve refuge dans la salle de bains et m'assieds sur le bord de la baignoire.

– Où en es-tu ?
– Je suis toute nue devant ma penderie.

Bordel ! Je bondis sur mes jambes. Elle est toute nue. Et je suis au téléphone avec elle. Je me pince l'arête du nez les paupières fermées avec férocité. Je ne dois pas y penser, je ne dois pas y penser ! Je ne peux pas m'en empêcher. Est-elle debout, assise sur son lit ou allongée les membres écartés comme l'autre jour ? J'ai chaud.

Elle reprend, dans un profond soupir :

– Je voulais faire simple, mais à cause de toi je me demande si je dois mettre du coton dans mon soutien-gorge !

C'est de pire en pire. Maintenant je l'imagine sous-pesant sa poitrine d'une main tout en me faisant la conversation. J'ouvre l'eau froide et me rafraîchis la nuque tout en raillant faussement :

– Tu as un réel problème avec tes seins ! Je te l'ai déjà dit, petits ou gros, ça n'a pas d'importance.
– Ils ne sont pas proportionnels au reste de mon corps. Je te laisse imaginer ce que tu ressentirais si tu avais une petite bite et les couilles d'un éléphant.
– Je m'en ferais enlever une.

Elle glousse.

– Je vais me faire raboter les fesses alors…
– Oh, bon Dieu, non, Cassie ! Laisse ton cul tranquille, il est fantastique !

Oh merde, qu'est-ce que j'ai dit ? Un long silence se fait. Je regarde l'écran de mon téléphone,

elle n'a pas raccroché alors que je viens d'avouer à voix haute que je la regarde différemment : comme un homme qui pourrait potentiellement avoir envie d'elle. Est-ce le cas ?

Je me ressaisis dans un soupir :

– Je suis désolé. Ça n'est pas normal que moi, je te dise ce genre de truc, n'est-ce pas ?
– Non, répond-elle inflexible.

Je m'attrape les cheveux à pleine main et tire dessus. Bordel, je ne suis qu'un con j'ai tout gâché. Je m'apprête à lui répéter que je suis désolé quand elle reprend d'une voix taquine :

– Pour les autres sans doute. Mais nous savons tous les deux que nous ne sommes pas frère et sœur…

***

J'ai eu la tête ailleurs et les yeux rivés à mon téléphone tout le long du repas. Je me pose des milliers de questions. Est-ce que ça se passe bien ? Où l'a-t-il amenée ? Est-ce qu'il l'a déjà embrassée ? Est-ce qu'ils vont finir chez elle ? À quelle heure va-t-elle rentrer ? Je ne tiens plus en place. À presque vingt heures, je lève le camp de chez ma mère. James m'a demandé plusieurs fois ce qui ne tournait pas rond. *Un simple coup de fatigue*. Il n'en a pas cru un mot, je suis infatigable et il le sait. Mais plutôt que de susciter davantage son intérêt, je joue la ruse et lui explique que Cassie m'a demandé de passer la prendre au journal. Foutaise, je rentre chez moi. Néanmoins, une fois seul dans mon pick-up, je ne peux pas m'empêcher de lui envoyer un message.

[Alors ? Avec ou sans coton ?]

Je ne sais pas ce qui me prend. Elle voulait s'amuser, se faire voir autrement. C'est ce qu'elle a eu. Je devrais me réjouir. Si elle sort avec ce Ted, je retournerai à ma vie de connard, je retrouverai mes rendez-vous avec Emy sans prise de tête, et je ne penserai plus à la raclée qui m'attendrait si James savait la moitié de ce que je pense de sa fille !

À mi-chemin de chez moi, je reçois sa réponse :

[Pas de soutif. Au moins
je n'avais pas de choix à faire !:-)]

Je pile sur la route. Par chance, le chauffeur derrière moi a de bons réflexes. Il m'évite à la dernière seconde, me klaxonne et me traite de *connard* ! S'il savait… Bon sang mais quelle tenue porte-t-elle ? Je redémarre, la mâchoire crispée et les nerfs en pelote.

Un autre message arrive :

[Tu es toujours chez les parents ?]

Je ne peux pas lui répondre. La circulation est plus dense et je suis presque arrivé. Mon téléphone sonne une nouvelle fois :

[Je n'ai pas mis de culotte non plus,
ma jupe était trop moulante.]

Je crois faire une crise cardiaque. Sa franchise va me faire tuer sur la route ! Au lieu de piler, cette fois-ci, je bifurque abruptement dans l'avenue à droite et prends la direction de chez elle. Je retire tout ce que j'ai pu penser : elle est vierge, complètement immature et certainement folle à lier. Je vais faire une énorme connerie, certainement perdre sa confiance, mais il est hors de question que je laisse une chance à ce Ted de monter dans son appartement. Je me gare rapidement sur l'emplacement réservé à la boutique et tape :

[OÙ ES-TU ?]

Mes doigts tremblent sur la touche *envoyer*. J'efface tout dans un élan de lucidité. Je n'ai aucun droit sur elle. Aucun. *Elle va s'amuser*. Je dois être heureux pour elle. Simplement heureux. Je prends une grande inspiration et envoie :

[S'il te fait du mal, je n'hésiterai pas
à lui casser la gueule.]

Je redémarre aussi vite et quitte l'emplacement de parking, je reprends ma destination initiale : mon appartement.

***

Cette nuit n'a pas été particulièrement bonne, et pour cause, je me suis réveillé toutes les heures, en sueur, pour regarder mon téléphone et voir si je n'avais pas de nouvelles de Cassie. Mais mon écran est resté noir, il l'est encore. Mais bon sang, pourquoi ne me tient-elle pas au courant ! Je ne sais pas si elle est bien rentrée, si elle est rentrée seule ou si elle est partie bosser ce matin. J'ai dû attendre toute la journée pour avoir des réponses. Mon planning aujourd'hui était surchargé : trois cours de jet ce matin, dîner d'affaire avec M. Thomas et initiation au surf pour des collégiens d'un quartier défavorisé cet après-midi. Finalement sans prendre le temps de me changer ou de me laver, je fonce à son appartement. Il est un peu plus de dix-sept heures quand j'en passe la porte. Je n'ai aucun scrupule à faire comme si j'étais chez moi. C'était notre deal : en échange d'une partie du loyer je pouvais profiter de l'appartement la journée. Sauf qu'à l'époque de notre marché, je ne pensais pas en profiter *seul*. Maintenant, je n'ai plus aucune envie de ramener une de mes conquêtes ici, pour la même raison que je ne le fais pas chez moi. Je ne voudrais en aucun cas que l'une d'elles revienne et tombe sur Cassie. Je n'ai même plus envie d'avoir de conquêtes tout court. Et là, c'est un peu comme la jalousie, je ne veux pas y penser et me ronger l'esprit. Cassie est la fille de James et par définition le fruit défendu. Elle ne me voit peut-être pas comme son frère, mais elle me perçoit comme un connard. Je ne sais pas lequel des deux m'irait le mieux finalement.

Je ne suis pas surpris de voir que tout est rangé et ordonné. Elle a même pris la peine de faire la poussière sur les étagères. En revanche, dans sa chambre le lit est défait. J'ai une partie des réponses à mes questions. Elle est rentrée dormir, pour preuve son pyjama rose bonbon en boule devant la penderie, et elle est partie travailler en retard ce matin. Pourquoi en retard ? Parce que Cassie est la seule fille que je connais qui serait prête à sacrifier une heure de sommeil simplement pour faire son lit. Et là, rien ne me fait penser Cassie. Tout est brouillon.

Je ne suis pas rassuré pour autant. Ma liste de questions s'allonge… À quelle heure est-elle rentrée ? Qu'ont-ils fait après le restaurant ? Est-ce qu'il l'a touchée ?

Je peste contre moi-même et gagne ma chambre. Elle est dans le même état que la dernière fois que je l'ai occupée. Sens dessus dessous, le lit défait, du linge sale au sol. Soit elle n'y est pas rentrée, soit c'est une manière pour elle de démarquer nos territoires. Je rumine un « fait chier », tout en m'attelant à ranger quand la porte d'entrée claque.

Les bras encombrés de mes draps, je sors de ma chambre en trombe pour la rejoindre dans l'entrée. Elle ne paraît pas surprise de me voir. Elle ôte ses lunettes de soleil, retire ses sandales, se débarrasse de son sac avant de me dévisager très lentement dans un long silence. Je ne sais pas si c'est son jeans taille haute, mais ses hanches ressemblent à deux barrels[1] symétriques. C'est envoûtant et déroutant. Elle n'a rien d'une femme fatale, mais à cet instant, je la trouve incroyablement sexy. Ses yeux verts s'arrêtent sur les draps dans mes bras. Je déglutis sur sa froideur et tente un :

– Salut.

Elle prend une grande inspiration.

– Salut. L'aspirateur est dans le placard à ta droite, répond-elle.

J'ai dû louper quelque chose ? Elle qui me paraît si transparente habituellement, me fait douter. Elle me dépasse rapidement, je ne peux m'empêcher de reluquer ses fesses, de remonter sur son chemisier blanc parfaitement lissé jusqu'à sa nuque entièrement dégagée.

– Comment s'est passée ta soirée avec Ted ?

Elle file droit dans sa chambre, je la suis. Sans un regard, elle répond :

– Ça aurait pu être pire. Merci de t'en soucier dix-huit heures après.

Elle s'agite, ramasse son pyjama et le fourre sous son oreiller.

– Et c'est tout ? Où t'a-t-il amenée ? Qu'est-ce que vous avez fait après ? Est-ce que tu t'es amusée ?

Alors qu'elle attrape les draps pour refaire son lit, elle se fige pour me toiser dans une longue

inspiration.

– Je suis en retard, Oceana ne va pas tarder à venir me chercher, je n'ai pas le temps de répondre à tes questions.

Elle est en colère, je le vois bien. Elle peine à garder son calme, comme le jour où j'ai mangé la dernière part du crumble aux pommes de ma mère.

– Je peux savoir ce que j'ai fait de mal ?
– Tu as simplement joué le rôle du parfait grand frère !

Elle gonfle sa poitrine et entonne d'une voix grave :

– *Je n'hésiterai pas à lui casser la gueule* ! J'attendais un peu mieux de toi.

Elle n'y est pas du tout. C'était seulement de la jalousie ! Je me débarrasse de mes draps.

– Et qu'est-ce que tu voulais que je réponde à « pas de soutif, pas de culotte » ? Que tu lui rendrais la tâche plus facile ?

Elle secoue la tête et s'exaspère :

– C'était une blague ! J'étais dans les toilettes du resto, en pleine panique ! J'avais besoin de toi !

Une blague ? Je jubile intérieurement.

– Tu es sortie couverte, alors ?

Elle lève les yeux au ciel. Mauvaise réponse.

– Grand Dieu Carl ! C'est tout ce que tu as retenu ! Tu ne penses vraiment qu'à ça !

Elle récupère des fringues dans sa penderie pendant que je souris comme un débile. Je suis un connard, ouais.

– Bien sûr que non. Pourquoi tu as paniqué ?

Elle me dépasse et fonce droit dans la salle de bains.

– On en parlera plus tard, je te l'ai dit, Oceana ne va pas tarder.

Je la suis et sors une excuse :

– Je suis chez Rick ce soir.

Elle se retourne abruptement, un sourire narquois sur ses lèvres roses.

– Ça tombe bien, Oceana m'a proposé de manger un bout chez eux après le cours de yoga. Me ramener devrait être de ton ressort *Grand frère*.

Je n'ai pas le temps de répliquer que je me reçois en plein visage la porte de la salle de bains.

Elle veut me voir autrement que comme un grand frère ? OK, elle va être servie.

---

1. Barrel : vague tubulaire.

7

Cassie

« D'après une étude britannique, les hommes sont incapables d'écouter une femme plus de 6 minutes. En revanche, ces messieurs parviennent à se concentrer 15 minutes si on leur parle de sexe ou de football. »

J'ai mal dormi, pour ne pas dire presque pas. Il n'y a pas de causes en particulier, ou tout du moins, ce qui me ronge est complètement stupide. Je devrais me réjouir, j'aurais dû m'endormir comme un bébé hier soir, me sentir comme sur un petit nuage, mais rien de tout ça. Méthodiquement, dans ma tête, s'affichent plusieurs messages d'erreurs. Ted est charmant, s'est conduit comme un gentleman, me correspond en tout point, n'est pas timide comme je le croyais mais se tait simplement pour ne pas paraître *marrant* comme moi. J'ai eu un rendez-vous galant avec lui, il a choisi un restaurant avec un cadre sympathique dont les toilettes étaient parfaitement propres, il a payé l'addition et nous sommes rentrés. Chacun chez soi, sans même s'embrasser ou se toucher. Je le répète c'est un gentleman. Quelles sont les erreurs alors ?

Carl et mon cul fantastique,

Carl et son rôle de grand frère,

Carl et son silence de toute une nuit.

Carl *est* le virus informatique.

Et pour la première fois de ma vie, je ne chercherai pas à savoir pourquoi. Je n'ai pas envie d'en connaître la réponse. Je dois me recentrer sur Ted. Il est ce que je voulais. Je suis désirée. Lui, ne passe pas le plus clair de son temps à draguer, n'est pas du style à oublier le prénom de la dernière fille qui a partagé son lit, et n'est pas le fils de Martha ! Carl est et restera mon entremetteur. Je ne dois pas y voir autre chose, qu'importe ce qu'il pense de mes petits seins et de mon cul fantastique. Là encore, bon sang, je déraille ! Au lieu de trouver des qualités à Ted, je ne cesse de le comparer à Carl ! Je peste contre moi-même.

Carl a raison pour deux choses. Un, je ne cherche pas à rencontrer les bonnes personnes, deux, je suis stupide de vouloir m'entraver et me taire. Ce qui m'amène à conclure que Ted est une bonne personne puisque ça ne le gêne pas de m'entendre déblatérer. Ça n'est pas aussi sympa qu'avec Carl, mais nous échangeons. Il ne part pas en courant, sourit quelquefois, et ne me trouve pas *marrante* mais intelligente !

– Tu as l'air épuisée, me fait remarquer Oceana alors que j'étire la nuque disgracieusement.
– Je suis sortie hier soir. Un dîner galant.

Ça se dit encore ce genre de truc ? Je trouve ça ringard. Est-ce que ça l'était vraiment ? Nous avons parlé boulot, des futurs sujets à aborder dans la rubrique science du Miami News, et Ted a beaucoup, beaucoup, beaucoup parlé de lui.

– Tu es rentrée tard ? demande Oceana.

J'ôte ma veste de sport, mal à l'aise. J'ai écouté ses conseils et ai mis la tenue la plus décontractée et près du corps que je possède : un débardeur et un legging. Je jette un regard autour de moi tout en répondant :

– Non, il ne devait pas être plus de vingt et une heures.

Dans la salle, des filles d'âge, de taille et de corpulence différents commencent à se mettre en place. L'ambiance est chaleureuse : la musique, le bruit des vagues, est relaxante. Oceana me tend un tapis de sol tout en me dévisageant, elle relève judicieusement :

– Ça n'est pas très tard.

Je le récupère.

– J'ai eu du mal à trouver le sommeil.
– Le type avec qui tu es sortie doit en valoir la peine alors !

Sauf que ça n'est pas Ted qui a monopolisé toutes mes pensées, mais Carl. J'affirme :

– Ted est un type bien.
– Mais ?

Mais Oceana a compris qu'il y a un hic. Je grimace.

– Je suis son assistante…
– J'étais l'infirmière de Rick, m'avoue-t-elle dans un clin d'œil.

Pourquoi n'ai-je aucun mal à les imaginer dans des situations obscènes alors que je suis incapable de me concevoir en minijupe devant le bureau de Ted ? J'en grimace.

– Je ne suis pas très douée avec les garçons. En général, même si je leur plais, ils finissent toujours par partir en courant parce que je ne suis pas intéressante. Ça n'est pas le cas de Ted, sauf que maintenant je ne sais pas ce que je dois faire. Est-ce à moi de l'inviter à mon tour ? Est-ce que je dois lui proposer d'aller boire un verre ? Je n'en suis jamais arrivée à cette étape.

Elle me sert un sourire bienveillant et m'invite à la suivre dans le fond de la salle.

– Qu'est-ce que t'a conseillé Carl ?

Elle déroule son tapis parallèle à ceux des autres filles et s'assoit en tailleur. Je l'imite.

– Nous n'en avons pas discuté, il était trop occupé à lire « Grand frère pour les nuls ».

Elle glousse.

– Tu es en colère contre lui ?

Le voir avec les draps de son lit dans les bras, ça, ça m'a mise en colère. J'avais l'impression de le surprendre en pleine crise de *ménage à petites culottes*. Est-ce qu'il était avec un de ses plans cul cet après-midi pendant que moi je pensais à lui ? Je resserre ma queue-de-cheval tout en proclamant :

– Avec du recul, je dirais que je suis simplement déçue.
– Qu'est-ce que tu lui reproches ?
– Il a laissé entendre qu'il pouvait avoir une sorte de droit de réserve sur les mecs que je verrai.

Elle secoue la tête en signe de désapprobation.

– Tu ne peux pas lui en vouloir. Tu lui as demandé de t'aider à te trouver un mec, c'est ce qu'il fait. D'une certaine manière il se sent responsable de toi et de ce qui pourrait t'arriver. Je ne dis pas qu'il a raison mais il est simplement maladroit. Ou alors il est jaloux.

Qu'est-ce qu'elle a dit ? Je mets un moment à réagir et ouvre la bouche sans qu'un son ne sorte. Oceana scrute ma réaction comme si elle observait la cuisson d'un énorme steak après un mois de jeûne. Un instant j'ai l'impression que c'est ce qu'elle cherchait. Elle me trouve *alléchante* . Ses yeux pétillent de malice.

– Carl est mon demi-frère, j'affirme finalement.

Elle me sert un sourire de connivence.

– Bien entendu.

Là, je pense qu'elle essaie de me faire bouffer un cafard. Elle ne croit pas une seule seconde que je puisse le considérer comme tel. Je reprends de manière catégorique :

– Je veux qu'il soit mon ami. Rien d'autre.

Elle soupire. Quoi ? S'attendait-elle à ce que je lui avoue saliver sur le corps de Carl ?

– Alors laisse-lui du temps. Carl ne sait pas ce que c'est que de construire une amitié avec une fille sans la regarder comme quelqu'un qui pourrait potentiellement atterrir dans son lit.
– Hormis toi.

Elle tressaille et rougit presque aussitôt. C'est la première fois que je vois Oceana manquer d'assurance.

– Je… Non… Oui… C'est différent, balbutie-t-elle.

Je cligne des yeux plusieurs fois : je ne comprends pas son malaise.

– Je suis la femme de son meilleur ami, reprend-elle plus fermement.

Oceana ne me connaît pas assez pour savoir qu'elle vient d'appuyer sur le bouton « On » de mon unité centrale. Je n'ai pas choisi le journalisme pour n'importe quelle raison : j'aime me questionner.

Je lui rends son sourire de connivence et sa réplique :

– Bien entendu.

***

Le yoga n'a rien de facile ni de relaxant. Cette première séance m'a demandé des efforts considérables de concentration : compter lentement à un rythme régulier tout en adoptant une respiration ventrale – contre-nature – et exécuter des mouvements et des étirements. C'est un peu comme l'interdépendance des membres supérieurs. Tout le monde a déjà essayé une fois dans sa vie de faire des cercles au-dessus de sa tête avec une main, et des lignes avec l'autre sur son ventre. Ça paraît drôle les cinq premières minutes mais ça devient vite épuisant. Vous n'avez jamais essayé ? Faites-le, vous comprendrez.

Mais je n'abandonnerai pas le yoga pour autant, je reviendrai la semaine prochaine. Un, je veux réussir à compter, respirer, m'étirer ; deux, Oceana est un nouveau virus ; trois, Oceana est une fille géniale. J'en connais un peu plus sur son histoire. Je crois que l'expression qui la décrirait le mieux serait : force de la nature. Sa vie de maman célibataire avant Rick a dû être un véritable calvaire. J'ai peine à l'imaginer.

Je me sens vidée, rincée, flageolante, lorsque nous arrivons enfin chez eux. J'ai du mal à ne pas marquer le pas en descendant de sa voiture tant je suis en admiration devant leur propriété. Dans l'obscurité de la nuit, je parviens à discerner l'étendue de leur maison. Elle est gigantesque et magnifique : une pelouse parfaitement entretenue, des palmiers en bordure de chemin, des murs d'un blanc impeccable.

– C'est le dragon qui l'a choisie, me souffle-t-elle.

Je glousse tout en la suivant jusqu'au pas de la porte d'entrée.

– Je suis étonnée que tu te sois laissée faire.
– Disons plutôt que dans les choix qui s'offraient à nous, celle-ci se trouvait le plus loin de la sienne.

Nous passons l'entrée en riant.

– Finie la soirée entre mecs ! s'exclame Rick.

Instinctivement, je tourne la tête dans sa direction. Dans un salon sur notre droite, assis sur un canapé, une bière à la main, il offre un clin d'œil à Oceana.

– Il va falloir que tu t'y habitues, Cassie a décidé de m'accompagner tous les mardis, répond-elle.

Elle ôte ses tennis et jette son sac de sport avant de le rejoindre pour l'embrasser. Je la suis dans le salon, les yeux ébahis devant tant de luxe. Un sol en marbre poli crème, des meubles laqués blancs, une bibliothèque incrustée dans le mur, une table basse en verre, deux énormes canapés en cuir blancs, un écran plat qui diffuse des clips musicaux. Sur la droite, deux piliers marquent la séparation de la cuisine où se trouve Carl. Il est au téléphone. Sa poitrine sous son polo blanc se gonfle quand il m'aperçoit. Ses yeux glissent sur mon corps, lentement, avec perversité. J'ai du mal à respirer, j'ai l'impression d'être déshabillée. Par réflexe, je croise les bras sur ma poitrine. Je l'entends encore me dire que mon cul est *fantastique*et j'en frissonne. Il chuchote quelque chose à son interlocuteur puis raccroche.

– Tu veux boire quelque chose ? me demande Oceana en gagnant la cuisine.

J'opine :

– De l'eau. Merci.

Elle se dresse sur la pointe des pieds à ses côtés pour récupérer des verres dans un placard au-dessus de sa tête. Je surprends Carl lorgner une seconde les fesses d'Oceana avant de me rejoindre précipitamment dans le salon. Je plisse les yeux sur lui, analyse ce qui vient de se passer. Habituellement, je n'y aurais prêté aucune attention, la situation m'aurait paru normale : Carl aime les femmes, *toutes* les belles femmes. Mais je me souviens du malaise d'Oceana un peu plus tôt dans la soirée et conclus rapidement que cette situation n'a rien de normale. Il n'a pas lorgné ses fesses, il a tenté désespérément de ne pas le faire. Je me promets de le questionner avec ruse. Plus tard.

– Comment c'était ? me demande Carl tout en s'asseyant dans le fauteuil vide.
– Horrible…

Je le rejoins. Je peine à m'asseoir, mes muscles me tiraillent. Entre le déménagement et le yoga, je peux affirmer que mes jambes n'ont jamais autant travaillé que ces derniers jours.

– Pourquoi y retourner alors ? s'étonne Rick.
– Parce que Cassie est du genre persévérant, me devance Carl. Un jour, elle a voulu me démontrer que marquer un panier au basket, ne dépendait pas de la grandeur du tireur ou de sa force musculaire, mais seulement des lois de la nature et de la physique.

Je reste bouche bée qu'il se souvienne aussi bien de ce jour-là et des termes que j'avais employés. Une douce chaleur inonde mon corps, j'ai toujours pensé qu'il ne m'écoutait jamais.

– Quel a été le résultat ?
– Je me suis posée pendant des heures à faire des calculs puis j'ai marqué un panier du haut de

mon un mètre trente. Bien entendu, il ne l'a jamais su, puisque tu es venu le chercher avec deux déesses brunes dans l'après-midi.

Je papillonne des yeux, un sourire narquois sur les lèvres.

– Des déesses brunes… Je sens que je vais adorer mes mardis au yoga ! raille Oceana en revenant avec nos verres.

Elle me sert un clin d'œil. Si elle veut des anecdotes, elle en aura, j'en ai des tonnes. Rick blêmit alors que Carl se met à pouffer. Je me retiens de lui dire : *rira bien qui rira le dernier*, parce que je suis persuadée que Carl et Oceana me cachent quelque chose. Et je ne suis pas la seule à avoir des anecdotes…

***

Je suis épuisée et pourtant, je n'ai aucune envie d'aller me coucher. Je suis tout excitée à l'idée de savoir que je vais de nouveau passer du temps avec Carl. Simplement parler, certes, mais nos conversations ont quelque chose de libérateur. D'autant qu'il n'y a plus Oceana et Rick pour suggérer des choses insensées ou semer le doute dans ma tête. « Nous partons pour le week-end à Aspen, voulez-vous vous joindre à nous ? ». Bien sûr, tous les quatre blottis au coin du feu dans un chalet à la montagne, le rêve de tous les couples ! Sauf que je ne suis pas en couple avec Carl, et que me retrouver seule avec lui dans la neige serait tout sauf glacial… Grand Dieu merci, Carl a refusé !

– Alors, ce repas ? demande-t-il sitôt que nous rentrons dans mon appartement.

Instinctivement, je prends la direction de la cuisine, sors deux verres et une bouteille de citronnade. J'ai soif. La pizza au jambon fromage ? Carl ?

– Pas trop mal.

Je soulève les épaules et nous sers. Je l'entends s'approcher : des pas lourds, quelques grains de sable qui craquent sur le parquet. Mon cœur s'agite et j'ai de plus en plus chaud. Je me souviens de ses regards toute la soirée et de la vue que je lui offre actuellement : mon cul fantastique dans un legging. Je me retourne précipitamment et lui colle son verre contre le torse pour imposer une distance.

– Je suis allée aux toilettes seulement trois fois, expliqué-je. C'est plutôt rassurant.

Il regarde son verre dans ma main avec incompréhension. Je l'agite jusqu'à ce qu'il le prenne puis me dérobe derrière le mien pour avaler une grosse gorgée.

– Les toilettes sont une sorte de baromètre pour toi ? demande-t-il finalement.

J'opine.

– C'est exactement ça. Dès que je sens que je n'ai plus la main, je m'enfuis.

Il rit.

– Et qu'est-ce qui t'a poussée à t'enfuir dans les toilettes d'un restaurant ?
– À chaque fois la même raison. Quand il m'a regardée, tu sais d'une façon particulière.
– Particulière ?

J'ignore le ton qu'il a employé, piquant. Si c'est encore une façon pour lui de marquer son territoire d'aîné bienveillant, je risque de me mettre en rogne.

– Il ne me regarde jamais de cette façon-là au journal.

Ou alors, je n'y prête pas attention. Mais à y réfléchir, je l'ai déjà surpris à m'observer discrètement de derrière son ordinateur. Je reprends :

– Même aujourd'hui, j'avais des doutes en allant bosser, mais il a fait comme si rien ne s'était passé. Il a juste dit qu'il avait apprécié notre soirée.

Je ne précise pas : avec un sourire affectueux et sa main sur mon biceps.

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?
– Que c'était sympa, qu'on pourrait se refaire ça quand il veut.

Il lève les yeux au ciel et pose son verre sur le plan de travail.

– Quoi ? m'enquiers-je. Qu'est-ce que j'ai dit de mal ?

Il m'explique tout en remplissant son verre :

– Tu ne dois pas suggérer un deuxième rendez-vous. Si tu veux être désirable, tu dois te rendre inaccessible, désintéressée et ouverte à la fois.
– OK. Je m'arrêterai à *sympa* la prochaine fois.
– Je vais bientôt pointer au chômage alors, puisque tu ne vas plus avoir besoin de moi ?

Il me fixe tout en buvant. Sa remarque me dresse le poil. Je n'ai aucune envie que nos échanges se terminent, quoi qu'il advienne avec Ted. Il continue de boire, lentement, tout en scrutant ma réaction. Est-ce ce qu'il appelle cela être inaccessible, désintéressé et ouvert à la fois ? Sa technique fonctionne, j'ai envie de monopoliser toutes ses soirées.

– Je t'ai demandé de me rendre désirable, pas de m'aider à me caser avec le premier venu, raillé-je finalement.

Je m'assieds sur le plan de travail comme si de rien était, mais m'accroche fermement à son bord de part et d'autre de mes cuisses. Je redoute sa réponse.

– Très bien.

Il a dit *très bien*. Mes muscles se relâchent de soulagement et je peine à dissimuler un sourire.

– Sur quoi bosses-tu en ce moment ? demande-t-il.

Ça aussi c'est *très bien*. Passer à autre chose que mes histoires avec Ted et ma lubie à devenir désirable, est une bonne chose. Je déblatère :

– Sur les ondes gravitationnelles. Des chercheurs ont affirmé en avoir détecté à l'observatoire de Ligo. C'est une avancée remarquable dans l'astrophysique et ça confirme les théories d'Einstein sur la relativité générale, qui…

Je me fige la bouche ouverte. Carl, à un mètre de moi, me fixe avec un regard si ardent que j'en ai le souffle coupé.

– Qu'est-ce que tu fais Carl ?
– Je t'écoute.

Sa voix résonne dans ma poitrine, une octave plus bas que d'habitude, un peu trop sexy à mon goût. Je secoue la tête, je peine à soutenir son regard qui se pose alternativement de ma bouche à mes yeux avec intensité.

– Non. Tu me regardes sans m'écouter.

Le visage en feu, gênée qu'il puisse me regarder, moi, de cette manière, je baisse la tête. Ses pieds apparaissent dans mon champ de vision. Mon cœur palpite, ma respiration se fait sommaire, la distance entre nous s'est considérablement réduite. Il soulève mon menton et amarre ses prunelles aux miennes. Il est si près que son souffle aux arômes de citron atteint ma bouche.

– Alors, je te regarde, t'écoute et ne comprends rien à ton charabia sur la relativité. Continue.

Il pose son verre à côté de moi mais ne bouge pas d'un iota. Est-ce un jeu ? Une leçon ? Je déglutis sur ses pupilles au chocolat aphrodisiaques. Elles reflètent tout un tas de scènes érotiques que j'ai pour la plupart vues dans des films et non vécues. Je resserre mes cuisses et m'arme de courage.

– C'est impossible. Je ne peux pas te parler d'astrophysique alors que je te vois me prendre sur ce plan de travail.

Un coin de sa bouche se soulève. Bon Dieu, ce mec va me tuer. Tout en lui est torride.

– Mais tu n'es pas partie aux toilettes…

Même si je le voulais, j'en serais incapable. Je me contente de rester consciente et assise, c'est déjà bien assez ! Je secoue la tête. Son sourire s'agrandit et il se redresse en reprenant une attitude

détachée :

– Très bien. Alors habitue-toi à ce regard. Au prochain rencard, je ne veux plus te voir dans des toilettes.

C'était donc une leçon. Le savoir me donne la nausée. À quoi je m'attendais ? J'opine, les lèvres closes. Je le regarde prendre la sortie du haut de mon plan de travail. Si je descends, je ne suis pas certaine de pouvoir tenir droite. Il se retourne devant la porte d'entrée et arque un sourcil, joueur :

– Dans ma tête, je ne te prenais pas sur le plan de travail. Je m'imaginais plutôt la tête entre tes jambes, mais j'essaierai de m'en souvenir pour la prochaine fois.

Bon Dieu, je crois que je ne vais encore pas fermer l'œil de la nuit.

8

Carl

Je ne trouve aucune excuse pour décommander mon rendez-vous hebdomadaire avec Emy. C'est demain, jeudi, et plus les heures défilent et moins je trouve d'arguments tangibles. En un an, je n'en avais pas raté un seul parce que je n'en voyais pas l'intérêt, mais Cassie *est* devenue mon nouvel intérêt. Vendredi dernier, le premier, m'a valu un coup de fil salé de la part d'Emy, et c'est à ce moment-là que j'aurais dû dire stop. Je ne pensais pas qu'elle tenait tant à nos entrevues. C'est elle qui avait mis le veto sur les week-ends, réservés aux autres partis potentiels. C'est ce qui m'a fait penser qu'elle était comme moi, qu'elle avait besoin de sexe sans attache comme nos poumons ont besoin d'air pour respirer, mais que je n'étais pas irremplaçable, qu'elle voyait *d'autres partis potentiels* en dehors de la semaine. Notre plan était clair : c'était seulement et uniquement un plan cul. Depuis quand Emy y voit-elle autre chose ? Et moi, depuis quand je veux voir autre chose ? En attendant, je me retrouve le cul coincé entre deux chaises parce que je ne sais pas comment lui dire que nos entrevues sont terminées sans la blesser, et d'un autre côté, je n'ai pas envie de me retrouver sans rien une fois l'épisode prof de sexe terminé.

Sitôt que j'entre dans l'appartement de Cassie, je me fige. Ma mâchoire inférieure tombe instantanément devant la vue qui s'offre à moi. Cassie est à quatre pattes dans le placard sous l'évier de la cuisine. Ses fesses sortent généreusement de son short, se trémoussent, s'allongent, se plissent au-dessus de ses cuisses en fonction de ses mouvements. Elles sont une véritable damnation. J'y lis : « Viens Carl » sur chacune d'elles, et bordel, c'est plus qu'un simple mirage. Un cul pareil ne devrait pas exister, en tout cas pas sur Cassie. Même si j'ai décidé de laisser exploser mes pulsions avec elle, ceci est pire qu'un détonateur.

Elle ne pouvait pas m'attendre pour réparer ce tuyau ! Je pensais que trouver la caisse à outils la découragerait. Je me suis trompé.

– Tu n'aurais pas dû venir, crie Cassie sans sortir de son trou. J'ai réglé le problème.

Je me ressaisis :

– Je te rappelle que je suis le propriétaire, ça n'est pas à toi de faire ce genre de truc.

Des chiffons gorgés d'eau jonchent le sol. J'ôte rapidement mes chaussures et mes chaussettes puis piétine dans les flaques restantes pour la rejoindre.

– À toi non plus. J'aurais appelé un plombier si je ne m'en étais pas sortie.

Même pas en rêve le plombier. La vue au-dessus d'elle n'est pas meilleure que de derrière. Son tricot remonte en haut de ses flancs, sa colonne vertébrale et ses reins se profilent. Elle est cambrée à

l'extrême. Je déglutis sur sa peau laiteuse. Mes doigts tremblent d'une envie impérieuse de la toucher.

– Tu peux ouvrir l'eau ? demande-t-elle.

Je secoue la tête et m'exécute. Quelques secondes plus tard, elle sort du placard et se dresse devant moi :

– Parfait ! Ça ne coule plus ! Tu me dois trois dollars pour le joint.

Tout en fermant le robinet, je l'admire. Les cheveux mouillés, le tricot si trempé qu'il en est devenu transparent, les genoux rougis par le sol et, une clé à molette dans la main, elle s'essuie le front de l'autre.

– Ça n'était pas si difficile, reprend-elle. Google m'a bien aidée. Merci quand même d'être venu.

Elle me colle un bisou direct sur la joue et s'échappe dans la salle de bains. C'était quoi ça ? Quand elle était gamine, qu'elle me fasse ce genre de truc ne me choquait pas. Mais nous sommes des adultes maintenant, on se fait la bise, on se serre la main, mais on ne se colle pas des bisous sur la joue, si ? Alors que je m'apprête à la suivre elle revient et me fourre une serviette dans les bras.

– Puisque tu es ici, tu peux peut-être me donner un coup de main ?

Elle me dépasse et récupère les torchons sur le sol pour les balancer dans l'évier.

– Rien que ça ? À toi, ça te coûtera un peu plus que trois dollars.

Elle se retourne et me dévisage, joueuse. Tout en tordant sa bouche délicieusement, elle prend appui sur le plan de travail et se cambre. Ses tétons tendus se dessinent sous son tricot, je devine même la forme parfaitement ronde de ses seins. Mes yeux suivent une ligne imaginaire, celle que j'emprunterais du bout du doigt si elle me laissait faire, je descendrais plus bas, jusqu'à son nombril, puis ferait sauter délicatement le bouton de son short en jeans. Bordel, des milliers d'images traversent ma tête et mon corps se tend à l'extrême. Elle claque sa langue et mon regard revient au sien. Elle arque un sourcil.

– Étant donné que je suis fauchée, je suis certaine qu'on peut s'arranger autrement…

Je m'étouffe avec ma salive. Qu'est-ce qu'elle vient de suggérer ? Elle pouffe tout en récupérant un torchon dans l'évier puis se moque :

– C'est tellement simple avec toi ! J'ai juste dit qu'on allait s'arranger, ça n'est pas comme si je te proposais de te tailler une pipe dans ma cuisine !

Je cligne des yeux sur sa bouche. Un long frisson me traverse, je n'ai aucun mal à imaginer ses putains de lèvres sur mon membre. Au moment où elle essore avec poigne le torchon dans l'évier, je

me ressaisis et la gronde :

– Tu ne peux pas dire ce genre de choses !

Je me reçois le torchon en plein visage. Elle est en pétard ?

– Parce que toi, tu as le droit de me faire mourir avec un regard ?

Elle plante son poing dans sa hanche. Son petit jeu de femme sexy était donc une vengeance. La situation est pourtant incomparable. Hier soir, je voulais seulement savoir si son Ted avait plus d'emprise que moi sur elle, son regard particulier m'a rendu jaloux à en crever. Pourquoi suis-je dérangé par l'idée qu'un type quelconque puisse la désirer autant que moi ? Parce que c'est ça mon problème. C'est que je désire faire des tas de trucs à Cassie. Ça en devient presque une obsession. Parce que c'est interdit ? Parce que ça serait différent d'avec une autre ? Ou parce que c'est elle ?

Je me défais de mon masque de mec désarmé et joue l'arrogance. Je dois récupérer la main.

– Mourir ? m'interloqué-je dans un sourire.

Elle secoue la tête, agacée.

– Ouais… Dans tes yeux, hier soir, je me suis vu mourir d'un manque d'endurance sur le plan de travail, là où Ted la veille au resto n'en était même pas à m'embrasser !

Je me retiens de rire, et surtout de jubiler. Cet homme n'a aucune emprise sur elle.

– Oh, je te promets Cassie que je ne te laisserai jamais mourir d'un manque d'endurance.

Alors que je pensais la faire frémir avec ma suggestion, elle s'arme d'un sourire narquois et me rejoint langoureusement. Et merde ! Je suis statufié par ses billes vertes qui brûlent de malice. Depuis quand une femme me rend-elle aussi mal à l'aise et incertain ? Enfin devant moi, sa main grimpe dangereusement sur mon polo, je regarde ses doigts passer mon torse dans un frisson, gravir ma nuque posément, avec assurance, alors que la respiration me manque. Ils franchissent la ligne saillante de ma mâchoire, éraflent la barbe naissante de ma joue et quittent mon visage pour s'approprier une mèche de mes cheveux sur mon front et la discipliner sur ma tête. Ses ongles éraflent mon cuir chevelu, ses yeux se fixent aux miens. Ils tressaillent, sa main tremble, ses joues rougissent et tout s'arrête. Elle se dérobe dans un grattement de gorge et rejoint l'évier. C'est à ce moment-là que je comprends à quel point je veux cette fille qui arrive à me faire flancher, me rendre jaloux et me faire courir malgré sa maladresse.

– C'était quoi ça ? demandé-je en la rejoignant.

Elle soulève les épaules avec désinvolture, sans un regard, concentrée à essorer ses torchons.

– Est-ce que j'ai été bonne ? demande-t-elle. Je veux dire, étais-je assez inaccessible et ouverte à

la fois ?

Bordel, je me suis fait pigeonner. Ça n'était qu'une mise en pratique de ma leçon d'hier soir. Et je dois dire que Cassie apprend très vite. Si elle fait ça à un autre homme, il ne lui faudra pas plus de cinq minutes pour perdre sa virginité.

– Trop ouverte, mens-je.
– Très bien, la prochaine fois je tâcherai de ne pas penser à ta tête entre mes jambes dans ce cas-là.

J'étouffe un rire et lui fourrage les cheveux pour m'avoir grugé, je sais qu'elle déteste ça. Sa tête virevolte et elle me sert un regard noir.

– C'est pour le bisou sur la joue, expliqué-je. Ça ne se fait pas.

Elle me coule un regard médusé.

– C'est une règle ?

Je grimace.

– Non, c'est seulement enfantin.
– Très bien, je ferai plein de bisous enfantins à Jamie demain, et ainsi je ne t'en ferai plus à toi.

Est-ce que je dois être jaloux que Jamie passe la soirée de demain avec elle ? Qu'il ait droit de s'allonger dans son lit avec elle pour son histoire ? Qu'elle écrase des tonnes de fois sa bouche sur sa joue ? Non, c'est notre petit frère ! Je me rassure, elle ne sera pas avec Ted !

– Tu manges chez les parents ?

Je m'agenouille au sol et récupère la serviette pour éponger les dernières flaques d'eau.

– Non, je garde seulement Jamie pour qu'ils puissent sortir tous les deux.
– C'est une excellente idée.
– Tu te joins à nous ?
– OK. Je me languis déjà de te voir perdre au Monopoly.

Au sourire qui perce son visage, je me demande si ça n'est pas ce qu'elle espérait : que je passe du temps avec elle.

– C'est un jeu de hasard ! Se justifie-t-elle.

Et le hasard fait bien les choses. J'ai trouvé mon excuse pour décommander mon rendez-vous avec Emy…

***

Je monte le son de l'autoradio de la voiture pour les quelques kilomètres qui me restent à faire jusque chez ma mère. Je suis irritable ce soir. Je voudrais essayer d'arrêter de penser qu'une fois Jamie couché, je vais rester seul avec Cassie dans la maison de notre enfance. Ce lieu va me rappeler à quel point je suis tordu de la désirer et à quel point c'est malsain de m'imaginer me perdre en elle. Même si nous n'avons aucun lien de sang, aux yeux de tous, ce que je voudrais d'elle est immoral. Sans compter ma réputation d'homme à femmes. Tout le monde penserait : une de plus sur son tableau de chasse, alors qu'elle serait tellement plus et nettement mieux.

Il est presque vingt heures quand je me gare. Cassie est déjà là depuis la fin d'après-midi, je ne verrai pas beaucoup Jamie ce soir mais je n'ai pas pu me libérer plus tôt : dîner d'affaires avec les Thomas, long et ennuyeux à en mourir. J'entre dans la maison, un peu trop calme à mon goût.

– Je suis là, hurle Cassie de la cuisine.

Je la rejoins et la trouve en pleine vaisselle. Elle porte une robe vert émeraude ce soir et ses cheveux paraissent d'autant plus flamboyants. Réunies dans un chignon brouillon au-dessus de sa tête, quelques mèches s'échappent sur sa nuque et sur ses épaules où se battent en duel quelques taches de rousseur. *Les invitées du soleil de Miami*, comme elle a l'habitude de les appeler. Bien qu'elle soit aussi blanche qu'Oceana, Cassie prend rarement des coups de soleil, ce sont ses taches de rousseur qui fleurissent sur certaines parties de son corps : ses épaules, ses bras, ses joues, et une seule partie de sa nuque. C'est sa marque de fabrique.

Au tintement du micro-ondes, je me gratte la gorge pour m'annoncer.

– Salut. Je t'ai fait chauffer une assiette, j'ai entendu ta voiture arriver.

Elle me montre le micro-ondes d'un hochement de tête. Je grimace pour un semblant d'excuse.

– J'ai déjà mangé avec le père de Rick. Il veut qu'on ouvre un deuxième club.

Je défais les premiers boutons de ma chemise et remonte mes manches, fini les snobinards.

– Les affaires marchent alors ? C'est une bonne chose.

Je récupère l'assiette et la fourre dans le frigo. Mon repas gastronomique avec M. Thomas ne vaut pas le picadillo de ma mère, ses épices me titillent les papilles.

– Ouais, mais ça voudrait aussi dire deux fois plus de taf et moins de loisirs.

Cassie me dévisage tout en s'essuyant les mains sur un chiffon.

– Tu fais pourtant ce que tu aimes non ?

Je fais mine de réfléchir pour l'observer. Elle est réellement allée travailler comme ça aujourd'hui ? Bordel, elle est bandante. Sa robe longue et évasée prononce le galbe de ses hanches,

elle ne donne envie que d'une chose, de glisser la main le long de sa cuisse et de remonter jusqu'à ses fesses. Bon sang nous sommes dans la cuisine de nos parents ! Je me gratte la tête et réponds finalement :

– Il y a une réelle différence entre ce que je fais avec des clients et ce que je peux faire tout seul. Je te donne un exemple : tu adores le journalisme et la science, c'est ton truc sauf que tu dois faire des articles pour un mensuel visant des gosses de maternelle, tu dis quoi ?

Elle arque un sourcil, dédaigneuse :

– Que les gosses de maternelle deviendront des personnes très douées, comme moi.

Je prends appui contre le frigidaire avec un bras et lui offre un sourire condescendant.

– Tu me trouves doué ?

Je la surprends à m'observer attentivement. Ses yeux caressent mon torse, chancellent sur la partie nue, remontent mon épaule tendue jusqu'à mon bras contre le frigidaire. Elle déglutit et une douce chaleur inonde mes veines quand je comprends que je lui plais. Finalement je me reçois un coup de torchon. Deux fois en deux jours, va falloir qu'on change de lieux pour discuter.

– Et prétentieux !

Je pouffe et demande :

– Où est Jamie ?
– Il est dans sa chambre, il fait ses devoirs de lundi. Une poésie à apprendre.

Je soupire et me redresse.

– Nous sommes jeudi, tu ne crois pas que ça pouvait attendre.

Elle roule des yeux.

– Sais-tu qu'il faut répéter trois fois et trois jours d'affilée quelque chose à une personne afin qu'elle le retienne, sinon son cerveau élimine l'information en la traitant comme inutile ?
– Et en quoi une poésie sera utile à son cerveau ?

Elle ouvre la bouche au moins dix fois avant de répondre :

– Tu es pathétique.

Moi ? Pathétique ? Si elle veut jouer, nous allons jouer. Je m'approche d'elle rapidement et la soulève au-dessus de mon épaule.

– Qu'est-ce que tu fais ? hurle-t-elle sans pour autant se débattre.

Je ne suis pas moins déstabilisé, je me retrouve avec ses merveilleuses fesses sous les yeux. Je prends la direction de l'entrée, le regard fixé loin devant moi. C'est mieux pour marcher.

– On va chercher Jamie et me rendre un peu moins pathétique. JAMIE ! Cache-cache ça te dit ?

Jamie arrive rapidement de l'étage. J'ai à peine le temps de déposer Cassie, qu'il me saute dans les bras du haut des dernières marches.

– Super !
– Plus de poésie pour ce soir bonhomme.

Je farfouille ses cheveux noirs dans tous les sens.

– Il ne me restait que les deux dernières phrases, dit-il à Cassie.
– Vers, le reprend-elle.
– Explique à ta sœur que dans la vie il y a un temps pour jouer et un temps pour apprendre.

Il secoue la tête dans une grimace.

– Cassie ne m'a pas forcé à aller dans ma chambre. Je voulais lui montrer que je pouvais retenir quelque chose très vite !

Je lève les yeux au ciel avec exagération. Ils sont identiques. Jamie se dérobe de mes bras et court dans le salon pour se placer face au mur.

– C'est moi qui commence à compter ! hurle-t-il.

Cassie remonte les épaules et alors qu'elle tente un pas vers les marches qui mènent à l'étage, j'attrape sa main et lui demande de me suivre. Elle se laisse faire. Jamie commence à compter et nous atteignons le placard sous les escaliers à cinq. J'ai mal calculé mon coup. Ce placard est trop étroit. Sitôt la porte fermée, nous nous retrouvons collés l'un à l'autre dans le noir complet. Dans le bordel autour de nous, je tente de gagner un peu de place en poussant les chaussures de mes pieds et les manteaux suspendus de mes mains. C'est peine perdue. Cassie parvient à reculer de quelques centimètres pour atteindre le mur derrière elle, mais nos jambes restent emmêlées et ses mains collées à mon torse.

– C'est une très mauvaise idée, chuchote Cassie.

Elle ne croit pas si bien dire. Son parfum sucré me titille et son souffle est si près de ma joue que je pourrais certifier qu'elle a bu de la citronnade au repas. Mon sang pulse dans ma main posée en bas de ses reins, et le long de ma queue, prise en otage par sa cuisse.

– Nous aurions dû nous cacher à deux endroits différents. Jamie est certain de gagner s'il nous trouve, reprend-elle haletante.

Sa respiration est une torture. Elle est comme je l'imaginais si je venais qu'à l'embrasser sauvagement.

– C'est le but Cassie. J'aime voir Jamie gagner.

Je sens sa tête effectuer des allers-retours en signe de désapprobation. Son front caresse mon menton et ses lèvres frôlent mon cou.

– C'est n'importe quoi. Dans la vie, les gens ne se laissent pas gagner par un sourire. Jamie connaîtra des personnes malintentionnées et il devra se battre pour être le meilleur.

Ses doigts glissent intimement sur ma chemise en soie. Mon cœur bat fort et vite. J'ai chaud, très chaud.

– Cassie, c'est un jeu d'enfant. J'ai fait la même chose avec toi à Star Wars l'autre jour.

Elle s'agite, tente de me repousser.

– Arrête de bouger ! grogné-je.

Elle se fige les doigts harponnant ma chemise comme si elle s'apprêtait à me coller une droite.

– Ne me traite plus comme une enfant !

Elle monte et descend, se déhanche. Même si nous sommes dans le noir, instinctivement, je ferme les yeux pour me calmer. Mon corps me lâche, je suis incandescent. Je m'enflamme à la sensation de sa cuisse entre mes jambes, de ses doigts accrochés à ma chemise, de son souffle dans mon cou. Je l'immobilise d'un geste ferme, une main sur sa cuisse libre et l'autre sur ses reins.

– Je ne te traiterai plus comme une enfant, mais je t'en supplie, arrête de remuer ! la supplié-je.

Je l'attire à moi. Ses doigts tremblent aussi vite que les battements de mon cœur, je l'indispose. Cette position n'est pas mieux que la précédente. Dans la bataille, je devine que sa robe s'est relevée et ma main frémit sur sa peau nue. Elle est aussi chaude que moi.

– J'ai le dos percé par une vis, l'épaule meurtrie par une marche et la cuisse moulée sur ton…

Elle marque une pause et hoquette :

– Oh putain Carl ! Est-ce que… ? Tu bandes ?

Ouais et alors ? Est-ce de l'écœurement ? Je ne connais aucune femme qui aurait eu ce genre de réaction.

– Tu n'arrêtes pas de te frotter à *elle* !
– Je ne me frotte pas à *elle*, j'essaie de trouver une position confortable. Mais tu ne peux pas

bander pour moi. Si ?

Sa poitrine se soulève légèrement. Comment peut-elle rire alors qu'elle devrait se rendre compte à quel point j'ai envie d'elle ? N'étais-je pas assez explicite ces derniers jours ?

– Cassie, je te le répète, tu n'es pas ma sœur, ni même ma demi-sœur.

Je l'entends respirer lourdement, déglutir, ses doigts tremblent et sa cuisse se tend dans ma main. Je ne peux me retenir de caresser sa peau de mon pouce. Elle est douce, ardente et se pare de frissons. J'aimerais tellement pouvoir gravir jusqu'à ses fesses et frôler la dentelle de sa culotte jusqu'à son antre. J'aimerais aussi pouvoir la voir, étudier chaque partie de son visage et apprécier sa réaction à mes caresses. En revanche, je n'ai aucunement besoin de lumière pour trouver sa bouche. Sans même m'en apercevoir, nous nous sommes encore plus rapprochés. Ses lèvres effleurent mon cou, ses mains se sont posées sur mes épaules et sa poitrine embrasse mon torse. Au moment où je penche ma tête vers la sienne, la porte s'ouvre :

– Trouvés ! S'écrie Jamie.

Je la relâche lentement. Jamie est un enfant, il ne se doutera jamais du moment qu'il vient de briser. Avant de me retourner, je prends le temps de regarder Cassie. Son visage semble en feu et ses lèvres sont aussi rouges que des cerises. Elle est magnifique entre les manteaux. Pensive, elle plisse ses yeux sur moi tout en ôtant ses bras de mes épaules, puis sourit à Jamie. Je recule et elle réajuste sa robe.

Finalement, je crois qu'elle a raison. J'aurais dû choisir un placard tout aussi petit mais nettement plus difficile à trouver parce que savoir ce que j'ai loupé est un vrai supplice.

***

La dernière fois que j'ai tenté de regarder un film avec une fille remonte à un peu plus de deux ans. C'était avec Oceana et cette soirée-là a été une des pires soirées de ma vie : elle avait reçu un coup de téléphone de sa mère lui apprenant que son fils était à l'hôpital. Même si tout s'est bien terminé, je ne peux m'empêcher de frissonner à ce souvenir. La journée avait été particulièrement riche en émotions, j'avais fait vivre des choses à Oceana que je ne partagerai peut-être jamais avec une autre fille. Peut-être, parce que Cassie a tendance à remettre beaucoup de choses en question dans ma vie en ce moment.

– Jamie dort à poing fermé, m'informe Cassie en revenant dans le salon.
– En boule dans le coin gauche de son lit, rajouté-je.

Elle s'assoit en me lançant un regard interrogateur.

– Quand ton père est tombé malade, ses séances de radiothérapie se terminaient tard et ma mère désirait l'accompagner. J'ai su me rendre utile.
– Tu gardais Jamie ?

– Je *gérais* Jamie. J'allais le chercher à l'école, je lui préparais à manger, je lui donnais le bain et je le couchais.

Ses lèvres frémissent et son visage se peint de mélancolie.

– Désolée que tu aies eu à gérer tout ça.

Elle s'en veut de ne pas avoir été là. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que son père la préférait à des milliers de kilomètres, qu'ici à Miami, à le voir faible et fragile. Je récupère le bol de pop-corn sur la table et lui souris :

– Ne le sois pas. C'était difficile au début mais étant donné qu'il n'y avait plus de couches à changer, ça ne m'a pas posé trop de problèmes.

Elle glousse en récupérant une poignée de pop-corn.

– Ça aurait pu être marrant…
– La seule à être marrante, c'est toi !

Elle me sert un regard noir.

– Tu vois, c'est un peu comme tout à l'heure dans le placard, avec Star Wars, ne le dis plus.

Elle n'aurait jamais dû remettre le placard sur le tapis. Je me souviens encore de la sensation de sa cuisse entre mes jambes. J'ai été obligé de simuler une envie pressante pour me cacher dans les toilettes jusqu'à faire redescendre ma bite de son petit nuage.

– Mais tu es marrante et bandante Cassie. J'ai même du mal à concevoir que tu n'aies jamais touché un homme.

Elle secoue la tête d'exaspération. Quoi ? Elle a dit qu'elle était vierge non ?

– J'ai déjà touché un homme. Et bon sang, c'était une horreur !

Le souvenir de sa main enrobant une queue invisible s'interpose.

– Tu as déjà touché un homme, balbutié-je dans une déglutition.
– J'ai dit que c'était une horreur ! Pas ce qui se trouvait dans son pantalon. Un sexe est un sexe. Mais la manière dont tout ça s'est déroulé était une horreur.

Ma mâchoire se crispe. Jusqu'où est-elle allée ? Combien de types l'ont vue nue ? L'ont touchée ? Je n'ai pas tellement envie de le savoir mais plutôt que de montrer ma jalousie grandissante, je marmonne en enfournant du pop-corn dans ma bouche :

– Éclaire-moi.

Elle se réinstalle au fond du fauteuil, l'histoire promet d'être longue.

– Je sortais avec un mec nommé Alex depuis quelques semaines. On est allés à une soirée étudiante et après quatre verres, j'ai un peu perdu les pédales. On est montés à l'étage, on s'est embrassés, on a commencé à se déshabiller et là, tout a dérapé. Je me suis mise à penser à la fenêtre de ma chambre d'étudiante. Il pleuvait des cordes ce soir-là. Je me suis demandé si je l'avais fermée avant de partir. Détail que je ne suis pas censée oublier, je n'oublie jamais rien. Mais tandis qu'il caressait mes seins, au lieu de me sentir bien. Je ne voyais que cette foutue fenêtre ! Je l'ai repoussé, je me suis rhabillée et je suis rentrée sur le campus.

Pourquoi je me sens soulagé ? Je suis vraiment tordu. Ça aurait pourtant arrangé mes comptes si elle m'avait avoué que finalement elle n'était pas vierge. Je n'ai jamais, au grand jamais, défloré une fille. Pourquoi ? Parce que je suis un queutard. J'aime les coups d'un soir sans lendemain et les filles vierges ne cherchent pas les coups d'un soir, elles tombent amoureuses de leur premier coup. Sauf que Cassie ne pourra jamais être l'amoureuse et le coup d'un soir. Si je cède, je sais d'avance que j'aurai envie d'y retourner.

– Et la fenêtre ? demandé-je finalement.

Elle remonte ses épaules.

– Elle était fermée et Alex m'a quittée.

J'évite de sourire comme un con. Je chope la télécommande et lance le film tout en concluant :

– Tant mieux.

9

Cassie

« Après la sortie du film Cinquante nuances de Grey*, les ventes de sex-toys ont augmenté de 400 %. »*

Cette journée a été épuisante. Pourtant elle ressemble à toutes les précédentes : éplucher le courrier, lire divers articles scientifiques, trouver le prochain sujet à exploiter, relire ses écrits. Habituellement, j'aurais qualifié ce type de journée de potentiellement constructive et excitante. Sauf que penser à Carl m'a empêchée d'avancer et de percevoir la lumière dans tout ce que je faisais. Je n'ai rien construit du tout, je n'ai pas été capable de trouver de l'engouement dans ce que je faisais, je suis au point mort alors que j'adore mon travail.

Il va falloir que je trouve une stratégie. Heureusement nous sommes vendredi et j'aurai tout le week-end pour la mettre au point. J'ai déjà les grandes lignes : Carl a bandé pour moi, il ne me considère pas comme sa sœur – ou tout autre dérivé linguistique se rapportant à la famille – il aime les femmes, mon corps est en effervescence en sa présence et mon imagination frôle l'obscénité. Conclusion : il est attiré par moi et moi par lui. C'est physique et indéniable. Deux choix s'offrent donc à moi : soit je décide d'ignorer l'afflux sanguin qui se propage entre mes jambes, soit je décide de laisser ma culotte devant ses pieds, comme l'ont déjà fait des tonnes de femmes ! La seule différence c'est que je sais d'ores et déjà avec qui je joue. Il n'y aura jamais rien d'autre entre nous que du sexe. Grand Dieu, je devrais avoir la nausée en associant ce mot à Carl, mon demi-frère par alliance, mais c'est tout le contraire ! Mon cœur augmente la cadence et emporte avec lui ma capacité à respirer normalement, mon estomac m'intime l'ordre de dévorer des tonnes de sucreries, et ma température corporelle frôle celle du soleil. J'ai l'impression d'être en manque de quelque chose que je n'ai jamais goûté : le sexe. Je n'y vois aucune immoralité puisque mon cerveau très cartésien sait que nous n'avons aucun lien de sang. La question reste : pourquoi Carl, lui, ne voit pas ça comme quelque chose d'immoral ? Et surtout : est-ce qu'il pense la même chose que moi ? Que nous pourrions jouer ?

Quand je quitte les bureaux du Miami News, j'ai les jambes engourdies et le cerveau embrumé.

– Cassie ! me hèle Ted.

Je me retourne vers lui. Il jette un rapide un coup d'œil vers le ciel, craignant que le stratocumulus, au-dessus de nous, ne nous arrose. Je lui souris alors qu'il se gratte la tête. Je prie pour qu'il ne me file pas un autre rencard sur le week-end. Demain soir je sors avec Carl, et cette perspective est de loin plus excitante qu'un autre restaurant avec Ted.

– Tu as été un peu absente aujourd'hui, hésite-t-il. Est-ce que ça a un rapport avec notre restaurant

de lundi soir ? Parce que je te l'ai déjà dit, quoi qu'il se passe entre nous, ça n'interférera jamais dans notre relation professionnelle.
– Menstruations.

Oups, si Carl était là, il aurait ri de bon cœur ! J'aurais pu m'abstenir de ce genre de réponse, les hommes n'aiment pas les problèmes féminins. Mais je n'ai aucune raison de lui expliquer que la personne qui monopolise mes pensées est un brun ténébreux et qu'il a accaparé aussi mes soirées et mes nuits. Je grimace fugacement avant de reprendre, devant sa mine ahurie :

– Mes douleurs pelviennes me demandent beaucoup d'efforts de concentration pour les surmonter. *Sophrologie…*

Je lui souris avec une naïveté enfantine pour lui faire avaler la pilule. Ça fonctionne, ses épaules se relâchent.

– Je suis rassuré. Je pensais qu'il s'agissait de nous.

Il évite mon regard timidement. Pourquoi je ne trouve pas ça craquant ? Pourquoi je ne jubile pas à l'idée de *le* rendre mal à l'aise ?

– Non Ted, ne t'inquiète pas. Lundi, je serai d'attaque !

Je m'apprête à traverser la route pour rejoindre l'arrêt de bus quand il propose à une allure fulgurante :

– Je te ramène si tu veux ?

Il se gratte la tête. Encore.

– C'est gentil mais…

Je me mords la lèvre sur sa mine déconfite. OK. Je suis censée avoir mes menstruations, et être heureuse qu'il s'intéresse à moi. Donc je suis censée me languir d'une bonne douche chaude, et je dois paraître accessible et désintéressée à la fois. Je crois ne pas avoir à trop forcer sur ce dernier point.

– Ça n'est pas tellement sur ton chemin, minaudé-je faussement.
– Ça ne me dérange pas.
– Alors volontiers.

Dans la voiture, Ted me parle de ce qu'il compte faire ce week-end. En résumé : promener son chien et rendre visite à ses parents.

Lucius, mon chien, adore cette plage à Miami Beach…

Il parle beaucoup.

Nous y allons en courant, en longeant Collins Avenue…

Beaucoup de lui.

J'aimerais pouvoir me payer le luxe d'un appartement là-bas, un jour…

Heureusement il ne me demande pas comment je peux me payer le mien.

Mes parents n'ont jamais vu l'océan. Je leur ramène des tas de photos à chaque fois que je monte les voir. Ils habitent dans le nord de l'Alabama.

Le trajet me semble durer une éternité. Je me contente de sourire et de hocher la tête. Sans compter que sa vieille Rover ne possède pas la climatisation. Il fait chaud à en mourir, et aucun brin d'air ne s'insinue dans l'habitacle malgré l'ouverture complète des fenêtres.

C'est mon voisin qui s'occupera de Lucius en mon absence. Ça ne sera qu'un aller-retour, de toute façon mes parents travaillent jusqu'à tard samedi…

Je pense que c'est une façon pour lui de mettre sa timidité de côté. Si je restais encore deux heures avec lui je pourrais écrire sa biographie ! Le seul point qu'il n'aborde pas c'est tout ce qui pourrait se rapporter au Miami News. Vu son débit de paroles, je doute qu'il le fasse sciemment. Comment arrive-t-il à mettre de la distance entre notre vie professionnelle et notre vie privée ?

Finalement nous arrivons à bon port, et j'ai la tête engorgée d'informations et d'images futiles : son attrape-rêves bleu turquoise qui se balançait dans tous les sens au rétroviseur intérieur, un mouchoir usagé à la chlorophylle qui traînait à mes pieds, de la monnaie dans le vide-poches du tableau de bord qui tintait, dix-huit cents pour être précise. Grand Dieu je n'ai pas mes menstruations mais je vais avoir la migraine ! J'ai l'impression d'avoir perdu l'habitude de gérer ma mémoire eidétique. C'est troublant. Je suis montée au moins dix fois dans le pick-up de Carl depuis que je suis rentrée de New York, et je ne me souviens pas de détails inutiles de ce genre lorsque nous étions ensemble. Pourquoi tout est si simple avec lui ?

– Merci de m'avoir ramenée, Ted.
– Je t'en prie.

Il me fixe un sourire affectueux ancré sur ses lèvres. Sa bouche paraît plus fine et plus large, ses joues se creusent de fossettes et ses yeux bleu lagon se plissent délicatement. Ted est un homme charmant, bienveillant, attentionné et intelligent. Le seul défaut que je pourrais lui trouver serait de boire trop de café ! Alors quel est le problème ? Je ne devrais pas me poser de questions, il me plaît. Je n'hésite pas une seconde de plus à lui proposer de monter boire un verre :

– Est-ce que…
– Salut Cassie !

Je sursaute et me retourne instantanément vers Carl qui prend appui contre le montant de la fenêtre.

Sa stature est impressionnante, même s'il est en dehors de la voiture, j'ai l'impression qu'il a envahi tout l'habitacle. Les muscles de ses épaules s'affichent et se bandent durement.

– Désolé, je ne voulais pas te faire peur, reprend-il en étouffant un rire.

Une mèche de ses cheveux tombe sur son front. Bon sang, je suis étourdie, j'ai le cœur au bord des lèvres et j'ai encore et d'autant plus chaud. Je vais mourir transpirante et brûlée devant ses yeux noisette. Il faut que je sorte d'ici. Je me détache et reviens à Ted, complètement ahuri. Je lui souris :

– On se voit lundi.

Il hoche la tête d'un geste entendu.

– Tu ne nous présentes pas ? demande Carl.

Je cligne des yeux.

– Oui bien sûr. Voici Ted, c'est le directeur éditorial de la rubrique scientifique du journal, je suis son assistante.
– Tu es beaucoup plus que mon assistante Cassie, tu ne me sers pas mes cafés !

Heureusement que je ne le fais pas, sinon je verrais plus souvent la cafetière que mon bureau. Je lui souris avant de me retourner vers Carl qui semble retenir un rire. Quoi ?

– Et Ted, voici Carl, mon…

Mon prof de sexe ? Mon sexy-sitter ? Mon silence perdure, je n'ai aucune idée de comment le présenter. Pourquoi je n'ai pas envie de dire à Ted qu'il est le fils de ma mère adoptive ? Parce que je réalise à quel point ce serait tordu aux yeux des autres s'il venait à se passer quelque chose entre nous ?

– Je suis son meilleur ami, déclare Carl en tendant la main à Ted devant mes yeux.

Je retiens mon souffle. Sa peau nue à quelques centimètres de mon visage sent le sel. Il a joué avec l'océan aujourd'hui.

– *Son meilleur ami*…répète Ted avec amertume avant de l'empoigner.
– Oui. Entre autres, répond Carl.

Je me secoue.

– C'est aussi mon propriétaire, affirmé-je. Il me loue l'appartement au-dessus de sa boutique de sport nautique.
– Cool, scinde Ted.

OK. Ça ne sent plus l'air marin mais ça empeste les reproches et la jalousie déplacée. Bien que

Ted aurait raison de me reprocher ma pseudo-amitié avec Carl, quand on sait les réactions chimiques qui opèrent actuellement dans ma culotte. Je suis trempée.

Je ne laisse aucune chance à Carl de rebondir sur un autre sujet et attrape la poignée de la portière.

– Bon, on se voit lundi. Passe un bon week-end Ted.
– Toi aussi Cassie.

Je sors aussi calmement que possible de la voiture et me place aux côtés de Carl, l'air détendu.

– C'est un péquenaud, murmure-t-il à la manière d'un ventriloque.

J'offre un sourire affectueux à Ted et agite ma main pour lui dire au revoir comme si je n'avais rien entendu. Il me rend la politesse. Je l'observe s'éloigner sur la route et, lorsque je suis certaine qu'il ne me voit plus dans un de ses rétroviseurs, je rejoins la porte du bâtiment.

– Ted n'est pas un paysan, Carl.
– Ça n'est pas le sens que je donnais à ce mot…

J'avais bien compris. J'étouffe un rire dans la cage d'escalier. Carl me suit.

– Non mais c'est vrai, reprend-il, qui boutonne sa chemise jusqu'en haut à Miami ? Il fait trente degrés à l'ombre !

Parlons-en de la température ! Plus que dix marches avant l'air climatisé de mon appartement. Je regrette presque la tenue que j'avais choisie ce matin : le satin de mon top blanc à fines bretelles me colle à la peau, ça en devient agaçant, et mon entre jambe brûle sous la couture de mon pantalon noir.

Il est vrai que Carl est d'autant plus sexy avec une chemise ouverte et les manches remontées. Si Ted venait à la porter d'une façon plus décontractée, je ne penserais pas à la lui remettre correctement car je n'aurais pas un désir fou de le toucher.

– Ted a un poste à responsabilités, rétorqué-je finalement.
– Est-ce que tu porteras des tailleurs lorsque tu deviendras son associée ?

Je ne suis pas ce genre de femme. La seule fois que j'ai porté un tailleur, je me rendais à l'enterrement d'un oncle de mon père. J'ai passé ma journée à tirer sur les plis de ma jupe pour rattraper la doublure qui grimpait le long de mes hanches.

Sur la dernière marche, je me retourne et relève un sourcil, joueuse :

– Peut-être bien…

Il stoppe nette sa montée, surpris par mon ton libidineux. Mon visage s'empourpre. Je ne m'arrête pas pour autant, je plisse les yeux :

– Tu sais le genre de tailleur ultrasexy, ultramoulant, ultrafendu derrière les cuisses…

Je le vois déglutir. *Parfait*. Ses yeux tremblent le long de mon cou, atteignent le large décolleté de mon top. Je plante ma main sur mon bassin pour exagérer un déhanché. Il secoue la tête.

– Bordel ! Que tu restes à jamais son assistante ! entonne-t-il de façon théâtrale.

Je ris. Serait-il jaloux ? Impossible et d'autant plus illogique que Carl a déjà vu et touché bien plus de moi que Ted. Nous rentrons dans mon appartement. L'air frais est une résurrection. Je prends une grande inspiration avant de conclure :

– Tu n'aimes pas Ted et tu as peur de lui…

Carl me dépasse et rejoint le frigidaire dans un rire franc. Tout en ôtant mes chaussures, je prends le temps de le reluquer. Son T-shirt est si moulant qu'il donne l'impression d'une seconde peau. Les muscles de son dos se bandent et s'étirent. Je salive. Il se penche, la tête dans le frigidaire, puis répond :

– Au contraire ! Ce plouc ne te fera jamais de mal. (Il se relève deux bouteilles de bière à la main). Donc du point de vue du grand frère, je te dirais fonce.

Ma respiration se brise, mes chaussures tombent nonchalamment sur le sol. J'ai du mal à garder une posture droite et décontractée. Je prends la direction de ma chambre pour m'échapper :

– Sauf que tu ne l'es pas.

Il ne me suit pas mais hurle de la cuisine :

– Non et je ne le serai jamais.

Mes muscles se relâchent. *Jamais*. Il va falloir que je l'intègre et que je cesse de me sentir trahie à chaque fois que le sujet de la fraternité est abordé. Je jette un coup d'œil vers la porte de ma chambre. Il n'est toujours pas dans le salon. J'ôte mon top rapidement et passe un débardeur, je fais de même avec mon pantalon pour un legging de sport, puis reviens dans la pièce principale un peu plus fraîche. Il n'a pas bougé de la cuisine mais, à mon entrée dans le salon, il me rejoint et reprend en s'affalant dans le canapé :

– Donc la question est : aujourd'hui qu'attends-tu d'un mec ?

Il me dévisage, comme si ma réponse était d'une importance capitale. À vrai dire, je ne le sais pas moi-même. Je ne sais plus ce que j'attends des mecs depuis le placard sous les escaliers de la maison de nos parents. *Son pénis ancré dans ma cuisse, son torse brûlant contre ma poitrine, son souffle incandescent sur ma joue*.

– Je…

Je referme la bouche. Il avait raison. Je ne suis pas transparente, je ne lui dirai pas tout aujourd'hui, je garderai certains secrets. Je ne sais peut-être pas ce que j'attends des mecs, mais je sais que je le veux simplement *lui*. Je veux continuer à trouver des excuses pour le garder constamment à mes côtés pour ne pas perdre ce genre de moment, et je sais qu'aucun mec ne sera capable de me faire trembler comme il le fait, *lui*.

Devant mon silence, il reprend :

– OK. Je vais tenter d'être plus explicite. Est-ce que tu veux un mec pour finir mariée dans six mois, et enceinte l'année d'après ?

Je retiens une grimace en le rejoignant.

– Tu penses que Ted est de ce genre-là ?

Je m'assieds à sa gauche sur le ridicule morceau restant du canapé. Pourquoi ? Parce qu'elle est la mieux ventilée par la climatisation. Je lui montre le climatiseur du doigt et tente de me faire plus de place entre lui et l'accoudoir. Il ne bouge pas d'un centimètre. Est-ce ça me plaît ? *Bon sang, oui, nous sommes l'un contre l'autre* !

– C'est à peu près ça, affirme-t-il.

Il s'ancre plus profondément dans le dossier du fauteuil. Je récupère la bière qu'il me tend et raille :

– Juste parce qu'il porte une chemise comme tout le monde devrait la porter ?
– Et parce qu'il m'a serré la main comme une gonzesse. (Il boit une longue gorgée) Ted ne mettra jamais sa main dans ta culotte sauf si tu lui demandes, Ted ne mettra jamais sa tête entre tes jambes sauf s'il est bourré. Je suis même quasi sûr qu'il n'a jamais eu de petite amie.

Je me retiens de grimacer. Imaginer Ted mettre sa main ou sa tête entre mes cuisses ne me fait pas le même effet que si c'était Carl.

– Faux, répliqué-je finalement. Cinq ans de vie commune, elle s'est barrée avec sa meilleure amie.

Il blêmit.

– Oh merde. Et il t'a raconté ça ? (Je hoche la tête, les lèvres serrées, au bord du fou rire devant sa mine faiblarde) C'est la pire chose qui pourrait arriver à un mec ! C'est comme si tu te faisais licencier pour faute professionnelle. Elle l'a jugé inapte.

Je lève les yeux au ciel.

– Elle a changé de bord c'est tout.
– Non. C'est comme si ton mec préférait la chaleur d'un anus à celui de ton vagin.

Oh my god. Je grimace.

– OK. C'est dégoûtant. Pas ce qu'il pourrait faire avec un anus, mais l'image d'un homme au lit avec un homme. Même si je n'ai rien contre les homosexuels, chacun fait ce qu'il veut, je trouve simplement ça contre-nature. Et pour répondre à ta question, je veux un mec qui farfouille dans ma culotte et qui plonge la bouche ouverte entre mes cuisses. Qu'importe que ça soit Ted ou un autre, tant qu'il reste respectueux.

Je le vois tressaillir de derrière ma bière. Il ne se cache pas et je ne me sens pas mal à l'aise. J'aime quand il fait ça, quand ses yeux se promènent sur le peu de peau que je lui laisse entrevoir, quand il me laisse penser qu'il prend des clichés de mon corps à la manière d'un photographe, quand il déglutit en descendant lentement sur chaque partie intime encore cachée. J'ai l'impression d'avoir un pouvoir sur lui.

– Respectueux ? répète-t-il finalement.

Remplie de hardiesse, je pose ma bière sur la table basse et me rassois sur mes genoux pour me rapprocher de lui. Nous allons jouer à mon jeu préféré, celui où j'ai le droit de suggérer qu'il puisse me toucher et me goûter.

– Oui. Dois-je te rappeler que mon hymen est intact ou dois-je attendre le moment où tu glisseras ta langue entre mes lèvres et feras valser mon clitoris avec ?

Sa bouche s'étend dans un sourire. Je l'ai harponné. Il me coule un regard condescendant et se penche sur moi, dangereusement.

– Ça n'est pas ce que je te ferais en premier.

Finalement ce jeu va me coûter une vie. Je déglutis sur son visage à quelques centimètres du mien. Et bien plus que son visage, c'est sa bouche qui rentre dans mon périmètre de sécurité. Mais aucune alerte ne sonne dans ma tête, mon cerveau est ankylosé.

– Ah bon ? murmuré-je.

Est-ce que la climatisation s'est arrêtée de fonctionner ? J'ai horriblement chaud. Je me mets à fixer sa bouche au sourire diabolique et arrête de respirer. Mes mains, bien à plat sur mes cuisses, tremblent, mes paumes deviennent moites, mon sang résonne dans mes oreilles.

– Non. Parce que je commence à te connaître et que j'aurais bien trop peur que tu penses à la fenêtre de ta chambre. Donc, je ferais tout pour que tu ne sentes que moi, que tu ne vois que moi et que tu n'entendes que moi afin que tu ne sois obsédée que par moi.

Est-il possible d'avoir un orgasme en l'écoutant parler ? À en croire ma respiration et la cadence de mon cœur, je ne dois pas être très loin. J'aimerais mettre en pratique ce qu'il avance pour connaître le vrai sens du mot obsession.

– Comment pourrais-tu savoir ce qui serait bon pour moi alors que moi-même je ne le sais pas ?

Ma réponse ressemble à un murmure. Je reprends plus sûre de moi :

– Non. La bonne question c'est : comment je saurai ce qui fera plaisir au mec avec qui je serai ?

Il se réinstalle au fond du fauteuil précipitamment, comme si revenir à mes relations potentielles l'avait touché. Il fixe le goulot de sa bouteille tout en répondant :

– Tu ne le sauras qu'au moment voulu. La question ne se pose pas si c'est ce que tu veux savoir. Tu ne peux pas demander à ton partenaire : « Qu'est-ce qu'il te ferait plaisir qu'on fasse ? ».

Son ton monotone confirme ma théorie. J'ai envie de me gifler !

– Pourquoi ?
– Parce que c'est déstabilisant et inapproprié. Tu n'es pas l'objet, tu es la partenaire. Tu n'en tireras aucune satisfaction personnelle si tu sais d'avance ce que tu dois faire ou non. Ce qui est excitant c'est d'apprendre à connaître l'autre, de le découvrir lentement. Et là encore, ça dépend de ce que tu veux. Un coup rapide, un orgasme inoubliable ou passer toute la nuit avec la personne.

Avec lui, je voudrais tout à la fois. Il place ses mains derrière sa nuque et balance sa tête en arrière, les yeux rivés au plafond. Son cou se profile et ses pectoraux se dessinent à travers son T-shirt. C'est une montagne de muscles et je suis ridicule et extrêmement flasque à côté de lui, parce que je suis une gelée de framboises dont la gélatine n'a pas tenu à la chaleur. Il me fait fondre un peu plus chaque jour.

– OK. Donc je suis censée deviner ce que veut mon partenaire ? Je vais essayer avec Ted. Il ne mange pas de viande parce qu'il prône la défense des animaux, il pourrait courir des heures sans s'essouffler, il est doux comme un agneau. Je dirais qu'il est plutôt sexe conventionnel.

Il se met à rire franchement.

– Ça ne marche pas comme ça Cassie.
– Ah bon ? Pourtant, pour toi, je mettrais ma main à couper, en avançant que tu as besoin de te sentir vivant, que tu ne pratiques pas le sexe conventionnel et que de ce fait, tu maîtrises, seul, toute la procédure de A à Z.

Il arque un sourcil, un demi-rictus sur les lèvres. Je jubile, je l'ai récupéré.

– Procédure ? demande-t-il amusé.
– Du premier baiser, à l'adieu. Tu es un dominant.

Il secoue la tête dans une volonté de contradiction.

– Je laisse certaines filles monter sur moi.

– *Tu les laisses*… Ta façon de le dire connote une notion de faveur. « Tu as été sage ce soir, je te laisse monter l'étalon ! » Réponds-moi franchement, est-ce que j'ai raison ?

Il semble réfléchir et cligne des yeux.

– Je ne m'étais jamais posé la question, mais je suppose que oui et ça n'a jamais dérangé les filles avec qui j'étais.
– Je peux les comprendre. En te laissant les rênes, elles n'ont pas à se soucier de leur prestation.

Il tique.

– Prestation ? Cassie tu as une vision bien péjorative de la chose.

Je me mords la lèvre. Je sais mentir, je pourrais continuer à lui cacher mes véritables intentions, mais j'ai une terrible envie de lui tendre la perche.

– Non Carl, pas avec toi. Si je devais choisir quelqu'un pour me guider, pour m'enseigner comment m'y prendre dans le cadre d'une procédure complète et parfaite, je choisirais ton égal.

Au sourire qui perce son visage, je comprends que nous sommes sur la même longueur d'onde. Ma stratégie est courue d'avance, Carl comptera une culotte supplémentaire à ses pieds. Et étrangement, l'idée même de perdre ma virginité et de souffrir, par conséquent, ne me fait pas peur. Parce que j'ai confiance en lui ? Ou tout simplement parce que c'est lui ?

10

Carl

Finalement, faire les boutiques avec une fille n'a rien de très compliqué. *OK, je le concède, Cassie n'est pas une fille comme les autres et elle n'est pas compliquée*. Elle me fait confiance les yeux fermés, et accepte quasiment tous les vêtements que je lui propose. La connaître aide légèrement, je sais qu'elle ne portera jamais de tenues affriolantes, je choisis donc des fringues qui peuvent la mettre en valeur sans pour autant la rendre dévergondée. De la simple tenue pour aller boire un verre à la robe élégante pour un dîner en tête à tête, je la conseille et elle achète.

Mais il reste une dernière chose. Je sais que ça va être un problème. Pour ce soir, elle va devoir coller au mieux à la fille « ultrasexy ». Non pas pour entrer en boîte de nuit, je suis un V.I.P. mais parce que je veux qu'elle se sente désirable de la même manière que les autres filles. Elle ne doit pas croire qu'elle est moins bien qu'elles sous prétexte qu'elle attire moins le regard. Elle a déjà le mien mais je ne suis pas sûr qu'il la contente.

Je fais glisser les cintres sur le portique. Les robes défilent devant mes yeux. Je n'ai vraiment aucune idée de ce que je vais lui proposer. Je sais d'emblée qu'elle va refuser : les couleurs flashy, le court, le moulant, et le décolleté. C'est pourtant un mélange de tout ça qu'il lui faut. Mes yeux s'attardent sur une robe rouge sang. Des souvenirs d'Oceana me traversent, *la vanille de Rick*, comme j'avais l'habitude de l'appeler. J'attends… J'attends patiemment le coup de poignard qui me transperce lorsque je me remémore notre étreinte dans l'avenue ou celle contre le pilier d'un club. Rien ne vient. C'est étrange. Est-ce que je suis guéri d'Oceana ? Non. J'ai toujours cette amertume en fond de gorge, cette jalousie qui me tord les tripes en imaginant mon meilleur pote avec elle.

Mon sourire revient quand Cassie me rejoint les bras encombrés de sacs de la boutique de lingerie. Elle s'empourpre tout en me donnant un coup dans l'épaule.

– Aucun commentaire !
– Je suis juste curieux de savoir ce que tu as choisi.

Je penche ma tête dans son sac. Je n'aperçois que le papier de soie rose bonbon qui renferme sa lingerie. Elle le retire prestement.

– Une vendeuse m'a conseillée : « plus c'est petit, plus c'est sexy, plus c'est transparent plus c'est érotique ».
– Tu as donc pris petit et transparent ?

Elle m'offre un clin d'œil.

– Je ne te le dirai pas… Qu'est-ce que tu regardes ? Tu ne crois pas que j'ai assez de vêtements

pour m'habiller pendant tout un mois ?

Elle fait glisser les cintres et grimace. J'étouffe un rire. *Oui, la tenue de ce soir va être un problème*.

– Tu as de quoi t'habiller mais pas pour ce soir. Il te faut quelque chose de différent.
– Non. C'est non Carl. Je ne porterai pas ces genres de robes… si on peut appeler ça comme ça.

Elle tire au hasard une robe du portique pour montrer son dégoût : en sequins dorés, aussi petite qu'un T-shirt de Jamie.

Je glousse et range la robe. Je veux peut-être qu'elle attire le regard, mais je ne suis pas fou au point de lui étiqueter « fille ouverte à toutes propositions » sur le dos.

– C'était le deal de la semaine dernière, Cassie. Tu devais me laisser t'habiller pour ce soir et te rendre désirable à souhait.

Ses yeux se voilent. Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Je sais que son cerveau tourne aussi vite que le courant d'une baïne en pleine marée montante, et qu'elle serait capable d'interpréter mes propos. Je m'apprête à lui dire qu'on laisse tomber quand elle abdique :

– OK. Mais ni rouge, ni blanc. Pour le reste, je te donne carte blanche.

Je soupire en réalisant que je n'ai aucune envie de la mener en boîte de nuit ce soir. Il va y avoir beaucoup d'hommes à mon égal et par conséquent beaucoup de partis qui pourraient potentiellement l'intéresser. Hier soir, j'y avais vu une sorte de message subliminal, cet après-midi, je ne suis plus sûr de rien. Notre relation est tout à fait normale, il n'y a aucun rapprochement, aucun sous-entendu, aucun jeu de séduction. Cette virée shopping ressemble à une simple sortie entre meilleurs amis. Finalement, même si passer du temps avec elle est plus que plaisant, je déteste faire les boutiques. Est-ce la foule ? Notre retenue face à tout ce monde ?

Sans entrain, je sélectionne la première robe qui me tombe sous la main et la lui tend :

– Celle-ci ?

Elle écarquille les yeux. Quoi ? Elle n'est pas rouge, elle n'est pas blanche, elle n'est pas exagérément décolletée. Elle est juste noire et en dentelle. Je déglutis et comprends son désarroi. Bon sang, je sais d'ores et déjà que je vais bander en la voyant dedans. Cette robe est une mauvaise idée. Je m'apprête à la reposer quand elle me l'arrache des mains.

– Je vais la passer.

Elle s'empresse de rejoindre une cabine d'essayage. Je la suis, presque étourdi.

– On peut en choisir une autre si tu veux ?

Arrivée devant une cabine, elle relâche les sacs au sol et se retourne vers moi le regard noir :

– Non. Tu veux que je sois désirable, je vais la prendre et être désirable.

Elle tire avec hargne le rideau pour le tendre. Quand je disais qu'elle était capable d'interpréter mes propos… Elle croit donc que je la trouverai désirable *seulement* lorsqu'elle portera des tenues ultrasexy. C'est faux. Je kiffe ses minishorts en jeans et ses T-shirts difformes dont le large col me laisse entrevoir une épaule. Je kiffe de la voir croiser ses bras sur sa poitrine pour la cacher parce que ses T-shirts remontent et me laissent admirer ses flancs généreux et son ventre. Et je kiffe sa putain de tenue maison ultramoulante, surtout lorsqu'elle se hisse sur la pointe des pieds pour atteindre les assiettes dans le placard de la cuisine. J'ai une vue inégalée sur son cul et sa colonne vertébrale. En bref : une mer calme qui nous apaise et deux vagues de dix mètres qui nous excitent. Je soupire.

– Cassie…

Aucune réponse. Le rideau ne bouge pas, mais j'entends le froissement d'un tissu. Elle se change. Je jette un coup d'œil aux alentours. Deux femmes me jettent un regard sévère et me font réaliser que je suis dans le couloir des cabines d'essayage pour femme. Et merde. Je leur sers un sourire crispé et annonce à Cassie :

– Je vais t'attendre dehors.
– Reste ici. J'ai presque fini.
– Je ne crois pas que ce soit du goût des filles qui viennent… Oh merde…

Je reconnais immédiatement la blonde qui pénètre dans le long couloir des cabines d'essayage. Je me liquéfie. Je ne me rappelle peut-être que très rarement des prénoms de mes coups d'un soir, mais elle, je m'en souviendrai toute ma vie. *Sidney* ou Sidney le pot de colle. Elle m'a pisté pendant presque tout un mois entre deux compét', il y a trois ans. Son visage s'illumine lorsqu'elle m'aperçoit.

Je suis foutu.

– Cassie, bordel, j'espère que tu as bientôt fini parce que là c'est une question de vie ou de mort, chuchoté-je au rideau avant que Sidney me rejoigne.

Aucune réponse. Est-ce qu'elle le prendrait mal si je m'incrustais avec elle dans la cabine ? Là, tout de suite, je me fous royal de me prendre une gifle si je pouvais éviter le pot de colle.

– Bonjour Carl.

Je me redresse et exagère un sourire.

– Salut Sidney.
– Je ne m'attendais pas à te voir ici.

Et moi donc ! J'entends Cassie glousser derrière le rideau. Je vais la tuer.

– Il faut croire que nous sommes faits pour nous rencontrer, reprend-elle d'une voix libidineuse.
– Il faut croire.
– Je suis toujours célibataire si ça te dit qu'on se voit un soir.

Elle glisse sa main sur ma chemise. Je vais vomir.

– Euh…
– Juste pour le sexe bien entendu ! Tu sais, mon vagin se souvient parfaitement de toi.

En réalisant que Cassie entend toute cette conversation, je me ressaisis. Je dégage délicatement sa main de mon torse et affirme :

– Tu connais mes principes Sidney, je ne couche jamais deux fois avec la même fille.
– Même si ma meilleure amie se rajoute à l'équation ? Elle, tu ne la connais pas…

Je n'ai pas le temps de refuser. Cassie sort un sourire narquois sur la bouche.

– Voilà ! Je la prends ! chantonne-t-elle.

Elle me tend ses sacs et sa robe. Je les récupère alors que Sidney la dévisage d'un air ahuri.

Cassie se retourne vers elle et la toise lentement.

– Qui est-ce ? demande Sidney mal à l'aise.
– Et bien, Cassie est ma…
– Je suis sa fiancée, affirme Cassie en me prenant le bras.
– Fiancée ? déglutit Sidney en me regardant.

Je hoche la tête et n'ai aucun mal à sourire, c'est la première fois de la journée que Cassie me touche intentionnellement, et que nous jouons. Enfin quelque chose d'excitant et de potentiellement dangereux.

– Oui, reprend Cassie. Donc vous pourrez sans doute expliquer à votre vagin et à votre meilleure amie que la queue de mon futur mari n'est plus à prendre.

Sidney s'empourpre. Je serre les dents pour ne pas glousser et passe mon bras sur les épaules de ma *future femme*. Elle s'y blottit et glisse sa main sous ma chemise dans mon dos. Je suis surpris. Ma peau s'électrise et mes muscles se tendent. Je ne savais pas qu'un simple contact pouvait être aussi plaisant. Qu'en serait-il si elle me touchait ailleurs ?

– Oh, très bien, balbutie Sidney. Tous mes vœux de bonheur.
– Merci. On y va chéri ? me demande Cassie.

Je hoche la tête et dis au revoir à Sidney. Nous sortons calmement du long couloir et prenons la

direction des caisses.

– Chéri ? raillé-je.
– Tu préférais Carlounet.

Je pouffe.

– Non ! Mais chéri c'est démodé !

Elle me pince le flanc et me relâche pour se placer devant moi dans la file d'attente des caisses.

– Sidney est l'un de tes coups d'un soir ? demande-t-elle.

Un froid glacial remplace son contact. Nous sommes redevenus les simples amis et ça en est presque douloureux.

– Oui.
– J'ai du mal à le croire. Elle est en surpoids !
– Surpoids ? m'étonné-je.
– Oui. Elle a un IMC largement supérieur à 25, comme moi.
– Sidney est une fille pulpeuse. Et c'était surtout une fille charmante à mes yeux.

Sur quels critères croit-elle que je choisissais mes partenaires ? Encore une fois, sans le vouloir, Cassie me blesse. J'ai l'impression que je ne resterai à ses yeux qu'un connard qui aime la baise, et pour qui femme parfaite rime avec femme *à la plastique* parfaite.

Je dégage sa nuque de ses cheveux roux. Ce simple geste la fait frémir, elle cligne des yeux mais ne se dérobe pas en me sentant approcher. Je frôle son épaule de mes lèvres et remonte jusqu'à son oreille, sans jamais l'embrasser. C'est un supplice, j'en ai terriblement envie. Sa peau est douce, fraîche, elle sent un léger parfum de fleurs. Je devine de grandes inspirations en voyant sa poitrine se soulever sous son top. Est-elle mal à l'aise ? Excitée autant que moi ? Je souris comme un con sur cette dernière hypothèse.

– Toutes les femmes ont quelque chose de beau à nous délivrer, chuchoté-je. Certaines plus que d'autres…

Toi beaucoup plus que d'autres.

– Sidney est rentrée dans une cabine, tu n'es plus obligé de faire semblant…

Le ton de sa voix, frêle et imperceptible, en dit long sur son état. Elle est chamboulée par notre proximité autant que moi. Mon sang est en fusion, mes mains sont moites.

– Juste au cas où il y aurait d'autres Sidney dans ce centre commercial, je préfère garder mon alibi sous la main.

Je joins le geste à mes paroles et rapproche son bassin du mien. Elle me jette un regard en coin, l'air malicieux.

– « Il faut croire que nous sommes faits pour nous rencontrer… » dit-elle de la même façon libidineuse que Sidney.

Je n'ai pas le temps de glousser. Ses fesses généreuses s'arc-boutent pour le plus grand plaisir de mon pénis. Oh mon Dieu cette fille va me tuer dans une grande surface. Mon sang s'échauffe, tous mes muscles se bandent. Tous. Disons-le clairement, je suis dans la merde, je sais d'ores et déjà que la bosse sous mon pantalon ne va pas passer inaperçue. Cassie me jette un nouveau coup d'œil, un sourire victorieux sur les lèvres. *Carl, tu ressembles à un adolescent qui touche les fesses d'une fille pour la première fois de sa vie*…J'ai joué avec elle et j'ai perdu.

***

Le club est bondé ce soir. En même temps, nous sommes samedi. Mon dernier passage ici remonte à plus d'un an et à l'époque, je n'avais qu'une chose en tête : trouver une fille. J'étais stupide : la moyenne d'âge se situe autour des 25 ans. Étais-je à ce point un queutard ? Mais ce qui me fait le plus défaut à cet instant, c'est mon self-control : Cassie est sur la piste de danse *et* elle n'est pas seule. Rester sobre n'aide pas, le seul petit cocktail que je me suis octroyé ne suffit pas à inhiber mes pulsions meurtrières. Ce qui n'est pas le cas de Cassie qui a bu trois mojitos. Tous les mecs avec qui elle a dansé ont su garder leurs mains dans leurs poches. Mais ce dernier approche de trop près ses fesses, lui caresse les bras, et une de ses jambes est ancrée entre ses cuisses. Je vais le tuer. J'ai les nerfs à vif. Je quitte le bar et contourne la piste pour mieux y voir. La tête de Cassie est cachée derrière celle du type avec qui elle danse. Il lui embrasse le cou ! Bordel, je vais vraiment le tuer ! Mon sang afflue à une vitesse phénoménale dans mes veines. Je n'entends presque plus la musique tant mes oreilles sont prises à partie par mon cœur. Cassie balance sa tête en arrière et rit. Mes muscles se tendent. Mes dents me font mal à force de les serrer. J'avance, le regard noir et les poings serrés. Je ne vois que cette chevelure rousse aux reflets rouges des spots qui se frotte sans vergogne sur ce type et qui a l'air de s'éclater.

Une fille m'accoste et m'obstrue le passage. Je la repousse gentiment et me statufie dans la seconde quand mon regard revient sur la piste.

Cassie a disparu.

Le mec aussi.

J'ai l'impression que mon sang s'est dispersé dans mes chaussures. Mon cœur a cessé de battre. Le souffle me manque et ma vue est brouillée. *Où est-elle ?*

Enfin je m'agite, les cherche activement du regard. J'avance entre les clubbeurs et me résigne. Ils ne sont plus là.

C'est pire que d'avoir laissé sa place à un autre. Je ne sais pas pourquoi, mais savoir qu'elle ne va pas jouer avec moi me torture. Il ne s'agit pas de mon ego surdimensionné, ou de mon amour-propre.

M'étais-je fait à l'idée que je serais celui avec lequel elle découvrirait le sexe, son corps, le plaisir ? *Je n'en sais rien*. Mais je suis certain d'être le mieux placé pour ça parce que je connais son fonctionnement mieux que personne. Et je suis trop con de le penser !

Est-ce que ça me donne le droit d'intervenir ? *Non, tu es jaloux à en crever et tu vas la laisser faire ses propres expériences*.

Ouais. Je vais l'attendre sagement parce qu'elle m'a certifié qu'elle rentrerait avec moi plus tôt dans la soirée. Et là encore je suis trop con de la croire !

Une autre fille revient à la charge, je la repousse de la même manière que la première, je ne suis pas du style à me jeter sur la première venue par frustration, et je n'ai pas vraiment envie de m'amuser. Bien au contraire, je suis au fond d'un trou. Imperméable à l'agitation autour de moi.

Je regagne le bar et commande deux shooters de vodka. J'ai besoin de quelque chose de fort pour me détendre. J'enfile le premier. Cul sec. Je suis certain d'avoir avalé et pourtant ma gorge ressemble à un puits inerte. Là où la vodka aurait dû m'incendier le gosier, persiste encore ce trou douloureux et ravageur. Je m'apprête à attraper le deuxième verre quand une main s'en empare et le boit d'un trait à ma place. Cassie.

Elle grimace et repose le verre tout en se pinçant l'arête du nez.

– Bordel, c'est infect !

Je force un sourire, mais dans ma tête c'est le chaos. Ses lèvres sont rouge cerise, et ses joues si écarlates que je ne distingue plus aucune tache de rousseur.

Où étais-tu bordel ? Où est passé le type avec qui tu dansais ? Qu'as-tu fait avec lui ? Est-ce qu'il t'a touchée ?

– Tu t'éclates ? Demandé-je simplement.
– C'est sympa, mais après une heure de danse j'ai les pieds en compote !
– Deux. Deux heures que tu danses, rectifié-je.

Elle paraît choquée.

– Vraiment ? J'ai trop bu… Je viens de dépasser mes limites ! Je n'ai plus aucune notion du temps !

Et encore moins la raison. Je tente de cacher mon exaspération dans un sourire.

– Au moins l'alcool t'a permis de vaincre certaines de tes peurs. Je ne t'ai pas vu repousser un seul mec, ni rejoindre les toilettes.
– Ne me dis pas que tu es resté ici toute la soirée à m'observer ?

Foutre que oui. Et à chaque fois que je tentais de la rejoindre un mec me chipait la place.

– En quelque sorte.
– Et la prochaine étape c'est le débriefing ? raille-t-elle.
– Pourquoi pas ? Après tout tu t'es fait la malle avec le dernier.

Je peine à ne pas regarder autre chose que ses lèvres. Elle les mord sans vergogne, l'air coupable.

– Aux toilettes, lâche-t-elle finalement.
– Quoi ?

Je cligne des yeux sur elle.

– C'est un peu compliqué d'avoir de l'intimité dans un club alors je lui ai proposé un recoin près des toilettes.

Je déglutis et masque mon malaise en hélant le barman pour un nouveau shooter.

– Un recoin…
– Tu veux savoir ce que nous y avons fait ?

Non. Bon Dieu, non. En revanche, je ne serais pas contre retrouver le type et lui faire bouffer ses couilles.

– Je t'écoute.
– Il m'a plaquée contre ce mur rouge pailleté…

Elle se dresse sur la pointe des pieds à mes côtés, s'accroche à ma nuque. Je me statufie.

– Son bassin pressait contre le mien…

Ses lèvres frôlent mon oreille, ses seins étreignent mon bras. Mon cerveau s'engourdit, dessine sans mal l'image qu'elle décrit. Ça devrait être une torture mais je me vois, moi, à sa place, contre elle.

– Une de ses mains maintenait ma nuque alors que l'autre remontait ma cuisse sous ma robe…

Le tissu brodé glisserait sur mon poignet, sa peau douce frémirait sous mes doigts, je prendrais mon temps pour atteindre ses fesses jusqu'à la couture de sa dentelle. Que je voudrais trempée.

– Et bordel, sa langue…

Je goûterais l'intérieur de ses lèvres, la ferais languir et m'accaparerais ses gémissements.

– J'avais l'impression qu'il baisait ma bouche tant elle était dure et passionnée.

Mon sang écorche mes veines et ma bouche s'assèche en l'entendant parler aussi crûment. Jamais une fille n'avait joué avec mon imagination comme elle vient de le faire. C'est un peu comme faire du sexe par téléphone. Néanmoins je n'oublie pas qu'elle m'observe. Et à cet instant, je dois ressembler à ma vodka : je suis si transparent qu'elle n'aurait aucune peine à voir que j'aurais aimé être à la place de ce type. Je trouve la force de demander :

– As-tu aimé ?

Elle me lâche et retrouve la terre ferme dans un gloussement.

– Franchement Carl, tu me crois réellement capable de mener un mec dans les toilettes alors que je ne suis pas à même de soutenir le regard de Ted ?

Elle m'a grugé. Tout mon corps flotte sur un petit nuage, personne n'a goûté à Cassie ce soir.

– L'alcool peut aider…

Je porte le verre à mes lèvres et l'engloutis rapidement pour m'empêcher de jubiler.

– Je ne suis pas bourrée au point de m'envoyer en l'air avec le premier venu ! Il m'a proposé qu'on finisse la soirée ensemble et j'ai refusé.

L'enfoiré s'est pris un vent. Cette fois-ci, je ne peux calfeutrer ma joie, mon verre est vide. Je souris jusqu'aux oreilles.

Ma réaction semble lui convenir, ses joues s'empourprent et elle se mord la lèvre dans un rictus. *Oui Cassie j'ai été jaloux à en crever et maintenant je suis heureux que ton hymen soit toujours en place !*

– On rentre ? propose-t-elle.

Plutôt deux fois qu'une, je ne supporterais pas de me faire encore chiper la place.

***

Quand nous arrivons en bas de son immeuble, Cassie dort à poing fermé. En sortant du club, sitôt dans la voiture, elle s'est installée dans un coin de son fauteuil et a fermé les yeux.

Je la regarde dormir. Les jambes remontées sur le fauteuil, les mains servant d'oreiller à sa joue, elle me paraît d'autant plus candide. Mise à part jeudi soir, sur le canapé des parents, je ne crois pas l'avoir vue une seule fois dormir. Elle est belle. Ses taches de rousseur ont retrouvé leur place, et ses

cheveux sont complètement désordonnés comme j'ai l'habitude de les voir ces derniers temps.

Sa position sur le fauteuil accentue le décolleté de sa robe. Elle n'a pas mis de soutien-gorge ni de chaussettes ! J'aperçois la naissance de son sein. Rond, ferme, appétissant. Bordel, est-ce que j'ai le droit de la lorgner ainsi ? Non ! Je l'aurais fait avec n'importe quelle fille mais le faire avec Cassie provoque en moi un sentiment de culpabilité. Je veux la voir parce qu'elle est d'accord pour que je le fasse. Et par-dessus tout je veux *l'avoir* parce qu'elle le souhaite aussi.

Je secoue la tête dans un grognement et coupe le moteur. Ses lèvres frémissent et ses paupières papillonnent sous la lumière du réverbère d'en face. Elle se redresse et réajuste sa robe.

Adieu nibards…

Je lui souris l'air innocent, *je ne viens absolument pas de m'imaginer jouer avec ses tétons*.

– Est-ce que j'ai ronflé ? s'inquiète-t-elle.
– Un vrai moteur de jet !

Elle rit tout en récupérant son sac à ses pieds.

– Tu sais que je serais capable de m'enregistrer toute une nuit, simplement pour vérifier tes dires ?

Oui, je le sais. Nous sortons en même temps de la voiture. Alors que jusqu'à présent je l'ai toujours regardée rejoindre l'immeuble de derrière le volant, ce soir je la raccompagne. C'est naturel et spontané. Elle ne semble pas perturbée non plus et s'accroche à mon bras tout en gloussant qu'elle a vraiment dépassé ses limites.

Je l'aide à ouvrir la porte du bâtiment. Elle s'y engouffre et se retourne vers moi. Ses yeux pétillent, ses joues s'empourprent.

Pourquoi ne suis-je pas resté dans ma Jeep ? La situation est gênante. Cassie me déstabilise. Avec une autre fille, je n'aurais pas hésité une seconde de plus, nous aurions grimpé les escaliers tout en nous déshabillant et je l'aurais baisée contre sa porte. Mais là, je suis impuissant et démuni parce que je ne sais pas ce qu'elle veut. Je ne l'ai pas ramenée pour finir dans son lit, je l'ai ramenée parce que j'ai joué son chaperon toute la soirée.

– Bonne nuit, dis-je enfin.
– Nous n'avons pas débriefé. Je veux qu'on passe à l'étape suivante…
– À trois heures du matin ? m'étonné-je.
– Oui, parce que tu as raison, l'alcool aide et que demain je n'aurai plus le courage de faire ce que je veux faire.

Elle jette un regard dans l'avenue et m'attrape par la chemise pour m'inciter à rentrer dans le hall. Je me laisse faire, complètement groggy. Elle et sa merveilleuse robe en dentelle, elle et ses joues rougies par la timidité, et mes deux verres de vodka, n'aident pas.

– Du courage ? Tu es la seule fille que je connaisse qui parle de sexe sans complexe.

La porte se ferme. Alors que je pense que nous allons monter dans son appartement, elle reste plantée devant moi. La lucarne au-dessus de la porte laisse passer la lumière du réverbère de la rue. Elle lève les yeux au ciel.

– Je ne veux pas seulement en parler, Carl. Sais-tu pourquoi j'ai refusé les avances de ce mec ? Parce que je ne savais pas comment m'y prendre… Qu'est-ce que je devais *lui* faire ?

Ma mâchoire se crispe en souvenir de ma soirée.

– Ce qui est curieux c'est que tu ne penses pas à ce qu'il t'aurait fait lui.

Elle rit, chassant toute trace de timidité sur son visage.

– Les préliminaires doivent être partagés, je sais ce que c'est que d'être pelotée.

Elle pose une main sur mon torse et se hisse sur la pointe des pieds pour murmurer à mon oreille :

– Je sais jouir et faire semblant.

Mon cœur s'affole, des images défilent devant mes yeux. Cassie la bouche ouverte et la tête rejetée en arrière gémissant longuement.

Elle retrouve la terre ferme, sans pour autant lever sa main. Je déglutis, complètement abruti :

– Faire semblant ?
– Rappelle-toi des films pornos. Et je t'ai aussi dit que je savais jouir. Tu ne me demandes pas comment ?

Elle me dévisage.

– Tu n'es pas vierge ? Tu m'as menti ?
– Je ne t'ai pas menti mais je me suis déjà masturbée.

J'écarquille des yeux. Consciencieusement, elle sait qu'elle touche une corde sensible. Tous les hommes fabulent sur le plaisir solitaire des femmes. Et je suis un homme. Ma queue me le rappelle. Elle tressaute.

– Ça t'arrive souvent ?

Ses doigts glissent sur ma chemise. Ils s'insinuent entre deux boutons et effleurent mes pectoraux. Je la laisse faire. *Bordel Cassie, qu'attends-tu pour me supplier de te suivre chez toi ?*

– Un peu plus ces derniers temps.

Elle me sonde, se mord la lèvre inférieure puis reprend :

– La dernière fois c'était tout à l'heure sous la douche, avant que tu passes me chercher. Tu n'es pas choqué ?

La vérité c'est que je ne suis plus choqué de ce qu'elle pourrait m'apprendre sur elle. Sa maladresse me plaît. Et pour l'heure le bon mot qui conviendrait à la situation serait : excité.

– Plus rien ne me surprend avec toi, Cassie.
– Je pensais à toi. Est-ce que tu trouves ça mal ?

Mon cœur double la cadence. Ma queue durcit dans mon pantalon. J'aimerais connaître *ses* pensées qui l'ont poussée à se masturber sur moi ? Je l'imagine, assise sous la douche les jambes repliées et la tête renversée.

– Ça le devrait ?

Ses doigts descendent sur mes abdominaux, un bouton de ma chemise lâche. Mon sang s'échauffe. Je suis tellement perturbé que je ne suis même pas sûr de la réalité.

Elle secoue la tête.

– Je ne crois pas. Sauf si tu considères qu'être ami est une barrière au sexe.
– Non, je ne le pense pas.

Elle regarde ses pieds, ses doigts se crispent délicatement sur ma peau. Bordel, elle est belle.

– Je connais tes règles en matière de fille, mais s'il se passait des trucs entre nous, est-ce que ça changerait notre amitié ?

Je respire difficilement devant son regard incertain. Je ne sais pas où elle veut en venir, si les « trucs » dont elle parle font office de proposition indécente, mais elle n'a pas à douter d'elle. Cassie est le fruit défendu que j'ai envie de goûter. *Encore et encore.* Il n'aura jamais mauvais goût. Elle ne sera pas un coup d'un soir.

– Non, ça ne changera rien.

Son visage s'illumine.

– Je resterai Cassie ?
– Oui.

Je grimace fugacement. J'ai répondu trop vite. Elle ne sera plus jamais la Cassie de notre enfance, elle ne l'est déjà plus tellement. Elle est la femme qui occupe toutes mes pensées ces derniers temps.

– Alors ne sois pas seulement celui qui me permettra de devenir désirable, qui m'apprend à

draguer, qui me fait sortir. Soit aussi celui qui m'enseigne des choses.

Je me rends compte à cet instant qu'elle pourrait me demander n'importe quoi, je le ferais. Je me fous qu'elle soit ma demi-sœur aux yeux de tous, je me fous qu'elle soit la fille de James, et je me fous d'avoir dix ans de plus qu'elle. Elle est Cassie, la fille aux cheveux roux et aux yeux verts qui me rend dingue par sa naïveté et qui me bouleverse à chaque fois qu'elle parle.

– Même si je devrais te dire non, j'en suis incapable.

Ma réponse semble la chambouler.

– Pourquoi ?

Mes doigts me brûlent de la toucher. Mais je voudrais qu'elle éclaircisse ses « trucs » avant de perdre la raison.

– Parce que j'aurais aimé être ce type dans le recoin des toilettes du club…

Elle cache un sourire en se mordant la lèvre. Elle est croquante… et craquante.

Elle agrippe ma chemise et nous entraîne jusqu'au mur derrière elle.

– Alors soit le.

Elle prend ma main et la pose sur sa cuisse, dessous sa robe. Sa peau est douce, chaleureuse. J'ai une folle envie d'aller plus haut, de soulever sa jambe pour me plaquer plus profondément sur elle. Je me retiens, tandis qu'elle reprend :

– Nous y sommes. Je suis contre ce mur rouge pailleté parce que j'ai accepté de te suivre.

Je regarde autour de moi comme si je ne savais pas où nous étions réellement : dans le hall d'entrée de l'immeuble. Il y a moins de luminosité, ici. Néanmoins, je vois clairement son buste, son cou, une partie de son visage. Elle se lèche la lèvre inférieure, accaparée par ma bouche.

– La musique est assourdissante, continue-t-elle. J'oublie la douleur dans mes pieds. Je n'ai pas peur. J'ai envie d'être ici, avec toi.

Elle me débraille, sort négligemment la chemise de mon pantalon, glisse sa main sous ma chemise, et joue avec la ligne de mes poils pubiens. Je presse sa cuisse dans un frisson. Nous ne jouons plus. C'est la réalité. Bordel, elle m'autorise à la toucher et c'est une résurrection.

Je la vois déglutir.

– Je n'ai qu'une chose en tête, Carl. *Te faire du bien.* Quelle est l'étape suivante ?

La manière écolière avec laquelle elle me demande les choses me rend fou. Je glousse et

demande :

– Sois plus explicite Cassie, je suis un énorme volcan qui ne demande qu'à exploser.
– C'est ce que je veux. Je veux te faire du bien.

Je réduis la distance entre nos deux corps à néant et penche ma tête sur elle. Sa bouche est si près de la mienne que son souffle caresse mes lèvres sucrées et mentholées comme son cocktail. Ses doigts frémissent sur mon ventre, son autre main rejoint mon biceps. C'est parfait.

– Rien que de t'avoir contre moi me fait du bien, Cassie. Alors qu'est-ce que tu veux me faire exactement ? Me caresser ?
– Te masturber. Simplement te masturber. Je veux que ton énorme volcan explose dans ma main, sur ma cuisse, sur ma robe…

Mon cœur pulse dans ma queue, dire que ses mots me chamboulent est un euphémisme. J'ai beaucoup pensé à ce que je pourrais lui faire ces derniers temps. Ça n'était que fantasmes, et me savoir si proche me fait trembler.

– Qu'est-ce que je dois faire ? demande-t-elle.

J'aurais l'impression que je passerais pour le plus gros des queutards si je devais lui expliquer dans l'ordre les étapes à suivre. Je trouve du temps :

– Je croyais que tu avais déjà côtoyé un ithymachin ?

Elle glousse, la tête rejetée en arrière. J'en profite et me penche sur son cou, entrouvre les lèvres et dépose délicatement un baiser. Sa main s'accroche fermement à mon bras, et elle râle. Je recommence. Complètement séduit de l'effet que ma bouche a sur elle.

– C'était différent, balbutie-t-elle.

Je caresse sa cuisse et sa peau se darde de frisson. Je remonte jusqu'à ses fesses et longe d'un doigt la couture de sa dentelle.

– Je l'ai touché parce qu'il fallait que je le fasse. Aujourd'hui, je ne vois plus ça comme une obligation, ou un passage normal dans une suite d'événement. Je veux le faire parce que j'en ai envie.

Sa main tremble sur la ceinture de mon pantalon. Je l'aide parce que je bande dur et que c'est un supplice. Je baisse juste assez mon boxer pour le libérer. Cassie observe ma queue, dressée devant elle et pour elle. Elle se mord une nouvelle fois la lèvre inférieure.

– Ici ? demandé-je

Elle hoche la tête, sans perdre des yeux mon volcan. Elle le frôle de son bras sans le vouloir, sa main toujours cramponnée à un bouton de mon pantalon.

– Oui. (Son regard me revient, chargé de plaisir). Rappelle-toi. Nous sommes dans le couloir qui mène aux toilettes.

Elle replace sa main gauche sur mon épaule et rajoute dans un murmure :

– Qu'est-ce que je dois faire ? Montre-moi.

J'attrape sa main libre et enrobe ma queue avec. J'expire de soulagement. La main de Cassie est sur ma bite et déjà j'ai l'impression d'atteindre la jouissance. J'en ai trop rêvé pour que ce soit vrai. Pour m'en convaincre, je la fais coulisser lentement de haut en bas les yeux rivés dessus.

– Bordel, Cassie.

Elle me sourit, extatique de l'effet qu'elle a sur moi. Je réitère et la guide. Mon sang est un magma en fusion concentré uniquement sous ses doigts. J'ai besoin de bouger, de la toucher, moi aussi. Je retrouve ses fesses de ma main libre, remonte ses flancs. Elle râle sous un frisson. Je veux connaître la moindre parcelle de son corps et la goûter. Pas seulement son sexe, mais aussi ses cuisses, son ventre, ses seins, son dos, sa bouche. J'embrasse son cou, lèche sa peau jusqu'à sa mâchoire. Nos mains coulissent à l'unisson, je lui avoue :

– Tu me rends fou.

Ses doigts frémissent sous ma main. Son pouce se libère et vient caresser mon gland. Une décharge brûlante me saisit sous son audace. *Bordel Cassie, ne t'arrête jamais d'être ce que tu es.* Alors que je remonte ses flancs et tente de faire glisser sa dentelle, elle se déhanche et se dégage de ma main.

– Nous devons être discrets. (Je grogne de frustrations). Les gens nous remarquent, se posent des questions. Est-ce que ça te gêne ?

De ne pas pouvoir faire ce que je veux ? Oui. Mais c'est sa main au creux de la mienne. Pas celle de n'importe quelle nana.

– Pas tant que ça.

Eux, ne peuvent pas la toucher, ne la font pas frémir, ne l'entendent pas râler.

– As-tu déjà fait ça dans un lieu public ? demande-elle.

Jamais. Jamais je n'ai laissé une fille me branler aussi longtemps. On se touche mais on passe vite à la vitesse supérieure. Un club, une ruelle, une voiture, c'est un coup rapide. On ne s'attarde pas sur ce genre de chose. Je fais coulisser sa main plus rapidement, comme si ça m'aidait à effacer un tas de souvenirs futiles.

– Pas dans ce club, rétorqué-je finalement.

J'ai de plus en plus de mal à parler. Je réalise enfin, que Cassie partage avec moi quelque chose qui devrait m'être intime. Se masturber. Étrangement ça n'est pas dérangeant, c'est même confortable. La sensation de ses doigts sur ma queue, de son pouce sur mon gland est largement supérieure à une branlette devant un film porno.

– Est-ce que tu les laisses te faire ce genre de choses ?

Jamais. Je préfère qu'on me suce.

– Ça m'est arrivé, mens-je.
– Mais ça n'est pas ce que tu préfères.

Pas ici avec toi, poupée. J'embrasse sa joue jusqu'à son oreille. Je croque tendrement dans son lobe et souffle :

– D'après toi ? Tu disais que j'aimais dominer.
– Je pense que c'est ce que tu fais en ce moment avec moi. Je ne te branle pas vraiment : je suis ta marionnette.

Je lâche sa main instantanément. Les mouvements s'arrêtent.

– Je te donne ta chance, la défié-je.
– Tu es conscient de ce que je détiens entre mes mains.

La chose que je pensais être la plus importante pendant tant d'années. Sa main s'agite seule. Lentement. Trop lentement.

– Un énorme volcan… *va plus vite Cassie.*

Elle glousse et s'exécute en me demandant :

– Comme ça ?

Je hoche la tête dans son cou. Bordel, j'ai du mal à réfléchir. Je ne sais plus quoi faire de mes mains.

– Est-ce que ce serait heurter ton ego de te dire qu'il me fait plus peur que toi ?

C'est la plus belle chose qu'une fille puisse me dire. Je glisse mes deux mains le long de ses cuisses et les serre dans une étreinte qui en dit long. *J'ai envie d'elle à en mourir.* Elle gémit en relâchant la pression une nanoseconde sur ma queue. Je remonte ses hanches généreuses par-dessus sa robe. Sa main me presse, ses mouvements sont plus précis et se rapprochent de la perfection. Elle va loin, remonte rapidement tout en passant délibérément sur mon gland. À chaque fois, je m'électrise un peu plus, me poussant à me demander combien de temps je tiendrai. Son souffle brûlant est aussi chaotique que le mien. Ils se mélangent. J'ai de plus en plus de mal à me retenir de l'embrasser. Sa

bouche est si près, je crois même que ses lèvres ont frôlé les miennes.

– Est-ce que c'est bon ? demande-t-elle.

Mais je ne suis que son professeur. *Sa bouche, à elle, ne m'a jamais embrassé nulle part…* À cet instant, je me dis que je suis foutu parce que je vais être incapable de tenir ce rôle. Elle ne sera jamais mon élève dans ma tête.

– Devine. Sers-toi de tes sens.

Je remonte son ventre, sa poitrine se gonfle. Je la plaque plus fort contre le mur comme si je voulais ancrer cet instant dans ma peau. J'attrape sa poitrine. Elle se laisse faire. Ses seins sont petits mais fermes et surtout accueillants : ses tétons percent le tissu de sa robe. Je les taquine de mes pouces, elle gémit, cramponnée à ma nuque et ralentit le rythme sur ma queue.

– Alors ? demandé-je désemparé.

Elle se ressaisit, presse plus fort mon membre amouraché de ses doigts.

– Tu respires de plus en plus vite, ton sang pulse fort contre ma paume, tes phrases sont de plus en plus courtes, et tes doigts vont laisser des marques sur mes seins.
– Et mes yeux ?
– Je n'en sais rien. Je suis obnubilée par ta bouche, j'aurais envie de t'embrasser.

Sa confession me fait l'effet d'une bombe. Mon cœur s'emporte. Je suis incapable de sourire ou de parler, je suis, moi aussi, obnubilé par sa bouche. Je réduis la distance entre nos visages et caresse ses lèvres des miennes. J'ai le souffle coupé. Elles sont douces, humides et brûlantes. Je glisse ma main dans sa nuque, mes doigts dans ses cheveux. Je n'ai jamais pris autant de temps pour embrasser une fille. Peut-être que je crains de ne plus pouvoir m'en passer. J'entrouvre la bouche et me pose sur la sienne. Ce baiser est féerique. Plus rien n'a d'importance, que la bouche de Cassie. J'y mets toute mon âme et surtout, avec ma douceur, je veux lui signifier que je veux être plus qu'un putain de professeur. Je l'embrasse plusieurs fois. Tendrement, comme si je ne voulais pas la briser, pas parce qu'elle serait fragile mais parce que j'ai l'impression qu'elle m'est précieuse. Au point de penser qu'elle est irremplaçable dans ma vie. Je lèche sa lèvre inférieure, la goûte. La pression monte dans ma queue entre ses doigts. Ses mouvements sont anarchiques, elle est aussi chamboulée que moi.

J'ai envie de la prendre dans mes bras, de lui arracher sa dentelle et de la baiser contre ce mur. Nous ne serions pas dans un club. Nous ne ferions pas semblant et personne ne nous jugerait.

Sa langue me trouve, agile et dure. Elle baise ma bouche aussi bien qu'elle me branle. C'est un pur plaisir. Je me laisse faire. Encore. Elle s'approprie mes gémissements et se détache de moi pour me dévisager. Ses yeux ont quelque chose de nouveau, mystérieux. Je suis incapable de comprendre ce qu'ils me disent.

– Embrasse-moi encore, la supplié-je.

Mon souffle ressemble à la respiration d'un caniche, je vais jouir. Ses doigts m'arrachent de plus en plus de gémissements. Elle me sourit avant d'embrasser ma joue, descend mon cou avec une telle sensualité que je me demande où est passée la fille maladroite qui me proposait d'être son entremetteur.

– Bordel… parfait…

C'est tout ce que j'arrive à dire. Elle mordille ma peau, lèche ma pomme d'Adam. Mon magma se prépare, je sens les veines de ma queue gonfler et prendre un peu plus de place sous ses doigts. Lorsqu'elle resserre sa prise, la pression lâche. Je m'appuie sur le mur, niche ma tête contre son épaule et accueille la déflagration de mon orgasme. Je jouis. J'explose avec puissance contre son bassin, sur sa robe, dans sa main. *Comme elle le voulait.*

Un silence dérangeant se fait dans le hall. Je suis complètement groggy. Sa main ne bouge plus. Ma queue ramollit entre ses doigts et tressaute une dernière fois.

– Est-ce que nous avons le droit d'être ici et pas dans le club maintenant ? demandé-je.

Je l'épie. Ses lèvres sont rouges et gonflées, ses joues brûlantes et ses yeux pétillent.

Elle regarde sa main et la retire prestement tout en évaluant mon foutre sur ses doigts.

– Tu as raison. Nous sommes ici, et je ferais bien de rentrer.

Je suis statufié par sa réponse, elle vient de me congédier. Elle s'essuie sur sa robe et m'offre un sourire.

– Est-ce que c'était bien ? Je sais que tu as éjaculé et tu n'as pas été très discret mais, est-ce que c'était réellement bon ?

Nous sommes redevenus de simples amis qui ont franchi la limite du jeu. C'est déconcertant. Elle est accaparée par sa prestation alors qu'elle devrait plutôt se demander si moi, je voudrais en rester là. Je soupire et range mon attirail gluant dans mon pantalon.

– Cassie, je…

Je m'arrête net et soupire. Je suis incapable de finir ma phrase devant son air faiblard. Est-ce qu'elle a peur de moi ? Est-ce qu'elle veut me faire comprendre que c'est la seule chose qu'elle a à m'offrir pour l'instant ? Ou peut-être pense-t-elle que la toucher, lui faire du bien, ne lui apprendra rien ? Je capitule dans une nouvelle inspiration.

– C'était super.

Un sourire perce son visage.

– Bonne nuit alors.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et me colle un bisou sur la joue avant de monter les escaliers.

La prochaine fois qu'elle me fait ça, je la viole… façon de parler bien entendu.

11

Cassie

« La vitesse moyenne du sperme au moment de l'éjaculation est de 49,8 km/h, plus rapide qu'un jaguar. »

Je ne suis pas du tout télévision et pourtant je suis devant, affalée dans mon canapé. Je n'étais pas non plus branchée sexe et pourtant j'y pense tout le temps. *Encore*. La télécommande ne m'aide en rien, j'ai fait le tour des quatre cent vingt-six chaînes du câble vingt-huit fois en moins d'une heure. Je suis à bannir.

Les images défilent sans que je les voie, je n'ai qu'une chose en tête. Mon étreinte avec Carl dans mon hall. Je ne vois que lui, la tête nichée contre mon cou. Je n'entends que lui, ses « Bordel Cassie » interminables de jouissance. Et je ne sens que lui, dans ma main, sur ma bouche. Je vais crever de désir par ma faute !

Il aurait suffi que je lui propose de finir la soirée chez moi. Dans un lit dans lequel il avait déjà baisé des tonnes d'autres filles. Il aurait pris ma virginité et moi j'aurais souffert. Je n'ai pas eu peur, j'ai souhaité être audacieuse. Je voulais qu'il comprenne qu'il ne serait jamais le dominant avec moi. Je voulais qu'il pense que je n'attendais rien de lui, que nous étions de simples amis à relation améliorée. *Faux*. Il ne le sera jamais et maintenant mon audace a le goût amer de la frustration. J'ai terriblement envie de le branler une autre fois pour qu'il m'embrasse, qu'il me touche et qu'il me fasse jouir avec sa putain de bouche.

Oui. Carl a une putain de bouche. Trop douce et trop brûlante pour être réelle. Je la déteste de me faire cet effet-là. Je suis *encore* trempée d'avoir *encore* pensé à lui.

Je devrais l'appeler. Lui proposer de me rejoindre pour une autre leçon. J'en suis incapable, je suis sobre et je manque de courage. J'arrête de zapper sur une chaîne de musique cubaine, et lâche la télécommande pour mon téléphone. Je lui envoie :

[Est-ce normal de penser à cette nuit,
alors que je suis censée bosser sur un dossier ?]

Ça m'est égal qu'il puisse comprendre qu'il accapare toutes mes pensées. Je lui ai bien avoué m'être masturbée sur lui sous la douche. C'est ce que je devrais faire. Mais maintenant que j'ai goûté à sa bouche, je sais d'ores et déjà que je ne me sentirais pas plus soulagée. Je le veux en vrai.

[Si ça peut te rassurer, j'ai tenté de
me branler il y a une heure.]

Je me redresse sur le fauteuil et demande :

[Tenté ?]

La réponse arrive vite :

[Volcan n'est plus aussi docile
sous mes doigts.]

Je glousse toute seule. Dois-je comprendre que son volcan fait des préférences ? Je rejoins la salle de bains sans m'en rendre compte et pose le téléphone près du lavabo.

Je n'arriverai jamais à bosser avec l'image de Carl tenant sa queue entre les mains.

Je m'observe dans le miroir. Mes joues sont rouges, mes yeux brillants et emplis de désir. Mon T-shirt extralarge laisse deviner ma poitrine. Mes seins me paraissent différents. Pourtant ils n'ont pas changé. C'est ma vision des choses qui a changé, parce que Carl les a touchés. Il ne m'a pas dit qu'il les aimait, mais leur a accordé de l'attention. Elle est là, la différence. Il ne les a pas tripotés comme les autres garçons, il les a câlinés, avec passion et érotisme.

J'en enrobe un par-dessous mon T-shirt. Un message arrive, je l'ignore. Je le remonte avec la même fermeté que Carl, exerce la même pression. Ça n'est pas aussi intense, mon cœur ne papillonne pas, mon souffle n'a pas changé. Je ferme les yeux et imagine que ça n'est pas ma main, que ce ne sont pas mes doigts qui exercent ce palper rouler sur mon téton. Je gémis, mords ma lèvre. Mon téléphone sonne l'arrivée d'un autre message. Je n'y prête pas attention. Je laisse courir mes mains sur ma poitrine. C'est lui. Seulement lui. Je frissonne lentement en repensant à sa bouche dans mon cou, à sa sensation, humide, ardente, et à ses murmures : « j'aime ça », « parfait ». Je me laisse imaginer ce que sa langue aurait fait si j'avais été nue, devant lui, du chemin qu'elle aurait pris vers ma poitrine. Une douce décharge, venant de mon sein, descend directement jusqu'à mon sexe. C'est jouissif. Je plonge ma main dans mon short, écarte mes lèvres, et enfin mon cœur s'affole. Mon téléphone sonne. Je maugrée, lâche mon sein et décroche. C'est lui.

– Oui.
– Tu ne réponds plus à mes messages ?

Dois-je lui expliquer à quel point il serait difficile de pianoter sur mon écran d'une seule main ?

– J'étais occupée, balbutié-je.

Je continue ma progression dans mon short, passe mon clitoris dans un incroyable frisson. Mes doigts glissent sans difficultés, je suis trempée.

– Tu as trouvé l'inspiration ?

Entendre sa voix dans mon oreille ne pouvait pas tomber mieux. J'entame des petits ronds sur mon

mont.

– Inspiration ?

J'ai chaud. Mon cœur s'emballe lentement.

– Pour ton dossier.
– Oui, mon dossier. Oui. J'ai de l'inspiration.

Ce sont ses doigts dans ma culotte, je ferme les yeux. Son souffle balaye mon visage, la bouche grande ouverte, je suis incapable de taire un léger gémissement.

– Ça va Cassie ?

Ma main s'active, j'écarte un peu plus les jambes et prends appui sur le meuble de la salle de bains, du bras tenant le téléphone.

– Oui. Non.

Mon ventre se tend, mon clitoris gonfle et un feu ardent se propage dans mes veines.

– Cassie ?

J'ai de plus en plus de mal à retenir mes soupirs.

– On peut se rappeler plus tard ?
– Ça va être compliqué, je serai avec Oceana et Rick.

L'envie de jouir devient pressante, mes doigts augmentent la cadence. Je suis au bord de l'explosion.

– Et bien, on se voit… (le téléphone m'échappe) et merde ! (Je retire la main de mon short et me précipite sur le sol pour le récupérer) Attends ! J'ai fait tomber mon téléphone ! Voilà ! Je suis là.

Je me redresse et m'observe dans le miroir, complètement sonnée. Le retour à la réalité est brutal. Je n'étais pas loin… Fait chier !

– Mais qu'est-ce que tu fais ? S'étonne Carl.

Je prends mon courage à deux mains. Dont l'une est trempée de ma cyprine.

– Je… Je tente… suggéré-je.

Un lourd silence se fait. Je cesse de respirer.

– Je… non ? Pas ça ? Bordel Cassie ! Je suis dans le hall de l'aéroport de Miami !

Il a compris. Son reproche me fait l'effet d'une gifle.

– Je… je suis désolée… je n'aurais pas dû décrocher.
– Bordel Cassie ! Ne t'excuse pas, la seule chose qui me pose problème, ce sont les centaines de personnes autour de moi.

Je cligne des yeux, immobile et silencieuse en l'entendant rire.

– Où es-tu ? demande-t-il.
– Dans la salle de bains.

Je coince le téléphone entre mon épaule et mon oreille et me lave les mains. Je suis rouge de honte. Je ne devrais pas. La masturbation féminine n'est pas un sujet tabou et encore moins avec Carl. Mais concevoir qu'il puisse savoir ce que je faisais pendant que j'étais au téléphone avec lui, me rend mal à l'aise.

– À quoi pensais-tu ?
– En tout premier à hier soir… puis… à ta bouche sur mes seins.

Mais aussi, aux mouvements de tes doigts sur mon clitoris, à leur passage dans mon vagin, à leur chaleur ardente entre mes lèvres.

– Ça serait merveilleux.
– Dans ma tête ça l'était.

Sa bouche, ses doigts… Je me secoue. Il grogne dans le téléphone.

– Bon sang ! Pourquoi ai-je accepté de venir récupérer Rick à l'aéroport ?!
– Qu'aurais-tu fait ?
– Je n'en sais rien mais je rêve de t'entendre jouir.

Mon cœur palpite et une bulle explose dans mon ventre. Moi, je rêve qu'il me fasse jouir.

– Je suis tentée de reprendre là où j'en étais, le taquiné-je.

Est-ce que ça serait malsain de recommencer ? Rien ne doit être malsain avec Carl. C'est le principe même de notre relation. Il est mon professeur de sexe depuis cette nuit, son sperme a scellé notre accord dans ma main et sur ma robe !

– Tu ne peux pas faire ça !

Il a raison j'en suis incapable. J'attendrai qu'il raccroche. Néanmoins, je joue le jeu.

– Je suis… trempée…
– Cassie…

Son grognement augmente mon appétence. Je ne sais pas si je vais pouvoir me retenir encore longtemps. J'agrippe une serviette fermement.

– Carl… haleté-je.
– Volcan se réveille devant des centaines de personne.

Je glousse.

– Tu simulais ?

Démasquée, je relâche la pression.

– Oui. Ai-je été parfaite ?
– À charge de revanche, *Casse* . Oceana et Rick sont là. On se voit demain chez les parents ?
– Ouais.

Je mets fin brutalement à la communication. Je serre des dents et jette violemment la serviette dans le lavabo. Je n'ai plus aucune envie de me masturber à cause d'un seul mot : *Casse*. Uniquement deux personnes m'appellent comme ça, Martha et mon père. Parce que je suis leur *petite* fille, je suis la gosse qu'ils n'ont jamais voulu voir grandir car trop précoce intellectuellement. Et Carl sait à quel point je déteste lorsqu'il m'appelle ainsi. Surtout *lui*. J'ai plus que besoin qu'il me montre que nous n'avons pas dix ans d'écart et qu'il me regarde différemment que dans ses souvenirs parce que je suis une femme potentiellement baisable maintenant.

Je ne suis pas en colère contre lui, mais contre moi. Je m'en veux d'être aussi susceptible lorsqu'il parle, d'interpréter ses propos, d'y voir un sens caché.

Je ne devrais pas être aussi sensible. Carl restera toujours Carl. Le mec aux milliers de petites culottes, qui n'attend rien d'autre des femmes à part qu'elles se mettent à genoux devant lui. Je ne serai pas différente et je dois pouvoir m'en contenter parce que je n'espère rien d'autre de lui.

***

Je suis arrivée plus tôt que Carl chez nos parents, et je lui ai chipé volontairement tous ses rituels avec Jamie. Le bain, moi. Jouer à *Star Wars*, moi. La partie de cache-cache, moi. L'aider à construire son nouveau véhicule en Lego, encore moi. Ça l'a mis en rogne. Parfait. Si bien que lorsque fut l'heure pour Jamie d'aller se coucher, Carl n'a laissé le choix à personne et s'est imposé pour lui lire son histoire.

Rien n'a changé. Nos habituelles guéguerres de « qui ferait ou aurait plus que l'autre », n'ont pas disparu. Grand Dieu merci ! Je ne savais pas tellement comment me comporter, la position que je devais adopter, s'il allait être différent parce que je l'avais branlé, que nous nous étions embrassés.

Mais hormis son baiser brûlant sur ma joue à son arrivée, tout est identique à d'habitude. Il a bu deux bières avec mon père, il a parlé de son nouveau projet avec les Thomas pendant le repas, et ne

m'a pas porté plus d'attention. Personne ne pourrait dire que nous entretenons une sorte de relation amicale poussée. Je mens. Nos parents sont aveugles. Carl s'est assis à côté de moi à table, alors qu'il a pour habitude de s'asseoir en face de moi. Son prétexte : il voulait Jamie. La vraie raison : passer sa main sur ma cuisse tout le long du repas. Je le déteste de me faire autant de bien. Je n'ai qu'à le lorgner pour avoir un semblant d'orgasme. Ses bras musclés, ses larges épaules, son sourire suffisant, son regard suave, sa mèche de cheveux… je bave et je mouille *encore*. Alors sa main sur ma cuisse… c'est un bond en arrière dans le hall de mon immeuble. Je me fais alors une promesse : ne plus jamais être audacieuse.

J'aide Martha à mettre rapidement de l'ordre dans la cuisine. La nuit est déjà avancée, je suis pressée de rentrer. J'ai accumulé beaucoup d'heures d'insomnie ces derniers temps, et j'aimerais prendre de l'avance sur mon coucher de ce soir. Je pensais que sauter le pas avec Carl m'aiderait à dormir. C'est faux. Bien au contraire. Mes journées et mes nuits sont pires qu'avant. Je ne pense qu'à lui et je ne rêve que de lui – quand je m'endors. Ça en devient débilisant ! Je sais à quelle heure les poubelles passent, je connais le bruit exact de la pendule du salon, le rythme de mise en route du moteur du climatiseur, j'ai appris toutes les fonctions de mon téléphone en parcourant le menu paramètre et je sais même que j'ai une voisine de l'autre côté de la rue qui prend son pied régulièrement vers une heure du matin. Chanceuse.

Je rejoins mon père dans le salon en même temps que Carl. Assis, sur le vieux canapé défraîchi, il lit le journal.

– Jamie dort, nous informe Carl. On peut y aller si tu veux.

Je hoche la tête. Je vais enfin rentrer ! Mon sang s'échauffe et je réalise finalement que je ne veux pas rentrer pour me coucher plus tôt mais rentrer pour faire la route avec Carl. Juste passer du temps avec lui, uniquement avec lui. Nous n'avons pas été une minute ensemble.

Carl fixe ma bouche d'un regard mystérieux. Est-ce que je souris ? Est-ce qu'il pense, lui aussi que nous allons enfin être tranquilles ? Pas le temps d'interpréter son expression, mon père me demande en pliant son journal :

– Comment ça se passe au journal ? Tu t'es fait des amis ?

Derrière son air innocent, je comprends le réel sens de sa question : est-ce que je sors ? Est-ce que je pense à m'amuser ?

– Oui, papa.

J'agrémente mon ton assuré d'un sourire. Peut-être qu'il n'ira pas chercher plus loin.

– C'est tout ?

Il va chercher plus loin… Je prends une grande inspiration pour garder mon calme. Mon père se fait simplement du souci pour moi. Mes fréquentations, ou plutôt mon manque de fréquentation, ont

toujours été sa préoccupation. Il sait que les relations humaines ne sont pas mon fort, et sans le vouloir, ne cesse de me le rappeler.

– Son supérieur l'a menée au resto la semaine dernière, intervient Carl.

Je reste stoïque une seconde face à la bombe qu'il vient de lâcher. Vient-il réellement de parler de Ted à mon père ? Carl se gratte la tête, mal à l'aise devant mon regard noir.

– Ça n'est pas vraiment mon supérieur. Je serai son bras droit lorsque j'aurai fait mes preuves.
– C'est lui qui donnera le feu vert à ton directeur ?

Là, mon père ne se fait plus de souci pour mes relations humaines, mais voit un sens caché à ce rendez-vous. Disons-le clairement : c'est mon cul son nouveau problème. Il craint que Ted m'attribue la place d'associée, uniquement si je consens à avoir des relations sexuelles avec lui.

– Je suppose qu'il a son mot à dire. Et son resto n'était pas une promotion canapé… si c'est là où tu veux en venir.

Mon père me sourit, content de me l'entendre dire. Sauvée !

Au moment où je le rejoins pour lui dire au revoir, Carl reprend :

– Il a l'air plutôt sympa.

Je vais le tuer. Il évite sciemment mon regard, récupère son portable dans sa poche, regarde son écran et le replonge dans son pantalon, l'air de rien.

– Tu l'as déjà rencontré ? s'intéresse mon père.
– Il m'a déposée à mon appartement la semaine dernière, me précipité-je.
– Comment est-il ?
– Mon âge, brun, les yeux bleus, du genre sportif, répond Carl.
– Ton âge ? Cassie, il est trop vieux pour toi !

Carl blêmit un instant. En tout cas, c'est ce que je pense voir avant qu'il ne me lance :

– Je suis du même avis.

Ted est trop vieux pour moi, mais toi, tu ne l'es pas assez pour que je te branle ? Il ne perd rien pour attendre.

– Je ne vois pas en quoi l'âge poserait problème.
– C'est une question de… maturité.

Je crois surtout qu'il est terrorisé à l'idée de me voir avec un homme !

– Au contraire, les statistiques prouvent que les hommes prennent leurs responsabilités autour de

la trentaine.

– Avec des filles de leur âge et qui ont de l'expérience.

– Papa !

– Stop, Cassie.

Son ton intransigeant me fait me raviser. Il est la seule personne à qui je ne tiens pas tête, qu'importe qu'il ait tort ou raison. Comment en sommes-nous arrivés là ? Ma vie sociale. L'intervention de Carl. Ma pseudo-relation avec Ted. Ma pseudo-vie sexuelle. OK. Seulement des suppositions… Je souris naïvement.

– De toute façon, je ne crois pas avoir dit une seule fois depuis le début de notre conversation, que j'étais intéressée…

– Parfait, alors ! s'exclame-t-il en se levant.

Il me colle un bisou affectueux sur le front. Sujet clos. Je devrais être rassurée, pourtant je ne le suis pas. C'est la panique dans ma tête. Un tas d'hypothèses se mettent en place.

Et si Carl et moi, ça allait plus loin, et si Ted était mon alibi pour garder Carl, et si Carl cherchait autre chose pour une fois qu'un simple plan cul. La même conclusion me fait trembler : ça serait le chaos dans notre famille. Mon père ne serait jamais d'accord, pas seulement parce que c'est Carl, mais aussi parce qu'il a dix ans de plus que moi. Je détruis en un claquement de doigts ma promesse, dorénavant je vais rester audacieuse jusqu'à la fin de mes jours. Je dois faire une croix sur Carl. Et certainement rester vierge encore un peu plus longtemps… Je ne vais jamais tenir.

***

Des cernes de dix mètres de long, un teint blafard et les yeux bouffis, j'ai une mine affreuse. Et j'ai osé sortir ainsi ce matin. Une chance pour moi, Ted était absent, aujourd'hui. Gastro-entérite. Nous avons communiqué par mail toute la journée. Entre deux vomis, il a validé mes articles à paraître dans le prochain numéro du journal. *Mes* articles. Seul mon nom sera annoté en fin de paragraphe. C'est aussi le seul moment de réjouissance depuis une éternité. Je pense dormir avec mes articles en guise d'oreiller cette nuit. Qui sait ? Peut-être que ça m'aidera à trouver le sommeil ?

En attendant, je me fais violence pour ma séance de yoga avec Oceana. Ça ne peut m'être que bénéfique. Je me souviens de l'état de léthargie dans lequel j'étais la semaine dernière en sortant de mon premier cours, et j'aime à penser que je vais retrouver cette sensation de vide.

D'ailleurs, il est hors de question que je rejoigne Carl chez eux après la séance. Je demanderai à Oceana de me ramener à mon appartement. Vidée. L'esprit libre. Le corps lourd mais le cœur léger ! Je veux éviter au maximum de me retrouver seule avec lui. Le retour de chez nos parents, hier soir, était une torture. J'ai fait mine de lui en vouloir, et n'ai pas pipé mot de tout le trajet. *Je ne pouvais pas lui expliquer les raisons de mon silence.* Je suis capable de lui dire que je rêve de lui, qu'il m'obsède, que j'ai envie de faire un million de choses avec lui, que je le désire, mais je suis incapable de lui dire que ce que nous faisons peut être lourd de conséquence. Pourquoi ? Parce qu'il

comprendrait que j'attends de lui des choses qu'il ne peut pas me donner. Une relation.

Je prends une grande inspiration et m'arme d'un sourire indestructible en pénétrant dans la voiture d'Oceana.

– Salut !
– Salut Cassie, comment ça va ?

Je m'attache tout en répondant :

– Très bien. Et votre week-end ?
– Fantastique ! Ça faisait une éternité que je n'avais pas vu la neige ! Et surtout une éternité que nous n'avions pas passé un moment tous les deux. Rick a touché dans le mille ! Ça rattrape largement les dauphins de Carl…

Alors que son excitation était presque contagieuse, sa dernière phrase me laisse dubitative. Depuis quand, Carl, fait-il des trucs gnangnan avec les filles ? J'ai du mal à concevoir : Carl courtiser une femme, Carl dans un resto avec elle, tous les deux devant un coucher de soleil, alors Carl nageant dans l'océan… je cligne des yeux et répète :

– Les dauphins de Carl ?

Oceana pile abruptement devant le feu tricolore. J'ai la certitude de l'avoir déstabilisée une fraction de seconde. Elle affirme, d'une voix contrôlée :

– Rick a tendance à être possessif et un brin jaloux. L'épisode des dauphins avec Carl a marqué son esprit au fer rouge, il était persuadé que rien d'autre ne pourrait surpasser ce moment.

Pourquoi Rick a-t-il laissé Oceana avec Carl ? Je ne comprends rien. *Ne pas poser de questions. Ne pas poser de questions…* Carl n'est plus mon problème ! Je minaude :

– Ça devait être fantastique.
– Ça l'était.

Le feu passe au vert. Elle redémarre sans détacher son regard de la route, son sourire ne faiblit pas. Oceana maîtrise à la perfection l'art de la manipulation et du self-control. Fait chier ! Je tente de me concentrer sur la route à mon tour. Je m'agite sur mon siège, me mets à mémoriser la couleur de toutes les voitures que nous croisons. Résultat : en deux minutes, j'ai aperçu 62 % de voitures blanches et je suis tout autant rongée par l'envie d'en savoir plus. Je soupire et parle finalement :

– Oceana, tu sais que je n'ai pas beaucoup d'amis. Ça n'est pas seulement parce que je dis n'importe quoi. C'est aussi parce que j'ai tendance à me mêler des choses qui ne me regardent pas. Pour moi, tout problème a une solution. Et quand je t'entends parler de Carl, je vois un problème pour lequel je cherche à trouver une solution…

Ses doigts s'agitent sur le volant mais son sourire s'agrandit.

– Il n'y a pas de solutions à trouver ici, affirme-t-elle. Carl est mon ami. Rien d'autre.
– Pas pour lui.

Cette fois-ci ses lèvres tremblent. Je ne suis pas loin. J'ai l'impression de jouer au chaud-froid avec Carl, comme lorsqu'il s'amusait à cacher mes bouquins de science. J'ai toujours gagné.

– À un moment donné, peut-être, mais aujourd'hui, il ne me voit pas autrement que comme la femme de son meilleur ami.

Sa phrase fait son chemin. Nouveau problème : Carl était-il amoureux d'elle ? L'est-il encore ? Je ne comprends décidément rien.

– Tu lui as glissé entre les doigts.
– Je n'ai jamais été entre ses doigts. À l'époque, j'étais attirée par Carl. Qui ne le serait pas ! (Elle m'en dira temps). Mais si je me retrouvais dans ses bras, c'était seulement pour rendre jaloux mon imbécile de mari ! Sauf que Carl a vu en moi la fille avec qui il pourrait apercevoir un avenir.
– Tu lui as donné de faux espoirs.

Est-ce que je viens réellement de parler à voix haute ? Oups. Au lieu de m'assener d'un regard noir, ses yeux se voilent. J'ai l'impression d'avoir dit tout haut une vérité qui la bouleverse. Son visage se crispe de douleur.

– Et je m'en voudrais toute ma vie s'il reste célibataire jusqu'à la fin de ses jours.
– Ça n'est pas ta faute s'il ne cherche pas à rencontrer la bonne personne. C'est Carl, on le connaît.

Elle me sourit, certainement réconfortée.

– Je lui ai présenté des tas de filles dans l'espoir de le voir, enfin, avec quelqu'un. De tous types : blondes, brunes, médecins, sportives… rien ne va. Ou, en tout cas, il ne voit pas autre chose qu'un plan cul potentiel. Finalement la seule personne qu'il voit régulièrement hormis toi, c'est Emy.

Je comprends à son sourire en coin le réel sens de l'expression théâtrale : le renversement de situation. Et tout ça grâce à un prénom : *Emy*. Mes veines ébranlent mes tempes et je me mets à suffoquer. Je suis chamboulée. Je n'ai jamais entendu ce prénom de la bouche de Carl. *Jamais*.

– Tu ne me demandes pas qui est Emy ? demande sciemment Oceana.
– Je devrais ?

Ma voix me trahit. Frêle, faible. Je suis foutue, pas besoin d'être intelligente pour comprendre que *Emy* fait mal…

– Cassie, Emy est ton problème. Je ne suis pas stupide. Et je ne te juge pas. On sait toutes les deux

que Carl n'est pas ton vrai demi-frère.

Je me fous de ce qu'elle suggère – que Carl et moi puissions avoir une relation. Mais je tique – comme d'habitude – sur le lien qui nous lie.

– Il n'y a pas de vrai ou de faux. Carl est seulement le fils de Martha !

Elle secoue la tête rejetant ma remarque affable.

– Est-ce que tu veux savoir qui est Emy ?
– Carl n'a pas d'amie fille. J'en conclus qu'Emy est un plan cul.
– Au moins une fois par semaine. Qu'importent le jour et l'heure mais jamais le week-end.

C'est de pire en pire. Je pensais tout connaître sur ses règles en matière de sexe, sur *lui*. Je me suis trompée. Je crois que s'il existait un mot plus fort que la jalousie, ce serait celui qui qualifierait l'état dans lequel je me trouve maintenant. Je suis une idiote. En passant quasiment toutes mes soirées avec Carl depuis plus de deux semaines, j'en avais presque oublié qu'il était un homme à petites culottes. Un professionnel de la séduction et du plaisir féminin. Qu'est-ce que je pensais ? Qu'il m'était exclusif ? J'ignore le poignard qui traverse ma poitrine et demande finalement :

– Tu connais Emy ?
– Non. Je te rappelle que je suis la femme de son meilleur ami. Même Rick ne l'a jamais vue. Tu l'as dit toi-même : c'est son plan cul, rien d'autre. Elle ne sera jamais sa petite copine. Sinon, elle le serait déjà, tu ne crois pas ?

Je n'en sais rien. Je ne sais plus rien. Mon QI s'apparente à celui d'une moule. Je suis incapable de réfléchir, ni même de savoir l'état dans lequel je me trouve. En colère ? Contrariée ? Déçue ? Ou simplement jalouse ? La seule chose qui reste inébranlable : c'est ma mémoire eidétique. Le pourcentage de voitures blanches a atteint les 70 % et je n'en ai rien à foutre !

12

Carl

Les nuages sont denses. Si denses qu'il fait déjà nuit noire alors qu'à cette heure-ci de la soirée, habituellement, le soleil baigne le ciel de nuances orangées. Il va pleuvoir. Bientôt. C'est une question de temps.

– Tu cherches des réponses dans le jardin ?

Je me retourne lascivement vers Rick.

– Je te demande pardon ?

Depuis quand est-il revenu de la cuisine ? À en croire la bière devant lui, à moitié vide, depuis un bon moment.

Son regard soucieux me fait me ressaisir. Je décampe de devant la baie vitrée et le rejoins pour m'asseoir dans le canapé en face de lui.

– Je t'ai demandé si tu avais revu la campagne publicitaire de Graphik, pour l'ouverture du club ?

Ah, Graphik ! Ouais.

– Demain. J'ai rendez-vous demain avec eux.
– Je sais ça. Mais est-ce que tu as vu les maquettes ?

Un fond vert amande. Pétillant. Comme les yeux de Cassie.

– Belles couleurs.
– C'est tout ?
– Qu'est-ce que tu veux que je te dise d'autre ?
– C'est quoi ton problème ?

Cassie qui me fait la gueule. Pas de nouvelles depuis je l'ai déposée, hier soir, dans une ambiance glaciale.

– Il n'y en a aucun, réponds-je finalement.
– On s'est vus toute la journée, on a parlé de tout et de rien, et tu n'as pas employé le mot « queue », « chatte » ou « cul », une seule fois. Tu as un problème.

Je soupire. Si ce n'était que mon manque de conversation d'ordre sexuel… je ne trouve

d'engouement à rien ! Je n'ai même pas sorti ma planche ce matin. Rien ne sert de tourner dix fois autour du pot, Rick est mon meilleur ami, je peux tout lui dire. *Presque tout*. Je garde pour moi ce qui concerne sa femme. Quoiqu'en ce moment je n'aurais pas grand-chose à lui cacher. Je ne sais même pas à quand remonte ma dernière pensée pour Oceana.

– Cassie, lâché-je.

Il ne paraît pas surpris de ma réponse. Suis-je à ce point différent depuis que je la fréquente ? Aucune idée.

– Elle a trouvé quelqu'un ?

Enfoiré. Il sait où tacler.

– À part ce type qui lui tourne autours au boulot, pas que je sache.
– Bien. Avec un peu de chance tu vas pouvoir retrouver ta liberté.

Il lève sa bière pour trinquer. Qu'il aille se faire foutre.

– Les mots Cassie et liberté ne peuvent pas s'employer dans la même phrase.
– À cause de James ?

Ouaip. Dans le mille. Je grogne de frustration en me remémorant leur divergence de point de vue sur la maturité des hommes de 30 ans. C'était ma faute. Et encore une fois, Cassie n'a pas su tenir tête à son père. Pourtant je pense mieux valoir qu'un adolescent.

– Pourquoi j'ai envie de braver l'interdit ?

Il cligne des yeux puis boit quelques gorgées de bière. Je le laisse réfléchir, comprendre que ça n'est plus une partie de rigolade, que je ne réponds pas simplement à la demande de Cassie – de l'initier, de la rendre désirable – mais que j'y prends aussi du plaisir. Je l'aide :

– Cassie est une femme…

Enfin, il lève les yeux au ciel.

– Qu'importe que ce soit une femme, c'est Cassie !

Je lui montre mon majeur en guise de réponse.

– Tu n'en fais qu'à ta tête, rajoute-t-il. Tu ne te demandes jamais si tes actes auront des conséquences.
– Elle est majeure, et ça n'est pas ma vraie demi-sœur !
– Tu ne vois que ce qui t'arrange ! C'est comme pour les filles. Tu leur proposes de baiser sans lendemain. Certaines sont assez fortes pour te dire non, les autres pensent pouvoir te faire changer d'avis en une nuit. En réalité, elles trouvent un lit vide, la capote pleine de ton foutre dans la poubelle

et leurs larmes pour se maudire de t'avoir cédé. Tu ne te demandes jamais ce qu'elles deviennent ?

Non parce que la situation était claire avant même de baiser. Est-ce qu'Emy vit ce genre de choses toutes les semaines depuis un an ?

– Rick, je te jure qu'il ne s'agit pas de ça. Je passe mon temps à me poser des questions avec elle ! Nous nous sommes embrassés !

Elle m'a branlé, putain !

– Oh merde. Tu as embrassé Cassie.
– Ouais. Mais elle n'est pas l'emmerdeuse renfermée et complètement toquée de mes souvenirs. La Cassie que je vois tous les jours est marrante, intelligente, charmante, pleine de vie, entreprenante et…

Bordel. À l'instant où je prononce ces mots je me rends compte à quel point je suis stupide. La vérité me saute aux yeux. J'ai envie d'elle à en crever et je ne parle pas de sexe. Je la veux, simplement. Aujourd'hui, demain, et les jours qui suivront.

– Et ? demande Rick dans un gloussement.

Et je n'ai jamais autant désiré posséder une fille. C'est bien au-delà de ce que je ressentais pour Oceana. En tout cas, j'ai l'impression que ma frustration pour la vanille de Rick était futile et dérisoire comparée à ce que je ressens aujourd'hui. Cassie m'a soigné d'Oceana et rien ne pourra me soigner d'elle. Notre histoire n'a pas encore commencé qu'elle est déjà vouée à l'échec. *Elle veut s'amuser, rencontrer du monde, c'est la fille de James, et j'ai dix ans de plus qu'elle.*

– Et je suis dans la merde, dis-je finalement.

Je me passe la main sur le visage. Je transpire de dérision. Je ne vois aucune solution. Je n'aperçois pas la réaction de mon meilleur ami mais je l'entends. Il explose de rire.

– Oh putain Carl ! Je me languis qu'Oceana rentre pour le lui dire !

Il a compris. Je suis amoureux de Cassie et je ne peux rien y faire !

– Va te faire foutre, grogné-je.
– Une fille t'a enfin mis le grappin dessus. Et le pire c'est que tu n'as même pas consommé !

Il rit de plus belle. Non. Le pire c'est qu'elle m'est interdite.

– C'est ça, fous-toi de ma gueule !
– Plutôt deux fois qu'une !
– Ferme-la, elles sont là.

En effet, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Je n'attends pas pour me retourner, je veux la voir.

Le legging d'Oceana n'a plus aucun pouvoir sur moi. Ma seule attraction aujourd'hui, c'est Cassie. Mes yeux guettent quelque chose qui tarde à venir. Oceana nous rejoint. Seule.

– Vous êtes bien silencieux…
– Où est Cassie ?

Comme d'habitude, elle rejoint les genoux de Rick.

– Elle voulait profiter que son corps soit encore inondé d'endorphine, pour essayer de dormir. Ce sont ses mots.

Je regarde Rick et lui demande, complètement abasourdi :

– Ça veut dire quoi ?
– Qu'elle préfère une séance de yoga à toi, mec.

Elle m'évite. Je ne suis pas stupide mais je voulais confirmation. Je suis au bord de l'explosion, je peste contre moi-même :

– Fais chier !

Est-ce que j'ai tout fait foirer ? Je me lève et fais les cent pas devant le regard intrigué d'Oceana.

– Vous m'expliquez ? demande-t-elle.

Je l'ignore et m'adresse à Rick. Je n'ai aucune envie de reprendre depuis le début. Trop long ? Trop douloureux ? Trop peur de son jugement à *elle* ?

– Je pense qu'elle m'en veut pour hier soir.
– Tu l'as embrassée de force ? s'écœure-t-il.

Il ne comprend vraiment rien !

– Tu as embrassé Cassie ? s'étonne Oceana.
– Oui et non… bien sûr que non je ne l'ai pas forcée ! Hier soir, j'ai balancé à son père qu'elle était sortie au resto avec le type de son boulot.

Rick murmure à sa femme qu'il lui expliquera plus tard puis me revient :

– Cassie n'a pas dû apprécier.

Rares sont les fois ces derniers temps où elle me regarde avec amertume. Uniquement quand je la traite comme une gamine. Et ses yeux vifs et perçants d'hier soir m'ont glacé. *Elle n'a pas apprécié.* Que pensait-elle ?

– Je n'avais pas de mauvaises intentions. C'était pour la sortir d'un mauvais pas. James posait

trop de questions. Il s'inquiète en permanence pour la vie sociale de sa fille ! Cassie a passé sa jeunesse dans des cahiers !

– Tu voulais surtout te racheter une conduite auprès de lui, du style : « je l'ai embrassé mais je la surveille comme tu me l'as demandé ! ».

– Bien sûr que non !

Je ne suis plus dans le camp de James depuis longtemps. Depuis nos jeux de séduction ? Depuis que je sais qu'elle a une paire de fesses fantastique et qu'elle porte des soutifs ? Je n'en sais rien. Mais je ne dois plus rien à James. Je l'épie et prends soin d'elle uniquement parce que je la désire. Hier soir, j'ai agi comme un grand frère attentionné alors que je suis fou de jalousie quand elle parle de ce Ted. Rien d'autre.

– Qu'elle t'en veuille, c'est une chose, intervient Oceana. Mais de là à t'en vouloir pendant deux jours, si tu veux mon avis, il y a autre chose.

Si elle a raison, je n'ai qu'une seule chose à faire : le lui demander.

***

Il pleut fort. Des gouttes d'eau, de la taille d'un mammouth, s'abattent violemment sur ma Jeep et font crépiter mes oreilles. C'est assourdissant et aliénant, mais je ne bouge pas. J'ai coupé le moteur depuis un bon quart d'heure. Je suis pétrifié sur mon fauteuil, les yeux rivés sur l'appartement de Cassie. Éteint. Pas une seule lumière ne perce la nuit. Elle doit dormir mais je n'arrive pas à me décider à partir.

Je devrais monter, m'excuser, parler. Mais ça supposerait de la réveiller. *Elle voulait dormir.* C'est ce qu'elle sous-entendait avec ses endorphines. Est-ce un prétexte pour m'éviter ? Ou est-ce qu'elle a réellement besoin de s'épuiser pour dormir ? Comme moi ?

Dans ce cas-là, le manque de sommeil est partagé. À tel point que si j'arrivais à dormir tout au plus quatre heures par nuit ça serait jouissif ! Muscu à vingt-trois heures, émission soporifique à la télé jusqu'à la douche bouillante d'une heure du matin, puis froide deux heures après. C'est mon programme de la nuit depuis plusieurs soirs. Je pense à tout. À rien. Beaucoup à Cassie en réalité. Avant sa branlette, à trouver des excuses pour passer la voir, un nouveau jeu pour la taquiner. Maintenant ? À la saveur qu'elle aurait dans ma bouche, à la chaleur que je ressentirais entre ses jambes, à la douceur de ses seins entre mes paumes… et merde j'ai encore la trique !

Je me décide enfin à faire quelque chose. Envoyer un message. Au pire, si elle dort, elle l'aura demain matin au réveil et elle me trouvera momifié dans ma caisse.

[Les endomorphines sont sécrétées
dans diverses conditions,
pendant l'orgasme par exemple.]

Merci Google et pas Caroline, mon professeur particulier du lycée, qui m'en a plus appris sur le

corps des femmes que sur la biologie. Oh merde. Rick a raison je ne me suis jamais soucié des conséquences de mes actes. Ma mère dépensait nos économies pour que j'obtienne des résultats satisfaisants à l'école, et moi, je perfectionnais ma pratique de la langue…

Mon téléphone sonne l'arrivée d'un message. C'est elle.

[Tu es rentré ?]

Elle ne rebondit pas sur ma remarque, ne me demande pas si je suis tout à coup devenu intelligent.

Je réponds.

[Non.]

Je fixe ses fenêtres. Toujours aucune lumière dans l'appartement. Est-elle dans son lit ? Message :

[OK.]

C'est de pire en pire. Je précise :

[Je ne suis plus chez Oceana et Rick.]

Je prie pour qu'elle me demande où je suis ! Je connais déjà ma réponse : *en bas de chez toi comme un con*. Que dira-t-elle ? Comprendra-t-elle à quel point j'ai envie d'être avec elle ? Elle répond.

[Bonne soirée.]

Je reste interdit devant mon écran. Cassie ne peut pas m'envoyer ce genre de chose. C'est impossible. Pas après ce que nous avons vécu samedi soir. Je ne peux pas croire qu'elle n'ait rien ressenti. Ce brasier n'était pas à sens unique, c'était partagé, puissant. Un autre message arrive.

[Mon taux de cortisol est au plus bas.]

Bordel Caroline, pourquoi tu ne m'as pas repoussé pendant les cours de science !

[Je ne comprends pas un mot à ton charabia.]

[Où es-tu ?]

Je ne sais pas comment prendre son dernier message. Colère ? Réel intérêt ? Politesse ? La lumière s'allume dans son appartement. La cuisine. J'ai le cœur qui court un marathon et les doigts tremblants. Je ne prends plus la peine de réfléchir. J'assumerai les conséquences. Pour une fois.

[Je suis en bas de chez toi.]

Je compte les secondes. Un… je me force à respirer, évite d'imaginer sa réaction. Cinq…

réfléchit-elle à une réponse ? Dix… mes yeux naviguent entre mon écran et l'appartement. Toujours pas de réponse. Vingt… l'attente est insoutenable. Une minute… j'ai joué au con. Je cesse de compter.

Je m'apprête à lui dire bonne nuit quand la lumière du hall s'allume. Je saute de mon véhicule sans réfléchir et rejoins la porte d'entrée d'un pas pressé.

Je suis trempé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. La porte s'ouvre sur Cassie. Une natte sur chaque épaule, son éternel pyjama rose bonbon déformé, c'est du Cassie tout craché. Simple, rien de sexy, juste l'essentiel pour dormir à son aise. Et pourtant, elle est belle avec ses mèches rebelles autour de son visage, ses yeux verts perçants et une bouche pulpeuse. Je craque pour ce bout de femme. Son parfum fleuri m'étreint comme une caresse rafraîchissante, j'ai l'impression de respirer pour la première fois. Pourtant je ne suis pas soulagé. Mon cœur s'acharne dans ma poitrine, je tremble d'appréhension. Je prie pour qu'elle pense que c'est à cause de la pluie qui s'abat sans vergogne sur ma tête. Elle me dévisage, impassible.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Son ton n'a rien d'un reproche, elle est intriguée.

– Je suis désolé pour hier soir, je n'aurais pas dû parler de Ted à ton père.

Elle lève les yeux au ciel et hausse les épaules.

– C'était stupide mais je ne t'en veux pas.

Je ne me sens pas soulagé pour un sou. Elle croise les bras sur sa poitrine et évite mon regard. Sa gêne est contagieuse. J'ai même la certitude qu'elle a reculé d'un centimètre. C'est un supplice. Je veux la frôler, la sentir contre moi, l'entendre rire et répondre à ses questions sur les hommes et les femmes.

– Alors pourquoi m'évites-tu ?
– Parce que j'imagine les conséquences si nos parents venaient à apprendre ce qu'il s'est passé entre nous.

Elle a raison. Ça serait une catastrophe. Je suis incapable de lui répondre les yeux dans les yeux. Je m'essuie le front dégoulinant et lâche un « OK » sans entrain.

– OK ? reprend-elle.
– Non. Je ne le suis pas. Je déteste l'idée d'arrêter là.

Elle peine à dissimuler un sourire face à mon aveu. Mes cellules crépitent, sa joie me contamine. *Elle pense comme moi*. Je fixe sa bouche, attiré, hypnotisé. Il y a trois jours que je ne l'ai pas touchée. Douce, humide et brûlante, j'ai envie de l'embrasser.

– Alors quoi ? Juste du sexe ? Juste une amitié poussée ? demande-t-elle.
– Ouais. Nos parents ne sont pas censés l'apprendre.

Encore une fois je préfère ignorer les conséquences. Mais j'ai la certitude que c'est la meilleure chose à faire. Ça ne peut pas être autrement. Je serais prêt à la kidnapper pour vivre cette histoire. Ses yeux se voilent. Ma réponse la bouleverse. À quoi pense-t-elle ? Qu'ai-je dit de si terrible ?

– Je ne sais pas si…

Sa phrase reste en suspens, sa bouche se referme et elle soupire. Je ne peux plus retenir ce que je ressens. Qu'importe ce qu'elle en pense, il faut que ça sorte. Elle pourra rire, s'étonner ou bien me rejeter, je ne peux plus attendre.

– Cassie, je n'ai jamais autant désiré une fille que toi. *Jamais*.

Aucune réaction. C'est la plus grosse claque de ma vie. Si grosse, que je doute que volcan puisse exploser avant longtemps ! Je suis comme son taux de cortisol. Bas. Très bas.

– Cassie, quand un homme t'avoue que tu es l'objet de tous ses rêves, tu ne peux pas rester silencieuse.
– Tu montes ?

Mon cœur s'emporte. Je ne suis pas certain d'avoir bien entendu.

– Je quoi ?

Elle lève les yeux au ciel, un sourire fixé sur les lèvres puis m'attrape par la chemise pour m'attirer dans le hall.

– Je t'invite à monter chez moi.

Finalement volcan va reprendre du service ! C'est le plus beau jour de ma vie. Non, c'est faux mais ça pourrait le devenir.

– J'aimerais comprendre ?

Elle essuie sa main sur son pantalon rose.

– C'est ma réponse à ton aveu. J'ai *envie* que tu finisses la soirée avec moi.

Je la fixe, interdit. Elle n'a pas dit « chez moi » mais « avec moi ». Suis-je devenu parano, ou la nuance est de taille ? Elle referme la porte derrière moi, puis entame les premières marches. Elle ne semble pas changer d'avis.

– Si je monte, je ne pourrai pas me retenir de…
– Je sais, me coupe-t-elle, et ça n'est pas une mauvaise chose. J'aime passer du temps avec toi et

je ne veux pas que ça change.

Je me secoue et la rejoins dans les escaliers. J'ai une terrible envie de la retourner et de l'embrasser. Juste une fois. *Impossible*. Des tonnes de fois. Je la soulèverais et la porterais pour les dernières marches.

– Ça ne changera pas, certifié-je.

Oh bordel non. Je ne laisserai jamais Cassie me glisser entre les doigts.

13

Cassie

« Pendant la Première Guerre mondiale, les agents secrets britanniques utilisaient le sperme comme encre invisible pour leurs missives. »

Je dois rêver. Carl est dans mon appartement *et* il me désire. Bon Dieu, c'est certain, je suis en plein rêve en pensant aux nouvelles tangentes : il est trempé, beau, sexy, sur mon parquet, et il n'a jamais désiré une fille comme il me désire *moi*. J'avoue avoir du mal à y croire. Je n'ai rien de particulier, si ce n'est un QI largement supérieur à la moyenne et un hymen. Surtout un hymen. Merde. Est-ce que c'est ce soir ? Le *grand soir* ?

Ce jour ne devrait rien avoir de particulier. Les femmes passent à la casserole depuis la nuit des temps, les relations sexuelles ont toujours existé et ça n'est que l'union de deux corps. Un pénis et un vagin, biologiquement compatibles et faits pour s'entendre. *C'était* ma vision des choses. C'était. Je n'ai jamais été troublée à l'idée de perdre ma virginité, ne pensais pas avoir à marquer la date dans un calendrier, pour moi c'était un passage obligatoire comme un autre, un rodage de moteur pour pouvoir pratiquer. Pourquoi est-ce différent ? Parce que c'est Carl ?

Je n'ai même pas été capable de l'éviter plus de vingt-quatre heures ! Ma conscience a pourtant un plaidoyer bien monté. Emy, ses mensonges, nos parents, notre famille. Je suis lâche et, comme toutes ces filles, entichée de Carl. Et j'adore…

« Ça ne changera pas ». Faut-il que je lui démontre par A + B que les choses ont déjà changé ? Lui, chez moi ce soir. Moi, ne voulant plus m'amuser si ce n'est avec lui. C'est ce qu'il pense ? Qu'il sera simplement mon ami poussé ? Mon professeur ? Est-ce que je devrais lui dire qu'il y a autre chose ? Oui. Mais pour l'heure, mon subconscient, se sert d'un mécanisme de défense : le déni. Pas d'hymen, pas d'aveu, pas de problème, uniquement la flaque d'eau qui grandit autour de Carl. Et ça m'arrange. Je le stoppe dans l'entrée :

– Pas plus loin ! Tu vas m'en foutre partout !

Je me hâte de récupérer une serviette dans la salle de bains.

– À qui la faute ? Tu m'as laissé moisir sous la pluie.

Par pure vengeance. *Casse, Emy.* Il accumule les erreurs sans le vouloir. Mais c'est un homme, non ? Je ne sais pas pourquoi mais leur cerveau n'est pas calibré pour la délicatesse.

– Tu n'aurais pas moisi, réponds-je. Il aurait fallu un taux d'humidité aux alentours des 45 % et le tien était largement supérieur à 90 % !

Comme ma culotte actuellement. Il rit et je prends le temps de le regarder en le rejoignant dans l'entrée. Il a ôté chaussures et chaussettes. Ses cheveux sont trempés mais tout ébouriffés. Il pue l'homme outrageusement sexy. Sa chemise blanche quasi transparente lui colle à la peau, galbant d'autant plus ses muscles. Mon Dieu, je vous en prie ne me réveillez pas, je ferais tout ce que vous voudrez ! Il me sourit. Comblé que son image me plaise. Du Carl tout craché. *Enfoiré.*

Je réduis la distance entre nous et lui tends la serviette. Il la récupère et se sèche la tête grossièrement, ses pupilles noires rivées aux miennes. Son regard est nébuleux mais je le perçois indécent, ardent. Mon corps réagit au quart de tour. Ma peau se pigmente de frissons et mon cœur augmente la cadence. *Nous sommes seuls et, à la différence de lundi soir, je ne refoulerai pas mes envies.*

– À quoi penses-tu ? demandé-je

Il roule la serviette sur ses épaules.

– À ce que je fais ici. À ce que tu attends de moi.

Que tu me fasses chavirer. Que tu me fasses oublier que nous avons des points communs dévastateurs. Que tu me fasses espérer être quelqu'un d'autre. L'espace d'une nuit. Parce que je le sais, demain matin, tu seras parti. Nouvel emploi du mécanisme de défense – le déni – mais au moins j'aurai eu ce que je veux !

– Je n'ai pas bu une goutte d'alcool, je ne suis pas capable de répondre à ta question avec franchise.
– Pourquoi ?

Ma réponse semble lui faire l'effet d'une gifle. Sa mâchoire se tend et son regard se voile. Il ne se rend pas compte à quel point il me chamboule. Avec lui, je ne me suis jamais autant sentie vivante et pourtant je tremble comme une feuille morte à l'idée de le toucher. Je m'apprête à lui avouer qu'il m'impressionne quand il reprend :

– Tu n'as jamais eu de problèmes pour parler de sexe avec moi.
– Parce qu'à l'époque nous jouions. Là, nous ne sommes plus dans l'hypothétique. Si je te demande de m'embrasser, tu le feras n'est-ce pas ?

Sa bouche s'anime d'un putain de sourire. Moi, je jubile. Je me réjouis de l'emprise qu'ont mes mots sur lui.

– Je ferai ce que tu veux, Cassie. *Tout* ce que tu veux.

Et il pourrait se réjouir de l'effet qu'ont les siens sur moi : mon sexe pulse, mon ventre se tend. Il ressemble à un site de nucléation. Vous ne voyez pas ? Le fond d'une casserole d'eau qui frémit avant ébullition. Mieux ?

Je me rends compte à ses yeux sur ma bouche, que je me lèche les lèvres.

– Jouons, reprend-il. Qu'est-ce que tu dois faire en premier ?

Jouer… C'est notre truc à tous les deux. Séduire l'autre, endosser un rôle, mais ce soir je ne joue plus. Je ne veux pas apprendre pour devenir implacable, je veux simplement être avec mon professeur.

Il se rapproche d'un pas et son torse se colle à mon pyjama ridicule. L'eau traverse sans difficulté le coton jusqu'à mes seins qui se dressent instantanément. Je suis prise d'un vertige tant c'est plaisant. Je me retiens à sa chemise. Mes yeux glissent lentement jusqu'aux siens. J'ai la trouille et pourtant je me souviens comme tout était simple lorsque je me contentais de poser des questions.

– Tu es trempé, constaté-je pour cacher mon malaise. Est-ce que les hommes aiment les femmes entreprenantes ?
– C'est mon cas. Quelle est ton idée ?

Je me mords la lèvre et prends mon courage à deux mains.

– T'enlever ta chemise. Te déshabiller. Mais c'est gênant.
– Non. C'est excitant.

Et l'entendre le dire l'est encore plus. Il s'accroche aux bords de la serviette, de part et d'autre de ses épaules pour me laisser le champ libre. Je me rends compte à quel point je suis stupide de me sentir gênée. C'est Carl et il me connaît mieux que quiconque. Je ne pourrais le faire avec personne d'autre. Ça, et le reste. Mes doigts tremblent pour le débrailler, plus par excitation que par appréhension. Comme samedi soir, mes cellules s'échauffent devant mon audace. Je défais le bouton le plus bas sans difficultés. Et remonte habillement le long de la couture. Son torse se gonfle quand je fais glisser mes doigts jusqu'au second. Ses abdominaux se tendent quand je remonte jusqu'au troisième. Il a raison c'est excitant, pas seulement de le faire, mais de constater le pouvoir qu'on a sur l'autre.

– Prends ton temps, dit-il.

Il se penche sur moi, murmure à mon oreille un « fais-moi languir » qui me fait frémir. Bon Dieu, la seule chose dont je me languis c'est d'être l'un contre l'autre !

– Pourquoi ? Le but est seulement de te déshabiller…

Il embrasse ma joue, mon cou, je me presse sur le quatrième. J'ai fait la moitié…

– Faux. Je bande déjà.

Son bassin se colle à mon ventre et je le sens. Dans ma tête se dessine son merveilleux volcan. Ma mémoire eidétique ne m'a jamais semblé aussi précieuse qu'aujourd'hui. Une veine prédominante sur

le dessous et sur toute la longueur, d'autres éparses et sinueuses, un gland lisse et soyeux. Je déglutis un « Oh mon Dieu » et mes doigts tremblent sur le cinquième bouton.

Il en rit et me mord la mâchoire avant d'affirmer :

– Plus tu iras lentement, plus tu augmenteras le désir de ton partenaire.

Je ne veux que son désir à lui !

– Vous n'êtes pas tous pareils.

Le dernier bouton saute. Je glisse mes deux mains dessous le tissu trempé. Sa peau est brûlante. Ses épaules se bandent, je sens son cœur battre aussi vite que le mien dans mes paumes. Il râle contre ma joue.

– Tu crois ? ralentis, Cassie.

J'essaie de me contrôler, de faire ce qu'il me demande. Mais c'est un peu comme toucher du doigt la solution d'un problème mathématique. Je suis excitée et empressée de passer au suivant. Je fais glisser le tissu le long de ses bras. La chemise tombe lourdement sur le sol.

– Et si je n'en ai pas envie ? Et si je veux que ça aille vite…

Je repose mes mains sur ses épaules pour empêcher mes membres de trembler. Cette fois-ci l'appréhension me gagne. La prochaine étape c'est le pantalon ! Il décroche les élastiques au bout de mes nattes, passe ses doigts dedans pour les défaire délicatement.

– Nous ne sommes pas dans les toilettes d'un club, nous sommes chez toi.

Ses mains se faufilent dans mes cheveux au-dessus de ma nuque, il embrasse ma tempe, toujours trop loin de ma bouche. J'ai envie qu'il soit plus pressant, plus brutal, qu'il me morde, qu'il me griffe la peau et qu'il laisse des marques dans mon cou, sur mon buste, mes cuisses. Il n'en fait rien, il murmure :

– Donc, sauf si tu veux me mettre dehors dans cinq minutes, nous avons toute la nuit.
– Toute la nuit… Tu passes rarement la nuit avec des filles.

Mon constat semble le piquer, il se détache de moi pour m'observer.

– Jamais. Et je ne prends jamais mon temps non plus.

Je ne comprends pas tellement le sens de sa phrase. Son calme pourrait faire penser qu'il vient de me faire un aveu viscéral mais sa distance me fait douter. Est-ce seulement un constat ? Parce que je suis une amie poussée et que par définition, je dois être différente ? Parce que je suis vierge ?

– C'est déstabilisant, hésité-je.

Pour ne pas laisser le froid nous gagner, je passe mes mains le long de son torse. J'ai une terrible envie de l'embrasser, de connaître par cœur chaque partie de son anatomie aussi bien que son volcan, des cicatrices dans son dos, à la moindre particularité sur sa peau. Un grain de beauté d'un millimètre, la symétrie de ses tétons couleur auburn… Je n'en ai pas le temps. Il relève mon menton et plante ses yeux dans les miens.

– Tu ne devrais pas l'être. Au contraire. Tu devrais te sentir plus forte. Tu n'es pas les autres filles. Tu as besoin d'apprendre certaines choses, et on ne retient rien en se précipitant.

J'avais oublié que nous jouions. Sans le vouloir, sa réplique me blesse. Je n'ai plus envie de devenir désirable, si ce n'est pour lui. Néanmoins, j'ai bien trop peur qu'il détale si je lui fais part de mes sentiments. Je laisse tomber mes bras le long de mon corps et le défie pour masquer mon malaise :

– OK. Montre-moi.

Il semble déstabilisé : ses muscles se raidissent et ses yeux tremblent une fraction de seconde. Comme si jusqu'à maintenant, malgré ses revendications sur ma vitesse, c'était moi qui battais la cadence. Ainsi, il était certain de ne pas dépasser mes limites, je restais la seule à suggérer ce que je voulais apprendre ou non. Sauf que ce soir, je lui appartiens et que tous mes fantasmes sont à portée de mains. Les rôles se sont inversés mais l'enjeu reste le même. Je me hisse sur la pointe des pieds et rejoins sa bouche pour la frôler. J'y répète dans un murmure :

– Montre-moi.

Je sens ses doigts faire pression sur ma nuque, son souffle chaud sur mes lèvres. Je récupère sa main et la pose sur mon sein. Il se laisse faire. Bon Dieu Carl détient cette ridicule petite chose que je détestais jusqu'à présent et j'aime ça.

– Ô Bordel Cassie, est-ce que tu me diras d'arrêter si je vais trop vite ?

Jamais. Je hoche la tête et me presse contre lui. Son érection n'a pas faibli, sa peau me brûle à travers mon T-shirt de pyjama, et son parfum m'enivre. J'effleure une nouvelle fois ses lèvres des miennes, murmure un « oui ». Ses doigts frémissent sur mon sein mais ne bougent pas.

Il me sourit.

– Mais il le faudra, Cassie. Chaque chose en son temps. Je veux qu'on aille doucement.

J'aimerais le contredire, lui crier que je ne suis pas en porcelaine mais j'en suis incapable. J'ai tellement envie de lui que je ne dors plus depuis plusieurs jours, je ne tiens plus en place au journal et mon cortex cérébral n'a jamais été aussi affaibli. Bizarrement, là, maintenant, la fatigue a disparu. Je suis une centrale nucléaire en début d'exercice, je dispose encore de 80 % de mes ressources.

– Est-ce que tu pensais encore à moi, dimanche soir, dans ta salle de bains ?

– Oui.

Ma réponse agit sur lui comme un détonateur. Son regard s'illumine et il m'embrasse brutalement, mordille ma lèvre inférieure, la lèche, puis sa langue trouve enfin la mienne et la caresse. Sa main quitte mon sein. Je crois mourir mais ça n'est que temporaire, elle passe sous mon T-shirt et lui revient. *En vrai*. Sa peau contre la mienne. Sans tissu interposé. Je soupire dans sa bouche de bien-être.

– Bordel Cassie… À quoi tu pensais dans ta salle de bains ?

Mon cœur bat fort dans ma poitrine, mon ventre me brûle, c'est mille fois mieux que ce que j'avais imaginé. Ses doigts caressent mon téton durci. Mon sexe palpite, et je griffe son dos tant la pression est surprenante et intense.

– Tu les embrassais… Eux…

Ma voix a changé. Je ne la reconnais pas. Plus rauque, plus faible. Elle traduit l'état dans lequel il me met. Fiévreuse, passionnée. Il me dévisage.

– Eux ? Tes seins ? s'étonne-t-il.

Je hoche la tête et tente de l'attirer à moi. Il reste légèrement en arrière et me lance un regard joueur. Il passe ses deux mains sous mon T-shirt et le remonte lentement. Je cesse de respirer lorsque ses pouces frôlent la naissance de mes seins. Je me laisse faire, je n'ai plus aucune excuse, nous ne sommes pas dans le hall de l'immeuble ou dans le couloir d'un club. Ses mains passent mes omoplates. Il m'embrasse délicatement, la bouche, la mâchoire, mon oreille, ce point si sensible juste à la naissance de mon cou. Je murmure son nom pour le presser.

– Doucement, Cassie.

Même si ses mains et ses dents s'ancrent dans ma peau, sa lenteur contrôlée est un supplice. Mes tétons dénudés se serrent à son torse, je le presse contre moi. Je veux plus et je comprends ce qu'il voulait dire en parlant d'augmenter l'appétence de son partenaire. Je ne pensais pas désirer autant quelque chose jusqu'à ce jour. Je suis un cœur qui bat, des membres tremblants, une peau frissonnante et un sexe trempé. Rien d'autre.

– Je t'en supplie, Carl…

Il accède à ma demande et remonte mon T-shirt encore plus haut. Il quitte mes bras et tombe au sol. Ma poitrine à nue, je sens l'air frais de la climatisation la caresser. Carl détaille mes seins d'un regard ardent. Le rouge me monte aux joues et, intimidée, je me mords la lèvre. En temps normal, je me serais précipitée pour les recouvrir, mais je bombe le torse dans de grandes inspirations et le laisse s'approcher. C'est ce que je veux. Voir sa bouche sur mes seins. Il en attrape un, murmure un « tu es parfaite » qui me fait décoller. Il m'embrasse, nous fait reculer, descend mon cou et me soulève. Je m'accroche fermement à sa nuque comme si ma vie en dépendait. J'ai confiance en lui. Je veux

qu'il prenne tout de moi ce soir. Mon intimité, ma virginité, mes soupirs, mon désir et mon plaisir. Il nous transporte jusqu'à ma chambre et me pose délicatement sur le lit.

Bon Dieu mon cœur bat si vite que je crains l'arrêt cardiaque. *Nous sommes sur mon lit.* Appuyé sur moi, il me pousse à m'allonger. Sa bouche descend tendrement sur mon buste, il me lèche. C'est comme dans mes rêves. Je tire sur ses cheveux, dessine les muscles de son dos, le trajet d'une de ses cicatrices, et lui avoue :

– C'est beaucoup mieux que dans mes fantasmes.

Il rit à l'orée d'un de mes tétons et le lèche une fois, avant de demander :

– Raconte-moi.

Je ne sais pas si c'est l'excitation du moment ou de le voir exactement tel que je l'imaginais, mais lui avouer mes pensées n'a rien de gênant.

– Quand je me caresse, je pense que c'est toi…

Ses mains relèvent mes cuisses sur ses flancs. Son érection contre mon vagin, je me cambre pour lui faire sentir la chaleur qui m'habite, pour lui faire comprendre qu'il en est la cause. Il ne lâche plus mes seins. Je perçois parfaitement chacune de ses dents, le trajet de sa langue, la marque de ses phalanges sur chacun d'eux.

– J'imagine la sensation de tes mains sur mes seins, de ton souffle sur mes tétons et de tes doigts en moi.

Il jure et grogne, revient sur mes lèvres et m'embrasse pour me demander :

– Comment en sommes-nous arrivés là ?

Mes lèvres s'agitent seules :

– C'est le matin, tu passes récupérer des affaires et tu me trouves en train de faire des pancakes en petite culotte.

Son sexe tressaute entre mes cuisses.

– Quelle est ma réaction ?

Je le vois déglutir. Imagine-t-il tous mes mots se dessiner devant ses yeux ? Je l'embrasse et fais onduler mon bassin tout en expliquant :

– Tu te presses derrière moi, me murmures que mes fesses sont merveilleuses, que tu aurais envie de t'y glisser, que je n'ai qu'à sentir ta queue sur mes reins pour m'en rendre compte. Je la sens parfaitement, elle m'obsède et je joue la femme entreprenante et t'avoue que je n'attends que ça.

Il rit.

– Ô bordel Cassie, pourquoi est-ce si facile de parler avec toi ?

Je n'ai rien à lui répondre, je ne suis même pas certaine que ce soit une vraie question.

– C'est toi qui m'obsèdes, dit-il.

Je glisse ma main entre nous et rejoins la lisière de son pantalon. Il gémit contre ma bouche, mord ma lèvre inférieure alors que le premier bouton saute. En rêve-t-il autant que moi ? Je fais sauter le deuxième et glisse ma main dans son caleçon. Son sexe m'accueille dans un battement.

– Volcan se languissait de toi… avoue-t-il dans un souffle.

Je souris malgré moi de l'effet que je lui fais. Sa main à lui descend sur mon ventre. Mes muscles se tendent et je m'immobilise sur son membre. Il me semble que la Terre s'est arrêtée de tourner. Tout est suspendu pour ces doigts qui passent maintenant la barrière entre ma chair et ma culotte. Je ne sais même plus ni la forme, ni la couleur qu'elle a. Je n'entends plus le moteur du frigo ou le tic-tac de l'horloge. J'entends seulement Carl me dire que je suis brûlante, trempée, lorsqu'il s'insinue sans difficulté entre mes lèvres. Mon ventre se tend et je gémis son nom à ses doigts sur mon clitoris. C'est juste merveilleux. Une libération. Comme si je n'avais vécu que pour le sentir là où il est actuellement.

– Touche-moi, Cassie, m'implore-t-il.

J'essaie. Je m'active sur volcan, le fais glisser dans ma paume comme il me l'a appris et au moment où je pense atteindre la perfection, deux doigts me pénètrent lentement. Bon Dieu, je vais jouir à une vitesse fulgurante. Seulement deux doigts et je suis si proche de l'extase. Je serre fort son membre au creux de ma paume dans un gémissement incontrôlable. Lui me mord le cou sous la pression exercée par ma main. J'ai un besoin profond de lui dire :

– C'est si bon…

Ses lèvres se parent d'un sourire ravageur. Je fonds un peu plus. Il ressort dans une lenteur dévorante. Me faisant languir le moment où je serais pleine de lui encore une fois. Cette fois-ci, je m'accroche fermement à sa nuque et il m'embrasse, avant d'effectuer ce merveilleux mouvement de doigts. Je. Ne. Sais. Plus. Où. J'habite.

– Oh, Cassie, si tu savais comme j'ai envie de toi.

Son bassin oscille sur moi, sa queue glisse entre ma paume. Il baise ma main de son volcan et mon vagin de ses doigts.

– Tout ce que je me vois te faire, tout ce que j'imagine de toi.

Entre deux aveux, sa bouche ne laisse rien au hasard, mes seins, mon cou, mes lèvres. Je suis si près. Mon ventre se gorge de chaleur, mon entrejambe me brûle délicieusement. Je m'accroche à son omoplate, à sa nuque, à ses cheveux. Je me noie dans ses yeux, éloquents et ravageurs. J'aurais envie de lui dire de me déshabiller, de me prendre maintenant. Mais mon orgasme pointe. Un feu ardent croît jusqu'à ma poitrine.

– Tu y es presque Cassie, je le sais.
– Ne t'arrête pas.

Son torse glisse sur ma poitrine, ma main encercle plus fort sa queue. Ses veines se font plus dures, lui aussi n'est pas loin.

– Je veux savoir… je veux savoir si tu cries ou si tu gémis silencieusement. Je veux t'entendre me dire que c'est bon, que tu aimes ce que je te fais.

Il épie chacune de mes réactions, le visage contracté. Il m'attend et ses mots ont l'effet escompté, une déflagration me percute de plein fouet. Je laisse le feu s'épandre et je jouis. Fort. Je crie son nom et quelques mots inintelligibles. Mes yeux dans ses yeux. Mon vagin se contracte fermement autour de ses doigts, son dos me sert d'exutoire. Je le griffe sans vergogne et il me rejoint presque aussitôt.

– Oh bordel Cassie, qu'est-ce que tu m'as fait ? murmure-t-il en s'écroulant sur moi.

Je suis bien trop groggy pour lui répondre, bien que là encore, je doute qu'il s'agisse d'une réelle question. Nos corps sont poisseux, mes cheveux collent à mon front, et mes membres sont lourds. J'ai retrouvé des litres d'endorphines et je suis prête à m'endormir avec sa queue qui ramollit dans ma main, mon ventre gluant de son foutre et mon vagin comblé de ses doigts. Mais Carl se dégage et se dresse sur un coude.

– Il faut que je me nettoie, dit-il.

Il me sourit. Je ne crois pas avoir vu une seule fois ce sourire sur ses lèvres. Il n'est pas taquin, il n'est pas enjôleur. Il est seulement… heureux ? Je l'embrasse furtivement et prie pour que ma mémoire eidétique n'ait pas grillé dans le raz de marée que je viens de vivre.

Il se redresse sur ses jambes et je l'imite. J'ai du mal à tenir debout. Simultanément, nous prenons la direction de la salle de bains. Je me lave le ventre et les mains, puis vient son tour. Mon corps reprend une activité normale. Je checke dans ma tête pour m'aider à accepter que bientôt, je le verrai passer le pas de la porte : rythme cardiaque, OK. Respiration, OK. Sudation, OK.

– Je suis épuisé, dit-il en embrassant le sommet de mon épaule.

Il rejoint sa chambre. Je ramasse sa chemise, la serviette et mon T-shirt sur le sol.

– Moi aussi, réponds-je.

J’entends son armoire claquer, le bruit du tissu. Il se change. Je me débarrasse de nos affaires dans la salle de bains, et retrouve ma chambre pour faire de même.

Sitôt fait, je réalise en jetant un coup d’œil à mon lit, ce qu’il s’est passé. Je n’ai pas perdu ma virginité, j’ai encore branlé Carl, mais j’ai eu mon premier orgasme avec un homme. Avec lui. Nous avons « baisé » comme deux adolescents qui se découvrent et c’était monumental.

Qu’importe qu’il s’en aille, ce qu’il m’a offert ce soir n’a pas de mot, je suis toujours inondée d’endorphines. Mon vagin me brûle, me fait douter de l’absence de ses doigts et j’ai des images érotiques plein la tête. C’était parfait. Ça l’est encore.

Je m’allonge et ferme les yeux instantanément. Ce soir, je n’aurai aucune difficulté à m’endormir.

– Bonne nuit Cassie.

Je lutte pour ne pas ouvrir les yeux. Je ne veux pas le voir habillé, je ne veux pas me rendre compte qu’il va partir. Je me contente de répondre :

– À toi aussi.

14

Carl

C'est le bruit de l'eau qui coule qui m'extirpe de mon sommeil. J'ai l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur tant j'ai dormi profondément. Je ne sais pas à quand remonte une nuit comme celle-là. Je n'ai pas mis des heures à trouver le sommeil, et ce même si j'ai été blessé par le « bonne nuit » laconique de Cassie. J'ai quitté le pas de la porte de sa chambre, j'ai rejoint la mienne et je me suis écroulé dans mon lit. Seul. Mais complètement sonné par son odeur, son goût et ses images.

Je me lève et me masse la nuque. Ça picote. Elle n'y est pas allée de main morte. Ma peau est égratignée par endroits, je ne lui en veux pas. C'est étrange, je n'étais jamais tombé sur une fille indélicate, ou peut-être que je ne les laissais pas faire. Mais sentir les doigts, les ongles, les dents de Cassie sur ma peau m'a fait me sentir plus vivant. C'est inexplicable. J'étais avec elle, sur elle, je lui appartenais. C'est un peu comme si elle avait marqué au fer rouge au plus profond de mon être : « Carl est à moi ». Et je le suis.

L'eau cesse de couler. Je récupère un costard propre dans ma penderie et entreprends de rejoindre la salle de bains. Je loupe Cassie d'une seconde, la porte de sa chambre se referme au moment où je sors de la mienne.

Je file sous la douche. La pièce sent si fort son parfum fleuri que j'en chavirerais. Au moment où j'ouvre le robinet, des pas précipités se font entendre et la porte de la salle de bains s'entrebâille.

– C'est toi Carl ? demande Cassie.

Je ne peux m'empêcher de rire sur son ton affolé.

– Bien sûr que c'est moi ! Qui veux-tu que ce soit ?
– Il est sept heures du matin ? s'étonne-t-elle.
– Oui et je me lève…

Je me lave activement. Je ne voudrais pas louper son départ. Comment est-elle habillée ? Si elle porte une robe, ai-je le droit de regarder dessous la lingerie qu'elle a choisie. Bordel, je pars en couille.

– Oh. Je pensais que tu étais parti après que…

Sa phrase reste en suspens. Est-ce la raison pour laquelle elle m'a paru si distante après nos ébats dans son lit. Pensait-elle que je partirais ? J'ai pourtant insisté, elle n'est pas comme les autres.

Je me rince énergiquement.

– Jus d'orange et… pancakes ? demande-t-elle finalement face à mon silence.

Même si les pancakes auraient dû me rappeler de merveilleux souvenirs, je suis agacé.

– Ouais.

La porte se referme. Je sors de la douche. Elle me connaît parfaitement, elle a le QI de dix hommes réunis, et pourtant, elle n'est pas capable de comprendre que je suis fou d'elle.

Je m'habille, me brosse les dents et rejoins la cuisine. Cassie, de dos, fait cuire des pancakes. Une préparation industrielle d'après la boîte en carton sur le plan de travail. Toutes mes blessures s'envolent en découvrant sa tenue. Je ne suis plus un homme meurtri, je suis un putain d'homme jaloux.

Une robe mi-longue bleue électrique, manches trois quarts mais évasées sur les épaules. Ses mollets se profilent comme deux vagues, j'imagine leur montée sous le tissu ample. Je progresse sur ses hanches et déglutis sur son dos, dont le teint pâle dénote avec la couleur de sa robe. J'ai une terrible envie de l'embrasser, de la mordre et d'y laisser des traces afin de la forcer à détacher ses cheveux pour que personne ne la regarde comme je la vois moi. Surtout pas ce puceau de Ted.

Elle va être à sa portée toute la journée.

Le con, il va bander toutes les trente secondes ! *Ça ne me fait même pas rire*… j'ai les nerfs en pelote et je tente de chasser mon agacement en la surprenant par-derrière. Comme dans ses fantasmes. Est-ce qu'il lui est déjà arrivé de s'imaginer avec ce plouc dans les bureaux du *Miami News* ? Mes mâchoires se crispent jusqu'à sentir sa nuque contre mes lèvres. Des fleurs, de la douceur, de la fraîcheur. Je l'embrasse et encercle sa taille. Son ventre se contracte et un gémissement lui échappe. Pour moi, pas pour lui…

– Ils ne seront jamais aussi bons que ceux de ta mère, suggère-t-elle sans se dégager.

Elle retire maladroitement les pancakes de la poêle et les dépose dans une assiette. Il ressemble à tout sauf à des pancakes ! La cuisine est une des failles de Cassie. Ça n'est pas pour rien que son congélateur fourmille de plats surgelés.

– Dieu sait que j'aime la cuisine de ma mère, mais j'ai trouvé mieux…

J'embrasse sa nuque, fais glisser mes doigts sur son ventre, sur son bassin, jusqu'à ses cuisses. Je sens ma queue se durcir lentement dans mon pantalon. Je relève sa robe et murmure :

– Celle de Oceana.

Un instant j'ai l'impression qu'elle se tend. Je n'ai pas le temps de le vérifier, elle se dégage pour

attraper un verre rempli de jus d'oranges et se retourne, l'air amusé.

– Je ne savais pas que tu te faisais livrer le petit déj à domicile !

Je récupère le verre mais ne la libère pas. Elle est toujours coincée entre le plan de travail et moi. Comme à son habitude, son maquillage est simple et naturel. Un brin de Rimmel, une touche de gloss rosé, à peine si j'aperçois son fard à joues. Elle est belle. Trop belle pour aller travailler.

Devant son regard interrogateur, je clarifie la situation avant de boire :

– Oceana a vécu chez moi une semaine avant qu'Ethan se fasse opérer. C'était juste temporaire.

Elle déboutonne le dernier bouton de ma chemise, et ajuste le col. Je lui sers un regard effaré. C'est nouveau ça ? Depuis quand Cassie aime le désordre ? Elle se racle la gorge, consciente que ce détail n'est pas passé inaperçu, et demande :

– Pourquoi n'était-elle pas chez Rick ?
– Parce que Rick n'avait pas encore réalisé ce qu'il perdait.

On ne peut pas parler d'autre chose ? Avant qu'elle ne me questionne encore, je pose mon verre et me colle à elle. Je n'ai aucune envie de parler d'Oceana. Pas parce que c'est un passage de ma vie que j'ai envie d'oublier, mais parce que je suis obnubilé par la bouche appétissante qui se trouve devant mes yeux. Ma queue pulse de satisfaction et je reprends où j'en étais. Mes mains sur ses cuisses, ma bouche près de son oreille.

– Cette robe te va à merveille…

Je colle mon bassin à son ventre. Un frisson la gagne. C'est jouissif. C'était quoi son rêve déjà ? Ah oui ! Lui dire à quel point je bande pour elle ! Je n'ai pas le temps de lui signifier.

– Merci. Il faut que j'y aille, Carl, je vais être en retard.

Je m'en fiche royal, et elle ne met aucune volonté à s'échapper. Elle rejette la tête en arrière et j'embrasse son cou. Elle sent bon. Son bassin ondule sous le mien, ses mains se pétrifient sur mes épaules, et elle relève une jambe sur ma hanche. Je suis encore plus près d'elle. Je voudrais y rentrer, l'embrasser et la goûter là où elle est si brûlante et accueillante.

– S'il te plaît, Carl.

Me supplie-t-elle de la laisser partir ou de continuer pour finir nue sur le sol de la cuisine ? Mes doigts effleurent la couture de sa dentelle sur ses fesses. Un tanga. Bordel, je ne peux pas la laisser partir sans voir ça de mes propres yeux ! Je l'embrasse avec férocité et remonte le tissu sur ses hanches généreuses. Je jette un coup d'œil. Bleu. Comme sa robe. Je ne peux pas la laisser partir tout court ! Elle triture mes cheveux, les tire, enfonce ses ongles dans mon crâne en suçant ma lèvre. Puis se détache.

– Il faut vraiment que j'y aille, Carl, il est déjà plus de sept heures trente.

Cette fois-ci, elle me repousse de toutes ses forces. Je reste interdit une seconde et la regarde lisser sa robe. Mis à part ses joues rougies, rien ne laisse présager que nous venons de nous peloter.

– Je te l'ai dit, lance-t-elle. Je sais simuler.

Je n'en crois pas un mot. Et joue la carte de l'homme fort qui ne vient pas d'être blessé dans son amour-propre : je récupère mon verre de jus d'orange et le finis d'un trait, l'air décontracté. La *salope*.

Elle me dévisage tout en récupérant un pancake dans l'assiette. Quoi ? Si elle veut des preuves de sa prestance, elle n'a qu'à regarder la putain de bosse qu'elle a laissée entre mes jambes.

– On se voit ce soir ? demandé-je
– Je sors avec des amis du journal.

Elle s'empresse jusqu'à l'entrée. Moi, je me statufie à quelques pas derrière elle. Elle enfile des sandales compensées en un rien de temps.

– D'où la robe… marmonné-je.

Elle se redresse.

– Je n'aurai pas le temps de passer me changer. On va dans un bar à tapas, tu penses que c'est trop ?

Je l'imagine sirotant un mojito, les joues rouges, riant aux éclats aux blagues de ses amis. Elle aurait chaud, sa peau luirait comme de la porcelaine sous une lumière tamisée. Elle serait radieuse. *Délicieuse* aux yeux de tous.

– Musique cubaine, dégustation debout devant une table… tu vas faire des ravages.

Je me rends compte au moment où les mots sortent de ma bouche, à quel point mon ton est inapproprié. Impersonnel, distant. Ça ne ressemble pas du tout à ce que je voudrais lui dire : de ne pas y aller, de passer la soirée avec moi, de jouer et d'apprendre. Encore.

– Je vais sortir et m'amuser !

C'est justement mon problème. Si c'est ce qu'elle souhaite, je ne l'en empêcherai pas. Je l'ai dit. Je ferai tout ce qu'elle veut. Et si s'amuser avec moi fait partie de ses prérogatives, je m'en contenterai. Si je dois être un simple ami, ou un amant et bien je le serai. Je serai aussi vert de jalousie, j'aurai constamment le cafard, mais je me tairai.

– Ouais. Tu as raison, profite.

***

Il aura fallu trente-sept mille dollars de commission et trois heures de débriefing à Jack, notre contact chez Graphik, pour nous sortir une campagne publicitaire. Panneaux, flyers, démarchages auprès des sites touristiques, dans les clubs de nuit, dans les bars populaires… rien n'a été laissé au hasard. Tout est fin prêt pour l'ouverture du nouveau club dans 15 jours. Les maquettes validées et les papiers signés, nous gagnons un restaurant chic de Miami Beach pour sceller notre accord. Me plonger corps et âme dans le travail m'a permis ce matin, de ne pas trop penser à Cassie. Mais maintenant que je suis au repos, la tâche se corse. Je me fous totalement des conversations de Rick, Jack et son assistante. Je ne pense qu'à elle, à cette nuit et à notre prochaine étape. Parce que Cassie ne se contentera pas de préliminaires toute sa vie. Un jour ou l'autre, elle voudra passer à l'acte. J'y pense constamment, et dire que *cet acte* ne me fait pas peur est faux. Je tremble comme une chiffe molle parce que je sais ce qu'implique la première fois pour une fille. Cet instant doit être particulier et restera gravé dans sa tête à jamais. Je ne devrai pas me contenter d'être bon. Je devrai être doux, attentionné, et inoubliable. *Facile.* Pas du tout en réalité, avec Cassie tout est simple mais pas facile ! La preuve, je suis incapable de lui avouer ce que je veux d'elle :

Plus.

Hier soir nous nous sommes touchés comme deux adolescents qui apprenaient à se connaître, nous avons fait du sexe sans vraiment en faire, encore quasiment habillés. Et c'était génial. Pour moi, il s'agit plus que de simples préliminaires. J'ai adoré la sentir se perdre dans mes bras, se contracter autour de mes doigts, la voir s'abandonner et l'entendre crier mon nom pendant qu'elle me branlait. Des images d'elle défilent devant mes yeux. Sa bouche, sa langue, la position de ses cheveux sur les draps, son regard perçant. Mes doigts frémissent sur mon pantalon à pinces, j'ai la sensation d'effleurer son clitoris trempé, de sentir sa dentelle meurtrir le dos de ma main, d'avoir son souffle dans ma bouche. Bordel, cette fille me rend dingue. Cette nuit, elle a effacé tous les souvenirs enfantins que je pouvais avoir. Elle n'est plus seulement la Cassie de l'époque, la fille de James, elle est la Cassie, mature, féminine, et sensuelle.

Mais je n'oublie pas qu'elle a tout juste 21 ans, encore de nombreuses années devant elle et une folle envie de s'amuser et d'apprendre.

Pourquoi me retrouver dans la situation de toutes les femmes que j'ai baisées ne me rassure pas ?

Ah ouais ! Aucune n'a réussi à me mettre le grappin dessus ! *Je touche le fond…*

– Tu comptes lui offrir un orgasme du regard ? chuchote Rick.

Je tourne ma tête vers lui et cligne des yeux.

– Quelle idée ! La prochaine étape c'est le cunni…

À sa grimace, je comprends tardivement qu'il ne parlait pas de Cassie, et *surtout* qu'il n'attendait pas de réponse.

– De quoi tu parles ? me précipité-je.

Il lève les yeux au ciel et s'exaspère :

– L'assistante de Jack.

Je replace ma tête dans son axe, et me retrouve face à face avec ladite assistante, assise en face de moi. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Je lui sers un sourire de connivence, tandis qu'elle réajuste sa position sur sa chaise en rougissant. Plastique parfaite, bouche pulpeuse, brune, les yeux verts. Mais tellement fade.

Je relève la carte des menus pour me cacher et chuchote :

– Aucun commentaire.
– Je te rassure, je n'ai aucune envie de savoir de quoi tu parlais.
– Cassie.
– De *quoi* incluait aussi de *qui*…
– Elle sort ce soir.
– Oh ! Eh bien je suppose que tu vas enfin comprendre ce que je vivais à chaque fois que tu sortais avec Oceana.

Il sourit de toutes ses dents. La situation est différente non ? Rick avait Oceana, sauf qu'il était trop con pour la garder. Cassie ne cherche pas la même chose que moi, elle veut seulement s'éclater. Mais Rick a raison. Je vais être rongé par la jalousie ce soir.

– Connard.

***

Jamie rate une nouvelle fois le panier et un enfant se moque de lui. Comme Cassie, Jamie est nul en sport et tout aussi téméraire. Il jette un regard noir à l'enfant, récupère le ballon de basket et retente sa chance. *Loupé.* Cette fois-ci, j'interviens. De mon banc, je l'appelle. De toute façon, il est déjà plus de dix-sept heures et il est temps de rentrer.

– La prochaine fois, on ira faire du surf, marmonne-t-il en boudant.

Je comprends un peu mieux la morale de Cassie pour ne pas le laisser gagner à cache-cache la semaine dernière. Ce gosse a tellement l'habitude d'être le premier qu'il ne supporte pas de perdre. Je farfouille sa tête brune de mes doigts pour le dégriser.

– L'essentiel c'est de s'amuser, pas d'être le meilleur, Jamie.

Il secoue la tête, pas convaincu par ma morale. Je ne lui en veux pas, je n'y ai jamais cru non plus. Il fallait que je sois le meilleur sur ma planche. Avec du recul, je me rends compte à quel point j'étais immature parce que ma réelle motivation n'était pas la passion mais l'argent. Toujours en

gagner. Toujours plus. Pour ma mère, alors qu'elle n'en a jamais voulu jusqu'au cancer de James.

– C'est facile pour toi, tu es bon en tout !

Je soupire, le soulève dans les airs pour le mettre à califourchon sur mes épaules et cale le ballon sous mon bras. Je vais casser le mythe du super grand frère dans quelques secondes. J'entame la rue qui sépare le square de la maison, et demande :

– Est-ce que dans ta classe il y a un type qui fait toujours des blagues pourries, qui embête tout le monde, et qui va souvent au piquet ?
– Jonathan Truck, je le déteste.

Il appose son menton sur mon crâne. Ouais. Je vais casser le mythe. Est-ce qu'il va me détester aussi ?

– J'étais Jonathan Truck, affirmé-je.

J'attends ma sentence, ralentis nettement la cadence de mes pas, et jette un coup d'œil au-dessus de ma tête. Rien ne vient. Est-ce bon signe ?

– S'il t'embête, dis-le moi, je lui réglerai son compte, rajouté-je.
– Il ne m'embête pas, il essaie de me voler ma copine Séverine.

Rappelez-moi quel âge à mon petit frère déjà ? Ah oui ! 5 ans ! On en parle du type qui vient de se prendre dix ans dans la tête juste parce qu'il va avoir une conversation sur les filles avec son petit frère ?

– Je croyais que tu étais amoureux de Madyson ?
– Deux, c'est bien non ?

J'étouffe un rire.

– Je… non, Jamie. Tu ne peux pas avoir plusieurs amoureuses. Une seule. Choisis-en une seule et garde-la.

Je n'arrive pas à croire que j'ai dit ça ! Moi, le mec qui n'a jamais eu d'attaches et qui a collectionné les filles comme un vulgaire philatéliste. Là, ma première pensée est pour Cassie. J'aimerais pouvoir la garder, mais ce choix ne m'appartient pas.

– Mais si Madyson ne veut plus de moi et que Séverine est avec Jonathan, je n'aurai plus de copine ?

Cette fois, je ne ris plus. J'ai cessé mes coups d'un soir depuis longtemps. Emy, même si c'est un plan cul, fait partie de ma vie quoi que j'en dise, et je ne veux plus de tout ça. Emy espère quelque chose de moi que je ne pourrai jamais lui donner car c'est pour Cassie que je désire le faire. Pour

aucune autre.

– Choisis l'une des deux.
– Tu crois ?

Pourquoi est-ce si compliqué d'expliquer à un gosse de 5 ans que de jouer avec deux filles c'est faire preuve d'irrespect envers elles ?

– Tu demanderas à ta sœur, Cassie a toujours réponse à tout !
– Toi, tu demandes à Cassie quand tu as besoin d'aide ?
– Pas pour les filles !

Je ris fort. Cassie ne connaît même pas l'existence d'Emy. Mais est-ce que ça changerait quelque chose ? Après tout, je suis son jouet. Rien d'autre.

– Pourquoi ?

Et merde.

– Parce que Cassie est une fille.
– Alors pourquoi je demanderais à Cassie son avis ?
– Parce que… (je soupire) laisse tomber. Mon idée était mauvaise et puis Séverine et Madyson en même temps c'est très bien !
– Coooool !

Je manque de m'étouffer suite au sursaut extatique de Jamie sur mes épaules. Dois-je me sentir rassuré qu'il ait oublié que j'étais le Jonathan du fond de la classe ? Ouais. Je suis toujours son super grand frère. C'est le principal. Après tout, il n'a que 5 ans. Alors, une, deux ou trois amoureuses, l'essentiel c'est qu'il fasse ses propres expériences.

Mon téléphone sonne l'arrivée d'un message. Je l'extirpe de ma poche et il me semble que je souris en découvrant que c'est ma *merveilleuse expérience*. Cassie.

[Tu aimes les tapas ?]

Mon sourire s'agrandit. Je fais descendre Jamie de mes épaules pour les derniers mètres qui nous séparent de la maison, et réponds :

[Est-ce une proposition pour t'accompagner ?]

Pour toute réponse j'ai droit à l'adresse du bar. Bien sûr Cassie est trop fière pour avouer qu'elle me voulait à ses côtés !

***

Il est plus de vingt et une heures quand je me gare enfin devant le bar à tapas. La nuit grignote le ciel mais dans cette partie de la ville, il fait constamment jour. *Brickell*, le Manhattan de Miami. Les buildings sont éclairés de couleurs flashy sur toute leur hauteur, les bars et les restaurants illuminent les rues. Ses amis n'ont pas des goûts de chiottes, ils n'ont pas choisi un bar à tapas dans un quartier populaire, ils ont opté pour un bar à tapas à cinquante dollars le plateau de charcuterie ! Au moins je peux me rassurer, ici Cassie est en sécurité.

Je pénètre dans l'établissement, et la repère rapidement. Je me rassure une deuxième fois, ils ne sont pas debout autour d'une table mais assis sur des chaises. Personne ne lorgne ses jambes !

J'avance dans l'ambiance feutrée jusqu'à eux. Trois hommes, trois filles. Je reconnais sans difficulté Ted et sa posture *balais dans le cul*. Pour ce qui est des autres, ce sont des inconnus. Une brune, une blonde, un homme aux cheveux poivre et sel et un blondinet bodybuildé. À cet instant je pense que j'adore *balai dans le cul* parce que ce blond pourrait être un adversaire redoutable.

Mes pas me figent à quelques mètres de leur table. Cassie rit. Cassie est belle. Cassie rayonne. Cassie a l'air innocente et tellement jeune. Le constat fait mal. Je réalise à quel point je ne peux pas être ce qu'elle me demande. Son professeur. Pas seulement parce que je ne supporterais pas d'être dans l'ombre d'un autre, mais parce que comme Jamie, elle doit faire ses propres expériences.

Je jette l'éponge.

Je rebrousse mes pas jusqu'à la sortie et regagne ma voiture. Je n'interférerai pas dans ses relations. Si je m'assieds avec elle à cette table, je vais tenter de ridiculiser Ted et le blondinet, plus tard dans la soirée, nous finirons par jouer et je perdrai dans son lit. Je perdrai parce que je ne serai jamais rassasié de Cassie, j'en voudrai toujours plus, je lui demanderai plus et je resterai le second. Pour James, pour nos dix ans d'écart, pour son désir de vivre, parce que je suis moi.

Au volant de ma voiture, je prends mon courage à deux mains et appelle la seule personne à qui je dois des explications : *Emy*. La seconde pour moi.

15

Cassie

« Seulement 5 % des femmes ont eu un orgasme lors de leur première fois… »

Deux jours que je ne l'ai pas vu. Habituellement, il cherche à rentrer en contact avec moi par n'importe quel moyen, je fais de même, il y répond et nous nous voyons. Mais son dernier message remonte à mercredi soir où il m'annonçait qu'il ne me rejoindrait pas au bar à tapas car Jamie l'avait épuisé.

Je crois que c'est à partir de ce moment-là que j'ai cessé de m'amuser. J'ai pris un taxi l'heure suivante et je suis rentrée.

Seule.

C'était avec lui que je voulais le faire. C'est pour ça que je lui avais suggéré de me rejoindre. Maddie l'aurait peut-être aguiché, Ted aurait sans doute joué le minipatron vaillant, Antho, assistant de la rubrique sportive n'aurait pas distrait la galerie avec son humour puéril et Camille, du bureau du personnel, n'aurait pas fini la soirée chez Christian de la compta. Carl aurait dû être là. Pas pour m'aider dans mes relations sociales – je pense m'en sortir à merveille tant que je ne parle pas – mais simplement parce que je désirais être avec lui.

Je n'ai rien eu et depuis son message, c'est silence radio.

Hier soir, j'ai décliné une invitation de Ted avec espoir de le voir à sa boutique, mais, comme en cette fin d'après-midi, je constate que son pick-up est encore absent. Pas de Carl.

Hier, j'ai trouvé une occupation : l'épilation à la cire. *Horrible. Douloureux. Insensé.* Mais ce soir, je vais être d'humeur morose, j'ai la certitude qu'il m'évite. Mais pourquoi ? Qu'ai-je fait ou pas fait pour qu'il mette autant de distance entre nous ? Et surtout pourquoi cela m'affecte-t-il alors que j'avais mis un point d'honneur à ne voir Carl que comme une simple passe ? Je suis entichée de lui et je subis.

Peut-être qu'il pense que je lui en demanderai plus ? Peut-être qu'il a compris que je ne saurai jamais être aussi détachée que je le prétends ?

C'est faux. L'avoir une nuit est toujours mieux que pas du tout. C'est mon Las Vegas ! *Enfin je crois.*

En passant la porte de mon appartement, je me dirige instinctivement vers sa chambre. RAS. Rien a changé.

Merci mémoire implacable.

Les deux oreillers à douze centimètres l'un de l'autre, le dessus-de-lit bordé au carré, dont les plis extérieurs forment une ligne parallèle aux coins du matelas, son linge plié et posé sur la commode. Tout est comme je l'ai laissé jeudi soir, il n'est pas venu ici.

Je prends une grande inspiration et sors mon téléphone. Je l'appelle. Je n'ai aucune idée de ce que je vais lui dire, mais j'ai besoin de savoir si mes hypothèses sont fondées. Il décroche dès la première sonnerie.

– Salut Cassie !

Mon cœur palpite, sa voix est joviale. Tout ce qu'il y a de plus normal. Mes peurs s'étiolent et je m'empêche de sourire en répondant sur le même ton :

– Salut Carl ! Tu as bien dormi ?

Il rit. Bien entendu ma question est débile. Nous sommes vendredi, deux nuits sont passées… j'ose espérer qu'il a dormi depuis.

– J'ai récupéré ! Finit-il par répondre. Merci de t'inquiéter de mon sommeil ! Vraiment désolé pour l'autre soir mais la journée a été rude.

Je me vautre dans le canapé, *vous savez du côté où la clim est la plus forte*, tandis qu'il continue :

– Avec l'ouverture du deuxième club, je ne sais plus où donner de la tête ! Tout repose sur moi, Rick gère son père c'est déjà beaucoup !

J'ai tout de même chaud. Deux jours sans entendre sa voix ! Une vague de chaleur me consume.

– Ta soirée s'est bien passée ? finit-il par demander.

Tout a l'air normal. Je ne peux pas être plus rassurée. J'ai même oublié ma colère pour la comparaison entre mes pancakes et ceux d'Oceana.

– Oh oui, c'était génial !
– Tu es rentrée tard ?

Vingt-deux heures trois. Mais je n'en dis rien.

– Je n'ai pas fait attention à l'heure…
– Toi ? Ne pas faire attention à l'heure ? Je ne te crois pas Cassie ! Soit tu es rentrée bourrée, soit tu as fini chez Ted !

Je force un rire.

Aucun des deux ! Néanmoins je mens :

– Démasquée ! J'avais trop bu !

Un instant j'ai l'impression de l'entendre soupirer dans le téléphone.

– Pas de Ted alors ?

Non puisque je suis rentrée en taxi !

– Non. Il m'a invitée à dîner hier soir mais j'étais fatiguée…

Il rit encore. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

– Tu as refusé le deuxième rendez-vous ?
– Il ne faut pas ?
– Le deuxième rendez-vous est la concrétisation. Si tu le déclines, c'est que tu ne souhaites pas que ça aille plus loin.

Et c'est exactement ça ! Je me retiens de lui dire que je ne savais pas qu'il y avait des codes et des règles en matière de rendez-vous.

– Alors tu crois que je devrais le rappeler ?
– À toi de voir…

Cette fois-ci, j'entends bel et bien un soupir. Il reprend :

– Écoute Cassie, le timing est serré, je suis à l'autre bout de Miami et je dois encore rentrer me changer.

Je me redresse sur le fauteuil. Soudain j'ai les idées claires. Je l'ai appelé parce que je désirais le voir. Pas uniquement l'entendre.

– Tu sors ce soir ? demandé-je fébrile.
– Euh… Ouais… Une soirée mecs.
– Et bien si Rick est avec toi, je vais appeler Oceana pour voir ce qu'elle fait alors.
– Non… Rick ne sera pas là… Ce sont des mecs de mon équipe de surf, Rick ne les aime pas tellement et puis nous allons juste boire une bière dans un petit pub du centre-ville. Bref tu vois le tableau…

Non pas tellement.

Je sens surtout la crainte et le malaise dans sa voix. Mais pourquoi ?

– Oh, oui ! Parfaitement ! mens-je.
– Très bien. On se voit au plus tard lundi chez les parents ?

Là, c'est le coup de grâce. Lundi sera dans trois 3 jours. Même si notre conversation était d'apparence normale, mon cœur se serre. Il évite d'être en contact avec moi, c'est une certitude.

– OK. Bonne soirée.

Je raccroche avant qu'il ne réponde. Je vais devoir me faire à l'idée que tout ce qui s'est passé entre nous cette semaine n'a existé que dans ma tête. J'ai du mal. Je me souviens avec exactitude de ses paroles.

Je n'ai jamais autant désiré une fille que toi.

Tu es parfaite.

Je ferai tout ce que tu veux.

C'était quoi *ça* ? Je suis certaine que Carl ne fait pas dans l'engagement, autant que je sais qu'il n'est pas le style de mec à servir un baratin pour mettre une fille dans son lit. Alors c'était quoi ces putains de paroles ! Je suis perdue !

Et pour cause : moi, d'habitude si cartésienne, je n'ai aucun indice, aucun argument, aucune hypothèse qui me mènerait vers une valeur sûre. Tout est mélangé, se croise et se recroise.

Je dois rester plus d'une heure à dresser deux colonnes dans ma tête. La première réunit tout ce qui me fait douter, entre autres : ses attentions, ses paroles, sa délicatesse, son amertume pour Ted. Et la deuxième, tout ce qui me pousse à renier mes inquiétudes : l'engouement qu'il prend à m'apprendre les règles de base, à me sortir pour connaître du monde, à changer pour devenir désirable.

Je ne suis pas plus avancée quand je me couche. Je tourne et vire dans le lit : le bruit du frigo, de la pendule, du moteur de la climatisation.

Je ne tiens pas en place. Je n'ai que lui dans la tête et toutes les questions qui le concernent. Je m'extirpe des draps, me débarrasse de mon pyjama et enfile un jeans, une veste de jogging et mes baskets.

J'ai un réel besoin d'éclaircir la situation. Il faut que je lui dise qu'il n'a pas à m'éviter, que je ne serai pas toxique, que nous pouvons continuer à nous voir sans nous toucher si c'est ce qu'il désire. Et surtout que je ne veux pas le perdre parce que finalement c'est mon seul ami et la seule personne avec qui je peux parler sans retenue.

Dehors, une légère brise me fait frissonner mais je n'ai pas froid. Je presse les pas pour ne pas me laisser gagner par l'appréhension et applique mes exercices de respiration ventrale du mardi soir. J'ai à peine le temps de le réaliser que je suis déjà sur le littoral, juste devant son immeuble grand standing. Je me mets en pilote automatique et laisse ma mémoire me guider jusqu'à son appartement. Les portes coulissantes en verre, le hall en marbre blanc, l'ascenseur jusqu'au vingt-deuxième étage, le couloir à droite et la troisième porte sur la gauche.

Je réalise mes bêtises lorsque je sonne : un, personne ne me répondra puisqu'il est sorti, deux, je n'ai pas mon téléphone pour le prévenir. Mais je ne rebrousse pas chemin pour autant, je me laisse glisser au sol contre la porte et remonte mes genoux contre ma poitrine pour poser ma tête. Je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle il va rentrer, mais je suis prête à dormir sur son palier pour lui parler. Cette situation doit être débloquée, ce soir, tard dans la nuit ou demain matin, mais je ne supporterai pas vingt-quatre heures de plus de distance. Je suis une grande fille, je peux encaisser son refus d'être mon ami amélioré. Je me contenterai du grand frère, du fils de Martha, de celui qui m'a vu grandir et qui me trouve seulement marrante.

Bizarrement, l'idée ne me chamboule pas puisque je sais que nous ne serons jamais autre chose.

Carl est Carl.

Il n'a pas d'attaches, ne cherche pas à en avoir. Il l'a déjà dit. Tout est clair et je crois sourire. Tout était parfait avant que je ne sois entreprenante : on parlait, on riait, il se moquait de moi et c'était plaisant.

Entendre les portes de l'ascenseur me fait sursauter. Je me redresse et me hisse sur mes deux pieds, droite comme un piquet.

C'est lui. Mon cœur s'emballe en le voyant et mes jambes flanchent. Il est beau à en crever. Je prends appui contre le mur et le mate. Les cheveux parfaitement disciplinés, rasé de près, une chemise satinée, un pantalon à pince, des chaussures de ville. Cet homme est outrageusement sexy. Surpris, il se fige en me voyant :

– Cassie ?

Je me mords la lèvre et évite son regard tandis qu'il reprend, affolé :

– Qu'est-ce que tu fais là ? Ça ne va pas ?

Il me rejoint rapidement.

– Je n'arrivais pas à dormir.

Le soulagement se peint sur son visage et il se met à rire. Bon Dieu ce rire m'avait manqué et pourtant ça ne fait que deux jours que je ne l'ai pas entendu.

– Et ça t'arrive souvent de rendre visite à quelqu'un quand tu n'arrives pas à dormir ? se moque-t-il.

– Pas tellement…

C'est le moment ou jamais de me lancer dans une longue tirade mais toutes mes intentions se volatilisent en faisant le même constat que précédemment : il est beau à en crever et quelque chose cloche. Quoi ? Je ne sais pas. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Au moment où il sort ses clefs,

je me précipite :

– Tu as passé une bonne soirée ?
– Boh… C'était juste un verre dans un bar.

Ça y est, je sais. Sa tenue. Trop impeccable pour un « petit pub », comme il me l'avait dit dans l'après-midi. Et il ne sent pas la bière, il sent terriblement bon le parfum. Je constate :

– Plutôt huppé le bar.

Il tique sur ma remarque et la clef ripe sur la serrure.

– Ça n'était pas un bar comme les autres ! ironise-t-il maladroitement en réussissant finalement à déverrouiller la porte.

Mais bien sûr.

– Et ce n'étaient pas des potes comme les autres non plus, n'est-ce pas ?
– Je…

Il soupire et passe sa main dans les cheveux en évitant sciemment mon regard. Il semble désemparé. Quel est son problème ? Est-ce que je suis le problème ? Ses yeux me reviennent enfin, tremblant.

– Je devais voir quelqu'un, avoue-t-il.

Mon cœur se brise parce qu'il m'a volontairement menti pour dissimuler son rendez-vous de ce soir. C'est une raison de plus pour avoir une conversation. Depuis quand me cache-t-il des choses ? Je me sens trahie, mise à l'écart, c'est un peu comme pour :

– Emy.

Le prénom m'échappe et Carl blêmit. Il s'attendait à tout sauf à ça. Je tremble de tout mon être, suspendue à ses lèvres.

– Quoi ? Qui t'a parlé d'Emy ?

Il ne nie pas. Mon cœur se brise un peu plus parce que je suis jalouse. Il était avec elle. Je ne suis pas stupide, nous sommes vendredi, il est sur son trente et un, sans aucun faux pli, et il ne sent pas la bière ou l'homme qui vient de passer des heures à rire avec ses potes.

– Oceana.
– Pourquoi ça ne m'étonne pas !
– Elle est restée très vague. Non, pas tant que ça en fait. (Je prends une grande inspiration pour me donner du courage). Je pensais que tu n'avais que des coups d'un soir, des trucs sans lendemain, que tu ne baisais jamais deux fois avec la même fille. Tu ne m'as jamais dit qu'il y avait une Emy de la

semaine. Pourquoi ?

Je plante mes yeux, droit dans les siens. Je veux des réponses pour chasser ma colère envers lui. Oui. Ça gronde dans ma tête parce que je pensais valoir un peu plus pour lui pour qu'il ne me cache rien, je pensais que nous étions *amis*.

– Parce que ça n'avait pas d'importance.
– Mais ça en avait assez pour que tu me mentes.
– Je suis allé voir Emy, tu as raison, entonne-t-il de façon théâtrale.

Je crois faillir. Pas parce qu'il vient de l'avouer mais parce qu'il le fait comme s'il m'accordait une faveur. C'est pire que tout. Je ne suis pas une gamine. Je ne le suis plus depuis longtemps et j'aimerais qu'il l'entende. Finalement, je ne lui dirai rien ce soir. Je suis lasse de me battre pour quelque chose qui n'a de valeur qu'à mes yeux. *Son amitié.* Je secoue la tête et me résigne :

– OK. Je vais rentrer. À lundi Carl.

Au moment où je fais le premier pas en direction de l'ascenseur, il me retient et me ramène à lui. Je déteste mon corps d'apprécier son contact alors que je suis folle de rage contre lui. Je ne me débats même pas. J'ai attendu ça pendant deux jours et j'ai déjà perdu.

– N'importe quoi, se précipite-t-il. Pourquoi veux-tu partir ? Rentre boire un verre et je te ramène après.

Oui…

– Non.

Ses yeux s'affolent, son teint se grise. Mais Bon Dieu, pourquoi réagit-il comme ça ? Voit-il à quel point son mensonge m'a affectée et se sent-il coupable ? Sa poigne se resserre et il me presse contre le mur du couloir. J'ai la sensation d'étouffer tant mon cœur s'acharne. Je ne vais jamais survivre. Mais c'est bon. Tellement bon.

– S'il te plaît, reste…

Rester pour quoi ? Si je rentre chez lui je n'en sortirai pas indemne. Je serai incapable de lui résister et je ne veux pas passer après quelqu'un d'autre. *Il a passé sa soirée avec Emy.* Qui sait ce qu'ils ont fait ? Ma poitrine se serre douloureusement. Je déteste être aussi faible et ne pas réussir à être détachée. Je ferme les yeux et murmure :

– Non parce que Emy.

Je sens ses doigts ramener une mèche de mes cheveux derrière mes oreilles, son souffle sur mon front. Je pense fort à cette fille qu'il a dû toucher toute la soirée pour me retenir de me blottir contre sa main.

– Cassie, reste. C'est fini. Il n'y aura plus de Emy. Je l'ai vue pour en finir, uniquement pour en finir.

J'ouvre les yeux. J'ai l'impression de respirer pour la première fois. Simple réponse de mon organisme : tous mes muscles se détendent. Je chancelle dans ses yeux. Il sourit tendrement.

– Quoi ?
– Elle n'était pas la bonne personne.

Je me souviens d'une conversation avec lui où il me disait qu'il ne cherchait pas à trouver la bonne personne. Est-ce différent aujourd'hui ? Même s'il m'en coûte, je veux lui montrer que je désire être son amie. Qu'il peut me faire confiance.

– Il va falloir que tu trouves une autre Emy alors ? proposé-je.
– Cassie.

Il se presse toujours plus contre moi mais rien ne m'arrête, je continue :

– Évite le lundi, c'est le soir où nous sommes chez les parents.
– Cassie.

Son grognement fait vibrer ma poitrine à m'en faire louper une respiration. Il a l'air agacé et je m'en amuse :

– Et le mardi, il y a ta soirée mecs.
– Cassie !

Cette fois-ci je pouffe.

– Peux-tu me dire avec qui j'étais ces derniers soirs ? me questionne-t-il.

Il me relâche et prend de la distance. Vingt-six centimètres à quelque chose près. Je fais défiler les souvenirs dans ma tête. On a gardé Jamie ensemble. Plateau TV. Chez moi. Traiteur chinois du coin de la rue. Pizza. Préparer mon déménagement et déménager. Nous étions toujours *ensemble* . Je déglutis en comprenant où il veut en venir. Il confirme :

– Je n'avais pas vu Emy depuis plus d'un mois.

J'ai envie de sauter partout mais je me contente de rougir et d'un simple :

– Oh.

Je suis heureuse qu'il n'ait pas vu cette fille tout le temps qu'il était avec moi mais qu'est-ce que ça signifie ?

– Oceana aurait peut-être dû rajouter qu'en un an je n'avais jamais loupé un seul rendez-vous avec

Emy, complète-t-il.

Je suppose qu'un autre « Oh » ne serait pas de rigueur. Je me mords la lèvre et me retiens de sourire bêtement. Ses mots font sens. Il ne l'a plus vue avant même que je commence à le toucher dans mon hall parce qu'il était avec moi. Est-ce que je l'ai empêché de la voir ?

– Je trouve que tu bouleverses beaucoup tes habitudes ces derniers temps, ironisé-je finalement.
– Non, Cassie. *Tu* bouleverses mes habitudes.
– Est-ce que c'est pour ça que tu prends tes distances avec moi ? Parce que tu ne veux pas de tout ça ?

Il roule des yeux, exaspéré.

– J'ai pris mes distances parce que je ne veux plus être ton prof de sexe. Lorsque nous sommes ensemble, je ne peux pas m'empêcher de te regarder, de te toucher, et je ne veux pas t'avoir seulement dans ces moments-là. Je veux t'avoir tout le temps sans te partager.

Sa sincérité me bouleverse. J'ai du mal à tenir sur mes deux jambes. Mon cœur s'emballe et mes veines bouillonnent.

– Je ne comprends pas.
– Tu es jeune. Si découvrir ta sexualité, t'ouvrir aux autres, t'amuser est ce que tu souhaites, je resterai en retrait. Je serai ton ami, tu pourras toujours m'appeler pour des conseils mais ça s'arrêtera là. Je ne veux pas être le second. Je veux être le seul.

Les deux colonnes que j'avais élaborées en début de soirée s'effondrent comme un château de cartes, je n'ai plus aucune logique, et mon cerveau s'apparente à celui d'un escargot. J'ai à peine le nombre requis de neurones pour mes besoins primaires ! À savoir, dans cette situation : respirer. *Exercice difficile.*

– Je ne comprends toujours pas.

Il réduit les vingt-six centimètres à néant et même si je suis en incandescence ça me fait un bien fou. Il est contre moi, ma poitrine peine à croître sous son torse et se souvient de la sensation de sa peau nue sur la mienne. Il relève mon menton et agrippe mon regard. Je déglutis sur ses lèvres si près.

– J'éprouve des trucs pour toi.

Oh merde. Je crois que la Terre s'est arrêtée de tourner et que mon cerveau a implosé. Je tressaille sous ses mots. Je m'attendais à tout, sauf à ça. J'ai besoin de temps pour remettre les données dans le bon ordre, sauf que je n'ai pas de temps. La seule chose que je peux faire c'est rire. C'est ce que je fais. J'éclate de rire.

– Pourquoi ris-tu ?

Il se renfrogne et me laisse contre le mur. Je ferme les yeux pour me calmer et j'évalue : nous sommes dans le couloir de son étage, huit néons en tout, des murs blancs, un carrelage moucheté de doré, trois portes blindées dont la sienne entrebâillée. *Données inutiles.* J'ai marché un bon quart d'heure pour venir le voir, longé l'océan, croisé quarante-huit lampadaires, pour avoir une discussion avec lui. *Données inutiles.* Mon rire se tarit, je suis nulle à chier avec les hommes. Mais… Il m'a avoué qu'il éprouvait des trucs pour moi. *Donnée inutile.* Pourquoi ? Parce que c'est complètement aberrant. Carl n'a pas d'attaches. Carl aime toutes les culottes et les collectionne. Oh merde Carl est mon demi-frère et il *éprouve des trucs pour moi. Là c'est une donnée utile !* Pourquoi maintenant que la situation n'est plus une hypothèse, suis-je terrorisée ?

Je chasse *demi-frère* de ma tête, je ne veux pas y penser. Pour notre famille. Pour ce que pense tout le monde de lui. Pour ce qu'il vient de m'avouer. J'ouvre les yeux et réponds finalement :

– J'ai passé ma soirée à croire que tu me fuyais parce que tu avais peur que je m'attache à toi, que je devienne comme toutes ces filles, raide dingue de toi, et maintenant, tu m'annonces que… tu me dis que… tu *éprouves des trucs pour moi* ?
– Ouais et j'aimerais que tu sois *raide dingue* de moi.

J'ai encore envie de rire. Carl a passé sa vie à courir après les filles, il les connaît mieux que quiconque et pourtant, il n'a jamais été capable de voir que je suis folle de lui.

– OK. Alors qu'est-ce que tu attends de moi ? demandé-je
– C'est plutôt à moi de te poser la question, tu ne crois pas ?

Je secoue la tête.

– Non. Tu éprouves des trucs pour moi, alors qu'est-ce que tu veux ?

Il est mal à l'aise. Son corps parle pour lui. Il passe sa main dans ses cheveux, évite mon regard. Bien entendu Carl est un redoutable séducteur mais pour cette partie-là il est largué.

– Je ferai ce que tu veux.
– Faux. Je t'ai demandé de me rejoindre mercredi et tu n'es pas venu.
– Parce que je ne voulais pas interférer. Je suis venu et je t'ai vue. Tu riais. Tu t'amusais. C'est ce que tu voulais, non ?

Je lève les yeux au ciel. Nous aurions pu rentrer ensemble s'il m'avait demandé ce que je voulais à ce moment-là ! J'articule :

– Tu es stupide.

Il sourit. De ce sourire qui me fait dresser le poil. Taquin et irrésistible. Le même qu'il m'offre quand nous jouons. Celui aussi que j'imagine dans mes fantasmes. Oh, Bon Dieu…

– Et jaloux, rajoute-t-il.

De quoi parlions-nous déjà ? À oui ! De ce que nous attendons de l'autre.

– Tu m'offres à boire ?

Avant même d'avoir sa réponse, je me retourne et pousse la porte de son appartement. Tout est comme dans mes souvenirs à quelques trucs près. J'étais venue avec Martha quelques jours après son aménagement, je ne devais pas avoir plus de quinze ans. Une cuisine en blanc laqué devant moi, sur ma gauche, un salon et une salle à manger, agrémentés de meubles noirs, et cette énorme baie vitrée donnant sur une terrasse avec vue sur l'océan. Je sais aussi que la seule et unique porte sur le mur en face donne accès à sa chambre. Elle est aussi grande que le reste de l'appartement puisqu'elle possède un dressing gigantesque au bout duquel est nichée la salle de bains. *Appartement grand standing, spécialement construit et aménagé pour lui.*

À l'instant où je progresse dans la cuisine, son torse s'arrime à mon dos, sa main se presse sur mon ventre. Je lâche un soupir à la sensation de ses lèvres contre ma joue et ferme une seconde les yeux.

– Dis-moi ce que tu veux faire de moi. Je suis incapable de rester dans la même pièce que toi sans te toucher.

Sa douceur est un délice, je me laisse aller. La vérité c'est que je n'ai aucune idée de ce que je veux faire de lui. Dans ma tête il a toujours été question de jeux de séduction, d'attirance, mais pas de sentiments. D'ailleurs, comment lui faire confiance ? Comment peut-il être certain d'éprouver des trucs pour moi avec toutes les aventures qu'il a eues ?

– S'il te plaît Cassie, parle, dis quelque chose.

Il dégage ma nuque de mes cheveux, ses lèvres glissent sur mon cou. Dire qu'il me perturbe est un euphémisme, j'en perds mes mots :

– Tu m'as dit l'autre soir que je n'étais pas comme les autres.

Ma peau se darde de frissons sous ses doigts qui s'immiscent sous ma veste de jogging. Ils explorent la rondeur de mes hanches, progresse jusqu'à mon ombilic. Je m'accroche fermement à ses poignets, je vais périr avant même de donner ma dernière volonté. Je me ressaisis :

– En quoi suis-je différente ?

Ses membres se relâchent et sa bouche me quitte. J'en profite pour lui faire face. Ses pupilles tremblent, il est désemparé. *Encore.*

– Parce qu'avec toi tout est simple et compliqué à la fois. Je n'ai aucune difficulté à être moi et pourtant je dois redoubler d'efforts pour mieux te plaire.

Son ton est sincère. J'ai envie de lui dire qu'il n'a rien à faire pour me plaire mais je suis terrifiée

des conséquences qu'aurait ma confidence. Et si je n'étais pas la bonne ? Et si je n'étais qu'un défi à relever ? Un interdit, parce qu'aux yeux de tous sa demi-sœur ? Comment serais-je après ?

– Je ne veux pas finir brisée et je ne veux pas d'une simple amitié.

– Et moi je ne veux pas te partager. Si tu veux du sexe pour du sexe je t'en donnerai mais jamais pour qu'un autre en profite.

Je m'accroche à sa nuque et me dresse sur la pointe des pieds. J'atteins sa joue, l'embrasse et réponds :

– OK. Je pense que ça n'est pas trop mal pour deux personnes nulles en relations de couples.

Il sourit.

– Je suis désolé de t'avoir menti. Tu me pardonnes ?

Je frôle ses lèvres des miennes, tout doucement. Pas parce que j'attends son autorisation pour l'embrasser mais plutôt parce que je veux le punir.

– Ça dépend… murmuré-je langoureusement.

Je le dévisage, apprécie l'effet que je lui fais. Mes ongles éraflent sa nuque, j'applique mon bassin contre le haut de sa cuisse. Il halète, une main tremble sur ma hanche. *Parfait*. Je continue :

– Quelle est la leçon ce soir ?

Il arque un sourcil, taquin. Bien entendu, il n'est plus mon professeur mais j'aime ce jeu, et je pense qu'il le sait. C'est ma méthode. J'ai besoin de savoir, de connaître où je mets les pieds pour en comprendre le fonctionnement.

– De cette nuit, Cassie, me reprend-il. De cette nuit.

Toute une nuit ! J'essaie de ne pas penser à mon endurance. Il m'embrasse par petites touches, puis sa langue vient cajoler mes lèvres. Douce, brûlante. Bon Dieu son goût m'avait manqué ! Lorsqu'elle trouve passage jusqu'à la mienne, une bulle explose dans mon ventre. J'ai tellement envie de lui. Ça en devient urgent, je m'agite et déboutonne sa chemise. Il ne me rend pas la tâche facile, ses lourds pectoraux pèsent sur mes mains, ses baisers sont passionnés. Je le gronde :

– Passe l'étape de me faire languir, Carl. Deux jours c'était déjà bien assez.

Il m'épie, indécis. Je m'éloigne quelque peu, et prends mon courage à deux mains. Je défais ma veste de jogging et l'ôte. Elle tombe à nos pieds. Je le regarde m'observer. Mon cou, mes tétons dressés, mon ventre tendu. Il sourit dans une déglutition et affirme :

– Je suis d'accord.

Il finit de retirer sa chemise rapidement et attrape ma nuque pour appuyer ses lèvres aux miennes. Sa langue traîne jusqu'à mon oreille et ma peau s'électrise un peu plus. D'un coup de talon, j'enlève mes baskets. Il fait de même. Mon empressement est contagieux et tant mieux. Je tente de ne pas penser à ma prestation mais j'ai du mal. Je ne sais pas s'il y a un ordre dans les choses, ce que nous ferons dans cinq minutes, je panique en pensant : *protocole*.

– Que se passe-t-il à notre troisième rendez-vous ? demandé-je.
– Je t'invite à boire un verre, tu acceptes.

Ses doigts descendent ma colonne jusqu'à mes fesses et me ramènent à lui. Son bassin se presse à mon ventre. Je devine son pénis, sur ma hanche. L'objet de ma convoitise. *Entre autres*. Il se dessine dans ma tête : long, dur, épais et ardent.

Je me hisse pour atteindre son oreille :

– Mais je n'ai pas soif, tu le sais ça.

Il me sourit avec indécence.

– Moi non plus. Je n'ai qu'une envie c'est de te goûter.

Il embrasse mon buste jusqu'à ma poitrine où il suce prestement l'un de mes seins. Je halète, les doigts cramponnés à ses cheveux. Je rêve de beaucoup de choses quand je pense à lui, et sa langue entre mes jambes fait partie du top cinq. Je sens ma poitrine rougir et gonfler sous sa bouche. C'est un délice et je me délecte de le regarder. Ses yeux noisette rivés aux miens, il me mord. Un son m'échappe. Mon corps brûle. Comment ai-je pu me passer de sexe pendant tant d'années ?

– Dans ta cuisine ? haleté-je.

Il se redresse pour rire. J'observe l'amas de muscle devant moi, qui *pourrait* être à moi. L'idée me plaît. Ses deltoïdes, ses pectoraux, ses grands droits et le dessin parfait de ses abdominaux sont irréels. Tout disparaît quand il me soulève et me porte.

– Hors de question. Dans mon lit, parce qu'ensuite je te fais l'amour.

Ô Mon Dieu ! Un magma se prépare dans mon ventre et mon sexe pulse. Je n'ai jamais été aussi excitée et ça se voit. Mes mains tremblent sur ses trapèzes, mon sang bouillonne et déferle à vive allure dans mes veines. C'est jouissif.

Carl passe la chambre plongée dans la pénombre et s'étonne :

– Pourquoi souris-tu ? L'idée de perdre ta virginité ne te fait pas peur ?

Il me fait descendre lentement. Mes pieds touchent le sol glacé du carrelage. Je me fous de savoir si sa chambre est la même que dans mes souvenirs, je n'ai d'yeux que pour lui. Je joue de mes doigts

sur sa région pubienne, suis la ligne de poils qui s'échappe dans son pantalon. Je tremble encore plus. Mais je n'ai pas peur. C'est Carl. Tout se passera bien, je le sais.

– Tu as un pénis, j'ai un vagin. Tout est normal. Pourquoi voudrais-tu que j'aie peur ?

Il lève rapidement les yeux au ciel. Il n'est pas question *seulement* d'anatomie mais aussi de l'effet qu'il me fait. Je suis en confiance mais je n'en dis rien.

Il frémit en sentant mon index s'immiscer dans son pantalon, ses mains se fixent à mes hanches. Je fais sauter le bouton. *Facile.* Il me murmure que je deviens experte. Je baisse la fermeture éclair, et son pantalon tombe à ses chevilles en un clin d'œil.

– J'ai toujours entendu dire que ça faisait mal, explique-t-il.

Je m'en étonne :

– Volcan n'est jamais allé en terre inconnue ?

Son boxer est une damnation. Un épais élastique noir sur les hanches, le reste en synthétique anthracite, il épouse délicieusement ses formes. Pour ne pas dire *sa* forme. Je sais ce que j'ai à faire, mais je suis tétanisée. J'aime quand il me guide, quand il mène le jeu. Je déglutis.

– Seulement des terrains déjà conquis, répond-il.

Il me pousse à reculer tout en tenant mes flancs. En sentant le lit derrière mes cuisses, je m'y allonge. Carl avance sur moi tel un prédateur et guide nos deux corps pour grimper plus haut. Je tremble un peu plus. Je suis nerveuse. Il a raison, j'ai peur. Ma tête se pose naturellement sur des coussins. Les draps se froissent.

– Une autre règle ? demandé-je fébrile.

Il acquiesce et prend le temps de m'observer à genoux entre mes jambes. Il détaille avec ivresse mon cou, où mes cheveux se sont égarés, mon buste, puis s'attarde sur ma poitrine. Le froid m'a saisie mais je brûle.

– Qu'est-ce que je dois faire Carl ?

Ma voix me trahit, je suis complètement perdue. Il me sourit et se penche, embrasse une épaule, remonte mon cou. Je rejette la tête en arrière pour lui laisser plus de place, il murmure :

– Touche-moi.

Je m'exécute. Pose ma main sur son ventre, passe son nombril et la ligne médiane de ses abdominaux pour plonger dans son boxer. Il halète sur mon épaule et me mordille tandis que son sexe frémit sous mes doigts. Par réflexe, j'appuie ma hanche sur la sienne et fais glisser mon entrejambe sur sa cuisse, j'ai un besoin irrépressible de le sentir ici, là où je suis trempée. Je gémis en partie

soulagée.

– Plus vite, le pressé-je.

J'enroule son sexe de mes doigts et les fais coulisser avec appui. Il secoue la tête et arque un sourcil :

– Oh non, Cassie, c'est ta première fois, je peux te promettre que je vais prendre mon temps. Il le faut. Pas seulement pour toi mais pour moi aussi.

Je ne comprends pas bien où il veut en venir et il ne me laisse pas y réfléchir. Une de ses mains descend sur mes hanches, longe mon bassin et s'interpose entre nos deux corps. Sans jamais cesser de m'embrasser, il s'introduit sous mon pantalon, écarte mes lèvres. Deux doigts passent fermement sur mon clitoris. Je flageole. Bénis soient les dieux, je suis allongée, sinon je serais tombée ! Sent-il comme je suis prête à l'accueillir ? J'aimerais l'entendre me dire que je suis trempée, *parfaite*. Et à ce moment-là, je réalise ce qui me plaît dans nos jeux en dehors du sexe. *Nos discussions*.

– As-tu l'habitude de parler en faisant l'amour ? demandé-je

Ses doigts continuent de descendre et s'enfoncent dans mon vagin, je ne retiens aucun gémissement, c'est trop bon. Ma main se crispe sur son membre et mes cuisses tremblent. Il sourit perversement, il aime me voir partir.

– Non, répond-il enfin. Seulement avec toi. Sinon c'est pour être grossier.
– Qu'aurais-tu envie de me dire ?

Il rit sans jamais s'arrêter de faire coulisser ses doigts. Mes membres se tendent, une chaleur m'inonde lentement.

– Qu'un jour je baiserai tes seins.

Je m'esclaffe, entre deux inspirations bruyantes.

– Ils sont ridicules !

Il secoue la tête et les rejoint dans la seconde pour en embrasser un.

– Pas pour moi, susurre-t-il. Je les trouve parfaits. Parce qu'ils sont fermes, qu'ils rougissent quand je passe dessus, et que tes tétons se dressent quand je les frôle.

Je regarde sa langue s'en amuser d'un. La vision qu'il m'offre est plus qu'érotique. Ses yeux sont figés dans les miens, il me suce, me mordille, et je ne sais pas si pour lui c'est comme avec toutes ces filles mais j'ai l'impression que nous sommes connectés.

– Qu'ils sont obéissants ! me moqué-je.

Ses doigts bougent plus vite, ma main aussi sur son pénis. Sa langue, ses dents, ses lèvres, je perds pied et le lui fais savoir, je l'appelle, la bouche sèche :

– Carl.

J'ai l'impression d'avoir puisé dans les profondeurs de mon être pour sortir son prénom, il m'embrasse rapidement et ôte délicatement sa main de mon antre. La mienne s'échappe de son caleçon.

– Patience Cassie.

Il se dresse au-dessus de moi, et agrippe mon pantalon et ma dentelle, je l'observe et le laisse faire. Il passe sur mes cuisses. *Oh mon Dieu, je vais mourir.* Sur mes mollets. *La plus belle des morts.* Mes vêtements tombent au sol. Mon cœur va sortir de ma poitrine. *Ou de mon vagin, parce qu'entre nous je ne sais plus trop où il se trouve.*

– Bordel Cassie, grogne-t-il.

Son regard, rivé sur mes lèvres ouvertes, est endiablé. Dire que je n'ai pas honte serait mentir, je suis totalement nue et offerte, mais je suis bien trop excitée pour faire machine arrière. Un air frais se glisse entre les jambes. Je me redresse sur mes coudes et demande, fébrile :

– À quoi penses-tu ?

Le dos de ses mains caresse mes mollets, l'intérieur de mes cuisses, il se penche et embrasse ma hanche. Ma gorge se serre, je me retiens de respirer et referme mes poings sur les draps.

– Je pense à tout ce que je veux te faire.

Il embrasse mon pubis, le caresse de ses lèvres. Il est encore rouge de mon épilation à la cire. Ça n'était pas l'idée du siècle pour moi, mais Carl s'en régale et me le dit : « Sans poils c'est merveilleux ». Merci Google. Il le lèche, je ne respire toujours pas, je me contente d'appréhender et de regarder.

– Je veux que tu dises tout ce que tu vas me faire.

Ma demande le surprend, il cesse toute activité et me questionne à moitié amusé :

– Pourquoi ? Tu n'as rien à apprendre, à moins que tu ne m'aies caché ta bisexualité ?

Je pouffe.

– Pas pour apprendre Carl, mais parce que parler me détend. T'entendre, te voir, c'est ce qui me plaît.

– Je vais t'embrasser *là*.

Son doigt se pose sur mes lèvres ouvertes et trempées de ma mouille.

– Ça ne te gêne pas ?
– J'en ai envie.

Sa bouche remplace son doigt et mon sexe pulse. Bordel c'est la chose la plus intime qu'il m'ait été donné de vivre. Ses lèvres frémissent sur ma peau. Elles sont brûlantes et douces. Il m'embrasse encore et encore, de mes graciles à mon pubis. J'ai la sensation que mon vagin s'ouvre un peu plus. Il murmure :

– Comme j'ai envie de te lécher.

Je tremble sur mes coudes et agrandis la bouche en le voyant sortir sa langue. Elle se place directement sur mon clitoris. Elle tournoie lentement d'abord puis plus fermement. La sensation est irréelle. Pourtant, c'est incontestable, il me goûte et grogne. *Je le vois*. Je faillis un peu plus, mes bras flageolent mais je me tends de tout mon être pour ne pas lâcher ses yeux qui m'épient et sa langue entre mes lèvres.

– Est-ce… Est-ce que j'ai bon goût ?

Ma voix me trahit. Je suis faible et pourtant je me sens puissante de le savoir où il est.

– Excellent, murmure-t-il rapidement.

Sa langue ne faiblit pas et le feu croit en moi. Mon cœur court vite. Je vais exploser comme jamais je ne l'ai fait. Comme jamais je n'aurais pu le faire pour un autre homme. Finalement je ne regrette pas de m'être enfuie pour une fenêtre. Me donner à Carl est bien plus que lui dire que moi aussi je ressens des trucs. C'est ce qu'il devrait comprendre.

– Tu… Tu avais raison pour ma fenêtre.

Il se fige, les sourcils froncés.

– Je pense à celle de ma chambre de petite fille, me reprends-je. Je me souviens de ce jour où tu réparais la vieille Ford. Tu portais un débardeur blanc en coton et un bleu de travail si bas sur tes hanches qu'à chaque fois que tu te penchais sur le moteur une partie de ton fessier se découvrait sous ton boxer.

Putain de fessier.

– Tu me matais ? s'étonne-t-il la mine rassurée.

Je doute qu'il se souvienne du jour dont je parle. Il a réparé la Ford tant de fois. Je pouffe.

– Non, pas à 13 ans !

Il me sourit et embrasse l'intérieure de ma cuisse. Je frissonne, si sensible.

– Je passe à la vitesse supérieure Cassie. Ne t'arrête pas de parler.

Mon sang dévaste mon clitoris sous son avertissement. J'agrandis les yeux et ouvre la bouche. Je cherche l'air. Quelle vitesse ? Sa langue peut-elle aller plus vite ? Elle revient, et il reprend où il en était. De la même manière. *De quelle vitesse parle-t-il ?*

– Je t'ai trouvé trois heures après dans la cuisine… Oh !

Je crie à la sensation de ses dents sur mon clitoris. Le feu croit en moi. Il le mordille, puis le suce. J'ai terriblement chaud et mes jambes flanchent. Ses mains les retiennent et il me sermonne :

– Continue.

Toi aussi, bon sang !

– Tu étais… torse nu, trempé de sueur, en train de boire un verre de limonade. Oh mon Dieu !

Deux doigts me pénètrent alors que sa bouche n'a pas bougé d'un centimètre. Je ne les avais pas vus venir et bordel, c'est juste sensationnel. Je ne sais plus où donner de la tête, ils vont et viennent en moi, sa langue, ses dents se jouent entre mes lèvres. Je suis hors de portée, comblée et sur le point d'exploser.

Je force mes yeux à rester ouverts et mes bras à tenir, c'est ascensionnel. Mes muscles se tendent et mon ventre se gorge de frissons. Il m'observe avec attention, d'un regard ardent et puissant.

Je ne peux plus.

Je ne tiens plus.

– Carl…
– Laisse-toi aller.

Ses doigts glissent sans efforts et rapidement : je suis trempée comme jamais. Mon clitoris se gonfle et ma tête tombe en arrière, j'ai atteint un point de non-retour.

C'est l'explosion.

Mon vagin se contracte avec force et je jouis. Je ne retiens aucun son, tout est pour lui. Mes coudes lâchent et je plonge dans une léthargie orgasmique au milieu des draps.

Je suis déconnectée. Mon entrejambe se contracte encore et encore et pourtant ses doigts ne sont plus là. Je m'autorise à fermer les yeux trente secondes pour récupérer et apprécier la dernière bouffée de chaleur. Je sens le matelas bouger, le bruit d'un tiroir puis d'un papier métallique. *Un préservatif.*

J'ouvre instantanément les yeux, la poitrine agitée. La panique me gagne et chasse mon bien-être à coups de pied aux fesses. C'est le moment.

Carl revient dans mon champ de vision. Il est à genoux entre mes jambes. Son pénis couvert et dressé devant moi me paraît dix fois plus gros que d'habitude. *N'importe quoi, je déraille.* Mes yeux remontent lentement sur lui. Dans l'obscurité de la chambre, sa peau a des nuances de gris, c'est comme dans un vieux film en noir et blanc. Il serait le plus beau des acteurs, des muscles bandés, une prestance hors du commun, on ne verrait que lui. J'arrive à son visage. Il a l'air aussi inquiet que moi.

Je suis sa première terre inconnue et surtout… Je suis Cassie. La fille qu'il a vue en partie grandir et sa demi-sœur par alliance.

C'est Carl.

Et soudain, je me souviens de la confiance que je lui porte. Pas parce qu'il est expert en petites culottes mais parce que j'éprouve des trucs pour lui. Je lui souris et l'attire à moi.

– Viens Carl.

Il se plaque à moi. Sa queue percute ma cuisse. J'ai l'impression que ma phrase l'a rassuré, il m'embrasse tendrement, caresse mon front et mes hanches. Je plonge mes doigts dans ses cheveux et me confesse :

– Je ne veux que toi.

Sa bouche est douce, son souffle brûlant. J'écarte les jambes et les fixe sur ses hanches. Sentir son pénis entre mes lèvres ranime mon excitation.

– Il n'y aura pas de retour en arrière, me prévient-il.

Je sais. Je hoche la tête. De toute façon, même si c'était possible je ne le voudrais pas.

Sa main se glisse entre nos jambes, il attrape sa queue et la guide jusqu'à mon antre dans un grognement. Mon cœur broie ma poitrine, il résonne jusque dans mes oreilles. Je cesse de respirer. Ses yeux plongés dans les miens, il me remplit lentement, centimètre après centimètre.

Et… Je. Crois. Mourir. À. Petit. Feu.

Comment peut-on éprouver du plaisir alors que c'est si douloureux ? J'ai la sensation d'avoir été traversée par une lame. Aiguisée et brûlante.

– Dis quelque chose, le supplié-je.

Pas besoin de lui faire un dessin, il connaît mon fonctionnement. Nous devons parler.

– J'aime savoir que je suis le premier, Cassie.

Moi aussi.

Au moment où il m'embrasse, il se retire. Tout aussi lentement. Tout aussi douloureux. Je le mords et il grogne. Je le préviens :

– Ne t'arrête pas.

De parler, de me faire l'amour, de faire ce que tu fais. Jamais.

– Tu es si serrée.

Parce que vierge, parce que je viens d'avoir un orgasme monumental, parce que ta queue est irréelle ! Je plante mes ongles dans sa nuque au moment où il me comble une nouvelle fois.

– C'est mauvais ? demandé-je le souffle coupé.

Il embrasse ma joue, mon oreille, caresse ma poitrine. Il est si doux et si dérangeant à la fois.

– Bordel, non, Cassie, c'est le nirvana !

Il pince mon téton au moment où il se retire. J'ai l'impression que la douleur est moins poignante. Il m'a déconcentrée et ça marche.

– Encore… le supplié-je.
– Tu as mal, je le sais.

Rodage…Je m'arme de courage et applique mes mains sur ses fesses pour le pousser en moi. Une décharge me saisit en même temps que son pénis me pénètre. C'est douloureux mais largement supportable.

– Encore pressée.

Il lèche mon cou, saisit mes fesses et va plus loin. Comment est-ce possible ? Je pense que l'article de presse sur la longueur des vagins est erroné, parce qu'à cet instant je suis extensible à l'infini.

– Ne sois pas doux Carl.

Il mord ma lèvre dans un grognement. Je ne veux pas qu'il prenne son temps sous prétexte que j'ai mal.

– Je ne suis pas en sucre.
– OK.

Il se retire et revient aussitôt, épiant ma réaction. Mon vagin me brûle mais je survis. Je lui souris. Il recommence. Ses yeux ont une lueur que je ne lui connais pas. J'ai la sensation qu'ils me disent tout un tas de trucs. Son regard est doux et profond. Je m'agrippe à son dos et l'embrasse. Nous sommes connectés, bien plus que physiquement. Le sent-il comme moi ? Je me détends petit à petit. La douleur ne me quitte pas mais elle se tarit. Le plaisir revient lentement alors que ses allers-retours se font plus pressants.

– Cassie, tu es magnifique.

Je fonds et m'abandonne un peu plus. Son torse glisse sur ma poitrine, elle tressaute à chaque coup, ses mains sont possessives et sa bouche passionnée. Il me mord, me lèche, me suce. Ma peau est en incandescence, je n'ai jamais autant transpiré, et je suis essoufflée.

Son désir croît quand je l'appelle.

– Oh Carl…

Il accélère, devient plus marquant, ses mains se ferment sur mes hanches et me maintiennent. Je frémis de tout mon être et me cambre. La douleur est là mais devient passive.

– Cassie, tu es trempée.

Sa voix est rauque, il n'est pas loin. Je tire sur ses cheveux et gémis, parce que même si je souffre, ça devient bon. L'entendre parler ? Sa queue en moi ?

– Est-ce que tu me laisseras te chevaucher un jour ? demandé-je
– Tout ce que tu veux…

Ses doigts s'ancrent dans ma peau, sa respiration devient aussi rapide que ses coups de bassin. Je désire qu'il s'abandonne plus que tout. J'ai besoin de le voir chavirer comme dans mon hall quand il avait joui entre mes doigts. Je lui raconte un fantasme :

– Je m'imagine au-dessus de toi, griffer ton torse en te tenant.

Il embrasse mon cou, attrape un de mes seins et le serre.

– Continue Cassie…
– Je rejetterais la tête en arrière en glissant sur ta queue. Je n'aurais pas mal, je serais comblée. Tu me dirais d'aller plus vite et je m'exécuterais en allant plus loin. Toujours plus loin.

Mes paroles le mettent hors de lui, ses jambes tremblent et il s'acharne avec passion dans ses va-et-vient. La douleur revient au galop, mais je n'en dis rien, j'écarte un peu plus mes cuisses et plante mes ongles dans ses omoplates. Je souffre autant que je prends de plaisir, c'est incompréhensible. Mon ventre se tend, mes veines sont des rivières de magma.

– Je ne tiens plus Cassie.

Je sais.

Je me cambre un peu plus, lui offre toujours plus de place au fond de mon vagin et il gémit dans mon oreille, dans un coup de bassin puissant.

Ses mouvements deviennent lascifs, je sens son pénis trémuler. Je devine une capote pleine. Il caresse ma cuisse et je me détends. Pas parce que c'est fini mais parce que je sais qu'il a pris du plaisir avec moi. Je lui ai donné du plaisir.

Il s'effondre sur moi dans les secondes qui suivent, et lâche dans mes cheveux, amer :

– Tu n'as pas joui.

Non. Je n'ai pas joui.

16

Carl

La descente est brutale et la frustration se peint dans ma voix. *Cassie n'a pas joui.* Elle ne pipe pas mot, seules ses respirations, rapides et bruyantes, brisent le silence.

C'est la plus grosse claque de ma vie. Je n'en pouvais plus, j'ai essayé de tenir, mais sa chaleur, son goût, l'érotisme de sa voix et ses ongles dans ma peau m'ont fait basculer. C'était inéluctable. J'en avais tellement rêvé. Des jours, des semaines. Je ne pouvais plus tenir.

– Tu n'as pas joui, réitéré-je un peu plus acerbe.

Je ne suis pas en colère contre elle, mais contre moi. C'était sa première fois, je voulais que tout soit parfait. Je voulais qu'elle se souvienne de moi de la meilleure des façons. Je voulais être plus que le premier. Je voulais aussi être le type qui lui avait offert l'orgasme du siècle. J'ai échoué.

– Ça n'est pas ce que je retiendrai, répond-elle finalement d'une voix douce.

Ses doigts naviguent sur mon dos, sa bouche traîne sur ma joue. Ça devrait me détendre, me rassurer, mais il n'en est rien. Je peste haut et fort contre moi-même et me retire de son vagin pour m'asseoir au bord du lit. Le froid me gagne, la clim chasse abruptement la sueur de ma peau.

Cassie rit.

– Tu es stupide, Carl.

Stupide, en colère et tellement mauvais. Je retire la capote pleine de mon foutre et m'en débarrasse au pied de la table de chevet.

– Tu n'as pas joui, martelé-je.

Elle me rejoint et se place à califourchon sur mes cuisses. Mes mains se placent instinctivement sous ses fesses pour la plaquer contre moi. Je soupire devant son air amusé.

– Non, je n'ai pas joui. Mais tu n'as rien à te reprocher, c'était la meilleure première fois que je pouvais avoir.

Elle caresse ma nuque, joue avec quelques mèches de mes cheveux.

– Tu aurais pu avoir *encore* mieux.

Elle roule exagérément des yeux. Ses cheveux couvrent à peine ses tétons, sa peau luit dans la nuit,

ses pommettes sont rouges et ses lèvres gonflées. Elle est belle. Je devrais lui dire. *Ça*, et que je suis désolé d'avoir foiré.

– Avec un orgasme ? s'exaspère-t-elle. Enfin Carl, crois-tu que beaucoup de femmes atteignent le nirvana leur première fois ?

Je n'en sais rien. La terre inconnue est aussi une première fois pour moi.

– Tu as des chiffres ?
– Non, mais je suis certaine qu'il doit bien exister une étude là-dessus.

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer. Ses lèvres s'étirent. En fait je ne suis pas stupide, je suis surtout un pauvre con parce que j'aurais dû la prendre dans mes bras juste après. Je ne laisse pas les regrets me consumer, je me rattraperai plus tard, et Cassie est bel et bien contre moi. Ça, c'est une certitude.

– Les scientifiques sont timbrés, fais-je remarquer légèrement détendu.
– Je suis d'accord, on se fout royal de ce genre de statistiques. L'essentiel, c'est que je ne suis pas partie en courant et que je n'ai pas pensé aux fenêtres de mon appartement et à la météo, non ?

J'opine.

Je l'enlace plus fort. Elle frémit dans mes bras. Voilà ce qu'est Cassie : ma meilleure amie, mon âme sœur et mon idéal. Elle me complète, sait exactement ce que je veux entendre et à quel moment. Elle m'a apprivoisé.

Je l'embrasse avec une lenteur surnaturelle. J'ai les entrailles tiraillées et la poitrine oppressée par la réalité. Je suis tombé amoureux d'elle. Je suis bouleversé de ne pas pouvoir lui dire. J'aimerais le crier mais je suis terrorisé. Je ne sais pas ce qu'elle ressent pour moi. Je ne sais pas ce qu'elle compte faire de moi. Elle a juste accepté que je sois le seul. Est-ce suffisant ? Pour l'instant, je m'en contenterai.

Son nez effleure le mien, et elle murmure :

– Et surtout le plus important c'est que je suis prête à recommencer.
– Maintenant ? m'étonné-je.

Elle grimace.

– Je vais être grossière, mais j'ai la chatte en feu.
– Je suis désolé.
– Arrête Carl. C'était fantastique, je n'ai pas simulé, j'ai vraiment aimé.

Je ne sais pas s'il y a un sens caché à ses mots, mais son regard est profond, indéchiffrable.

– Mais tu as la chatte en feu…
– Réjouis-toi, c'est à cause de toi, pas de quelqu'un d'autre. Tu es *mon souvenir*.

Je tremble devant son aveu. Elle a raison. Qu'importe qu'elle ait joui ou non, je suis le seul et le resterai. Je suis sa première fois. Et finalement, vu que je suis un connard et que le naturel revient toujours au galop, je suis content d'être responsable de son état. Elle a eu mal, elle a toujours mal : je suis ancré en elle pour un bon moment.

Je la soulève et me dresse sur mes jambes, un sourire à la con sur les lèvres.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne-t-elle.
– On va soulager *ta chatte en feu*.

Elle resserre ses bras autour de ma nuque et pouffe à l'orée de mon oreille.

Je traverse la chambre puis le dressing et rejoins la salle d'eau. Mes jambes tremblent, je n'ai rien mangé depuis midi. Emy a écourté notre soirée avant même que les plats soient servis, dès qu'elle a compris que je l'avais invitée pour rompre et non pour faire démarrer une vraie relation. Ça s'est mal passé. J'ai joué au con, pourtant tout était clair entre nous, il n'était question que de sexe. Il faut croire : seulement de mon côté. Elle est partie en me traitant de connard.

Je soupire. Une page de ma vie de tournée.

Voir Cassie devant la porte de mon appartement était inespéré. Mais maintenant elle est là. Avec moi. Elle ne se rend pas compte à quel point c'est important. Pas uniquement ce que nous avons fait, mais aussi parce qu'elle est la seule fille, à part Oceana, à pénétrer dans mon intimité. Ici, chez moi, cet appartement, c'était la limite à ne pas franchir avec une femme.

Je l'assieds à côté du lavabo. Elle m'observe de ses grands yeux verts. Je récupère une serviette et l'humidifie. J'écarte ses jambes délicatement et la pose directement entre ses lèvres écarlates. Ses doigts se crispent sur ses cuisses. Sous la lumière blanche des néons, j'étudie sa réaction. Ses cheveux, une teinte plus claire, sont désordonnés, ses taches de rousseur se noient sous le rouge de ses joues, ses lèvres esquissent un sourire et frémissent, et ses petits seins ronds ploient sous de fortes inspirations.

– Ça fait du bien ?

Elle hoche la tête dans une déglutition et se mord la lèvre, l'air timide.

– À quoi penses-tu ?
– À ce week-end.
– Tu as quelque chose de prévu ? Tu as rappelé Ted ?

Mes mâchoires se serrent.

– Oh oui, je lui ai proposé un dîner à la maison. Mais il va falloir que j'annule. *Encore.*

Elle papillonne des yeux.

– Tu me fais marcher ?

Elle pouffe en hochant la tête.

– Alors à quoi pensais-tu ?
– À la quantité de documentaires que je vais devoir regarder pour ne pas penser à toi.

Si elle savait tout ce que j'ai tenté pour me la sortir de la tête. Et ces dernières quarante-huit heures ont été un supplice. Éviter les heures où elle rentre, oublier consciencieusement son téléphone à la maison, augmenter les heures de sports…

– Je te conseille celui sur les évadés d'Alcatraz.
– Tu regardes des reportages ? grimace-t-elle.

Je trempe une nouvelle fois la serviette dans l'eau glacée et la glisse sur son sexe. Elle se redresse dans un frisson. *Vengeance.* Je souris, vainqueur. J'étais peut-être nul à l'école, je ne suis pas un inculte pour autant !

– Au cas où tu ne l'aurais pas compris, tu n'es pas la seule à avoir du mal à trouver le sommeil.

OK. Je le conçois je ne m'y serais pas intéressé si elle n'avait pas accaparé toutes mes pensées.

– C'était bien ?

Aucune idée. Les images ont défilé sans que je ne regarde vraiment. Je crois qu'au moment où il était question de l'enquête, je pensais à la chaleur de son vagin autour de mes doigts, et à sa main sur ma queue. Elle frémissait, me serrait fort et découvrait mon gland avec aplomb.

– Passionnant, mens-je. Une prison, des détenus, un plan parfait… dommage pour West.
– Waouh… super excitant, c'est certain !

Ah bordel, elle ne peut pas savoir à quel point. Ma bite tressaute, et je me souviens soudainement où sont réellement mes doigts. Entre ses jambes, devant une barrière en coton. Fait chier !

Hors de question que je passe le week-end sans elle. Rien à foutre des reportages. Je la veux.

– Sinon, tu peux aussi passer tout le week-end avec moi. Ça t'éviterait des heures vautrée dans le canapé, une surchauffe du disque dur, et de te masturber. *Ta chatte a besoin de repos.*

Je lui sers mon sourire charmeur et me déleste de la serviette dans le lavabo. Cassie croise les jambes. *Merde.*

– Surtout le dernier point…

Elle fixe ses mains au bord du meuble et se penche langoureusement sur moi pour murmurer :

– … Mais je ne suis pas certaine qu'elle reste au repos bien longtemps si je reste avec toi.

Elle n'a pas tort.

Soit elle est devenue aussi bonne que moi au jeu de la séduction, soit je suis complètement accro. Sensuellement, elle se mord la lèvre inférieure en fixant les miennes. Mon cœur s'agite dans ma poitrine, les sueurs me montent. Je me secoue intérieurement. Hors de question de perdre.

– Cassie.

Je rejoins son oreille et croque délicatement son lobe. Elle râle. *C'est si facile.* Je dégage sa nuque de sa chevelure rousse, dépose ma bouche sur son cou, l'embrasse, fais glisser ma langue sur sa clavicule. Elle frissonne et crispe ses doigts sur la bordure du meuble. Je ne suis pas loin.

– Je… je ne sais pas… tu sais… j'adore les reportages.

Elle tente de reprendre le dessus. Elle n'aurait aucune difficulté. Quand je suis avec elle, je suis tel un funambule, je manque de tomber du fil à chaque instant. Mais je résiste, l'enjeu est de taille : deux jours entiers avec elle. J'écarte ses jambes, m'y engage et la rapproche. Je sens ses reins se creuser au passage de mes doigts. J'effleure ses lèvres sans l'embrasser et la gronde :

– Cassie…

Elle lève les yeux au ciel, prend possession de ma nuque et me sermonne :

– Tu sais très bien que je ne peux rien te refuser.

Alors aime-moi. Mais plus je m'accroche à elle et plus la plausibilité de la situation devient irrationnelle. Je suis désespéré. Cassie est la fille de James et je sais qu'elle ne pourra jamais m'aimer.

***

Cassie dort à poings fermés. Depuis combien de temps ? Aucune idée. Je dirais une bonne heure. Sitôt sa culotte sur les fesses et l'un de mes T-shirts enfilé elle a rejoint Morphée dans mes bras. Et moi, qu'est-ce que j'attends pour la rejoindre ?

Dormir *normalement* avec une femme est une épreuve ! Cassie et sa poitrine contre mon torse, Cassie et ses petits bruits, Cassie et sa putain de jambe sur ma putain de queue. Surtout ce dernier point. Elle bouge dessus, la frotte et la presse de sa cuisse. Un vrai bizutage. Habituellement, lorsque je m'endors avec une fille et que j'ai envie d'elle, je la réveille, nous baisons, nous nous rendormons

et on recommence, *encore*, jusqu'au petit matin. Mais là, c'est différent. Pourquoi ? Parce que Minette est en convalescence, la maîtresse de Minette ne voudra peut-être pas, la maîtresse de Minette est Cassie. Oh bordel, Minette est contre ma hanche, Minette a un putain de goût, Minette était serrée à m'en faire perdre la tête, Minette est douce et chaleureuse et je bande fort et je suis entièrement réveillé. Et pas le seul.

Je me dégage de ses bras doucement. Elle marmonne quelque chose dans son sommeil et se blottit contre un coussin sans ouvrir un œil, *parfait*.

Sitôt en dehors du lit, je fonce dans la salle de bains et plus précisément sous la douche. Mitigeur poussé à son maximum sur l'eau froide, je crisse des dents et me contracte. Je vais finir avec une pneumonie mais au moins je n'aurai plus la trique. Un coup d'œil vers celle-ci.

Dramatique.

Elle affiche un demi-sourire, toujours haut perché sur un petit nuage.

Petit nuage, prénommé Cassie. Je bascule le mitigeur sur une température normale. En réalité, je sais pourquoi je ne dors pas et cela n'a rien à voir avec mes envies. Ça, c'est un truc en plus. Je suis toujours dans l'incertitude avec elle. Elle m'a promis l'exclusivité, alors que j'aimerais tellement plus. À l'heure actuelle je suis comme Emy, j'attends quelque chose de Cassie que je n'obtiendrai jamais. Une relation. Finalement, éliminer les autres hommes, ses partis potentiels était chose facile. Le plus dur, c'est de lui dire que je veux que nous soyons un couple normal et qu'elle accepte. *Impossible*.

Parce qu'elle a 21 ans.

Parce que c'est la fille de James.

Parce que je suis son demi-frère, quoi que nous en pensions tous les deux.

Un autre coup d'œil sur ma queue, elle arbore toujours le même sourire. *Et merde, même penser à tout ça n'aide pas*. Qu'une chose à faire. Je la couvre de mes mains et fais glisser ma peau de haut en bas. Rapidement. Plus vite ce sera fini et mieux ce sera. L'eau coule en abondance sur ma tête et me paraît plus froide tant je bouillonne, mais je suis loin du point de non-retour. Très loin. Je ferme les yeux et pense à Cassie, à ses courbes généreuses, à son regard lorsque je l'ai pénétrée la première fois. Brûlant, puissant, perçant. Je resserre ma prise. J'entrevois sa bouche ouverte, j'entends ses gémissements, je sens ses doigts agripper fermement mes épaules. La pression monte…

– Tout va bien ?

Je me fige et ouvre les yeux du même coup. Ça, je ne l'avais pas vu venir.

Je ne me retourne pas sur elle. Je me contente de grimacer les doigts flageolant sur ma bite. Elle tressaute d'insatisfaction. *Ouais coco, on a été pris en flagrant délit*. Comptes-tu sourire encore

longtemps maintenant ?

– Carl ? Tout va bien ? Réitère Cassie.
– J'avais chaud.
– Je t'ai collé ?

Je l'imagine rougir et passer d'un pied à l'autre, gênée.

– Non, Cassie, ça n'est pas ta faute.

Mon Dieu comme je mens mal. Je ravale un rire et reprends rapidement :

– J'avais du mal à m'endormir.

Je relâche ma queue et ferme les yeux en priant de toutes mes forces pour qu'elle ramollisse.

– Et tu as pensé qu'une douche t'aiderait ?

Bordel, tu es si naïve Cassie. Elle ne se doute pas une seconde de ce que j'étais en train de faire.

– C'est à peu près ça.

Un coup d'œil vers le bas : Kiki est loin d'être K.O. Tant pis, au pire, je pourrai toujours négocier une baise sous la douche… Au moment où je m'apprête à le faire, sa main se plaque fermement entre mes omoplates et elle s'écrie :

– Non ! Ne bouge pas !

Je m'exécute mais bascule la tête sur le côté pour la regarder. En partie sous la douche avec moi, l'eau ruisselle sur son bras, elle fixe mon dos, les sourcils froncés.

– Quoi ?
– Je veux… balbutie-t-elle.

Ses yeux me reviennent un instant, elle soupire, bat des cils, l'air timide. Je donne une impulsion de mes épaules sur sa main pour la pousser à continuer. Je ne supporte pas de la voir chercher ses mots avec moi. Je ne veux pas qu'elle pense que je puisse être un de ces ploucs qui pourrait la juger. Elle n'a pas besoin de bien parler pour me séduire *moi*, c'est même tout le contraire. C'est son indélicatesse, son innocence, son questionnement qui me plaisent.

– Tu vas trouver ça stupide et déplacé, finit-elle par dire.

J'émets un rictus.

– Je crois que ça ne peut pas être pire que la fois où tu m'as parlé de ta virginité.

Virginité caduque. Je me retiens de sourire. J'ai eu le temps de réfléchir pendant qu'elle dormait. Je ne lui ai peut-être pas donné la première fois que j'espérais mais avant ça, elle m'a laissé la lécher et la goûter. Finalement je souris et ma queue est loin de ramollir, parce que là, j'ai marié les deux : première et orgasme.

– OK. Tu n'es pas sans savoir que j'ai une mémoire implacable. Je me souviens de beaucoup de choses sans importance, et que j'aimerais occulter, mais pour lesquelles je dois vivre avec. Comme cette fois au lycée où j'ai surpris Anna, de seconde année, tailler une pipe à son petit ami dans les toilettes. Oh mon Dieu c'était…

Elle grimace tandis que je l'observe sur le qui-vive. Quand elle débite autant de mots à la seconde, on doit redouter deux choses : une crise de fou rire ou une crise de panique. Entre nous, je préfère nettement le fou rire.

– Bref ! reprend-elle dans un sourire qui se veut rassurant (échec total, je ne suis pas rassuré). En ce qui te concerne, j'ai des souvenirs à revendre, sur ce que tu faisais, sur ce que tu disais, sur ta façon de marcher, de sourire, de draguer les voisines, et sur ton… corps.

Ses joues rosissent.

– Je dois me sentir flatter ou c'est comme ça pour tout le monde ?
– C'est la même chose pour toutes les personnes que je côtoie.

OK, au moins les choses sont claires. Je tente de faire de l'humour pour masquer ma déception. *Je m'attendais à quoi après tout ?*

– Tu aurais dû travailler pour le FBI.
– Et cauchemarder en permanence sur des scènes de crimes ? Non merci.
– Où voulais-tu en venir Cassie ?
– Ton dos. Je ne crois pas l'avoir vu d'assez près pour me souvenir de toutes tes cicatrices.

Je me raidis légèrement. Pourtant, je n'en ai jamais eu honte. Je ne les ai jamais cachées. Elles font partie de mon passé et m'ont permis d'être ce que je suis aujourd'hui. Elles m'ont forgé. Alors pourquoi sentir les doigts de Cassie les parcourir me rend mal à l'aise ? Je tente l'humour, mais ma voix me trahit, elle est frêle.

– C'est moche, hein ?

Elle m'ignore, les yeux fixés sur mon dos, et me rejoint entièrement dans la cabine de douche. Elle a le même regard que lorsqu'elle lisait ses bouquins d'astrophysique. Hypnotisé, concentré. Comme s'il y avait un truc important à saisir sur mon dos. Ici, il n'y a aucun problème, aucune cohérence, aucune signification. Ce sont seulement des cicatrices. Rien d'autre, bordel ! Alors pourquoi suis-je tétanisé ? Je ne sens plus l'eau couler sur ma peau, je n'ai que ses doigts qui s'approprient les stigmates de mon passé. Je ferme les yeux et me souviens de chaque marque au fur et à mesure qu'elle passe dessus, des images me reviennent par bribes, des instants défilent. Violemment. Saisissant ma

poitrine.

– Tu n'en as jamais parlé. Personne n'en parle.

Parce qu'on ne veut pas y penser. Ma mère veut se souvenir des jours heureux avec mon père. *Plus nombreux,* d'après elle, que les jours sombres. Elle a raison. Mais moi, je préfère me rappeler uniquement que ce type l'a fait souffrir.

– C'était seulement quand il était bourré. Ma mère avait du flair. Avant même qu'il passe le pas de la porte, elle me congédiait dans ma chambre et ça, qu'importe l'heure. Elle ne voulait pas que je sois là. Je ne sais pas à quel moment j'ai réalisé ce qu'il lui faisait. Je me souviens juste avoir désobéi pour le voir la malmener.

C'est faux. Je me souviens de ce premier soir comme si c'était hier. Un frisson poignant me traverse si brusquement que j'en ai le souffle coupé. Je n'avais pas mangé, j'avais faim, j'avais chaud et je ne comprenais pas pourquoi maman ne voulait pas s'occuper de moi. Je n'ai jamais été du genre capricieux, mais ce soir-là, un élan de rébellion m'a saisi et je suis descendu en trombe de l'étage. Une gifle. Ma mère au sol. Mon cœur en mille morceaux. C'est ce que j'ai vu. Comme si je revoyais la scène une nouvelle fois, la nausée me prend et ma tête me tourne. C'est la main de Cassie, chaleureuse, douce, sur mes vertèbres, qui me ramène à la réalité. Je me racle la gorge et reprends :

– À partir de là, j'ai toujours désobéi. Je restais sur la plus haute marche des escaliers et j'attendais. Ça commençait toujours par des reproches.

J'entends l'écho de sa voix dans mes oreilles. *Bordel ! Il n'y a plus rien dans le frigo ! Martha, tu sers à quoi putain ? Le repas n'est pas encore prêt ? Et ces foutus jouets qui traînent dans le salon ! Il veut ma mort ce sale gosse !* Mes muscles se tendent, la colère circule dans mes veines, je serre les poings et souffle :

– Dans le meilleur des cas, s'il était trop bourré pour bouger, il s'écroulait dans le fauteuil devant la télé et ne se réveillait que le lendemain matin. Le cas échéant, il la faisait tomber, la bousculait et lorsque je m'interposais, je prenais à sa place. D'après lui, si je n'accaparais pas autant ma mère, elle aurait le temps de s'occuper de lui.

La nausée redouble en revoyant ma mère le supplier de ne pas me toucher. Je préférais prendre à sa place, je me voulais fort, surpuissant et en même temps j'étais persuadé qu'il avait raison. Je n'étais qu'un bon à rien. Je ne ferais jamais rien de ma vie. Je finirais comme lui, alcoolique, violent, délabré. *Il s'est trompé.* Je me redresse, c'est ma force, et continue :

– Il frappait toujours avec sa ceinture. C'était la première chose qu'il enlevait en rentrant. Le même rituel. L'ôter, déboutonner le premier bouton de son bleu de travail, retirer ses chaussures et les balancer dans l'entrée pour finir dans le frigo à la recherche de quelque chose à boire. Puis ça commençait. Il l'appelait mais c'est moi qui débarquais à sa place.

J'émets un rictus. Cassie se fige près de mon flanc droit. Ma voix est blanche, dénuée de

sentiments, j'ai l'impression de parler de la météo. Tout ça c'est du passé, il ne me fait plus peur, il ne peut plus rien contre moi. Contre *nous*. Parce que le plus dur n'est pas d'avoir été battu mais de savoir ce qu'il a arraché à ma mère. Des années de bonheur et de joie. Je reprends :

– Quelquefois il se contentait de gifles ou de claques, d'autres, il récupérait sa ceinture et c'est là que c'était le plus douloureux.

Les doigts de Cassie passent délicatement sur mes cicatrices. Ça me fait un bien fou. Elle ne se contente pas de les caresser, de les effleurer, elle les mémorise. Et je préfère croire que c'est pour me connaître entièrement que pour alimenter son disque dur. Finalement, ça n'est pas elle qui me rend mal à l'aise mais le fait d'en parler. Pourtant, j'ai un besoin inexplicable qu'elle sache comment tout s'est terminé. Parce que c'est Cassie ? Parce que c'est la seule avec qui je veux partager mes moments les plus sombres ?

Elle embrasse l'une des marques sur mon épaule, glisse ses mains le long de mes omoplates et m'étreint. Je me lance, dans une grande inspiration :

– Je pensais qu'il avait arrêté parce qu'un jour je m'étais rebellé. Il avait promis. Je lui avais accordé ma confiance. Pour ma mère. Pour ces souvenirs où il avait été un bon père et un bon mari. Je n'aurais jamais dû. Un soir, je suis rentré plus tôt que prévu, il était là. Ma mère claudiquait et ça a été le déclic. Il n'avait jamais arrêté. Il le faisait quand j'étais absent. Je n'avais rien vu et il fallait que ça se termine. Est-ce que ça t'est déjà arrivé de vivre une scène sans pour autant être certain que c'est la réalité ?

– Non. Je ne crois pas.

– Et bien, c'est ce que j'ai vécu. J'étais tellement en colère contre moi de n'avoir rien vu, contre lui d'avoir encore fait du mal à ma mère, que j'ai déconnecté. Je suis allé le trouver sur son canapé, je l'ai foutu dehors et je l'ai frappé de mes poings. Si fort que ses os craquaient. Si fort qu'il n'arrivait plus à parler. Si fort que lorsque les voisins m'ont arrêté, tout le monde pensait qu'il était mort. Il aurait dû y rester. Il le méritait.

Je revois la scène comme si c'était hier. Son visage difforme et ravagé par le sang, son corps inanimé sur le trottoir, ses bras enroulés sur son ventre. Encore aujourd'hui, je n'éprouve aucune pitié. J'entends les hurlements de ma mère, elle me supplie, accrochée à ma jambe, d'arrêter. J'ai du mal à respirer, ma poitrine me fait mal, mes poings sont meurtris, mes phalanges écorchées. Je me rappelle avoir souhaité sa mort. Pour ne plus qu'il revienne. Jamais. Pour ma mère. Pour ne plus qu'il lui fasse du mal. Jamais. Seulement pour elle. Si c'était à refaire, je frapperais dix fois plus fort pour le voir crever. Pour tout le mal qu'il lui a fait, les années de bonheur qu'il lui a arrachées. Je le hais et le mot est faible.

Sentir Cassie dénouer mes doigts me fait réaliser que mes poings sont serrés. La colère gronde dans mes veines comme ce jour-là.

– Il le méritait peut-être mais ta mère t'aurait perdu aussi.

C'est ce qu'elle m'a répété des tonnes de fois. Je sais au fond de moi qu'elle a raison. Je ne suis pas en prison, je ne suis pas ce que mon père m'a répété des milliers de fois. Je ne suis pas un bon à rien.

– C'est ton passé, rajoute Cassie. Tu ne peux pas faire comme si vous n'aviez pas vécu ce genre de choses.

Exact. Je soupire.

– Je suis désolée de t'y avoir fait penser.

Ses mains quittent mon dos et gravissent mes épaules. Son souffle étreint ma colonne vertébrale et ses lèvres s'y posent. Délicieusement. Je me détends dans un râle et me retourne pour la ramener à moi. Elle se noie sous la marée d'eau tiède. J'aimerais changer de sujet.

– On dit que les enfants maltraités ont plus de risque de devenir maltraitant, non ?

Elle rejette la tête en arrière et chasse les cheveux de son front avant d'affirmer :

– Tu ne seras jamais comme lui.
– Je fais tout pour. Je crois que c'est pour ça que j'avais besoin de faire plaisir à toutes les filles que je croisais. Je me foutais éperdument de leur physique tant que je pouvais les rendre heureuses une nuit. Je suis complètement débile.

Elle pouffe.

– Dois-je remercier ta débilité d'avoir accepté de m'aider ? se moque-t-elle.

Je souris malgré moi. J'ai parlé au passé. L'a-t-elle compris ?

– C'est fini tout ça Cassie. Les filles, les sorties, les coups d'un soir, mon batifolage.

Elle tressaille et ses yeux tremblent dans les miens. Mes paroles semblent la bouleverser. Comme hier soir quand je lui ai avoué que je ne voulais plus être son prof de sexe. Bordel Cassie, j'aimerais tant pouvoir être dans ta tête pour comprendre ce qui te tiraille.

– Pourquoi ? demande-t-elle. Pourquoi maintenant ?

Ses lèvres tremblent. Je ne peux pas être plus explicite que je l'ai déjà été. Je suis nul sur ce terrain-là. Mon truc à moi c'est le sexe. La seule fois où j'ai voulu faire dans les sentiments, la fille a fini avec mon meilleur ami.

Sauf que je suis certain d'une chose : Oceana n'était pas pour moi et ce que je désirais avec elle, était tout simplement une stabilité, des responsabilités, une relation. Pas *elle* mais ce qu'elle aurait pu m'offrir. Je suis deux fois plus débile. Ça fait deux ans que je lorgne le cul d'Oceana alors que je n'en ai pas envie !

Cassie cligne des yeux sur mon sourire, dans l'incompréhension totale.

– Pas maintenant mais avec toi. Et je n'en sais rien. Je ne peux pas l'expliquer. La seule chose dont je suis certain, c'est que j'aime les moments que nous passons ensemble. J'aime parler avec toi. J'aime être avec toi. Tout me paraît facile et plaisant. Ça ne le serait pas avec une autre.

Mes paroles n'ont pas l'effet escompté. Elle se renfrogne et croise les bras. Mon Dieu que cette fille est sexy sans le savoir. Son T-shirt est trempé, ses petits seins ronds le transpercent. J'essaie de ne pas loucher dessus. C'est difficile. Les aréoles brunes apparaissent sous le tissu blanc, ses tétons pointent.

– Parce que tu me connais ? s'exaspère-t-elle.
– Bien sûr que non, Cassie ! Tu n'es pas l'emmerdeuse de mes souvenirs. Je te redécouvre autrement tous les jours.

Elle m'épie, complètement perdue dans une bataille intérieure. Les secondes défilent et me donnent la nausée. Je connais assez Cassie pour comprendre son fonctionnement : elle doit peser le pour et le contre, dresser des colonnes, émettre des hypothèses dans sa tête, parce que c'est une scientifique. Pourtant, elle ne devrait pas se poser des milliers de questions mais une seule et unique : *qu'est-ce qu'elle attend de moi ?*

– OK. Laisse-moi du temps. C'est si soudain.

J'ai la sensation de me recevoir une claque. Du temps pour quoi ? Je me raidis. Qu'est-ce qui est si soudain ? Que je veuille m'engager avec elle, alors que je ne l'ai jamais voulu avec une autre ? C'est à cet instant que je réalise que kiki a trempé dans beaucoup de filles. Mon passé de queutard me rattrape. Je murmure complètement impuissant :

– Parce que tu n'as pas confiance en moi.

Elle lève les yeux au ciel.

– Non.

Elle m'attrape par le bras et me ramène à elle. Je me laisse faire. Son T-shirt trempé est froid, je frissonne. Elle rajoute :

– Parce qu'il ne s'agit pas que de nous.
– Nos parents.

Elle hoche la tête et recule en me tenant contre elle. Nous atteignons rapidement la paroi carrelée de la cabine de douche. Je me presse contre elle, l'emprisonne. Je veux qu'elle comprenne à quel point j'ai besoin d'elle. J'ai une putain de chienne de vie. Je suis amoureux de la seule fille qui m'est interdite. Et cette fois-ci, je ne peux pas lui demander de ne rien dire à nos parents parce que je n'ai aucune envie de vivre caché. Je veux vivre normalement, avec elle. Ma poitrine me fait mal à en

crever. C'est pire que de la frustration. C'est un peu comme approcher son plus grand rêve et le regarder s'éloigner impuissant.

– Mon père.
– Je sais.
– Ta mère.
– Je sais.

Une de ses mains agrippe ma joue, l'autre ma nuque. Elle m'embrasse tendrement et pourtant, à la possessivité de ses gestes, je sens qu'elle est dans la retenue. Ça dépasse sa confiance en elle, il ne s'agit pas de savoir ce que nous devons faire sous cette douche, mais seulement de ce qu'elle s'autorise à me dire. Est-ce qu'elle souffre autant que moi ? J'appuie mes baisers, parcours sa cuisse de mes doigts. Elle m'est vitale. Le comprend-elle ? Nos souffles se mélangent, nos corps s'impatientent. Elle se cambre contre mon érection, remonte une jambe sur mon flanc. *Oh bordel Cassie.* Je m'amarre à ses fesses par-dessous sa culotte en coton – ridiculement sexy – et la soulève. Elle trouve appui sur mes épaules et me presse contre elle, m'embrasse. Plus rien n'a d'importance autour de nous. Je ne sens qu'elle, je n'entends qu'elle, je ne vois qu'elle.

Ses mains se glissent entre nos deux corps, se placent sur mon torse et elle rompt le contact de nos lèvres en me repoussant légèrement. Son air grave me fait chanceler intérieurement, elle a les yeux fermés, les sourcils froncés.

– Je me souviens d'un soir, j'avais tout juste 15 ans, dit-elle. Tu étais en Australie, maman avait cuisiné des lasagnes, ça sentait bon dans toute la maison. Il faisait frais pour un jour d'octobre, la nuit tombait, il y avait cette stupide émission de télé que mon père adore, *The Jerry Springer Show* – une femme avait trompé son mari avec son meilleur ami. Je finissais de mettre la table avec maman et quelqu'un a tapé à la porte d'entrée. Un coup. Un seul. Maman revenait de la cuisine avec nos trois assiettes. Elles étaient bleues avec un liseré doré. Elles ont toutes éclaté sur le sol. Maman était blême. Dans la seconde elle m'a agrippée fermement et ne m'a pas lâchée jusqu'à ce que mon père aille ouvrir cette porte et qu'il la referme. C'était le voisin. Un problème avec les poubelles. Ça n'a pas duré longtemps. Exactement soixante-douze secondes. Mais pendant ces soixante-douze secondes, je n'ai jamais vu, *notre* maman, aussi désemparée.

Ses yeux s'ouvrent directement dans les miens, ses mains tremblent sur mon torse. Elle me sourit tendrement et reprend :

– Je ne sais pas ce qu'elle a pensé ce soir-là, mais nous n'avons pas mangé les lasagnes. Maman a mis plusieurs jours à retrouver le sourire et à recommencer à rire. Je ne l'avais jamais vue comme ça. Maman n'est jamais triste, n'a jamais peur, même quand mon père a eu son cancer, elle n'a jamais flanché. Elle sourit au présent, à sa vie d'aujourd'hui, elle aime chacun de nous, se réjouit pour chacun de nous, ferait tout pour nous. Alors je ne veux pas la rendre malheureuse. Tu comprends Carl ? Je ne veux pas revivre ces soixante-douze secondes et ni celles qui ont suivi.

Elle pensait que c'était mon père. Ce que Cassie ne savait pas c'est que cette semaine-là, elle

m'avait appelé. J'avais engagé un détective qui l'avait retrouvé dans un foyer pour SDF dans le New Jersey. *Paraplégique.* Apparemment il s'était fait renverser par une voiture l'année précédente. Paraplégique, fauché et seul. Il ne viendrait plus la terroriser. Depuis, je n'ai aucune nouvelle, je ne suis même pas certain qu'il soit encore en vie et ça m'est égal. Je ne chercherai à le savoir que si ma mère me le demande. Mais comme moi, elle a tourné la page. Sa famille c'est James, Jamie et Cassie. *Notre* famille.

Le discours de Cassie fait un peu plus sens dans ma tête. Je n'ai aucune envie de détruire le bonheur de ma mère. Après tout ce qu'elle a vécu, je ne peux pas tout lui enlever qu'importe que j'aime ou non ma demi-sœur. Parce que Cassie a eu raison d'employer le mot *Maman* au lieu de Martha, c'est ce qu'elle est.

Je la relâche, résigné.

– Je n'ai pas de solution à notre problème Cassie.

Ses pieds touchent le sol.

– Moi non plus. C'est bien la première fois, tu ne crois pas ?

Ouais. Mais il n'y a pas de solution à trouver puisque le problème ne se posera pas. Je recule d'un pas et arrête l'eau.

– Carl ?

Je la regarde. D'une main hésitante elle replace une mèche de mes cheveux sur ma tête. Ce seul geste me fait faillir et me fait réaliser à quel point l'éviter va devenir une nécessité. Je serai incapable de rester dans la même pièce sans la regarder avec envie et sans la toucher avec désir. Mon cœur ne cessera pas de battre pour elle, ma tête ne s'arrêtera pas de penser à elle. Personne ne la remplacera. Je suis putain de foutu.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle.

Je n'en sais rien. Sortir de la douche, me sécher, mettre un caleçon et dormir sur le canapé semble être une bonne initiative. Pourtant je suis figé sur le carrelage dans l'incapacité de bouger. Finalement, je relève les épaules, complètement paumé. Elle cligne des yeux. À moins qu'elle veuille que je la ramène ou que j'appelle un taxi ?

– Carl, je…

Elle ne finit pas sa phrase pour prendre une grande inspiration. Je ne comprends pas directement ce que je vois ni ce que je dois en déduire. Elle retire lentement son T-shirt et le laisse tomber sur le côté dans une flaque. Mes yeux vacillent à ses hanches généreuses, son ventre, sa petite poitrine, ses yeux. Ils ont la même lueur que dans le hall de son immeuble : déterminée, enflammée. Mon corps se tend. J'ai envie de grogner mais la seule chose que j'autorise à ma bouche de dire c'est :

– Cassie.

Ses lèvres s'étirent dans un sourire extatique. Et je me tends un peu plus quand elle fait tomber sa culotte à ses pieds. Oh putain. Elle est nue. *Entièrement* nue. C'est ce que je vois. Est-ce que je dois aussi comprendre que je ne dormirai pas sur le canapé ou qu'elle ne rentrera pas chez elle cette nuit ? Une chose est certaine : elle ne veut pas en finir. Malgré tout ce qu'elle vient de me dire, elle ne veut pas qu'on arrête.

– Qu'est-ce que tu vas faire de moi ? demande-t-elle d'une voix chaleureuse.

Ce que je vais lui faire, pas ce qu'elle doit faire. La question n'est pas la même que d'habitude et la nuance est de taille. Est-ce qu'elle parle de maintenant ou des jours à venir ? Je ne sais pas. Mais elle me rend fou. Elle réduit la distance entre nous dans une enjambée. Ses mains se ferment sur ma nuque et me forcent à m'incliner pour l'embrasser. C'est ce que je fais. Parce qu'il m'est impossible de lui dire non. Et cette fois-ci je grogne. Je brûle d'impatience. Mon corps frémit au contact du sien. J'ai tellement peur qu'elle m'échappe, je crains tellement que tout ça n'existe plus demain que je ne vais pas être tendre. J'ai envie de la marquer, de m'ancrer en elle pour toujours. Est-ce que c'est mal ?

– Alors Carl ? Qu'est-ce que tu comptes me faire maintenant ? insiste-t-elle.

Je la soulève et la plaque brutalement contre le mur carrelé pour seule réponse. Je rêve de la voir dessus, dessous, partout sur moi. De ne jamais me détacher d'elle. C'est tellement confus dans ma tête, que je n'ai aucune idée précise de ce que nous devons faire. J'embrasse sa mâchoire, son buste jusqu'à un sein. En vrai, je ne veux pas me poser de questions.

– Je préfère quand c'est toi qui suggères les choses, réponds-je.

Je resserre ma prise sur ses fesses rebondies quand elle râle à la sensation de mon sexe entre ses jambes. Elle est déjà trempée et moi dur à m'en faire mal.

– Pourquoi ? Parce que ça te permet de ne pas franchir certaines limites avec moi ?

Oh Cassie ne me tente pas. Je mords son téton et le lèche. Elle grogne et presse ma nuque pour que je recommence. Je hoche la tête. *Durement.* Je ne lui donne pas le temps de réfléchir à ma réponse et la laisse glisser de quelques centimètres le long du mur. Ma queue s'engouffre entre ses lèvres, emporte son clitoris et le caresse. Lentement. Elle s'arc-boute dans mes bras, se retient fermement à mes épaules. Bordel, c'est délicieux.

– OK, s'essouffle-t-elle, ce qui a le don de me faire sourire. Mais ne sois pas dans la retenue parce que c'est moi.

Elle est sincère, quasi dans la réprimande. Pas besoin de lui demander si elle en est certaine. Là, je finirais sur le canapé, avec le drap en guise de tente sur les jambes.

Elle se penche, fait glisser sa bouche sur ma joue. Ses pieds appuient sur mes fesses et me pressent entre ses jambes.

– Je veux aller à l'essentiel, murmure-t-elle. Pas de préliminaires pour cette nuit.
– Ça tombe bien, moi aussi.

Nous sommes sur la même longueur d'onde. Mais peut-être pas pour les mêmes raisons. N'oublions pas que j'ai une revanche à prendre. Je veux la voir faillir dans mes bras, je veux apprécier la chaleur de son regard et sentir son vagin se contracter autour de mon membre. Mais pas dans cette douche. Je suis certainement pressé mais pas stupide. Il nous faut un préservatif.

Je la soulève plus haut et quitte la salle de bains. Je bande si dur, bordel, que je sens mon cœur pulser au bout de ma queue. Je vais directement à la commode et l'assieds dessus. Je l'embrasse rapidement de sa bouche à sa clavicule, empoigne un de ses seins d'une main alors que l'autre farfouille dans un tiroir à la recherche d'une capote. Je la force à se cambrer pour lécher son téton et le mordre.

– Oh mon Dieu, s'écrit-elle.

Je la dévisage, groggy de l'effet que je lui fais. Elle a ce regard fasciné et excité à la fois. Comme si elle ne se pensait pas capable de ressentir ce genre de chose. Mais sait-elle l'état dans lequel elle me plonge ? Je suis tendu comme la corde d'un arc, mon corps est en ébullition et mon esprit est complètement brouillé par l'excitation.

Je me secoue, déchire l'emballage en alu, continue à lécher sa peau, à la mordre puis je déroule la capote sur ma queue.

– J'aimerais tant me débarrasser de ce genre de truc, avoué-je.

Et c'est bien la première fois que l'idée me traverse.

– Est-ce si diffèrent ?
– Je n'en sais rien Cassie, je n'ai jamais baisé sans capote.

Ça doit l'être. Je ne peux qu'imaginer son humidité, sa chaleur, le glissement de sa peau contre la mienne. Cassie paraît satisfaite de ma réponse. Je suis un queutard mais pas un inconscient.

– La prochaine fois, je pourrai essayer de la mettre moi, suggère-t-elle timidement.

Elle se mord la lèvre. Bordel qu'elle est belle, sa poitrine se soulève et son cou s'allonge avant qu'elle ne rajoute :

– Pour pimenter le truc, tu vois ?

Je vois très bien. Ses petits doigts tremblotant sur ma queue, son regard incertain, ses questions. Je

vois plus que bien. Je me durcis un peu plus. Ça serait merveilleux. Je ne sais pas en quoi, mais comme pour toutes les choses que je lui fais découvrir je me sens d'autant plus excité.

– Attrape-la et guide-la en toi, lui ordonné-je.

Elle bat des cils, dans l'incompréhension la plus totale un instant. Puis ses yeux dérivent sur ma bite, droite devant elle, entre ses cuisses. Comme je m'y attendais, Cassie ne se laisse pas abattre et, relève le défi. Elle fait glisser ses fesses jusqu'au bord de la commode. Ma poitrine se gonfle. Une de ses mains s'immisce entre nos deux corps, l'autre se pose à plat sur mon trapèze.

Elle est loin d'être gauche, même si elle a l'air terrorisée – il n'y a qu'à voir sa lèvre triturée par ses dents et sa main indécise, maintenant à mi-parcours sur mon ventre. Je l'observe, incapable de me détacher de son visage. Ses cheveux humides, ses joues rougies, ses grands yeux verts. Elle attrape mon membre et je sens la libération toute proche. Elle le bascule vers le bas délicatement, le fait frotter sur son clitoris et elle se tortille pour l'amarrer au bord de son vagin. Même si mon gland est recouvert de latex, il ne reste pas insensible à sa chaleur. Je la sens. Brûlante, trempée, accueillante. Je soupire et lance :

– Tu es parfaite Cassie.

Je l'embrasse d'un baiser brutal, animé. Je la pénètre de ma langue, m'approprie sa bouche. Je veux qu'elle comprenne à quel point je suis fou d'elle. À quel point je n'ai jamais désiré une fille autant qu'elle. Jusqu'alors je ne comprenais pas ce qu'avaient ces couples qui se touchaient, se frôlaient, se regardaient sans arrêt, aujourd'hui c'est une évidence. Je ne pourrai jamais me passer de Cassie.

Boooordel.

Elle m'a pris au dépourvu en faisant basculer son bassin. Sa chatte m'a avalé presque en entier. J'ai le souffle court, mes jambes tremblent. La même sensation qu'il y a quelques heures : je suis pris dans un étau moelleux, délicat, ardent, irréel tellement c'est bon.

– Et maintenant ? demande-t-elle.

Je souris malgré moi face à son innocence. Je me retire entièrement et fixe son visage pour m'approprier son expression au moment où *je* la pénètre. *Moi*. Ses yeux se voilent, sa bouche s'ouvre en grand et elle frémit dans mes bras.

– Que voudrais-tu Cassie ?
– Je ne veux pas que tu sois tendre, je ne veux pas que tu sois lent. Je te veux *toi* et je te promets que je survivrai.

Je ne sais pas ce qu'elle entend par là. Depuis hier, c'est ce qu'elle me répète. Comme si elle pensait que je puisse être dans la retenue avec elle. Est-ce qu'elle a raison ? Bien sûr que oui. Elle est tellement « neuve » que j'ai peur de l'abîmer. C'est un peu comme tester une nouvelle planche de

surf : d'abord je l'apprivoise, laisse la résine parler sur les vagues, puis me hisse dessus.

– Je vais tout de même y aller mollo Cassie.

J'effectue un nouveau mouvement de bassin, son corps se tend mais je ne lis aucune souffrance sur son visage. C'est différent d'hier soir. Je bouge, ni trop lentement, ni trop rapidement. Elle grogne et frémit. Je la laisse apprécier chaque pénétration.

– Tu aimes ?
– Oui Carl, ne t'arrête pas.

J'en suis incapable. C'est la première fois de ma vie que je ne fais pas du sexe pour faire du sexe, que j'ai la sensation que le sexe est une partie attenante à l'amour. Je l'embrasse, lèche sa joue, jusqu'à son oreille et descends son cou. Sa poitrine glisse sur mon torse, ses tétons me percent, ses doigts tirent mes cheveux.

– Est-ce normal de se regarder ?
– Je ne comprends pas ta question Cassie.
– Je ne peux pas m'empêcher de te regarder. Est-ce que toutes tes partenaires faisaient ça ?
– Non. Mais je vais te faire une confidence : j'aime quand *toi* tu le fais. Ça m'excite.

C'est bien plus que ça mais je n'en dis rien. Ça me donne l'impression que nous sommes connectés. Elle ne se contente pas de m'observer, mais elle agrippe mon regard. Ses yeux me dépouillent, me troublent au point de ne voir et de ne sentir qu'elle.

– Plus loin, Carl, me supplie-t-elle.

Elle écarte encore plus ses cuisses, me laisse la prendre plus profondément. Je m'enfonce jusqu'à la garde, tout son corps frissonne et ses yeux papillonnent. Et moi je vacille, tant être aussi serré en elle me rend fou.

– Oh putain Cassie…

Ses lèvres tremblent dans un sourire. Moi j'aimerais rester là une éternité.

– Ne t'arrête pas… Je n'ai pas mal. Je… je n'aime pas lorsque tu n'es plus en moi.

Joueur, je me retire entièrement. Parce que je sais ce qui est bon, ce qui va lui faire perdre la tête. C'est la frustration qui va l'amener violemment au plaisir. Je reviens lentement, elle grogne d'impatience.

– Et après ? demandé-je avec fourberie.
– J'ai l'impression que c'est encore mieux que précédemment mais je voudrais que ça aille plus… *vite*.

Je remonte ses genoux. Son bassin pivote un peu plus. Elle est entièrement ouverte à moi. Je prends le temps de l'observer un instant parce qu'après, tout va devenir flou et je ne pourrai plus m'arrêter. Son visage angélique, son long cou, sa poitrine tendue, son ventre, son pubis épilé et ses lèvres luisantes et mouillées. Elle est magnifique. Je caresse son flanc et arrime ma main à sa hanche et je la pénètre intensément. Sa bouche s'ouvre en grand et laisse échapper un juron. Elle hoche la tête, satisfaite. Et bordel y a de quoi l'être. Je m'agite, me retire presque entièrement et revient avec la même passion. Encore et encore.

– Comme ça ? demandé-je.

Je connais déjà la réponse. Son corps se tend de plus en plus, sa respiration est rauque et ses râles plus puissants. Elle hoche la tête en se mordant la lèvre. Ses ongles se figent dans mes omoplates, sur ma nuque. J'aime la voir lâcher prise. Et comme si je me languissais de ce moment, j'accélère la cadence, m'enfonce toujours plus loin. Je donne tout de moi. Pour la voir vaciller. Je suis brusque, violent, j'en ai conscience, mais pour l'instant je m'en fous parce que l'essentiel pour moi c'est de la voir jouir.

– Accroche-toi Cassie, suis mes mouvements.

Elle se cramponne à mon dos, je l'embrasse, suce sa langue. Bordel cette fille me tue. Sans ralentir je glisse une main entre nous jusqu'à ses lèvres. J'y trouve son clitoris et dessine des cercles de mon pouce. Elle y est presque. Ses bras tremblent, elle a du mal à se tenir. Sa tête tombe en arrière.

– Regarde-moi, la supplié-je.

Elle s'exécute. Son regard est plus sombre, ses pommettes rouge vif, et sa bouche relâche des sons inintelligibles. Jamais je n'aurais cru qu'il était possible d'aimer autant voir jouir sa partenaire. Il ne s'agit pas d'ego mais de partager avec elle son bien-être, de vivre un moment accessible que quelques secondes, de devenir son intimité.

– Tu y es presque Cassie. Donne-moi tout.

Et c'est ce qu'elle fait quand j'accélère mes mouvements. Mon bassin rentre en collision avec ses fesses, mes cuisses avec la commode, mon pouce caresse son clitoris sans retenue. Puis ses ongles marquent ma nuque et mes omoplates, elle jure plus d'une fois, la bouche grande ouverte, de plus en plus fort, les yeux vitreux rivés aux miens. Et elle jouit.

La sentir se contracter autour de ma queue est exquis, puissant. J'en perds le fil, elle est trempée, encore plus serrée que précédemment.

Je ne tiens plus. Peu importe, elle a joui et c'est le plus important. J'arrime mes deux mains à ses hanches et la pilonne plus fort. Je laisse le feu me consumer, irradier mon ventre jusqu'à ma queue. C'est si puissant que j'ai l'impression de vivre pour la première fois.

Je vais exploser.

Elle a l'air admiratrice, ses lèvres sont écarlates, sa peau luit, sa poitrine bouge dans tous les sens, elle me parle, me demande de la rejoindre. J'ai atteint un point de non-retour, la pression est trop puissante. J'enfonce ma tête dans son cou et je jouis à mon tour, si fort que je ne peux m'empêcher de crier son nom et de la mordre.

Cassie.

À ce moment-là, elle n'est pas la petite fille de mon enfance, elle est Cassie la jeune fille qui me rend un peu plus amoureux d'elle de jour en jour.

Mon bassin ralentit, ma queue évacue les dernières gouttes de mon foutre. J'ai les jambes en coton et l'esprit embrumé. Je la soulève avec le peu de force qui me reste et la porte jusqu'au lit. Je nous allonge sur le côté. Mon sexe s'échappe, j'évacue la capote sur le sol et reviens à elle. Nous sommes face à face, sa cuisse à cheval sur ma hanche, son pubis contre ma queue à moitié tendue, la pointe de ses tétons sur mon torse et son visage à quelques centimètres du mien. Elle en dessine les contours du bout des doigts. Moi, je me contente de la regarder. Elle est magnifique.

– C'était… commence-t-elle.

Elle pince les lèvres.

– Est-ce que tu as honte de me parler ? m'étonné-je.

Mon ton sonne le reproche, elle retire sa main de mon visage et m'offre une grimace en guise d'excuse.

– Disons que c'était plus facile quand tu étais seulement le prof.

Mon cœur loupe un battement. Je ne me suis jamais autant senti objet de ma vie. Je prends une grande inspiration pour me contenir et mesure mes propos :

– Nous ne pouvons pas revenir en arrière. Je t'ai déflorée !
– Et je n'aurais jamais pu l'être par quelqu'un d'autre, se précipite-t-elle de répondre en me caressant la joue.
– Alors quel est le problème Cassie ?

Elle avance sa tête et effleure mes lèvres des siennes.

– Il n'y a pas de problème. J'ai des idées, des trucs très cochons. Et je ne sais pas si c'est bien ou mal.

Je soupire. Je voudrais lui faire comprendre que le sexe n'est pas un interdit, que tout est bon à prendre.

– Il n'y a pas de bien ou de mal dans le sexe, tant que les choses se font entre deux personnes consentantes.

Ou qui s'aime.

– Alors tu ne verras pas d'inconvénients à me faire découvrir des tas de trucs cochons ?

Elle n'a pas dit *apprendre*, mais *découvrir*. Ça change toute ma vision des choses.

– Si tu me promets de ne plus arrêter de dire ce que tu penses.
– Marché conclu.

Elle embrasse mon torse avant de nicher sa tête entre mon épaule et mon bras.

– Alors ? Qu'est-ce que tu voulais me dire ?
– C'était tellement bon que je ne crois plus pouvoir me passer de toi. Merci.

Et moi non plus d'ailleurs. Mais je n'en dis rien parce que je veux garder le meilleur de cette nuit et ne pas penser que Cassie me sera interdite dans quelques jours.

Comment allons-nous faire lundi chez les parents ?

17

Cassie

« Un baiser brûle 3 calories, 100 baisers font perdre 500 grammes… »

C'est une senteur de parfum qui me réveille. Des fragrances de cèdre et de citron. Frais, fort et viril. Je reconnais sans hésiter le parfum de Carl et ouvre les yeux subitement. Tout ça n'était pas un rêve. J'ai bien perdu ma virginité dans ce lit, il y a plusieurs heures – si j'en crois le soleil haut perché dans le ciel. Je n'ai jamais autant chéri ma mémoire eidétique. Tout est ancré profondément dans ma tête : la puissance de son regard, la forme appétissante de ses lèvres, les mots qu'il a murmurés, le dessin de ses muscles saillants, la force qu'il dégageait, jusqu'aux mouvements de ses cheveux et à l'ombre que projetaient nos deux corps sur le sol. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour tout revivre une deuxième fois.

À l'instant où je tente de me redresser sur les coudes, Carl sort de son dressing. Les cheveux mouillés, la peau humide, un boxer sur les fesses… et quelles fesses : rebondies, fermes, mes doigts se crispent sur les draps, ne se rappelant que trop bien de leurs sensations.

Et dire que j'ai mis cet homme dans un lit et dans mon vagin. Ouais, j'ai réussi à mettre son énorme pénis dans mon vagin ! Je sais maintenant pourquoi j'ai mal partout. Il m'a baisée sur la commode blanc laqué que mes cuisses se rappellent fort bien avoir côtoyée de très très près.

Et c'était dément.

Mais je n'ai pas changé d'avis sur l'évolution de notre relation. *Avortée*. Il ne peut pas y avoir d'avenir entre nous. Je ne veux pas détruire notre famille alors que je ne suis pas sûre de mes sentiments envers lui et des siens vis-à-vis de moi. C'est ce dernier point qui me rend sceptique. Je n'ai pas menti. J'ai confiance en lui, je sais qu'il ne sera jamais comme son père, qu'il ne me fera aucun mal physiquement. En revanche, je suis certaine qu'il va me mettre en miettes émotionnellement. Il a quitté Emy, et alors ? Il ne veut plus batifoler, et alors ? Comment peut-il être sûr qu'il ne veut plus de sa vie d'avant pour moi ? Je n'ai rien de particulier. C'est insensé.

Son regard se pose enfin sur moi. Et je fonds comme neige au soleil quand il me sert son sourire ravageur. Il n'a pas le droit d'user de ses charmes au réveil. Vous ne comprenez pas pourquoi ? Je dresse le tableau : moi, cheveux emmêlés, encore une marque parfaite d'oreiller sur la joue, un drap pour seul rempart sur le corps et la peau qui pue le sexe de cette nuit. Lui, frais, propre, beau comme un dieu grec, les muscles des abdominaux parfaitement dessinés, une allure décontractée et les cheveux peignés en arrière. *Mon Dieu, je mouille rien qu'en le regardant !*

– Bien dormi ? demande-t-il en rampant sur le lit par-dessus moi.

Je pince les lèvres et hoche la tête. Le drap s'échappe sous son poids, dévoilant tout le haut de mon buste. Il en profite, dressé sur ses bras, pour embrasser mon épaule, ma clavicule, délicatement, lentement. C'est exquis et l'envie de soupirer devient pressente. Je plaque ma main sur ma bouche et ne retiens plus rien.

– Pourquoi te caches-tu ? s'étonne-t-il.

Une mèche de ses cheveux glisse sur son front. Il est à croquer. Je ne bouge pas d'un iota et marmonne derrière ma main :

– Haleine du matin.

Carl part en fou rire. Quoi ? Il n'y a rien de drôle.

– Je me fous de ton odeur de bouche, Cassie.

Je secoue la tête.

– Pas moi.

Il lève les yeux au ciel et soupire.

– Nous sentons tous la même chose au réveil.

Sans détacher ma main de dessus mes lèvres je marmonne :

– Notre bouche abrite plus de sept cents espèces de bactéries différentes, soit environ cinquante milliards de bactéries. Et la nuit, notre bouche se transforme en véritable boîte de Pétri. Un baisodrome pour micro-organismes, si tu préfères.

Il hoche la tête, pas le moins affecté par ce que je viens de lui dire. Mais merde ! Quand on sait que lors d'un french kiss les deux partenaires peuvent échanger jusqu'à quatre-vingts millions de bactéries, on réfléchit avant de fourrer la langue !

Sa langue à lui, en tout cas, ne semble pas déranger parce qu'elle vient d'apprendre. Elle lèche mon cou, descend sur mon sternum jusqu'à un de mes seins. Elle est brûlante. Je suffoque et crois mourir quand je la vois tournoyer sur mon téton. Oh… mon Dieu comme c'est bon ! Ses dents me titillent, ses lèvres m'oppressent.

Note pour plus tard : ne jamais sous-estimer la bouche de Carl, elle ne sert pas *uniquement* des sourires ravageurs.

J'en omets ma bouche pour agripper le matelas et baragouine :

– Qu'est-ce… qu'est-ce que tu fais ?

Il me sourit, la langue dure et pointée sur mon téton. Pourquoi j'aime à ce point voir tout ce qu'il me fait ? Mon sexe me le rappelle : je serre les cuisses, la pression monte, mon cœur pulse entre elles. Ça m'excite. Et lorsqu'il me regarde aussi, c'est bien plus que ça. J'aime penser que je suis unique, que nous sommes d'autant plus intimes, que je ne suis pas un simple numéro sur son tableau de chasse.

– Je t'écoute, affirme-t-il sans se détacher de ma poitrine.
– En jouant avec mes seins ? m'étonné-je.

Il me sert une grimace.

– Tu ne peux pas comprendre. Ils m'ont fait du charme toute la nuit.

Je pouffe dans une main.

– Ils sont si petits que je doute qu'ils t'aient beaucoup charmé !

Il soupire, l'air désespéré, pour les regarder un à un, lentement.

– Ne l'écoutez pas, vous êtes parfaits.
– Est-ce que tu viens réellement de parler à mes seins ?
– Un jour, je vous baiserai, continue-t-il.

Oh merde… La pression monte d'un cran entre mes jambes. Des flashs s'incrustent dans ma tête : de son sexe coulissant entre mes seins, de son gland approchant ma bouche, de ses mains dans mes cheveux et sur ma nuque. Pourquoi ai-je l'impression de devenir une obsédée juste parce que j'ai enfin perdu ma virginité ? Est-ce comme ça pour tout le monde ?

Carl observe ma réaction, les dents titillant un téton. *Rouge pivoine, liquéfiée, la bouche ouverte et l'entrejambe humide,* c'est ma réaction. Ce mec va me briser. Je reprends contenance et m'évertue à lui dire tout ce que je pense, comme je lui ai promis :

– Je serais ravie de pouvoir apprécier la viscosité de ton sperme sur mon visage et mon cou.

Il s'étouffe à l'orée de mon sternum. Il est choqué mais pas moins excité. Sa queue durcit instantanément contre ma jambe. Je jubile, mais ne laisse rien paraître. Je continue sur un ton désinvolte :

– Je me suis toujours demandé quel goût ça avait. À l'université, des filles disaient que c'était infâme mais qu'elles avalaient pour faire plaisir à leur partenaire. C'est stupide tu ne crois pas ?

Il secoue la tête en clignant des yeux.

– Je pense que c'est une conversation qu'il faudrait remettre à plus tard.

Il embrasse mon front avant de se lever du lit. J'ai la sensation de me transformer en glaçon tant

son corps me manque. C'est bien la première fois qu'il refuse de rentrer dans mon jeu. Pourquoi mes pensées sont-elles si contradictoires ? D'un côté j'aimerais qu'il me voie différemment de toutes ces filles qu'il a baisées et d'un autre j'aimerais qu'il se comporte de la même manière avec moi, sans retenue. Je me hisse sur mes coudes, nerveuse, et relève :

– Pourquoi ? Tu ne veux pas que je te goûte ?

Il grogne dans un soupir, puis passe sa main deux fois sur son visage. *Oui, oui, deux fois.* À quoi pense-t-il ? Je souhaiterais qu'il pense à la même chose que moi. Mes lèvres enrobant sa queue. Comme dans tout ce que nous faisons, je l'imagine me dire tout ce qu'il faut que je fasse, de ma bouche, de mes dents, de ma langue et de mes mains.

Finalement il tourne les talons et s'échappe dans la penderie tout en répondant :

– Bien sûr. Mais pour l'instant il faut que tu te lèves car un taxi passe nous prendre dans une demi-heure. Et si nous continuons sur ce terrain-là tout mon plan tombera à l'eau.

Donc il ne veut pas jouer parce que le temps nous presse et non parce qu'il n'a pas envie de moi. Je suis rassurée.

– Un taxi ? Où va-t-on ?
– Surprise. Va te laver ! On aura tout juste le temps de passer chez toi pour que tu te changes.

Je m'exécute, l'esprit plus léger. Je n'en reste pas moins excitée : il m'a préparé une surprise ! Je n'ai plus qu'à croiser les doigts pour que ça ne soit pas un bain avec les dauphins !

Après une douche, un brossage de dents superficiel de mon index et m'être habillée comme la veille – effectivement passer chez moi ne sera pas de trop – je le rejoins.

Dans la cuisine, il me tend un pancake et un verre de jus d'orange. J'engloutis le tout en moins d'une minute. N'oublions pas que je suis pressée à l'idée de découvrir cette surprise…

Je tente désespérément de lui soutirer des informations sur notre destination dans le taxi. *Échec cuisant.* Il joue des sourcils pour me faire languir et reste aussi muet qu'une carpe. J'enrage. Mes seuls indices se résument à son manteau et son sac de sport. Nous ne rentrerons pas ce soir et son conseil, une fois que nous arrivons en bas de chez moi me le confirme :

– Prends des trucs qui tiennent chaud et de quoi dormir.

OK. Je grimpe à toute vitesse les escaliers, alors qu'il m'attend en bas de l'immeuble. Je remplis un sac de voyage du nécessaire et me change. Jeans, un top beige manche trois quarts au décolleté plongeant, qui l'avait fait tourner de l'œil lors de notre excursion boutiques, et j'enfile mes bottines spéciales « automne ». Je le rejoins essoufflée, ma doudoune et mon sac à bout de bras.

Je crois que l'image que je lui renvoie le contente. Appuyé contre le taxi, les mains dans les

poches, il me dévore littéralement des yeux. Mon cœur accélère, je m'empourpre et me fige sur le trottoir à un mètre de lui avec un sourire niais sur la bouche. J'ai l'impression d'être sa proie. La seule dans son champ de vision. C'est jouissif et insensé. Ne devrais-je pas prendre la fuite ?

Je gonfle la poitrine et le rejoins d'une démarche scabreuse, parce qu'il me rend ivre de lui. Son regard a changé. Je n'y lis pas uniquement du désir mais aussi de l'affection, comme s'il s'émerveillait devant quelque chose qu'il aimait le plus au monde. Est-ce qu'il disait vrai ? Ressent-il réellement des trucs pour moi ?

– Carl !

Je reconnais sans l'ombre d'une hésitation la voix de Béné, son employée. Sans le vouloir elle vient de briser un moment particulier. Carl se redresse calmement et détache lentement ses yeux des miens.

– Je ne pensais pas te voir, continue la brune au visage angélique en nous rejoignant. Rick m'a dit que tu n'étais pas là du week-end.

Le chauffeur récupère mon bagage et le place dans le coffre du taxi.

– Cassie devait passer prendre des affaires avant de partir.

Je lui sers un sourire de connivence qu'elle me renvoie, non sans me détailler de la tête aux pieds.

– Si tu rencontres le moindre souci tu vois avec Rick, rajoute Carl en m'attrapant par la taille.

Ahurie, Béné cligne des yeux voyant ses mains sur mes hanches. Je prends le temps de l'observer. Aucun dégoût. Pourtant elle sait qui je suis. Sa demi-sœur. Et la possessivité des gestes de Carl à mon encontre le trahit, ils n'ont rien de fraternels. Soudain j'ai conscience de ne plus être uniquement la proie de Carl mais aussi l'ennemi à abattre de toutes les femmes en rut qui gravitent en permanence autour de lui. Est-ce que je devrais avoir peur ? C'est tout le contraire, il me semble pouvoir voler parce que je sais qu'il n'est jamais parti en week-end avec une fille, et Béné le sait aussi. Les émotions humaines sont vraiment déraisonnables ! J'apprécie la jalousie que me voue la brune.

– Oh… euh… oui. Bien entendu, balbutie-t-elle. Passez un bon week-end !

Je suis certaine qu'elle n'en pense pas un mot. Carl me presse dans le taxi. Je prends place sur la banquette arrière en me rendant compte que mon cœur va exploser tant il bat fort. Je réalise que sans nos parents, je pourrais essayer de croire en quelque chose pour nous, me laisser tenter par l'aventure, risquer de me perdre.

– L'aéroport, indique Carl au chauffeur qui démarre aussitôt.
– Nous quittons Miami ?

Il hoche la tête les yeux pétillants de malice.

– Comment as-tu réussi à organiser tout un voyage en si peu de temps ce matin ?
– Je n'ai eu qu'à passer quelques coups de fil seulement.

Je tente de cacher ma gêne en réajustant ma position dans le fauteuil et demande, aussi détachée que possible :

– Combien ça va te coûter ?
– Pourquoi parles-tu d'argent Cassie ?

OK. Échec cuisant.

– Parce que je n'aime pas l'idée d'être… entretenue.

Il lève les yeux au ciel et attrape ma main sur le fauteuil entre nous.

– Plusieurs choses. Tout d'abord si nous étions réellement en couple, je me foutrais des dépenses quand il s'agirait de te faire plaisir. Ensuite, je ne prends jamais de vacances donc je pense avoir le droit de m'octroyer ce genre de distractions. Et pour finir, la seule chose que va me coûter ce week-end, ce sont nos trajets en taxi.

Mon esprit reste focalisé sur sa main sur la mienne et sur… son « couple ». Cette idée, c'est comme la mauvaise herbe : je suis incapable de m'en détacher et elle est nuisible à ma santé mentale. La vérité c'est que je ne sais pas ce qui se fait ou ne se fait pas entre deux amants. Je ne m'étais jamais posé la question et si je devais donner une réponse aujourd'hui, je prônerais pour l'égalité au sein du ménage. Qu'importe qu'il gagne mille fois plus d'argent que moi tous les mois, je n'accepterais pas qu'il me couvre de cadeaux, je voudrais que tout soit proportionnellement partagé. Même si son argumentaire était parfait, je demande :

– Et l'avion ?
– Le jet des Thomas.
– Où allons-nous dormir ?
– Dans la maison secondaire d'un client.
– Et il te prête gracieusement sa maison ?
– Son fils est handicapé moteur. L'année dernière il m'a demandé de réaliser un de ses rêves : faire du ski nautique. Avec l'aide d'un fournisseur on a fait fabriquer un système de jambes articulées qui lui permettraient de tenir droit, de se mouvoir et de se relever sans se mettre en danger. Aujourd'hui, il passe plus de temps sur l'eau que dans son fauteuil. Donc disons qu'il me rend service.

J'avais oublié à quel point Carl aimait s'impliquer dans la vie des gens et jouait aux super-héros.

– Quel est ton problème avec l'argent ?

Sa question me prend au dépourvu. Pourtant la réponse est simple, je ne suis pas une femme vénale, mais c'est bien plus que ça et il le sait.

– J'ai toujours vu mon père compter le moindre centime pour payer les factures et souffrir de pas pouvoir nous faire plaisir. Même si demain je devenais riche, je ne me perdrais pas. Je me souviendrais d'où je viens.

Sa mâchoire se tend comme si je l'avais piqué à vif.

– Et comment crois-tu que je dépense le mien ?
– Ça n'était pas un reproche. Je pense simplement à ces dernières années, nos parents ont sacrifié leurs économies pour mes études. Ils se sont toujours sacrifiés pour nous.

Son regard se charge instantanément de mélancolie. Je ne sais pas à quoi il pense mais il m'émeut. Il a l'air mal à l'aise et désemparé à la fois.

– Quoi ? demandé-je
– Tu demanderas à ton père.
– Si ça me concerne j'aimerais autant savoir de quoi il s'agit.

Il secoue la tête et m'attire à lui.

– Non. Je n'ai pas envie de gâcher notre week-end Cassie. S'il te plaît, arrêtons de parler de *nos* parents.

Parce que parler d'eux reviendrait à nous rappeler à quel point notre rapprochement est interdit, à quel point nous pourrions détruire certaines choses. Je me blottis contre lui. Tête contre son épaule, bras sur son torse. Et je soupire. Pourquoi je me sens aussi bien quand je suis avec lui ? Pourquoi faut-il que ce soit lui ?

– Et lundi que ferons-nous ?

Il m'embrasse le haut du crâne pour seule réponse et m'étreint si fort que j'ai du mal à respirer. Et son silence me donne la nausée. Parce que je sais ce qu'il veut. Il veut pouvoir oublier ce que nous sommes le temps d'un week-end, il veut croire en quelque chose qui n'existera qu'en dehors de Miami. Sauf que ce que nous allons créer pendant ces deux jours pourrait nous briser à tous les deux.

Deux heures d'avion plus tard, nous atterrissons sur le petit aéroport de Cleveland dans le Tennessee. Le malaise est passé, nous avons retrouvé notre complicité. En début de vol, il n'a pas cessé de m'embrasser ou de me caresser. C'était un pur bonheur et je me suis rendu compte à quel point ça pourrait me manquer si je décidais de tout arrêter. Alors je me suis promis de mettre des distances et de ne pas trop en profiter. Ma tactique : simuler le mal de l'air et une fatigue. Carl n'y a vu que du feu, rappelons-nous que je suis devenue experte dans l'art de la dissimulation. Et comme je m'y attendais, le voir sans pouvoir le toucher, le sentir, l'embrasser était un supplice… comment en suis-je arrivée là ? Comment en suis-je arrivée à me laisser dicter ma conduite par des sensations ? À laisser ma conscience et ma raison se faire piétiner ? Quoi qu'il en soit ma promesse n'a pas tenu, je ne suis pas restée distante bien longtemps.

Dans la voiture qu'il a louée, j'observe les arbres des Appalaches, aux couleurs d'été indien, défiler sans trop les voir. Je suis obnubilée par la main de Carl sur le haut de ma cuisse. Elle est si grande et si possessive que j'en apprécie la chaleur de chaque phalange à travers mon jean. Et je ne parle pas de son majeur si près de mon entrejambe. Oh mon Dieu… J'oublie qu'il est presque dix-huit heures, que j'ai faim et sa surprise. Je me languis seulement du moment où nous allons arriver.

Serait-ce raisonnable de le faire arrêter en bordure de route pour qu'il me prenne sur la banquette arrière ?

Il faut que je me calme. Seules les proportions peuvent me venir en aide. Depuis notre ascension dans cette montagne nous avons dû croiser trois voitures. Merde… ma mémoire me fait défaut. Je suis incapable d'en citer le nombre exact.

– C'est beau, n'est-ce pas ? demande Carl.

Je hoche la tête, ne pensant qu'à rembobiner le film jusqu'à l'aéroport. *Il faut que je me souvienne.*

– Qu'est-ce que tu as ? s'inquiète Carl.

Sa main quitte ma cuisse. Je la regarde s'éloigner lentement, d'un air pathétique. Je suis à bannir. Lorsqu'elle se pose sur le volant, je me ressaisis.

– Rien. Pourquoi veux-tu qu'il y ait quelque chose ?
– Parce qu'habituellement tu m'aurais sorti un cours sur la flore des Appalaches.

Exact. Pourquoi savoir qu'il me connaît aussi bien embrase un peu plus mon corps ? Je papillonne des yeux et souris bêtement.

– Comment te dire… j'attends le moment où je libérerai un photon.

Il hausse les sourcils. Il n'a rien compris. Je développe :

– C'est de la mécanique quantique. Un de mes électrons a gagné en énergie et s'est fait la malle sur une orbite supérieure parce qu'il a été… excité. C'est le terme. Le vrai. Là, il n'y a aucune métaphore.

Il explose de rire et je n'ai aucune honte dans ce que je viens de lui dire. N'importe quel type m'aurait traitée de cinglée mais pas lui. Carl aime quand je compare mes sentiments et mes sensations à quelque chose de plus scientifique.

– Donc tu es un atome à l'électron excité ?
– C'est ça, réponds-je en prenant le temps de l'observer pour ponctuer : et je suis excitée.

Il me jette un coup d'œil condescendant, un sourire taquin sur les lèvres. Une chose est certaine,

mon électron ne regagnera pas son orbite originelle de sitôt.

– Et comment comptes-tu libérer un photon ?

– Il ne faut plus que je pense au sexe donc je compte, je fais des proportions et j'émets des probabilités. Sauf que ça ne marche pas. J'ai l'impression d'avoir atteint un seuil d'excitation si élevé que seul le sexe pourra me libérer.

– As-tu envie de moi ou de mon sexe ?

Je comprends instantanément le sens de sa phrase. Si je réponds que je ne pense qu'au sexe, il pensera que je me sers de lui. Si je réponds que j'ai envie de lui, ça reviendrait à lui avouer qu'il me possède entièrement. Sauf que je me fous de passer pour une fille immature qui n'a que faire d'une relation tant que je ne lui avoue pas que moi aussi, je ressens des trucs pour lui. Je me protège. Le cerveau humain est vraiment complexe. Je sais que je vais me briser avec lui et pourtant je me force à croire qu'en mettant des barrières ça n'arrivera jamais ou que ça sera moins douloureux.

Je hausse les épaules et joue la désinvolte :

– Je n'en sais rien. Est-ce que c'est important ?

J'ai à peine le temps de voir sa mâchoire se contracter avant qu'il ne réponde :

– Je suppose que non.

J'ouvre la bouche en grand et prends une inspiration pour me donner du courage mais je n'ai pas le temps de parler.

– Nous sommes arrivés, m'indique-t-il d'une voix neutre. Cette conversation sera remise à plus tard.

– Ça en fait déjà deux, ironisé-je en pensant à celle du goût du sperme à mon réveil.

Ça fonctionne. Il se détend et me sourit. Pas n'importe quel sourire. Celui qu'il me sort lorsque nous jouons au jeu de la séduction. Et quelque chose me dit que je vais perdre ce soir…

– Oh mais de la première dépendra la seconde. Et crois-moi, ton électron va rester excité très longtemps ce soir.

Super… je suis foutue.

***

La propriété où nous allons passer la nuit appartient à un dénommé M. Brice. C'est sa résidence secondaire. Un chalet immense fait entièrement de bois et de pierres. Comme chez Oceana et Rick, je reste bouche bée devant tant de luxe. Au milieu des grands séquoias des Appalaches, on ne remarque que lui. Sur deux étages, il s'étale sur un terrain verdoyant et entretenu. En son milieu s'élève une tour de pierre avec une toiture en verre en forme de dôme, un édifice en décalage total avec l'architecture

montagnarde.

Et si le chalet me paraissait immense de l'extérieur, je ne suis pas au bout de mes surprises une fois à l'intérieur. Une gouvernante d'un âge avancé nous accueille dans un hall au plafond sans fin. Aux politesses qu'elle échange avec Carl, je comprends qu'il est déjà venu ici. M. Price l'ayant prévenu de notre séjour, elle a aménagé notre arrivée. Entre autres, allumer les quatre cheminées du chalet, préparer une chambre d'amis, et nous réserver le souper de ce soir.

Une fois la gouvernante partie, Carl me fait faire le tour du propriétaire. Une cuisine, deux salons, une salle à manger et un espace détente avec une piscine, un spa et même une salle de cinéma pour l'étage inférieur. Tout est dans des proportions démesurées, des fauteuils en cuir aux tables en bois massif. Mais l'ambiance est chaleureuse. Le luxe est rapidement oublié au profit de la quiétude que procure le lieu.

Alors que je pense qu'il va me faire visiter l'étage ou me proposer de prendre une douche, Carl insiste pour que nous mangions. Je ne rechigne pas, mon ventre gargouille depuis l'aéroport.

Je dévore littéralement le porc glacé au sirop d'érable et ses petits légumes.

– Tu avais faim, se moque Carl. Je ne crois pas t'avoir déjà vu autant manger !

Je récupère nos assiettes et les plonge dans le lave-vaisselle avant de me retourner. Me cherche-t-il ? Je joue la provoque et arque un sourcil :

– Je comble mes envies comme je peux !

Il soupire.

– Très bien si tu remets ça sur le tapis, nous allons parler. Sujet numéro un : qu'attends-tu de moi ?

Je croise les bras. Sujet déjà abordé.

– Tu me poses réellement la question ou tu as peur de suggérer une réponse ?

J'aimerais tellement qu'il me dise qu'il voudrait un nous, qu'il sait dans quoi il s'engage et qu'il ne me brisera jamais.

– Tu m'as dit de te laisser du temps pour nos parents. Je ne crois pas que ce soit la seule raison.

Il plisse ses yeux sur moi à m'en rendre mal à l'aise. Je tente de paraître détachée :

– Et d'après toi, qu'est-ce que ce serait ?
– Je vais essayer de penser comme toi. Tu ne serais pas capable de draguer un mec juste pour le mettre dans ton lit, sinon tu l'aurais déjà fait. Donc tu ne cherches pas à t'amuser et par conséquent, tu ne veux pas de Ted parce qu'il ne te plaît pas, sinon tu aurais déjà sauté le pas avec lui. Donc il ne s'agit pas non plus de la crainte de s'engager avec quelqu'un. Il ne reste plus que moi. Je suis le

problème. Je me trompe ?

Je déglutis. Mon cœur bat à tout rompre ma poitrine. Si je lui dis que le problème, c'est son passé, je suis certaine de le griser pour la soirée. Et Dieu sait que je ne veux pas ruiner ce week-end. Devant mon silence, il reprend :

– S'il n'y avait pas nos parents, qu'est-ce que tu ferais de moi ?

Il sait qu'il a touché du doigt une vérité. Je pince mes lèvres et resserre mes bras sur ma poitrine.

Son visage reste impassible. Et lorsqu'il se lève de sa chaise, je crois faillir parce que je ne me sens pas capable d'assumer cette conversation. Je suis tiraillée entre lui avouer toutes mes craintes et lui mentir encore une fois en prétextant que je suis jeune et que toutes ses théories sont infondées. *Je veux être libre, je veux vivre ma jeunesse, je veux cesser de me poser des questions.* Tout sonne faux.

Devant moi, il relève mon menton pour arrimer ses prunelles aux miennes.

– Tu ne me fais pas confiance, conclut-il.

Il n'y a aucune amertume dans sa voix. C'est tout le contraire. J'ai l'impression qu'il subit un châtiment. Et savoir que je suis son bourreau me donne le coup de grâce. Je lui dois la vérité :

– Je ne *nous* fais pas confiance. Je reste persuadé que nous nous voulons uniquement parce que nous ne pouvons pas nous avoir.

C'est pour cette raison que je lui plais. Parce que je suis un défi. Je ne compte plus les fois où il a dit qu'il aimait ça.

Son visage s'anime de rage et sa main quitte mon menton.

– Réellement ? Cassie, je n'ai plus vingt ans, je crois être en âge de pouvoir différencier envie, désir et besoin.
– Alors pourquoi nous avoir menés aussi loin de Miami si ce n'est pour nous couper de la réalité ?

Je le vois prendre une grande inspiration.

– Très bien. Je vais te montrer pourquoi nous sommes ici.

Dans la seconde, main agrippée fermement à mon poignet, il nous entraîne à l'étage. Puis, nous passons un couloir, il ouvre une porte et un autre escalier se profile. Il me relâche et ordonne :

– Monte.

Ses joues ondulent sous la pression de ses mâchoires et me poussent à m'exécuter sans un mot. Mon corps tremble, ma peau est moite, ma bouche sèche, je passe les premières marches en

contournant un ascenseur d'escalier. Lentement, une main sur la rampe en bois, je grimpe, Carl sur les talons. Et mon cœur explose dans ma poitrine en découvrant ce que renferme la tour de pierre au dôme en verre.

Je ne sais pas si je souris, je ne sais pas si je pleure, je ne sais pas si j'ai froid tant je tremble. Je sais juste que ce que je vois dans cette pièce circulaire vient d'effacer tous mes doutes envers lui.

Il me connaît autant que je me connais moi-même. Je suis bouleversée.

– Alors Cassie ? Que vas-tu faire de moi maintenant ?

Il n'est plus en colère. Je sens son sourire contre ma joue.

– Je vais te laisser baiser mes seins pour l'éternité…

Il rit contre mon oreille et s'éloigne pour me donner de l'espace.

– Savoure ta surprise, Cassie. Ensuite nous parlerons d'un nous.

Je ne prends pas la peine de lui répondre, perdue dans la contemplation du lieu. Une lumière tamisée est diffusée par une petite lampe dans le fond. Les murs en pierre, hauts d'à peine un mètre laissent place à des verrières. Un sofa sur ma droite, puis un bureau et un PC dans le prolongement et des étagères remplies de livres d'astronomies à gauche. Et au centre l'objet de mon excitation : un énorme télescope pointé vers un ciel parfaitement étoilé.

Un télescope.

18

Carl

Jusqu'alors, je n'avais pas réalisé à quel point voir quelqu'un qui aime sourire pouvait rendre aussi heureux. Oui, je suis heureux. Je me réjouis du bonheur que j'offre à Cassie à cet instant. Je me prends la meilleure claque spirituelle de ma vie et je souris presque autant qu'elle, en la regardant s'agiter dans tous les sens autour de ce télescope. J'ai l'impression qu'elle n'y croit pas. Elle le frôle sans jamais le toucher, le regarde sous toutes ses coutures, contourne le trépied habillement.

Ça ne devait pas se passer comme ça. Nous devions baiser dans la cuisine ou près de la cheminée du salon, puis je devais la mener ici. *Partie remise.* Soudainement, je pense que kiki va devoir attendre patiemment que sa maîtresse se lasse du ciel et de ses constellations pour penser à lui. Est-ce que je regrette ma surprise ? Même pas en rêve ! Ce que je vois est merveilleux. Cassie a les yeux pétillants, les joues rougies et les lèvres étirées dans un sourire extatique.

Ça ne pouvait pas en être autrement.

Elle me regarde enfin. Voit-elle à quel point, moi, je la regarde avec amour ? Mes yeux la cajolent, lui crient tout ce que je tais depuis des jours. Elle me fait oublier mes frustrations et mes peines, nos doutes, toutes ses paroles.

– Qu'est-ce que tu attends pour le mettre en route ? demandé-je.

Dans la seconde, elle est pendue à mon cou. Je me reçois une rafale de bisous entrecoupés de : « Merci ». Et l'instant suivant elle a déjà la télécommande du télescope dans les mains.

J'aurai envie de l'étreindre mais c'est son moment. Je lui laisse de l'espace et me dirige vers le sofa où je m'affale. Pas besoin de demander si elle sait s'en servir, ses doigts pianotent sur l'écran tactile de l'engin, des cliquetis se font entendre et ses yeux s'agrandissent.

– C'est un Gallery Meade, m'explique-t-elle. Le télescope le plus performant qu'un particulier puisse se procurer. Oh Mon Dieu Carl, ce truc vaut plus de vingt mille dollars ! GPS intégré, commande électronique et manuelle sur deux axes, système Coma-free…

Je l'écoute déverser tout ce qu'elle sait sans me défaire de mon sourire. Oui, il n'y a pas meilleure sensation au monde que de rendre heureux quelqu'un qu'on aime. Son bonheur m'emporte avec elle, son excitation est contagieuse et je sais d'avance que je n'oublierai jamais cet instant.

***

– Carl… tu dors.

En sentant les lèvres de Cassie me chatouiller la tempe, je souris sans ouvrir les yeux et marmonne :

– Humm.

Le fauteuil s'affaisse à mes côtés et me pousse à me redresser. Je me suis endormi assis, la tête contre le dossier. Pas terrible comme position, j'ai la nuque endolorie. J'ouvre les yeux et découvre Cassie à genoux sur le fauteuil à mes côtés, les mains jointes entre ses cuisses. Je souris malgré moi et demande :

– Je me suis assoupi longtemps ?
– Tout le temps où j'ai eu les yeux rivés vers le ciel. Soit presque une demi-heure.

Si je rajoute les quinze minutes qu'elle a passées à me montrer les plus beaux astres du ciel – d'après elle – j'en déduis qu'elle a passé moins d'une heure sur cette lunette. C'est tout ?

– Tu en as déjà marre ? m'étonné-je en m'étirant.

Elle secoue la tête et évite mon regard l'air timide.

– Regarder les étoiles si je ne suis pas avec toi, ça n'a pas de sens, minaude-t-elle.

Est-ce que je rêve encore ? Qu'est-ce qu'elle vient de dire ? Je l'attrape par la taille et l'incite à s'installer sur mes genoux. Elle s'exécute, se place à califourchon sur mes cuisses et met ses bras sur mes épaules. Non, ça n'est pas un rêve. Je sens son délicat parfum sucré, la peau douce de ses mains câliner ma nuque, la chaleur de ses fesses sur mes cuisses. Elle est là, avec moi.

– Ne te soucie pas de moi et profite. Je t'ai emmenée ici pour ça.

Elle secoue la tête une nouvelle fois avant de planter ses yeux dans les miens.

– Non. Tu n'as pas compris. Je veux passer ma soirée avec toi.

Pourquoi j'ai l'impression que ses paroles sonnent comme des aveux ? Parce que sa voix tremble ?

Au lieu de sourire comme un con je l'embrasse. Tendrement, délicatement, avec le plus de retenue possible pour dissimuler mon excitation. Mais, entre nous, c'est impossible. Je n'avais plus goûté ses lèvres depuis l'aéroport. Je glisse mes mains sous son top et appuie sur ses reins pour la rapprocher. Je la plaque contre moi, et possède sa bouche de ma langue. Elle me rend mon baiser, écorche mes lèvres de ses dents. Et je ne suis pas surpris de frissonner, c'est tellement bon et tellement… Oh bordel, comment vais-je faire à Miami pour me passer d'elle ? Faire comme si tout ça m'était interdit là-bas, alors qu'ici nous pourrions faire ce que nous voulons ? Fais chier. Je romps notre baiser et demande :

– Sujet numéro un ?

Ses yeux me lancent des éclairs, je m'en fous. J'ai besoin de savoir où nous allons.

– Tu ne veux pas arrêter avec ça ? s'agace-t-elle.
– Non. Nous devons en parler.

Est-ce que j'ai le droit de lui dire qu'elle est encore plus belle quand elle s'énerve ? Un pli sur le front et sur le nez, les joues rougies et la bouche si contractée qu'une fossette se creuse sur son menton.

– Je t'ai dit que je ne verrai personne d'autre.
– Et moi aussi. Mais tu ne me fais toujours pas confiance. Qu'est-ce qu'il faut que je te dise ou que je fasse ?

Elle lève les yeux au ciel.

– Tu es stupide.

Elle m'embrasse par petites touches, je suis statufié. Elle rajoute :

– Je viens de laisser un télescope à vingt mille dollars pour être avec toi.

Ses lèvres glissent sur ma mâchoire, sa langue caresse ma peau. J'ai chaud. Elle continue :

– Je t'ai aussi dit que je voulais passer ma soirée avec toi. En clair… je te veux *toi*.

Ses bras me quittent pour son top. Elle le remonte lentement. Une lueur sauvage au fond des yeux. Le genre de lueur qui mène à la débauche. Celle qui réveillerait même la queue d'un mort ! Sauf que je suis bien vivant et totalement tendu d'une extrémité à l'autre. Et comme un puceau je ne bouge pas. Mes neurones sont noyés par ses paroles. A-t-elle dit que j'étais stupide ? *Ouais*. Est-ce la seule chose que j'ai retenue ? *Non. Elle me veut !*

Au moment où son top passe sur sa tête, elle arque un sourcil et demande :

– Qu'est-ce que tu n'as pas compris ?
– Bordel…

C'est la seule chose que j'arrive à dire. J'ai quitté la lueur pour les ténèbres. *De la dentelle noire.* Une ridicule petite corbeille pour chaque sein, juste ce qu'il faut. Je suis des yeux la couture qui court sur la bordure supérieure de ses aréoles, et ne peut m'empêcher d'embrasser sa peau laiteuse juste au-dessus. J'enclave mes mains dans son dos, marque sa peau pour la rapprocher toujours plus. Je suis conscient de ressembler à un obsédé mais je m'en fous. C'est plus fort que moi. Je dois la goûter, la lécher, la mordre, la sucer, l'embrasser. Elle me rend dingue.

Ses doigts écorchent ma nuque, tirent sur mes cheveux. Je sens son désir monter aussi fort que le

mien. Elle halète et gémit :

– J'ai aussi mis la culotte qui va avec…

Je la relâche et la défie :

– Montre-moi.

Elle se mord la lèvre mais ne se débine pas. Elle m'enjambe et se dresse devant moi. L'air timide et pourtant si sexy. Je comprends alors la chance que j'ai. Elle craint tous les hommes sauf moi. Je suis le seul. Et à cet instant je suis certain d'une chose : c'est en s'offrant à moi qu'elle s'ouvre à moi, c'est sa manière d'exprimer tout ce qu'elle tait.

Elle ôte ses bottines, fait sauter le bouton de son jean, et le fait descendre lentement le long de ses jambes avant de l'enjamber sur le sol. La lumière de la pièce, intimiste et chaleureuse, accentue sa volupté. La dentelle de sa culotte semble simplement posée sur ses hanches, et elle est si fine sur son pubis qu'elle paraît presque transparente. Elle est parfaite.

Je ne fais aucun effort pour cacher l'état dans lequel elle me met. Je me réinstalle pour faire bouger mon pantalon et libérer de la place à mon pénis dur comme de la pierre. *Échec*. Je déglutis. Trois fois. *Je salive toujours autant*. J'écarte mon col d'un doigt pour laisser passer l'air. *Pas mieux*. Et merde, je suis foutu.

– Plus c'est petit plus c'est sexy, plus c'est transparent plus c'est érotique, débité-je finalement.
– Tu te souviens de ça ?

Je hoche la tête.

– Je me le répète tous les soirs avant de me coucher en t'imaginant dans des dessous sexy.

Elle arque un sourcil :

– Et ?
– Et bon sang, tu es plus belle en vrai.

Je l'attrape et la ramène à moi alors qu'elle se met à rire. Ce que je ne dis pas c'est que ce qu'il y a dessous m'intéresse davantage. Sa peau frémit au contact de mes doigts sur ses fesses, j'embrasse son pubis et le hume. J'y sens les effluves de sa mouille et n'attends pas pour vérifier. Dans la seconde mon index s'immisce entre ses cuisses et rejoint sa dentelle. Elle est trempée. J'écarte le tissu et la pénètre en la regardant. Elle se cambre, rejette la tête en arrière, ses jambes flageolent et elle gémit.

– Tu… Tu triches…
– Pourquoi ? m'étonné-je.

Ma voix est rauque. Je suis pressé, désespéré, paumé.

– Tu as plus de pouvoir sur moi et tu en joues. Quand tu fais ce genre de choses, tu m'empêches de réfléchir, de prendre des décisions. Je me sens… molle.

– Je te promets Cassie que le pantin dans l'histoire c'est moi. Regarde-moi. Je tremble, rien qu'en te regardant. J'ai chaud, et pourtant je serais incapable de me déshabiller parce que je ne peux m'empêcher de te toucher.

Je la relâche et m'enfonce dans le canapé. Je lui laisse les commandes si c'est ce qu'elle veut. Elle m'étudie un instant avant de dégrafer son soutien-gorge. Il tombe au sol. Sa culotte le rejoint tout aussi rapidement. C'est de pire en pire. M'a-t-elle entendu ? *J'ai du mal à rester loin d'elle, bordel !*

– Sur toi, annonce-t-elle.

Je ne comprends pas ses mots jusqu'à ce qu'elle m'enjambe et qu'elle se remette à califourchon sur moi. Sauf que la situation est différente. Elle est nue. Complètement nue et offerte. Et c'est une mauvaise idée. Explication ? Elle ne me laisse aucun répit, elle glisse ses doigts dans mes cheveux, trouve mes lèvres telle une prédatrice, dévore ma bouche, appuie ses baisers et pas seulement… ses seins valsent sur mon torse emprisonné dans mon polo, son bassin ondule sur mon pantalon d'une manière si précise que son sexe caresse le mien par-dessus le tissu. J'ai la sensation d'être branlé par ses lèvres et à ce rythme-là je vais convulser dans mon boxer. Je suis obligé de la freiner.

– Cassie, tu vas me tuer à petit feu.

Elle ralentit mais ne se détache pas de moi. Elle m'embrasse encore puis murmure :

– Un jour tu m'as dit que plus j'irais lentement et plus j'augmenterais le désir de mon partenaire.

– Sauf que là c'est une mauvaise idée.

Son corps ondule lentement, c'est un supplice. Je m'en prends à l'un de ses tétons pour me retenir de gémir. Il n'avait qu'à pas me narguer. Je le suce, joue de ma langue dessus. Elle s'arc-boute et s'ouvre un peu plus.

– Pourquoi ? Halète-t-elle.

– Parce que je n'ai déjà plus la force de descendre récupérer un préservatif et que ça serait une bêtise.

Mon cœur s'excite. Elle sourit et précipite les choses. Me retire mon T-shirt et chuchote :

– Ça n'est pas une bêtise si nous en avons conscience, non ?

Je ne réponds pas tout de suite. Je prends le temps de respirer parce que je sens sa peau nue sur la mienne, la chaleur que nous produisons, son cœur battre à l'unisson avec le mien. C'est insensé. Si peu d'elle me frôle et je suis déjà groggy. Alors, ma bite dans son vagin, le frottement de sa

muqueuse sur ma peau si sensible, son humidité possédant mon gland… j'enrage :

– Maintenant que tu en parles je ne pense qu'à ça !

Je l'embrasse passionnément. Sa bouche, sa joue, son cou. Je n'en peux plus. Ses mains n'aident pas. Elles s'activent à défaire mon pantalon. Je n'ai jamais autant souhaité être délivré, tout est oppressant, frustration, et désir à la fois. Tout m'échappe. La situation m'échappe. Elle chuchote, pleine d'excitation :

– Moi aussi. Juste un coup, Carl.

Elle libère mon sexe et le caresse. Trop lentement. *Encore des frustrations.* C'est volontaire. Elle étudie mes réactions, câline mon gland de son pouce. Je me perds un peu plus et déglutis :

– C'est impossible, je ne pourrai plus m'arrêter.
– Je le ferai pour toi, je te le promets.

Ce sont les paroles de trop. Tant pis si nous faisons la plus grosse connerie de notre vie, je n'ai jamais autant pensé à baiser une fille sans barrière. Jamais. Mais c'est Cassie. La fille dont je suis tombé amoureux et qui sans le vouloir m'avoue qu'elle me fait confiance. Malgré mes coups d'un soir, malgré mon passé frivole, malgré tout ce que j'ai pu être. Je la soulève pour dégager mes hanches de mon pantalon et de mon boxer.

– OK Cassie. Mais c'est ta bêtise, pas la mienne. Insère-moi en toi.

Elle s'agite sur mes cuisses, et s'y assied. J'écarte légèrement les jambes pour lui faciliter la tâche tandis qu'elle observe nos deux corps. Je la connais assez pour savoir ce qu'il se passe dans sa tête. Une histoire de trajectoire, d'angles et de courbes. Finalement son regard me revient. Ardent, déterminé. Elle dépose une main sur mon épaule, l'autre sur ma queue et se penche pour murmurer :

– J'ai toujours été une petite fille sage. Je n'ai jamais désobéi, je ne me suis jamais écartée du droit chemin.

Je chancelle quand je la sens se soulever pour placer mon pénis entre ses lèvres. Elle continue, d'une voix à faire perdre la raison :

– J'ai beaucoup de bêtises à rattraper.

Et c'est l'électrochoc quand elle se laisse glisser de tout son long. Je sens tout. Centimètre après centimètre elle m'engloutit. C'est mieux que ce que j'avais imaginé. Elle est trempée, brûlante, me paraît plus profonde. Je ne vais pas tenir longtemps surtout si elle continue à me raconter des trucs cochons. Elle gémit des *si bon* alors que je tente de retrouver la raison.

– Est-ce que c'est différent ?
– Bordel oui.

Elle se soulève et me revient délicatement. J'ai besoin de la sentir plus près, d'aller plus loin, je rapproche ses fesses. Oh cette sensation est parfaite. De se tenir là où on a toujours rêvé d'être.

– Et pour toi ? demandé-je en m'appropriant un sein.

Elle gémit dans un mouvement de hanche et murmure :

– Moins artificiel. C'est plus réel. Beaucoup mieux.

Son bassin ondule sur mes hanches, ses mains s'agrippent fermement à mes épaules. Elle est essoufflée mais garde le rythme.

– Nous faisons une énorme bêtise.
– Arrête de penser à ça. Reste avec moi.

Toi aussi. J'aimerais rester comme ça une éternité mais ses gémissements dans mon oreille ont un effet dévastateur. Je ne pensais pas que baiser sans préservatif pouvait être aussi puissant. Je l'aide dans ses mouvements, la pénètre toujours plus loin. Nous transpirons et nos corps glissent l'un sur l'autre.

– Dorénavant je vais me mettre au sport.

Sa respiration est saccadée, son cœur pulse rapidement dans son cou. Je n'ai aucune envie qu'elle abandonne. J'aime la savoir sur moi, j'aime sentir ses ongles égratigner mes épaules, et sa poitrine caresser mon torse. Elle me fait sortir entièrement et m'avale, encore et encore, sans fléchir.

– Existe-t-il une moyenne de baise dans la journée ? demande-t-elle.

Elle est si trempée, si brûlante. C'est déroutant.

– Je ne sais pas Cassie. C'est une question d'envie.
– Si j'écoutais mes envies nous baiserions toute la journée.

Là, maintenant, je souhaiterais qu'elle se taise plutôt qu'elle continue de parler, parce que j'ai conscience que je vais jouir vite. Trop vite. Elle n'est pas loin non plus, ses jambes se font de plus en plus molles et ses yeux sont vitreux.

Je refuse de jouir avant elle. *Question d'ego ?* Non. Je veux seulement m'imprégner des contractions de son vagin autour de ma queue. Sans latex. Peau contre peau.

– Sans manger ? demandé-je
– Nous ferions du sexe et seulement du sexe. Que ça, uniquement ça.

Oh bordel. À la folle chaleur qui me prend les tripes, je passe la vitesse supérieure. Je suce ses tétons avec animosité, trouve son clitoris, et appuie dessus en cercle. Je ne le lâche pas. Je le suis, de haut en bas, tandis qu'elle monte et descend.

– Allez Cassie, jouis pour moi.

Comme toujours, ses yeux me hérissent le poil. Elle me donne tout. Sa bouche s'arrondit, sa voix devient si faible que je n'entends qu'une infime partie de ce qu'elle me dit. *Si bon, encore, je jouis.*

Au moment où son sexe se met à écraser ma queue si fort que je m'arrête de respirer, au moment où sa bouche s'agrandit et lâche un gémissement surhumain, au moment où elle s'effondre, je réalise que je n'aurai plus envie de baiser une autre fille de ma vie et surtout je ne pourrai plus baiser Cassie avec un préservatif. *Notre relation va de mal en pis.*

La pression monte. Mon cœur chante haut et fort son plaisir. J'adore cette musique parce qu'elle va continuer à jouer sans que je ne l'entende quand je vais exploser. Je rappelle Cassie à l'ordre :

– Tu avais promis.

Je ne suis plus capable de prendre des décisions parce que je souhaiterais jouir en elle. Elle s'agite et fait sortir ma queue de son vagin pour me branler.

La regarder suffit à me faire basculer et mon foutre gicle dans la seconde sur ses cuisses et son ventre. Je me laisse aller, la regarde m'observer.

Et le mieux est à venir… elle ne me laisse aucun répit.

– Sujet numéro deux, annonce-t-elle.

D'un doigt, elle récupère de mon sperme sur sa peau et sans l'étudier, le dépose sur sa langue pour *me* goûter.

Je sors de ma transe instantanément et reste suspendu à ses lèvres. Quand elle a fini de sucer son doigt d'une manière frôlant l'indécence, elle me sourit :

– Mouais. Pas dégueulasse. Je ne comprends pas pourquoi ces filles en faisaient tout un plat !

J'explose littéralement de rire et l'attire à moi pour l'étreindre. Elle se laisse faire, ses bras enroulent ma nuque, sa tête se pose sur mon épaule. J'embrasse la sienne et caresse ses reins en priant pour que ce moment reste inoubliable pour elle. Moi, je n'oublierai rien. J'ai l'impression de vivre ma vraie première fois.

***

Le deuxième round se dispute après la douche. Aussi bon que le premier sauf que le lit de cette chambre d'amis grince à chaque fois que je la pénètre. C'est fou comme un son peut décupler les sensations. J'ai l'impression d'aller plus loin, d'être plus brutal et qu'elle aime ça.

J'ai besoin d'exprimer la rage qui me consume. À quatre pattes sur le matelas, la tête tournée sur

le côté pour me regarder, elle gémit tandis que j'agrippe fermement son fessier pour la pénétrer avec force.

Il faut que ça sorte. Nous ne pouvons pas juste faire du sexe pour du sexe. Je suis incapable de m'en contenter.

– Je suis fou de toi Cassie.

Ses doigts se crispent sur les draps, elle gémit à mon coup de reins mais ne répond pas. Pourtant, j'ai parlé bien assez fort pour qu'elle m'entende. Je me fige en elle et la maintiens tandis qu'elle tente de reprendre la cadence. Elle me supplie de ne pas m'arrêter. Je m'en contrefous. Je ne laisserai plus ni elle ni ma bite me dicter ma conduite, j'ai besoin qu'elle me réponde.

Je me penche sur elle, effleure son dos de mes lèvres et fais courir mes doigts sur ses reins. Elle me supplie encore. Pourtant ça n'est que le début.

– M'as-tu entendu ?

Je rejoins son clitoris et le frôle sans vraiment le frôler. Elle hoche la tête dans une déglutition. Je ne bouge toujours pas. Je la remplis. Je la caresse et je la frustre. Je veux qu'elle comprenne l'enfer qu'elle me fait vivre. Je veux que sa frustration égale la mienne.

– Alors ? Demandé-je

Ses doigts se crispent un peu plus, et elle grogne. Je ne lâcherai pas l'affaire. Nous baisons encore sans préservatif, nous prenons des risques.

Au moment où tout son corps se relâche, je comprends qu'elle rend les armes.

– Je suis terrifiée, avoue-t-elle d'une voix frêle. J'ai peur que tu me brises.

Ça fait déjà deux fois qu'elle me le dit. Mais de quoi a-t-elle peur ? Que je me rétracte ? Que je ne pense pas un mot de ce que j'avance ?

Je me retire et la retourne sur le dos. Elle se laisse faire mais couvre instantanément sa poitrine de ses bras, comme si elle était prise d'une gêne. Mais ça n'est pas ce qui me fait le plus souffrir. En premier, je chancelle sur son visage fermé. Lèvres closes, regard fuyant, une ride sur le front. Je reconnais ce masque, c'est celui qu'elle affichait devant tous ses camarades de classe quand ils la cherchaient ou la maltraitaient moralement. Je ne suis pas eux. Moi, je suis le mec qui est tombé amoureux d'elle. Et je ne veux pas qu'elle doute une seule seconde de ce qu'elle représente.

Je me penche, embrasse sa hanche et la croque. Sa peau frissonne, elle se tortille.

– J'aime tes formes et ton goût, murmuré-je.

Je remonte délicatement sur son ventre, laisse traîner mes lèvres. Ses bras s'ouvrent lentement et

ses mains se posent sur ma tête.

– J'aime tes seins et *tes invitées du soleil de Miami*.

Je suce un téton et continue mon ascension, ses doigts tirent mes cheveux.

– Et ce que j'aime par-dessus tout c'est ton intelligence, ta spontanéité et ton ouverture d'esprit.

Je l'embrasse. Par petites touches. En la fixant droit dans les yeux. Le masque est tombé, elle me regarde, *moi*. Ses jambes m'encerclent et poussent mon bassin vers le sien. Je me laisse faire et guide ma queue dans son vagin tout en murmurant :

– Je suis amoureux de toi Cassie. Alors comment peux-tu croire que je puisse être capable de te faire du mal ?

Elle se cambre pour m'accueillir sans jamais me lâcher du regard. Je la pénètre. Nos souffles se mélangent. Le lit ne fait quasiment plus de bruit, pourtant, même si mes mouvements sont lents, ils sont plus profonds. Nous sommes en symbiose. J'ai l'impression d'avoir atteint avec Cassie, une grandeur qu'elle est la seule à pouvoir me procurer.

– Tu n'arrêtes pas de me demander ce que je compte faire de toi, répond-elle enfin. Mais si je te posais la question, que répondrais-tu ?
– Que je veux être avec toi. Je veux que nous soyons ensemble. C'est ce que je désire le plus.

Ça n'est pas un simple aveu, je la supplie de tout mon être, avec mes yeux, avec mon corps. Je ne veux pas être un ami, je ne veux pas être un professeur, je ne veux pas être un amant, je veux être tout ça à la fois et bien plus.

Elle déglutit.

– OK. Je suis d'accord. Mais laisse-moi le temps de le dire aux parents.

***

Je dis au revoir à la gouvernante de M. Price avant de charger nos sacs dans la voiture de location.

Je trouve Cassie, assise sur un rocher, en admiration devant la forêt qui s'étend à perte de vue dans les montagnes.

En cette fin de journée, ses cheveux roux brillent sous les derniers rayons de soleil. Elle les a détachés. Ses boucles tombent en pluie sur son dos. Je m'approche sereinement, le cœur léger. Je laisse nos problèmes à Miami pour le temps qu'il en reste. Je veux pouvoir me dire encore une fois que l'embrasser sans qu'elle ne s'y attende, à découvert, m'est autorisé.

Car je ne suis pas dupe. Même si elle m'a promis d'être mienne, je ne la posséderai pas totalement tant qu'elle n'aura pas affronté son père.

Sitôt derrière elle, je me baisse et dégage sa nuque. Mais à l'instant où je la touche, elle se redresse dans un sursaut, se retourne et se met à crier en me découvrant :

– Mais ça ne va pas la tête ! Tu m'as fait peur !

Elle me décoche un droit direct dans l'épaule. Déséquilibré, je tombe à la renverse sur l'herbe. La voir se masser le poignet me fait exploser de rire.

– À quoi t'attendais-tu ? À un ours noir ?

Sitôt ma phrase terminée, elle se rue dans mes bras, complètement terrorisée. Mon rire ne désemplit pas, néanmoins, je réussis à lui expliquer :

– Tu sais que les ours ne s'attaquent que très rarement aux hommes ?

Elle me jette un regard noir et se relève pour épousseter ses genoux.

– Ton *rarement* ne me plaît pas ! Il signifie qu'il existe une probabilité non négligeable d'attaques d'ours noirs.

Je me hisse sur mes jambes, tout en me moquant :

– Mon Dieu ! Tu es comme Oceana ! Il est si facile de te faire peur !

Je ris encore en me souvenant de la réaction d'Oceana à l'approche des dauphins dans l'océan. Elle avait cru à des requins et s'était ruée dans mes bras de la même manière que Cassie. Aujourd'hui, ce n'est plus un souvenir amer, il s'apparente à un bon moment entre deux amis. Dans ma tête rien n'a jamais été aussi clair et limpide. *Parfait.* Enfin presque. J'ai dû louper l'épisode où Cassie est passée de la terreur à la colère. Du moins c'est ce que je perçois.

– Tout va bien ? m'inquiété-je.

À ma question, elle me sert un semblant de sourire et soulève exagérément les épaules :

– J'ai juste une envie extrême d'enrichir mes connaissances sur ces ours.

Je fronce les sourcils, légèrement troublé tandis qu'elle argumente tout en rejoignant la voiture :

– Combien en reste-t-il sur nos terres ? Quel est leur mode de vie ? Je sais seulement que c'est une espèce protégée, tu vois ?

Pas très bien.

– Bien sûr.

– J'aurai tout le temps de faire des recherches dans l'avion. Ça pourra même me donner des idées pour mon prochain article au journal.

Ma foi, peut-être était-ce le fruit de mon imagination ?

19

Cassie

« Sexisme : les produits d'hygiène féminine coûtent 13 % plus cher que ceux des hommes. »

Mon Dieu ! Tu es comme Oceana ! Il est si facile de te faire peur !

Cette phrase me hante depuis plus de trois heures. Je l'ai analysée, je l'ai décortiquée, j'ai même donné une définition exacte à chaque mot. Et je suis toujours dans le même état. Détruite, en colère contre moi-même. Au moment où j'ai baissé ma garde, où j'ai accepté d'être *sa* Cassie, où je lui ai enfin fait entièrement confiance, je me reçois la douche froide de ma vie.

Oceana. Six lettres, femme de son meilleur ami, mon amie, celle qu'il espère en secret.

C'est tout ce que je retiens. Je suis comme Oceana donc il voit en moi ce qu'il n'aura jamais avec elle. C'est ma conclusion et je suis anéantie.

Il a compris que quelque chose ne tournait pas rond. J'ai refusé de rentrer dormir chez lui ce soir, j'ai répondu par des monosyllabes à toutes ses questions pendant tout le voyage et là encore dans le taxi, il me jette des regards inquiets et je ne fais rien pour le rassurer.

Mais je ne suis pas prête à en finir. J'ai encore cette petite flamme dans mon cœur qui persiste à brûler pour me dire que je me trompe.

J'aimerais tellement me tromper.

– Tu es sûre que ça va ? s'inquiète-t-il alors que le taxi s'engage dans mon avenue.
– Juste fatiguée.

À son air peiné, je trouve la force d'aller plus loin et de faire de l'humour :

– Tu ne m'as pas laissé beaucoup dormir.

Échec. Il sourit à peine. Je prends mon courage à deux mains et demande :

– Étais-tu déjà tombé amoureux ?

Il tique et se réinstalle dans le fauteuil, indisposé. Dire que la pression monte est un euphémisme. J'ai le cœur qui tambourine si fort que je redoute qu'il l'entende. Mais ce que je redoute par-dessus tout, c'est sa réponse. Je prie de toutes mes forces, pour qu'il dise oui.

Encore un échec, il secoue la tête :

– Non, pourquoi ?

Parce que ça m'aurait permis de rebondir sur Oceana, parce que ça aurait allégé ta peine.

La flamme s'éteint et mon cœur avec. Encore un mensonge. Ma gorge se remplit de bile mais j'articule un « simple curiosité » pas le moins convaincant.

À partir de ce moment-là, mon corps se met en pilote automatique. Le taxi s'arrête au pied de mon immeuble, je descends, récupère mon sac et n'attends pas que Carl rejoigne la porte d'entrée pour lui déposer un rapide baiser sur la joue et lui souhaiter une bonne soirée.

Je suis anéantie.

Même ma mémoire eidétique n'y a pas réchappé. Sitôt chez moi, je tente de me souvenir de sa réaction et je ne vois rien. Trou noir. *Objet intensément dense, exerçant une attraction si forte qu'il empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper.* C'est ce que je suis. Je ne rayonne plus, je suis éteinte. Je n'ai la tête à rien. Je n'allume pas mon PC pour bosser, je ne prends pas de douche, je ne me déshabille pas, je me jette dans mon lit, éteins mon téléphone et me force à dormir jusqu'au matin. Ce week-end n'a jamais existé, je n'ai pas couché avec Carl, il ne m'a pas dit qu'il était amoureux de moi et à quel point j'étais comme Oceana et surtout, il ne m'a pas menti.

***

Étais-tu déjà tombé amoureux ? J'aurais dû me poser la question à moi-même. Aujourd'hui je peux y répondre, mon corps, ma tête, mon cœur ne sauraient mentir : je suis amoureuse de Carl.

Quoi que j'en dise, quoi que je pense, quelles que soient les limites que je m'étais fixées, je n'aurais pas pu y échapper, je suis amoureuse de cet homme et il m'a fait souffrir et continuera encore.

J'ai peut-être ignoré ses appels et ses messages toute la journée, je ne peux pas éviter le repas de famille du lundi soir. J'y suis allée, seule, après l'avoir prévenu, et à reculons. J'ai la tête vide mais le cœur lourd et je ne prends aucun plaisir à jouer aux Lego avec Jamie. J'abandonne tout espoir de construire quelque chose de sensé quand j'entends la porte d'entrée claquer.

Il est là.

Jamie part en courant le rejoindre au rez-de-chaussée, moi je traîne des pieds. À reculons…

Je me fige en haut de la première marche. Je suis amoureuse de l'homme le plus parfait de la Terre. Jeans, musculature imbriquée dans un polo blanc, cheveux noirs indisciplinés et ce sourire… Merde !

Il agrippe mon regard instantanément, comme s'il m'avait senti approcher avant même que je sois dans son champ de vision. *Bien sûr… ça serait si simple sinon.* Je baisse les yeux et descends les

dernières marches jusqu'à l'entrée. Je les compte, augmente l'amplitude de mes respirations, refoule mon amertume et minaude un :

– Salut !

J'ai tout le temps d'entendre Jamie l'appeler dans la cuisine, et Martha gronder ce dernier pour arrêter de fourrer le doigt dans la sauce, avant qu'il ne me réponde un « salut » glacial. Il m'observe, et mal à l'aise, je tente de rejoindre le reste de la famille dans la cuisine quand il reprend :

– Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes messages ?

Je me fige, me retourne, souris exagérément et mens :

– Très occupée. Ted ne m'a pas lâchée.

Bien entendu Carl n'est pas dupe. Le ton de ma voix est peut-être assuré, mais mon corps parle à ma place. Habituellement, quand il arrive, je lui colle un bisou sur la joue pour le faire chier et rougis dès qu'il me regarde. Mais pas ce soir. Là, je tremble et j'évite soigneusement de le toucher en mettant une distance d'un mètre entre nous.

Au moment où je le vois s'approcher dangereusement, je comprends que l'heure des discussions est arrivée. Il saisit mon poignet et nous attire dans le couloir qui longe les escaliers. Celui où se trouve la cachette dans laquelle il m'avait tant fait tourner la tête, et de la même manière que ce soir-là, il m'emprisonne contre un mur. Ses jambes retiennent mon bassin, son buste se presse sur ma poitrine, si bien que je crois fléchir quand son souffle caresse ma joue. Je me maudis d'être aussi réceptive et, au rire lointain de Jamie, je me souviens chez qui nous sommes. Chez nos parents.

– Arrête Carl, nous ne sommes pas seuls.

Je tente de me dégager, en vain. Son regard se durcit et sa mâchoire se crispe.

– Ça m'est égal. Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu m'évites ?

J'aimerais tant pouvoir lui dire ce qui me tourmente, pourquoi je suis en colère contre moi-même. Mais je le connais assez bien pour savoir qu'il évite toute discussion qui pourrait le déstabiliser. Finalement, mon problème n'est pas seulement d'avoir été naïve, mais aussi qu'il ne retrouvera jamais en moi ce qu'il aurait avec elle. La preuve : il ne se doute de rien.

Je me redresse et affirme :

– Laisse tomber, Carl.
– Hors de question. Bordel, Cassie je t'ai dit que je t'aimais et tu voudrais que je laisse tomber ?
– Non. Enfin oui. Ça ne peut pas marcher.

Il tressaille et comme si je l'avais giflé, il me relâche et recule. *Je ne dois pas flancher. Je ne*

dois pas flancher. Je ne veux pas vivre dans l'ombre d'une autre, bon sang ! Comme pour affirmer mes propos, je gonfle ma poitrine et soutiens son regard peiné.

– Nous avons couché ensemble sans capotes et tu me dis maintenant que ça ne peut pas marcher ?
– Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

En entendant la voix estomaquée de mon père, mon sang quitte mon corps et nos deux têtes se retournent vers lui.

– Pa… papa… bredouillé-je.
– C'est quoi cette histoire ? tonne-t-il.

Le visage déformé par la colère, ses yeux sont braqués sur Carl. C'est la scène que je voulais absolument éviter. Celle que je n'arrivais même pas à imaginer dans mes pires cauchemars. Mon père se rue sur lui dans la seconde et le plaque contre le mur à mes côtés. Je me précipite sur un de ses bras pour le faire lâcher prise :

– Papa, c'est un malentendu !
– Un *malentendu*… répète amèrement Carl qui ne se débat même pas.

Le regard de mon père se fait plus féroce et mon cœur faillit. Tous ses muscles sont tendus, ses jambes légèrement fléchies et bien ancrées dans le sol, son visage à quelques centimètres de celui de Carl. Ce dernier ne cille pas. Je ne sais pas si, pour lui, cette agressivité fait écho à celle de son propre père, mais je ne lui ai jamais vu autant de mépris.

– Je sais ce que j'ai entendu, grogne-t-il. Comment as-tu osé toucher à ma fille ?
– Papa !
– Je ne l'ai pas forcée, James, se défend Carl.

Ça va dégénérer et je suis incapable d'intervenir. Mon père et ses deux mètres vont le réduire en bouillie, Martha pleurera toutes les larmes de son corps, Jamie ne comprendra pas et sera terrorisé, et ça en sera fini de notre famille. J'entends sans vraiment entendre :

– Avoir toutes les filles de Miami ne te suffisait pas ? Il te la fallait *elle*, ma fille ? C'est quoi ? Ton nouveau défi ?

J'ai les oreilles qui bourdonnent, un goût de bile dans l'arrière-gorge, ma vision brouillée par les larmes. C'est de pire en pire. Mon corps me lâche.

– C'est quoi ton problème James ? Qu'elle soit ma demi-sœur ou que je sois *moi* ?

J'assiste à la scène, impuissante, elle défile devant mes yeux, je les vois, je les entends et pourtant je n'y crois pas vraiment.

Ça n'est pas possible.

Tout ne peut pas être fini.

– Sors de chez moi ! Tonne mon père en le lâchant sèchement.
– Mais enfin qu'est-ce qui se passe ici ? s'étonne Martha en nous rejoignant dans l'entrée.

Carl l'ignore et me fixe en demandant :

– Tu n'as rien à ajouter Cassie ?

C'est un appel. Que voudrait-il ? Que je le défende ? Ne comprend-il pas que si je parle maintenant, mon père ne le laissera pas partir et ça va finir dans un bain de sang ? C'est ma lumière. Sauver le peu qu'il reste à sauver. Alors je ne bouge pas d'un iota, ne le rejoins pas, ne laisse pas mes lèvres frémirent. Je baisse seulement les yeux comme si je rendais les armes.

Malheureusement, là, ma mémoire ne me fera aucun défaut, je sais ce que j'ai eu le temps de voir sur son visage. La douleur. Je lui ai fait mal, mais je n'avais pas le choix. Puis la répulsion. Mon cœur est en miettes.

– Carl ? le rappelle Martha d'une voix frêle.

Je ferme les yeux sur ses pieds. Je n'imagine que trop bien ce qu'il se passe dans sa tête à elle.

– Il ne se passe plus rien maman. Je t'appelle dans la semaine.

La porte d'entrée claque mais la terreur ne me quitte pas. Il est parti et si je n'arrange rien, il ne reviendra plus jamais.

Martha… Jamie… Mon père…

Si je n'avais pas demandé à Carl de me rendre désirable, si je n'avais pas joué à ces jeux dangereux, nous n'en serions pas là.

J'entends mon père me sermonner, Martha lui demander des explications, Jamie s'inquiéter d'où est son grand frère. Je suis incapable de parler.

Mes joues sont trempées, mes mains tremblent et je manque d'air.

Il faut que je sorte d'ici.

– Pas ce soir Papa, je t'en supplie.

Il se contrefiche de ma demande et continue son monologue.

J'embrasse le crâne de Jamie et demande à Martha de me ramener chez moi. Elle ne se fait pas prier.

Sitôt dans la voiture, je lâche prise et m'effondre.

Mon premier souvenir de Martha me revient. C'était la fin de l'été, une journée radieuse et ensoleillée. Je me réjouissais de n'avoir plus que quelques jours à attendre pour reprendre le chemin de l'école. Je détestais les vacances. Et ce jour-là, je n'y ai plus pensé. Parce que dès lors où Martha s'est adressée à moi, j'ai compris qu'elle serait ma maman. Cette dame brune aux yeux marron avait le timbre de voix le plus doux que je n'avais jamais entendu. Elle nous avait invités à prendre le goûter chez elle, un crumble aux pommes. Encore aujourd'hui, je me souviens de son goût, de l'onctuosité des pommes dans ma bouche. Ce jour-là, je n'ai pas touché à un seul livre, j'ai passé l'après-midi à l'admirer dans sa robe à fleurs et à l'écouter parler de son fils et de cuisine. Ce jour-là, elle est devenue ma maman et je refuse l'idée d'avoir détruit notre famille.

– Quoiqu'il se soit passé ma chérie, rien n'est irréparable.
– Je suis amoureuse de Carl.

J'observe sa réaction face à ma révélation. Elle soupire et me sert un sourire attendri. Elle peut compatir, je suis amoureuse de son fils comme des tonnes d'autres filles. La culotte de plus à son tableau de chasse. Mais il ne s'agit pas que de cela.

– Nous avons couché ensemble.

Elle s'étouffe et ses doigts se crispent sur le volant. Je m'indigne :

– Est-ce que c'est mal ?

Cette fois-ci, elle part au quart de tour et s'indigne :

– C'est ton aîné ! Il aurait dû…

Sa mâchoire se ferme sèchement et au silence qui s'ensuit je comprends qu'elle cherche ses mots. Il aurait dû *quoi* ? se retenir de me toucher ? Nous empêcher d'aller plus loin ?

Pourquoi m'obstiner à faire entendre à tout le monde quelque chose qu'ils ne peuvent pas comprendre ? Finalement elle secoue la tête, lasse, et reprend plus calmement :

– Tu es une adulte, mais Carl est…
– Mon demi-frère ? la coupé-je.

Elle me jette un regard en coin, sonnée par le ton que j'ai pu employer et hoche la tête.

– Oui.

Je prends une grande inspiration tout en observant les rues défiler. Je dois me calmer.

– Nous n'avons jamais grandi ensemble, je ne l'appréciais pas outre mesure avant tout ça. Aujourd'hui, il me connaît mieux que personne. Il est plus que mon meilleur ami et je pense qu'il

pourrait en dire autant de moi.

Elle pose sa main sur ma cuisse et exerce une pression dessus, faute de pouvoir me prendre dans ses bras.

– Alors si vous avez agi en votre âme et conscience, ne pense pas que ce que vous avez fait est mal. Rien n'est irréparable, il faut juste le faire entendre à ton père.

Si tout était si simple.

– Il n'y aura rien à faire entendre à personne puisque ça ne se reproduira plus.

Les larmes pointent leur nez pour la deuxième fois de la journée.

– Tu connais ton père Cassie, il est impulsif mais il regrette toujours ses paroles après coup.
– Tu ne comprends pas Martha, il n'y aura plus rien parce que ça n'était qu'un jeu.

Et le dire me donne la nausée. Parce qu'au fond de moi je me déteste encore plus pour ce que je viens de faire. Je viens de me servir de cette dispute pour rompre avec Carl alors que la vraie raison, c'est Oceana.

***

J'ai passé ma journée à tenter de gérer mon stress. *Échec*. Lorsque j'étais petite, il me suffisait de lire un bon roman ou d'élucider quelques énigmes. Sauf que stresser pour un examen et angoisser à l'idée de dîner avec son père n'a pas le même impact. Je préférerais nettement rencontrer un ours noir des Appalaches !

Finalement je m'en suis remise à Google. Dans la barre de recherche : comment en finir avec le stress ? Notez qu'il m'a proposé dès les premiers mots tapés : comment en finir avec la vie ?

J'ai imprimé les astuces déclinées par le premier site et sitôt partie du journal, je me suis appliquée à les suivre. *Marcher au moins dix minutes*, check, je suis rentrée à pied. *Acheter une plante verte* , fait pendant le trajet, j'ai opté pour un ficus ginseng, il trône maintenant dans un coin de la cuisine. *Manger un en-cas,*OK, un muffin au chocolat a fait l'affaire. *Respirer profondément* : sous la douche, j'ai pu ainsi perfectionner ma respiration ventrale. *S'éloigner de l'ordinateur* : aucun problème, de toute façon aujourd'hui je ne suis pas productive. *Tendre les lèvres* , ils voulaient sans doute suggérer d'embrasser un être cher… tour d'horizon dans l'appartement. Le vide sidéral. J'ai finalement smacké une feuille du ficus – sans commentaires. Et dire que la fleuriste m'avait conseillé un cactus ! *Mettre de la musique*, pas compliqué. Il est tout de même précisé d'éviter le hard rock et le métal. Au moment où je lis *voir sa meilleure amie*, j'abandonne cette liste stupide, chiffonne le papier et le jette à la poubelle. J'aurais sans doute dû imprimer la liste de comment en finir avec la vie ? En espérant que le premier conseil eut été le bon !

En voyant l'heure sur la pendule, je constate qu'au moins ce foutu site m'a fait passer le temps.

Dix-huit heures trente-deux. Mon père ne devrait pas tarder. Je m'habille rapidement, pantalon noir, chemisier rose pâle et à l'instant où je passe à la salle de bains, la sonnette de l'entrée me fait faire un bon.

Ma première pensée est pour Carl. Toutes les cellules de mon corps se mettent à frétiller et mon cœur s'affole. Mais ma raison les rappelle à l'ordre : Carl a les clefs de mon appartement puisqu'il s'agit en réalité du sien. Il va falloir que je déménage. Pour ma liberté, pour ne pas craindre de tomber sur lui à tous les coins de rue, pour ne plus penser à son premier baiser dans cette cage d'escalier et tout le reste dans mon lit.

J'ouvre et découvre dans la minute Oceana sur mon palier. Et je souris. Oui, je souris en pensant à ce conseil sur cette liste et je souris parce qu'Oceana est ma seule vraie amie et qu'elle pourrait devenir ma meilleure amie. Je ne lui voue aucune rancune, ça n'est pas elle la fautive, mais ce qu'elle dégage. Confiance, sérénité, partage, générosité et certainement aussi… entêtement !

– Salut. Je ne m'attendais pas à te voir, avoué-je en l'invitant à entrer.
– Je me suis dit que tu avais peut-être besoin que je te remonte le moral.

Donc elle est au courant. *Forcement puisque son mari est le meilleur ami de Carl !* Je serais bien tentée de lui demander ce qu'elle pense de la relation que j'ai eue avec Carl, mais étant donné que tout est terminé ça n'aurait pas de sens.

Elle pénètre dans l'appartement en scrutant son intérieur comme si c'était la première fois qu'elle y venait. Étrange, mais je ne m'attarde pas et réponds :

– Je vais bien. Un jus ?

Elle hoche la tête et constate, moqueuse :

– Aussi bien que Carl c'est certain !

Je nous sers deux verres sans pouvoir me retenir :

– Est-ce que je suis en droit de te demander dans quel état il est ?
– Un mélange entre la colère et l'apitoiement.

Alors il va mieux que moi. J'ai dépassé le stade de la colère, maintenant je suis uniquement et seulement détruite.

Elle récupère son jus.

– Il s'en remettra, affirmé-je.

Elle m'observe avec malice.

– En es-tu certaine ?

– Ça n'est pas comme si ça ne lui était jamais arrivé. Il a survécu à toi, Oceana.

Elle paraît choquée. J'avoue ne pas avoir mâché mes mots, mais c'est exactement ce que je pense. Elle dépose son verre qu'elle a à peine touché sur le plan de travail.

– Je ne suis pas certaine de te suivre.

OK. Maintenant je ne souris plus. Je ne veux pas qu'elle se méprenne, je ne lui reproche rien. Je soupire :

– Il était amoureux de toi et…
– C'est ce qu'il t'a dit ou c'est ce que tu penses ? me coupe-t-elle.

Et là à cet instant, je comprends ce que Carl tentait de m'expliquer lorsqu'il me disait qu'il ne valait mieux ne pas énerver Oceana.

Exemple typique devant mes yeux : ses joues ont viré à l'écarlate, ses lèvres sont pincées et ses yeux me lancent des éclairs.

Ne pas paniquer. Je tente de l'amadouer dans un sourire.

– Je l'ai vu te regarder, dis-je finalement.

Mon argument est si stupide que je pourrais en rire. Oceana est du même avis : elle lève exagérément les yeux au ciel.

– C'était uniquement de l'attirance, m'explique-t-elle. Le fait de ne pas m'avoir n'a fait qu'accroître son désir, mais c'est tout. Il n'a jamais été question d'amour.

En revanche sans le vouloir, elle vient de me donner un point. Elle était un interdit par rapport à Rick, autant que j'en suis un avec notre famille. Carl adore les défis !

– Ô combien nous partageons encore des points communs, réponds-je avec sarcasme.

J'ai besoin de bouger. Je n'ai jamais ressenti un tel besoin. J'ai l'impression que marcher, faire les cent pas pourrait m'aider à évacuer toute cette colère insensée. L'amour rend stupide.

Stupide et vulnérable.

– Alors la raison de votre séparation n'est pas uniquement liée à ce pseudo-interdit. Je me trompe ?

Sa voix dénuée de reproche m'incite à lui faire face. Je stoppe mes pas. Son regard compatissant et bienveillant me touche de plein fouet. Je repense à la douleur que je tente de dresser depuis plus de deux jours. En réalité, je n'ai pas besoin d'y repenser, elle est là et ne m'a jamais quittée. J'ai un trou béant dans la poitrine parce que j'ai la sensation d'avoir servi de substitut. Même si je suis toujours

mieux que ses conquêtes d'un soir, je ne serais jamais assez bien qu'Oceana, et je ne veux pas vivre dans l'ombre d'une autre.

– Il m'a comparé à toi. Comment le prendrait Rick si tu faisais la même chose avec son meilleur ami ? dis-je enfin.

– Carl a été gauche, tente-t-elle.

– Il a pensé à toi. Il a eu une pensée pour toi et les dauphins alors que nous venions de passer un incroyable week-end ! Ça m'a fait mal.

Ma voix s'éteint sur le dernier mot. *J'ai toujours mal.* Elle soupire sans se défaire d'un sourire. J'ai l'impression qu'elle me regarde comme si elle regardait un enfant à qui elle tenterait de faire comprendre ses bêtises.

– Que tu le veuilles ou non, nous avons un passé en commun. Tu aurais dû lui en parler. Je sais où les non-dits et les secrets m'ont menée avec Rick.

– Et il aurait évité la conversation comme la dernière fois.

– Non. Il t'aurait dit ce qu'il voit aujourd'hui, qu'il m'avait hébergée pendant une semaine le temps que Rick fasse le tri sur son passé et ses sentiments. C'est ce qu'il s'est passé Cassie. Rien d'autre. Pendant cette semaine-là, il n'y a rien eu. Il est sorti tous les soirs pour se bourrer la gueule pendant que je me lamentais sur mon sort dans son appartement. S'il avait vraiment voulu tenter quelque chose avec moi, il l'aurait fait à ce moment-là, tu ne crois pas ?

C'est à quelques mots près ce qu'il m'a dit. Mais là où Oceana n'y voit qu'une vérité, moi, j'y vois une échappatoire, un sens caché. Cette conversation ne rime à rien, aucune de nous n'avouera qu'elle a tort.

– Alors comment peut-il être amoureux de moi ? Est-ce que tu m'as vue ?

Que pourrait-elle me répondre ? Que je suis belle avec mes rondeurs ? Que Carl n'a jamais fait attention à la plastique des filles ? Même s'il a déjà sauté des femmes rondes, elles avaient toujours quelque chose de spécial à lui offrir. Moi, je n'ai rien. Et il avait raison : je ne lui fais pas confiance.

– L'amour n'a pas de raison Cassie.

La sonnerie de mon téléphone retentit. Je jette un coup d'œil à l'écran sans répondre. *Papa.*

– Il faut que j'y aille, l'avertis-je en récupérant un élastique. Mon père est en bas.

Elle hoche la tête et vide son verre de jus d'un trait. Alors que je m'attache rapidement les cheveux et que j'enfile mes chaussures, je l'observe rejoindre l'entrée. Même si cette conversation ne rimait à rien, la voir m'a fait du bien. Je ne suis pas plus prête à affronter mon père, mais parler de mes doutes me donne l'impression de m'être délestée d'un poids.

– Merci Oceana.

Elle se retourne et me sourit. J'y vois deux sens. Un, elle avait raison, j'avais besoin qu'on me remonte le moral et deux, c'est à ça que servent les amies.

Mon téléphone sonne une nouvelle fois, je me presse vers la sortie.

– Puis-je compter sur toi à la soirée d'inauguration du nouveau club ? Demande-t-elle avec désinvolture dans les escaliers.
– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Elle grimace et répond avec théâtralité :

– J'ai besoin d'une amie pour affronter le dragon Thomas.

La voir mimer un frisson me fait rire. Elle ne doit pas être si terrible que ça, non ?

– Je vais y réfléchir.

***

Ce repas est pire qu'une veillée mortuaire. Je n'ai pas échangé un piètre mot avec mon père. Le bruit des couverts dans nos assiettes m'a fait la conversation et je connais tous les tracas de la cliente de la table d'à côté. *Polyurie nocturne*, ou comment passer sa nuit sur les toilettes. La nuit dernière, elle y est allée cinq fois. Elle peut se réjouir d'au moins dormir, ça n'est pas le cas de tout le monde dans ce restaurant. Là, elle aborde le sujet de son début d'incontinence. Moi dans ma tête je pense à son périnée détendu. Dois-je lui conseiller de le muscler ?

Carl aurait ri à ma solution : les boules de Geisha.

Dans un soupire, je repousse mes pommes de terre dans mon assiette, je n'ai plus faim, ma mémoire est saturée d'images inutiles, je suis au bord de l'implosion. Pourquoi suis-je ici déjà ? J'ai – encore – une liste de sujets à aborder. Elle se profile dans ma tête. Ma maturité, ma sexualité, notre famille et Carl. Le but ? Réparer les pots cassés. Je prends mon courage à deux mains et demande d'une voix incertaine :

– Tu es toujours en colère ?

Sa fourchette tombe, son regard se durcit.

– Et comment voudrais-tu que je réagisse ? Carl a volé la virginité de ma fille !

La femme à la polyurie me jette un regard indigné. Je me réinstalle dans mon fauteuil, et murmure :

– Il ne m'a pas forcée.

Ça ne fait qu'accentuer sa colère :

– Il t'a embobinée.

Je suis sidérée. Comment peut-il avoir si peu de considération pour lui ?

– Nous parlons de Carl, papa, lui rappelé-je. Le fils de ta femme.
– Justement, je le connais. Il est instable, il aime toutes les filles !
– Faux. Il aime le sexe, c'est différent.

Mes paroles sonnent comme un sarcasme. Je le vois serrer le poing sur sa serviette.

– Mesure tes propos, jeune fille.

Premier avertissement. J'en ai que faire. Il va falloir qu'il intègre ma liste dans sa tête, je ne suis plus une jeune fille !

– Non. Carl est ce qu'il est, mais…

Je m'arrête net. Je repense à notre dernière nuit ensemble. À mes doutes et à ses paroles.

Il aime mes rondeurs, mon goût, mes seins – quoi que j'en dise – et il aime mes invitées du soleil. Il s'est rappelé de *ça*. Du surnom que je donnais à mes taches de rousseur il y a bien longtemps… Comme il s'est souvenu que j'aimais les étoiles. Comme il sait à présent que je ne suis pas sportive, que je déteste le thé, que je ne fais jamais la cuisine, que je n'aime pas le bazar, que je n'aime pas ma parlote, alors que lui adore quand je m'épuise dans mes monologues. *L'amour n'a pas de raison*. La phrase d'Oceana s'interpose et j'ai l'impression d'entrevoir pour la première fois la lumière depuis des jours. Cette phrase est insensée et justement c'est ce qu'elle représente. La folie de l'amour.

Au regard confus que me jette mon père, je réalise que je souris et continue :

– Il n'aime pas toutes les filles, il n'en aime qu'une seule.
– Foutaises ! Comment peux-tu croire en ses sornettes !

Son agacement me frôle à peine. Je suis galvanisée. Même si tout est fini, je ne peux pas le laisser dénigrer l'homme que j'aime.

– Et toi ? Comment peux-tu croire qu'il puisse être aussi mauvais ? Carl a toujours été réglo, bienveillant, généreux…
– Il devait te surveiller et te protéger, comme un grand frère l'aurait fait ! me coupe-t-il.

D'une certaine manière, c'est ce qu'il a fait.

– Que tu le veuilles ou non, Carl n'est pas mon frère. Il a été mon premier parce que je lui ai demandé.

Choqué, il secoue la tête et recule sa chaise.

– Je ne peux pas croire ça !

Même si j'ai conscience que je m'apprête à détruire l'image de l'enfant parfaite qu'il a de moi, je continue :

– J'en avais assez d'être considérée comme une enfant. Je lui ai demandé de m'aider à rencontrer du monde, à devenir désirable, à devenir mieux…
– Et maintenant que tu l'es, tu l'intéresses ?

Faux. Il aime la Cassie qui parle pour rien dire, il aime la Cassie aux mille imperfections, il m'a simplement appris à me faire confiance. Avec lui, je n'ai pas peur, je n'ai pas honte de ce que je suis.

– Je n'ai jamais changé, affirmé-je.

Et là, je me sens réellement stupide. Ma logique reprend du service, comme si elle avait été engourdie jusqu'alors. Je me souviens de nos soirées passées ensemble, de nos fous rires, de nos conversations, de tout ce qu'il a pu faire pour moi et je comprends. Je comprends qu'il ne jouait pas, qu'il ne faisait pas la comédie, il était lui. Et moi, j'ai toujours été la même Cassie, avec ses questions, ses remarques, ses allusions scientifiques et je ne me suis jamais défaussée parce qu'avec lui je n'ai pas eu besoin d'être quelqu'un d'autre.

Mais cette réalité me fait mal parce que je sais que tout est fini. Je soupire et reprends :

– Je ne te demande pas d'accepter ce qu'il s'est passé. Je te demande juste de ne pas détruire notre famille sur des a priori. Rappelle-toi de qui est Carl. Carl, c'est le gosse qui n'a pas eu d'enfance parce qu'il était battu. Carl, c'est l'adolescent fougueux que tu as poussé à réaliser ses rêves. Carl, c'est le grand frère de Jamie, et celui qui a été là pour ton cancer. C'est le plus important papa, c'est la seule chose que tu dois retenir.

20

Carl

Cassie avait tort, je ne l'ai pas brisée, c'est elle qui m'a brisé. Même si je suis trop en colère contre elle pour m'en rendre compte, je sais que dans quelques jours, quand je n'aurai plus les nerfs à vif, j'aurai l'impression d'être en miettes. Et je n'aurai aucune envie de ramasser les morceaux et de me reconstruire. Je veux souffrir pour me rappeler à quel point j'ai pu être naïf pour tomber amoureux d'une gamine de 21 ans. À quoi m'attendais-je après tout ?

Finalement, je n'aurais pas dû m'efforcer à trouver une solution à notre problème « familial », puisque ce problème n'existait que dans ma tête. La mienne, pas la sienne. Tout a toujours été un jeu pour elle, du début à la fin. Je me souviens encore de son manque de réaction quand je lui ai avoué que j'étais amoureux d'elle. Une autre fille aurait répondu, se serait extasiée, souri au mieux, elle, elle a seulement accepté d'essayer quelque chose, comme si elle le faisait par pitié ou si elle m'accordait une faveur. Pour le week-end ? Pour la nuit ?

C'était peut-être ce à quoi elle réfléchissait sur son rocher devant la forêt ? À une solution, une excuse pour se sortir de ce mauvais pas.

– Tu comptes m'écouter à un moment donné de la soirée ? S'agace Rick à mes côtes.

Je ferme les yeux le temps d'une inspiration et tente de me remettre dans le bain. Je relis pour la quinzième fois la liste de noms sur la table devant moi. *Les invités pour l'inauguration du deuxième club.*

Rick glisse un dossier devant mes yeux.

– Nous en étions là, ponctue-t-il.

Sur l'étiquette est écrit : entretiens d'embauche. Je ne l'ouvre pas. Je fais tourner et retourner mon téléphone entre mes doigts, bouge ma jambe avec plus d'entrain. Cette semaine va être longue. Il nous faut trouver deux vendeurs, et deux coachs sportifs. Ce ne sont pas les candidatures qui manquent mais je n'ai aucune envie de voir défiler des inconnus. Je voudrais uniquement surfer. Au moins, debout sur une planche, je ne penserais qu'aux ondes de surface, aux vagues et au positionnement de mon centre de gravité. Je ne penserais pas à elle.

Je soupire.

– Je t'avais prévenu, je n'avais aucune envie de venir ce soir.

Je clique sur le bouton de déverrouillage. Dix-neuf heures quarante. C'est encore tôt. Je verrouille

de nouveau.

– Appelle-la ! s'exaspère-t-il.

J'émets un rictus sarcastique.

– Même pas en rêve !
– Alors cesse de toucher ton téléphone comme si tu priais pour qu'il éjacule un appel de Cassie !

Je le lâche, le repousse loin sur la table, et sers un regard noir à Rick. *C'est bon là ?*

– Je n'ai aucune envie qu'elle m'appelle. Elle a fait ses choix. Et ses choix ont mis en péril notre famille. Si elle ne voulait pas de moi, elle n'avait qu'à me le dire. Bordel ! J'ai 31 ans, je crois pouvoir assumer qu'une fille ne veuille pas de moi !

En réalité je n'assumerai rien. Je serre les dents et me bascule en arrière. La chaise grince.

– Ta théorie de la fille manipulatrice ne tient pas la route. Cassie n'est pas comme ça. Tu veux mon avis ? Elle a eu peur.
– Je suis certain que nos parents s'y seraient faits.
– Tu crois ? Et comment aurais-tu réagi à leur place ?

Les paroles crues et amères de James me reviennent en plein visage. Ses mots m'ont profondément blessé. Après tout ce que nous avons vécu, son cancer, les peurs de ma mère, l'éloignement de Cassie, je pensais qu'il aurait un peu plus d'estime pour moi. Qu'il me voyait autrement que comme un vulgaire queutard.

– J'aurais accepté pour le bonheur de mes enfants, réponds-je finalement. Ma mère a tellement souffert qu'elle se fout de savoir avec qui je passe ma vie tant que je suis heureux !

Il n'y a qu'à voir notre conversation téléphonique de ce matin. Elle me demande simplement de faire profil bas quelques jours. Aucune critique, aucune engueulade, pas de sermon.

– Mais pas son père, relève Rick. Alors mets-toi deux minutes à la place de Cassie.

Tant bien même. Elle ne le défiera jamais parce qu'elle est trop immature pour comprendre que ça n'est pas avec lui qu'elle finira sa vie. Elle a toujours obéi à son père, ne l'a jamais contrarié, n'a jamais haussé le ton. Elle aura beau me dire que c'est uniquement pour ne pas le mettre en rogne, la vérité c'est qu'elle a peur de lui.

J'ai mal au crâne. Je me masse le front, éreinté, et lâche :

– Laisse tomber. On en était où ?

J'ouvre le dossier pour ne pas m'attarder sur son air exaspéré. Ça fait déjà deux jours que la scène tourne en boucle dans ma tête, je n'ai aucune envie d'en parler encore et d'y penser plus que je n'y

pense déjà.

La porte d'entrée claque. Oceana est là. *Super, je vais pouvoir m'échapper.*

– Déjà là ? S'étonne Rick.

Elle vient s'installer sur ses genoux, un bisou claque, *blablabla*… Mon Dieu cette routine ne m'avait pas manqué ! Sauf que je me fous maintenant royalement de son legging. La colère reprend du service. Elle circule rapidement dans mes veines. Je voulais *ma* routine avec Cassie. La voir rentrer du yoga, la prendre dans mes bras et poser son cul sur ses papiers pour lui mordre une de ses hanches généreuses. J'ai rêvé de *ça*. J'ai rêvé de son rire dans mes oreilles et de sa tête contre moi pour dormir, de son parfum dans la salle de bains, de sa main chaude sur ma nuque qui me supplie de l'embrasser. Bordel de rêve !

Je fais défiler les curriculum vitae sans vraiment lire leur contenu.

– Je suis allée voir Cassie, répond Oceana, et étant donné que j'avais loupé le début du cours, je suis rentrée.

Là, je décolle mes yeux des candidatures, un froid glacial le long de la colonne vertébrale.

– Comment va-t-elle ? demande Rick.

Mon cœur pulse si fort que mes jugulaires se tendent dangereusement. Je tourne bruyamment une page du dossier, et lis à voix haute dans ma tête, comme si ça pouvait couvrir la réponse d'Oceana : *Paul, 33 ans*… Et merde !

– Un peu comme lui ! se moque-t-elle.

La pointe d'un pied vient percuter mon mollet. OK, *lui*, c'est moi.

Sauf qu'elle ne peut pas être en colère. Je n'ai rien fait si ce n'est tomber amoureux d'elle. Elle a joué, et moi j'ai perdu parce que justement je suis resté impuissant face à mes sentiments.

– Il fallait qu'elle y pense avant, grogné-je.
– Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point ton ami était borné ? demande-t-elle à Rick.
– Tête de con serait plus judicieux.

Ma patience a ses limites et je crois pouvoir dire aujourd'hui que la dernière a été franchie. Je referme le dossier calmement. *Ne pas tout envoyer promener. Ne pas jeter ce dossier contre le joli vase en terre cuite au milieu de la table.*Se lever, sourire exagérément et leur dire :

– Vous m'emmerdez ! Je rentre !

Oceana papillonne des yeux, Rick blottit sa tête dans son cou pour rire.

– Elle avait un rendez-vous ce soir. Tu devrais peut-être l'appeler.

Mes dents s'entrechoquent, mes poings se ferment. *Je vais casser ce vase, c'est une certitude…* Ainsi il ressemblerait à la même chose que mon cœur. Brisé, en miettes, irréparable. *Elle a un rencard…* Je n'ai jamais eu aussi mal de ma vie dans ma poitrine. Comment ai-je pu être aveuglé à ce point ? Comment en suis-je arrivé là ? À ce point charnière de ma vie où je me dis que je ne me relèverai jamais et que je regrette amèrement l'époque de l'insouciance. Celui où je batifolais, où je voyais Emy, où je lorgnais le cul d'Oceana.

Mes pas me pressent, j'ai les oreilles qui bourdonnent et la nausée. Je vais vomir ma chienne de bière dans leur salon si je ne m'enfuis pas.

– Ça n'est pas ce que tu crois, reprend-elle rapidement.

J'entends ses pieds clapoter sur le carrelage pour me rattraper. Je me retourne et la défie d'un doigt en l'air de s'approcher. Elle se fige, le visage déformé par la crainte.

– Qu'importe ce que je crois ça n'est plus mon problème Oceana !

***

Les journées de merde s'enchaînent et finalement me plonger dans le travail est aussi bienfaisant que surfer. Je réussis à ne plus penser à elle toutes les trente secondes. Je ne mange pas, je bosse, je ne dors presque pas, je fais du sport. Le seul problème : mon téléphone. Mercredi, premier message.

[Il faut qu'on parle.]

De son rencard peut-être ? Je ne réponds pas, je ne veux pas d'excuses, je ne veux pas l'entendre, je ne veux pas la voir, je bosse et je fais du sport… Jeudi, deuxième message.

[Mon père m'a certifié qu'il ne t'en parlerait plus,
tu pourras retourner dîner chez eux le lundi,
j'irai le mercredi.]

Bosser, faire du sport, faire un trou de mon poing dans la porte de ma chambre. Ma colère gronde à nouveau. *Je pourrai retourner dîner chez eux…* Et c'est tout ? Est-ce la seule chose qu'elle a à me dire ? Ça ne sera plus jamais comme avant ! Nous avons pris des risques, nous avons fait imploser notre famille, et tout ça pour rien ! Vendredi, troisième et dernier message.

[Tu me manques.]

Je ne bosse plus, je ne fais plus de sport, je suis épuisé mentalement, physiquement et psychologiquement. Ce message m'anéantit. On dit toujours que c'est la première semaine d'une rupture qui est la plus difficile. Sauf qu'avec Cassie il n'y a jamais eu de relation et par conséquent de rupture. Je dois enterrer ces dernières semaines sous une montagne de sable et je n'y arrive pas.

Sitôt je les recouvre d'une pelle, qu'elles m'éclatent en plein visage. Une conversation, un rire, une couleur, un soutien-gorge. Tout est prétexte à mon esprit pour me rappeler ce que nous avons partagé. Je n'ai pas seulement perdu la fille que j'aimais mais aussi ma meilleure amie.

Et je ne sais pas ce qui me fait le plus mal.

Si c'est de savoir à quel point elle va me manquer.

Si c'est de savoir à quel point James a si peu d'estime pour moi.

Si c'est de savoir que je ne pourrai plus venir quand bon me semble chez nos parents.

Ou si c'est simplement de l'avoir idéalisée.

Je suis anéanti.

***

Samedi soir, c'est bain de foule, petits fours et alcool. *Beaucoup d'alcool*. Huitième coupe de champagne en une heure donc autant dire que je n'ai plus les idées claires. Je ne sens même plus les bulles frétiller sur ma langue et me brûler la gorge.

Les Thomas ont mis le paquet, il faut dire que nous jouons gros. Ouvrir un deuxième club alors que nous sommes déjà débordés dans la gestion du premier, n'importe qui dirait que nous sommes fous à lier. Moi, c'est ma nouvelle échappatoire. À plus de dix kilomètres du premier, je suis certain de ne plus croiser Cassie, et je serais bien trop occupé à manager la nouvelle équipe pour penser à elle. *Parfait*.

Bordel ce champagne est excellent ! J'ai l'impression de voir le bout du tunnel après avoir passé presque une semaine à broyer du noir !

Même si je souris, si j'ai ri aux blagues de M. Thomas, je me fais discret. Nous n'avons pas le droit à l'erreur. Le gratin de la société est là, des sportifs de haut niveau, des habitués de leur hôtel, ont même été conviés des journalistes et des politiciens !

Comme le local du nouveau club ne pouvait pas accueillir tout ce monde, nous avons fait installer sur la plage attenante des tentures (grand luxe, bien entendu, gratin oblige), un parquet sur le sable, des ornements floraux, cristal, champagne, orchestre, serveurs, petits fours à dix dollars pièce. Bref, nous n'avons rien laissé de côté. Et tous les invités semblent comblés.

Au moment où je récupère ma neuvième coupe, une grande brune s'approche pour me faire la conversation. Je lis : *Amélie Brack, Celebrity Magazines*, sur le pass épinglé à son chemisier. La presse people ? Ça peut être intéressant.

– Vous devez être Monsieur Allen ? Demande-t-elle armée d'un sourire audacieux.

Je prends le temps de la dévisager de derrière le cristal. Des yeux bleus, petit nez, lèvres fines agrémentées d'un rouge vif, la trentaine, plutôt charmante. Non. Je me reprends… *plutôt baisable.* Autant utiliser le bon vocabulaire pour sortir de la convalescence anti-Cassie. Je baisse ma coupe et en attrape une autre en vol sur le plateau d'une serveuse qui passe à côté de nous, pour la lui tendre. Elle la refuse prestement :

– J'en ai déjà bu une, je suis là pour le travail.

Je soulève exagérément les épaules et la garde. *Je ne suis plus à une coupe près maintenant…*

– Et moi qui me faisais une joie de vous donner un cours particulier, Amélie ! Je peux vous appeler Amélie ?

Bordel, j'ai la nausée d'avoir sorti cette vieille réplique de drague ! J'ai l'impression de me trahir. Comme si devenir mieux n'avait pas été une résolution mais une capacité acquise.

– Vous êtes à la hauteur de votre réputation !
– Réputation ? soulevé-je sans aucune amertume.

Elle papillonne des yeux en se mordant la lèvre inférieure. Je sais d'avance à quoi elle pense. Elle et moi dans la réserve de notre nouveau club peut-être ? J'attends. J'attends patiemment ce moment où mes veines se gonflent et où l'excitation grimpe en flèche. Rien. Pas même un frisson, me voilà hermétique aux jeux de séduction.

– On dit que vous êtes un fin charmeur et que pas une seule fille ne vous résiste.

Si c'était vrai je ne serais pas en train de jouer au beau gosse avec elle, mais avec Cassie. *Respire Carl, et munis-toi de ton sourire ravageur.* C'est ce que je fais. Je me penche légèrement sur elle et murmure :

– On ne vit qu'une fois.

Elle rougit mais ne se dérobe pas.

– On dit aussi que la sexualité d'un homme s'éteint après quarante ans.
– Mon Dieu, qui dit ça ? m'interloqué-je.
– Ce sont que les statistiques.

Je me redresse instantanément. J'ai l'impression de m'être pris un coup de pied au cul, et un poing dans le ventre. Le champagne remonte dans mon œsophage à grande vitesse.

– Des… Statistiques, balbutié-je.

Je suis au bord du malaise. Encore des souvenirs. Les statistiques c'est le truc de Cassie. Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas revenir en arrière, redevenir un mec insouciant, je n'en ai pas envie.

J'ai uniquement envie d'elle. Envie de retrouver les palpitations en la regardant, envie de suer en la sentant si proche, envie de ne vivre que pour elle.

– Oui. J'ai lu un article là-dessus, explique la brune.

Je sens mon cœur battre rapidement. J'en connais la mélodie, celle de la colère. *Elle aurait dû me dire qu'elle ne voulait pas de moi ! Elle aurait dû me dire qu'elle voulait s'amuser…* J'aurais seulement été brisé. Je ne veux pas l'aimer et la détester en même temps. C'est plus douloureux, plus insensé parce que mon cœur cherche encore à lui donner raison et à lui trouver des excuses.

À la main de la journaliste sur mon bras, je me ressaisis :

– Excusez-moi mais j'avais oublié que je devais faire visiter les locaux à un de nos collaborateurs.

J'attrape son poignet avec le plus de délicatesse possible pour me défaire de sa main. Difficile de ne pas serrer, je bouillonne.

– Mais je…
– Voyez avec M. Thomas, mon associé, pour toute autre question, la coupé-je. Bonne soirée mademoiselle Brak.

Je ne m'attarde pas sur sa mine hébétée, je dois prendre l'air, ça devient une nécessité. *Je la drague puis je la rejette, elle ne doit rien comprendre !* Je m'en fous.

Dehors une brise légère me caresse le visage. Je ferme les yeux une seconde pour l'apprécier puis reprends ma course. Les effets de l'alcool se font sentir. J'ai la sensation de flotter alors que mes Richelieu s'enfoncent dans le sable fin à chaque pas. Je rejoins le littoral, le longe quelques mètres jusqu'à n'entendre que le brouhaha des tentures et m'assieds à même le sable, jambes repliées.

Je laisse les souvenirs de Cassie me submerger, je lâche prise même si c'est douloureux à en crever. Ses grands yeux verts qui me détaillent, son nez qui se retrousse quand elle est écœurée, sa bouche en forme de cœur quand elle est impressionnée, son rire explosif quand elle est heureuse, ses mains délicates qui tremblent sous l'excitation, et son odeur… putain d'odeur !

Je me redresse sur mes deux jambes sur le qui-vive. Je la sens. Ça n'est pas mon imagination. Mon cœur s'agite et je me retourne rapidement.

Elle est là, devant moi.

Et je ne suis pas prêt à la voir. J'ai soudainement la sensation d'être un corps engourdi, de ne plus avoir la main sur ma conscience, de ne plus être qu'un cœur qui bat vite et qui explose en même temps, et je ne pourrai jamais rassembler les morceaux.

Pieds nus, une robe noire serrée à la taille puis évasée jusqu'aux genoux, une étole vert émeraude

sur les épaules, elle tient fermement ses escarpins entre ses mains. Elle est magnifique. Ça me tue de le penser. Cette fille me tue avec son visage d'ange et sa chevelure de feu. Et que dire de sa peau ! La lune l'éclaire d'une telle manière que j'ai l'impression qu'elle est en porcelaine. N'importe qui lui donnerait le bon dieu sans confession.

– Salut, minaude-t-elle en évitant mon regard.

Je ne suis pas prêt non plus à l'entendre. Un timbre de voix ni aigu, ni grave, c'est une mélodie parfaite mais tellement dangereuse. Un frisson me gagne. Je l'entends encore jouir sur mon prénom. Je vois sa bouche s'arrondir pendant que je me perds en elle. Je sens son souffle ardent sur mon visage et les soubresauts de sa poitrine sous mes mains.

Lorsqu'elle tente un pas vers moi, je me ressaisis. Je ne dois pas me laisser amadouer par son image. *Elle se fout de moi, de mes sentiments, je me le répète.* Je recule d'un pas maladroit et vocifère :

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle se fige, le visage déformé par la crainte.

– C'est Oceana qui m'a invitée.

Cette dernière ferait bien de s'occuper de ses affaires.

– Très bien.

Je passe à côté d'elle pour rejoindre la tenture et la centaine d'invités mais elle me retient par le bras :

– Il faut qu'on parle, me supplie-t-elle.

Mon corps entier réagit à son contact. Mes poils se dressent, ma peau s'échauffe, mon cœur s'agite encore plus. Je m'en défais rapidement d'un geste brusque et la défie de recommencer d'un regard noir.

– Il n'y a plus rien à dire !

Ses pupilles tremblent dans les miennes, j'ai la sensation de la revoir contre ce mur, juste avant que la dispute éclate. Terrorisée, impuissante.

– S'il te plaît Carl, ne sois pas stupide, laisse…
– Stupide ? la coupé-je. Je suis stupide ?

Mes mâchoires s'entrechoquent, mes muscles se tendent, mon sang bat dans les tempes sous l'effet de la colère.

– Ça n'est pas ce que…

– Tu as raison Cassie, j'ai été stupide. Trop stupide pour t'avoir fait confiance, et être tombé amoureux de quelqu'un qui n'existe pas.

– Qui n'existe pas ? ponctue-t-elle comme si elle avait du mal à comprendre ce que je venais de lui dire.

– Oui. Nous avions abordé le sujet maintes fois. Nous savions les risques que nous encourions, ce que nous briserions, ce que nous pouvions perdre. Mais finalement, la seule chose que tu as vue toi, c'est la colère de ton père. Tu ne m'as pas défendu, tu l'as laissé parler parce que tu avais trop peur de l'affronter. Tu n'es pas la femme mature que j'ai idéalisée et que j'ai aimée.

Elle se renfrogne. Un instant j'ai l'impression que sa colère égale la mienne.

– C'est ce que tu penses ? demande-t-elle les sourcils froncés.

Exactement.

Alors pourquoi j'ai la sensation d'aller encore plus mal ? Pourtant, dire les choses aurait dû me soulager. Il n'en est rien. Un trou sans fin vient de se creuser entre nous. Je sais que j'ai touché la corde sensible. C'est exactement parce que tout le monde la considère comme une gamine qu'elle est venue à moi. Et je viens de lui signifier haut et fort qu'elle n'a rien d'une femme qui aurait la tête sur les épaules, mais tout d'une gamine écervelée.

Devant mon silence, elle se redresse et me darde avant de me quitter :

– Très bien, alors tu as raison, nous n'avons plus rien à nous dire.

Et là ? Est-ce que je peux me réjouir d'avoir eu une vraie rupture ? Est-ce que j'irai mieux demain et les autres jours ? Je ne le crois pas une seule seconde.

***

« M. Allen a peut-être l'étoffe et l'allure d'un séduisant gentleman, ne vous méprenez pas c'est un goujat. Ce plus que charmant trentenaire a le portefeuille bien rempli mais le cerveau aussi creux qu'une noix de coco. Il faut croire que toutes ces années passées au soleil lui ont grillé les circuits ! Heureusement pour nous, mesdames, il sait flirter avec la vague, et saura vous faire tenir une barre entre les mains… Vous allez me dire : au moins ça ! »

Salope d'Amélie Brack ! Je referme avec amertume ce foutu magazine de presse people et l'envoie valser sur la banque d'accueil. En plus de son article dénigrant, elle a choisi une photo très éloquente. Moi, il y a quelques années sur un podium, une barre de *pole dance* entre les jambes. Je ne me demande même pas où elle a trouvé cette photo, je le sais. *Facebook, profil de mon cher meilleur ami.* Fait chier !

Ce dernier passe justement la porte de notre nouvelle boutique. T-shirt floqué *Between board and sea* et short de bains, il revient d'une initiation au kitesurf avec les ados de l'orphelinat. Ça devait

être *mon* cours. Mais comme mon téléphone a fini explosé contre un mur dans la nuit de samedi, je n'avais pas de réveil pour me lever ce matin.

Il va vraiment falloir que j'apprenne à gérer ma colère et que je me rachète un téléphone.

– Tu es dans la merde, se moque Rick.

Je hausse les épaules.

– Un peu plus ou un peu moins…
– Cassie m'a appelé. Elle m'a demandé de venir faire l'état des lieux de notre, soi-disant, appartement.

Je me redresse sur le fauteuil derrière la banque. Rick relève un sourcil, amusé par ma réaction à la simple évocation de Cassie.

Je me racle la gorge, détourne les yeux et fais mine d'arranger le portique de lunettes de soleil.

– Pourquoi ? Elle compte déménager ? demandé-je avec un semblant de désinvolture.

Les lunettes sont parfaitement alignées, classées par couleur, forme et qualité de protection.

– Elle ne compte pas, *elle* déménage.

Passons au présentoir des crèmes solaires.

– Et qu'est-ce que tu lui as dit ?
– La vérité. Que je ne suis pas le propriétaire.

J'ai un loupé sur la dernière rangée de tubes, ils tombent tel des dominos. C'est exactement ce qu'il se passe dans ma tête avec mes neurones. Je n'aurai vraiment plus aucune chance de la croiser. Pourquoi savoir que ça ne dépend plus de moi me fait chier ?

– Mais ne t'inquiète pas, reprend Rick, j'irai tout de même récupérer tes clefs le jour de son déménagement.

Je replace les tubes. *Respire, Rick te dit tout ça parce qu'il sait que tu vas t'y intéresser.* Je lui souris et m'extasie :

– Très bien.

Sauf que ça ne l'empêche pas de parler :

– Elle a trouvé un appart dans la Little Haïti.

Là, c'est l'électrochoc.

– Tu te fous de moi ? dis-je hors de moi.

Je suis en proie à la panique et mon meilleur ami pas très loin du fou rire.

– Non, pas du tout. Oceana est allée avec elle le visiter.

Je cligne des yeux.

– Je ne te crois pas. Son père ne la laisserait jamais aménager dans ce quartier.
– D'après Oceana, elle lui a répondu que pour l'instant le seul danger dans sa vie était de ne justement pas la vivre comme elle l'entend.

Impossible. Je ne peux pas croire qu'elle ait défié son père. Pas après tout ce qu'il vient de se passer. Au contraire, elle est comme moi, elle doit se faire petite, et redevenir l'enfant sage et parfaite pour regagner sa place dans notre famille.

– Et ? demandé-je tout de même.
– Et elle t'a aussi traité de sale con à l'ego surdimensionné. Entre autres… Je ne l'avais jamais entendu dire autant de gros mots.

Un rire lui échappe. Bien entendu, il est d'accord avec elle, il ne m'aurait jamais défendu !

– Va te faire foutre Rick.

Il tourne les talons en riant de plus belle et balance :

– Au cas où ça t'intéresserait, c'est samedi le déménagement.

21

Cassie

Loi de la tartine beurrée : « Toute tartine beurrée livrée à elle-même tombera du côté beurré ». Synonyme à la loi de Murphy : « Tout ce qui est susceptible de mal tourner tournera nécessairement mal » qui peut aussi s'appeler la loi de l'emmerdement maximal. »

Je me souviens de l'appartement que louait mon père avant que nous emménagions chez Martha. Similaire en beaucoup de points à celui que je m'apprête à prendre. Même quartier où il n'est pas raisonnable de sortir après dix-neuf heures, surtout pour une jeune fille blanche comme moi, mêmes bruits de pneus qui crissent et de voisins qui hurlent, et mêmes odeurs d'humidité imprégnée dans les murs et de poubelles en bas de la rue.

Il me semble que ce côté de la Little Haïti est encore plus désœuvré que celui où vivent mes parents. Je comprends soudainement les réticences de Martha quant à mon aménagement ici. Mon père, lui, m'a interdit de le faire, mais comme j'y voyais là encore, une façon pour lui d'appliquer son autorité parentale, je ne l'ai pas écouté. Mais Martha, elle, n'omet jamais d'objections dans ce que je fais. Et je ne peux que la rejoindre, je ne suis pas raisonnable.

Je vais jouer avec ma vie tous les soirs en rentrant du travail, tous les week-ends où je retrouverai des amis et à chaque fois que je longerai l'avenue pour rejoindre la supérette. Sans compter que j'ai une demi-heure de trajet de bus supplémentaire.

Alors pourquoi aménager ici ? Parce que le loyer est dérisoire et qu'il me permettra de rembourser plus vite les études que m'ont payées mes parents. Je sais qu'ils n'ont plus rien, qu'ils n'ont jamais pu offrir de vacances à Jamie, qu'ils n'auront pas de quoi financer sa scolarité plus tard et que Martha enchaîne les heures à l'usine pour payer les factures. C'est ma seule solution.

Alors pourquoi quitter l'appartement de Carl ? Parce que je ne veux pas avoir à craindre de le rencontrer à chaque fois que je rentrerai. Je veux aussi pouvoir me coucher dans une chambre sans me dire qu'il m'a offert un orgasme dans celle-là. Je veux arrêter d'écouter le moteur de la climatisation et cesser d'entendre cette nymphomane de voisine. Je veux pouvoir vivre et oublier que je suis en colère contre l'homme que j'aime.

***

Dix-huit cartons, trois valises, deux sacs de sport, une plante. C'est à ça que se résume ma vie ici. Tout ce barda attend sagement mon déménagement samedi. Cinq jours. Cinq jours à avoir le cœur en miettes à chaque fois que je passerai dans la cage d'escalier. Comme si ça irait mieux une fois là-bas ! Comme si je n'avais pas déjà le cœur en miettes toute la journée ! Je me force seulement à

croire que tout sera moins mauvais.

La semaine dernière, je n'avais pas vu une seule fois sa voiture dans l'avenue, je n'avais pas entendu sa voix chez nos parents, je n'avais pas senti ses lèvres sur les miennes depuis le dimanche. Je n'imaginais pas qu'il pouvait y avoir pire. Pire que le manque, pire que l'incertitude.

J'ai pourtant tout fait pour m'occuper l'esprit. Rendez-vous chez le gynécologue, sortir boire un verre avec Oceana, visiter le musée océanique pour la cent huitième fois de ma vie. Rien n'y a fait. Le manque était là. Il me manquait. Je pensais que c'était le plus dur.

Mais il y eut samedi soir, à l'inauguration du nouveau club. Au milieu des centaines d'invités j'avais réussi à me fondre dans la masse, à me faire oublier, je ne l'avais pas croisé une seule fois, mais lorsque je l'ai vu sortir et rejoindre l'océan, je me suis dit que c'était ma seule chance de m'expliquer.

J'étais loin de me douter de ce qui allait m'arriver. Quelquefois je suis en colère contre lui de m'avoir traitée d'immature, quelquefois je m'apitoie en me disant qu'il a certainement raison, et d'autres, je suis effondrée d'avoir vu autant de rancœur dans ses yeux.

Ses phrases me brûlent et ses mots m'anéantissent encore. « Trop stupide pour être tombé amoureux de quelqu'un qui n'existe pas », je les entends sans cesse, me revoit la scène, et meurs toujours autant. Ses muscles tendus, ses poings fermés au bout de ses bras, son regard noir. J'en tremble encore.

Autant je pensais avoir touché le fond autant maintenant je peux comprendre l'exactitude de cette expression. Je n'ai jamais été aussi mal de ma vie. J'ai l'impression qu'il manque un battement à mon cœur, une raison à tout ce que je fais. Quelquefois je me surprends à prendre mon téléphone pour l'appeler, pour lui raconter une anecdote, le questionner sur un sujet. Parler tout simplement.

Parce qu'au-delà de la sensation de son cœur qui bat sous ma main, de sa peau sur la mienne, de son souffle sur ma joue, de ses doigts dans mes cheveux, ce qui me manque davantage c'est de l'entendre. Voir sa bouche s'étirer dans un sourire, sa pomme d'Adam refluer un rire, et ses lèvres murmurer mon prénom.

Je suis au fond du trou.

Je chasse ma mélancolie en forçant un sourire devant la verrière au-dessus de la cuisinière. *Je vais bien, tout va bien.*

Il avait tort, j'ai tenu tête à mon père, et lui, est immature de ne pas m'avoir laissé le temps de m'expliquer. Il a tout gâché. Je prends une grande inspiration et retourne mon steak dans la poêle. Tout ira mieux samedi. La seule chose que j'aurai à craindre est de ne pas me faire égorger entre l'arrêt de bus et mon appartement !

Au moment où je m'apprête à récupérer ma viande, la porte d'entrée s'ouvre dans un fracas qui

me fait me retourner instantanément, la pelle de cuisine en l'air, prête à en découdre.

– Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? hurlé-je sur Carl.

Débardeur noir, un short de bains, il prend le temps d'observer mes cartons sans craindre ma pelle toujours en l'air. J'aimerais pouvoir bouger mais je suis figée sur ce que je vois : un grand brun à la carrure impressionnante que même la pile de mes affaires ne détrône pas.

Et ça me brise le cœur parce que le voir à côté de mon barda, celui qu'il m'a aidé à transporter un mois plus tôt, rend un peu plus réelle notre séparation.

– Tu n'es pas forcée de déménager, finit-il par répondre avec affolement.

Ses yeux se plantent directement dans les miens et un frisson me gagne. Je réagis vite, une seconde de plus à le regarder et je vais finir comme mon steak… ultracramé. Je me retourne pour le retirer du feu et scinde :

– Je ne vois pas très bien en quoi ça te regarde maintenant.

Mon cœur martèle ma poitrine. J'entends distinctement chaque battement comme si c'était le compte à rebours de la fin de ma vie.

– Il faut qu'on parle, annonce-t-il.

Mon steak est tellement calciné qu'il manque de briser l'assiette en tombant dedans. *Immangeable.* Tout comme sa phrase… Je joue du sarcasme :

– Je ne suis pas assez mature pour avoir une conversation avec toi !
– Ne sois pas stupide.

Je me retourne instantanément vers lui, la colère aux tripes.

– En plus d'être immature, je suis stupide maintenant ?

Il est tout au plus à deux mètres de moi. Je croise les bras pour appuyer l'état dans lequel je suis. C'est toujours mieux que de récupérer la poêle et l'assommer avec.

– Oui, parce que tu ne me laisses pas m'expliquer.

Un rire sarcastique m'échappe.

– C'est frustrant ? Parce que moi aussi j'avais à m'expliquer.
– Et comment voulais-tu que je réagisse ? Tu m'as laissé me faire insulter par ton père et tu as eu un rencard dès le lendemain alors que…
– Un rencard ? le coupé-je abasourdie.
– C'est ce que Oceana a dit.

Je refuse d'emblée l'idée qu'Oceana ait pu vouloir nuire à ma réconciliation avec Carl. Pas après toutes les peines qu'elle s'est données pour que je lui parle.

– Elle est mon amie, je doute qu'elle ait employé ce terme pour qualifier le rendez-vous avec mon père.
– Je…

Il referme la bouche aussi sec. Est-ce qu'il se rappelle sa discussion avec Oceana, ou est-ce qu'il réfléchit à la plausibilité que j'ai pu affronter mon père ?

Moi, je suis lasse de toutes ces histoires et de tous ces non-dits, je soupire.

– Carl, après tout ce que nous avons vécu, tu pensais réellement que j'allais laisser mon père te dénigrer ? Je lui ai tout raconté. Si nous en sommes arrivés là, c'est uniquement parce que je t'ai demandé de m'aider. Tout est de ma faute.
– OK.

Simplement *OK* ? Mon cœur loupe un battement. Je suis tellement sonnée par son absence de réaction qu'il me semble défaillir. *Comment en sommes-nous arrivés là ? À être aussi distant l'un de l'autre ?* Je me retiens au plan de travail et un instant j'ai la sensation qu'il comprend mon malaise. J'anticipe chacun de ses gestes parce que je le connais par cœur. Il passe une main sur son visage, laisse une mèche de ses cheveux glisser sur son front et se masse la nuque avant de parler :

– Ne déménage pas s'il te plaît.

Cette fois-ci, ça n'est pas une objection, j'ai presque l'impression que c'est un cri du cœur. Et son regard, grave, chargé de mélancolie me rappelle notre dernière nuit. Celle où il m'a avoué être tombé amoureux de moi. Ce moment où je suis restée sans rien dire parce que j'étais encore aveuglée par des incertitudes. Aujourd'hui, le seul doute qui subsiste c'est : *suis-je réellement la Cassie qu'il a aimée ?*

– Je ne peux pas habiter ici.

Aussitôt, il fait un pas vers moi mais j'ai un geste insensé. Je lui intime de rester loin en tendant une main devant lui. Il la regarde avec affolement et se précipite :

– Je te promets de ne plus venir, de ne pas interférer dans ta vie, de ne pas te voir, je m'occuperai uniquement du deuxième club pour ne pas te croiser.

Mais moi je ne veux pas ! Je laisse retomber mon bras.

– Il ne s'agit pas de ça Carl. Je voudrais rembourser nos parents pour mes études. Je sais que ça les a mis sur la paille.

Argument complètement insensé puisque si je restais ici, je n'aurais aucun loyer à payer et je les

rembourserais plus vite. Sauf que Carl, ne semble pas avoir compris. Ses traits se durcissent dans la seconde et il se tire les cheveux en grognant un « bordel ! » qui me fait sursauter.

Je le regarde faire les cent pas devant moi, complètement abasourdie.

– Je peux savoir pourquoi tu t'énerves ?

Il se pince l'arête du nez et me revient en une enjambée. Mais cette fois-ci, il est si proche que son souffle effleure mon front et son parfum m'enivre. Je rentre le ventre et souhaite ne faire qu'un avec le plan de travail dans mon dos. Il plisse ses yeux sur moi, calculateur, avant de parler :

– On va faire un deal tous les deux.

Il se penche avec ce regard fougueux qui me fait frissonner, et reprend :

– Je rembourse les parents, tu prends le temps qu'il te faut pour me rembourser, et tu restes ici.
– Non ! m'indigné-je en le repoussant.

Pourquoi tous les hommes de ma vie s'évertuent-ils à diriger mon existence ?

– Non ? s'interloque-t-il. Mais bon sang Cassie, arrête tes conneries ! Je t'ai dit que je ne viendrai pas !

Cette fois-ci, c'est à mon tour de faire les cent pas. Comment lui faire comprendre que ce n'est pas lui le problème, mais ma mémoire et tout ce que je sais, sans me trahir ? Il ne s'agit pas d'une bataille où l'un des deux devra rendre les armes en avouant à l'autre qu'il l'aime, mais d'une discussion pour récupérer son meilleur ami. Parce qu'il est tout aussi important que mon amant. Et s'il n'est pas amoureux de la vraie Cassie, je sais qu'il aime celle avec qui il discute de tout et de rien. Sinon pourquoi aurait-il pris la peine de venir ce soir ?

Je rejoins la table de la salle à manger en m'exaspérant :

– Il ne s'agit pas *que* de ça !
– Tu pourras faire venir les mecs que tu veux sans que je le sache ! Et quand bien même, je pense pouvoir gérer.

Je secoue la tête en le fixant. *Oh mon Dieu, qu'est-ce qu'il peut être stupide !* Comment un maître en filles peut-il être aussi loin de la vérité ! Et le pire, c'est de découvrir qu'il est sincère. Les mâchoires tendues et les poings fermés, sa colère est palpable.

– Tu crois que mon problème repose sur mes futures relations sexuelles ?
– Si ce n'est pas ça, c'est quoi alors ?

Je prends mon courage à deux mains et le rejoins, la respiration coupée. Instinctivement, je lui souris pour le rassurer. Arrivée à sa hauteur, je tremble pour ce que je m'apprête à lui avouer.

– Je me souviens de tout ce que nous avons fait ici. Ici et ailleurs. Je me souviens aussi de ce que tu faisais de cet appartement *avant* que j'y emménage. Ce n'est pas que je ne veux pas vivre ici, c'est que je ne *peux* pas !

Je ne lui ai pas dit que je l'aimais mais ma voix m'a trahie, frêle, quasi imperceptible. Et en voyant ses yeux s'arrimer aux miens, sa main soulever mon menton, je suis persuadée qu'il a compris le message. Mes lèvres frémissent, son contact est un réel soulagement. J'ai la sensation de respirer pour la première fois alors qu'il reste encore tant de points à éclaircir. *Oceana, notre famille, notre relation.*

– Tu savais que cet endroit était ma garçonnière et tu avais accepté. Alors qu'est-ce qui a changé ?

Maintenant je t'aime.

– Rien.

Il fronce les sourcils et sa main retombe sur son flanc. Je l'ai déçu, je me déçois moi-même. Pour la peine je me mords l'intérieur de la joue à m'en faire saigner.

– Alors tu as un problème, lâche-t-il en se redressant. Parce que ce ne sont pas les parents qui ont payé tes études, c'est moi.
– Quoi ?

Je suis autant surprise qu'écœurée.

– Maman est venue me trouver quand le cancer de ton père s'est déclaré. Il s'apprêtait à refuser la thérapie pour pouvoir continuer à payer tes études. Il avait deux choix : continuer à travailler pour te permettre de rester à New York au péril de sa santé, ou arrêter de bosser, se faire soigner et t'arracher à tes études. J'ai payé la totalité des années qu'il te restait à faire.

J'ai culpabilisé pendant toutes ces années sur un mensonge. Un mensonge futile mais de taille. J'ai toujours pensé que mes parents s'étaient endettés pour moi, pour que je réussisse. J'avais refusé la place à laquelle j'avais le droit, à l'institut de technologie du Massachusetts pour avoir un jour la chance d'intégrer la NASA. J'ai choisi d'être raisonnable, j'ai obtenu la bourse la plus importante haut la main, j'ai calculé mon avenir avec les moyens de mes parents. Est-ce que ça aurait changé quelque chose de connaître la vérité ? Non. Mais, en connaissant ce que j'avais refusé, mon père aurait dû me dire la vérité. Il me le devait.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ? demandé-je.
– Parce que ton père me l'avait demandé. Sans doute pensait-il que tu n'aurais jamais accepté et que tu aurais tout plaqué avant la fin de tes études.

A-t-il raison ? Je n'ai pas le temps d'y penser qu'il reprend avec arrogance :

– Donc c'est à moi que tu dois cet argent. Et je ne l'accepterai que si tu restes dans cet

appartement.

Je suis stupéfaite devant son chantage, la bouche ouverte et les yeux écarquillés. J'ai tout le temps d'entendre un klaxon en bas de la rue, une goutte d'eau qui tombe dans l'évier, le tic-tac de l'horloge, et de voir son sourcil se relever lentement et le coin de sa bouche s'animer de suffisance, avant de réagir :

– Tu es un salaud !

Je tente de lui balancer un coup de poing dans la poitrine, tant la rage monte en moi, mais il intercepte mon poignet. Il me nargue, sans me lâcher :

– Non. Je te sauve les fesses, et pas la peine de me remercier.

Je me dégage de sa prise et lui hurle dessus :

– Et le pire, c'est que tu étais encore prêt à me mentir pour arriver à tes fins !
– Encore ? Il va falloir que tu me rafraîchisses la mémoire parce que je ne crois pas t'avoir menti une seule fois. J'ai toujours joué franc jeu avec toi.

Il croise les bras sur ses pectoraux. Je suis certaine qu'il aurait envie de rajouter qu'on ne peut pas en dire autant de moi. Sauf qu'il aurait tort. Je n'ai jamais joué avec ses sentiments, je lui ai juste masqué les miens.

– Pas avec Oceana, le défié-je.
– Oceana ?

Il cligne des yeux, confus.

– Oui. Je t'ai demandé si tu avais déjà été amoureux, et tu m'as répondu que non.
– Et c'est la stricte vérité, se défend-il. Je n'ai jamais aimé Oceana.

L'entendre le dire haut et fort me fait un bien fou. Mais même si je le crois, j'ai besoin qu'il comprenne pourquoi, moi, je n'ai pas vu les choses sous cet angle, je veux qu'il entende pourquoi j'ai pu être jalouse, pourquoi je n'avais pas confiance en lui.

La nausée me prend, pourtant je n'aurais rien à vomir à part un malheureux carré de chocolat. *Bon pour le moral, dixit le manuel pour la santé.* J'ai conscience que cette conversation va me mettre à nu.

– Tu as hésité, expliqué-je.
– Parce que je le croyais à une époque, mais ça n'était pas de l'amour. Je ne jalousais pas Rick, mais leur couple. Je ne voulais pas d'une fille comme Oceana, je voulais d'une fille qui m'aimerait autant qu'elle aime Rick. Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?
– Tu évitais toujours la conversation. Alors que…

… j'étais censée être ton amie avant d'être ton amante. Le reste de ma phrase se perd dans ma gorge. J'ai les cordes vocales nouées par une tonne d'émotions. La colère contre moi d'avoir été stupide, contre lui de ne plus me considérer comme avant, la tristesse de voir ce que j'ai perdu, la lassitude de toutes ces histoires.

Son visage se pare d'un sourire bienveillant et, comme précédemment, il soulève mon menton pour s'approprier mon regard. Il a compris. Moi, je le détaille pour ne pas oublier à quel point le voir aussi près est important. Sa mèche noire indisciplinée sur son front, son teint hâlé par le soleil, les petits plis autour de ses yeux bruns, sa mâchoire carrée et virile, sa bouche aux lèvres taquines et ce menton percé d'une fossette.

– Si je ne parlais pas d'elle, c'est simplement parce que je n'avais rien à dire et pas parce que je voulais oublier. J'ai passé de bons moments avec elle en tant qu'ami, c'est tout.

Sa franchise fait écho aux paroles d'Oceana.

– Je sais, avoué-je. Oceana est passée me voir mardi soir.
– Tu aurais dû m'en parler.

J'étais trop en colère contre moi, ça n'aurait rien changé.

Son pouce caresse ma joue, je suis si bouleversée par ce simple geste que je suis incapable de parler. J'aime la façon dont il m'observe, dont ses yeux arpentent mon visage avec sérénité et profondeur. J'ai la sensation qu'il enregistre tout de moi, au cas où ce moment de quiétude viendrait à se disloquer l'instant d'après. Il a raison, il reste tant de choses à se dire.

Il me devance d'un quart de seconde :

– C'est pour ça que tu as changé de comportement à la fin de notre week-end ? demande-t-il.

Je hoche la tête, honteuse.

– J'étais persuadée que tu étais amoureux de moi parce que je te rappelais Oceana.

Alors que je pensais que sa main me quitterait et qu'il allait se mettre dans une colère folle, il se met à rire.

– Tu n'as rien à voir avec Oceana !

Je me sens d'autant plus honteuse maintenant qu'il se fout de moi. Je tente de me défendre :

– Tu m'as comparée à elle.
– Parce que c'est la seule fille qui partage ma vie en dehors de toi et de ma mère ! Mais je te le répète : tu n'as rien à voir avec Oceana !
– C'est bien pour ça que je me demande ce que tu me trouves…

Cette fois-ci, sa main me quitte. Un froid hostile saisit instantanément ma joue. C'est plus que grisant, j'ai l'impression d'avoir perdu une partie de moi. Il a l'air dépité, anéanti par mes doutes. Il ne s'agit pas d'un simple constat pour moi, il s'agit de faits, de théories, de données dont la solution est erronée. Dans ma tête, je ne peux pas concevoir qu'il puisse être amoureux de moi, pas parce que je suis moi, mais parce qu'il est lui. Lui, le brun au regard de braise et au corps olympien. Lui, le gars sportif à l'étoffe de héros. Lui, qui a rencontré des tas de filles sans jamais s'abandonner totalement. Qu'importe que l'amour n'ait pas de raison, moi, j'en ai une et elle m'impose la réflexion.

Il soupire fortement puis m'attire à lui, me soulève et me pose sur le plan de travail. Je le vois mettre ses mains de part et d'autre de mes cuisses sur le marbre et me regarder avec détermination. Je suis figée sur ses lèvres et lorsqu'elles s'agitent, je retiens mon souffle.

– Je ne suis pas tombé amoureux de la Cassie en minijupe, je suis tombé amoureux de celle qui porte des shorts, et des T-shirts dix fois trop grands pour elle. Tu n'as jamais eu besoin de moi pour plaire, tu m'as séduit avec ta spontanéité, avec ta vivacité et ton ouverture d'esprit. Je ne sais plus comment te le faire comprendre. J'ai l'impression que peu importe ce que je te dirai ou ce que je ferai, tu ne me feras pas confiance.

Je reprends ma respiration. Il confond mon incompréhension avec ma confiance. Je ne peux plus me retenir. J'agrippe sa nuque et ponctue :

– C'est faux. J'ai confiance en toi…

Je le sens frissonner sous mes doigts. Je joue le long de ses cervicales et caresse ses cheveux. Ce point familier où ils forment un épi vers la droite. Carl se redresse lentement, sa bouche à précisément trois centimètres de la mienne. Trop loin, trop près, je ne sais pas, je murmure :

– Je suis désolée.

Il déglutit, et répond sur le même ton :

– Moi aussi.

La tension est palpable. Nos yeux respectifs sur la bouche de l'autre, les lèvres sèches et entrouvertes, mes mains tremblantes dans sa nuque et sa peau frémissante.

– Promets-moi de rester ici, me supplie-t-il.

Et il vient de tout gâcher, je peste en croisant mes bras sur ma poitrine :

– Hors de question !

Il pouffe, pas le moins touché par mon agacement.

– Alors on trouvera un autre appartement, propose-t-il en posant ses mains sur mes reins.

Oh, merde, il va me faire craquer par un jeu de séduction. Je suis foutue. Je tente de me dégager de sa prise d'un coup de coude.

– On ? Tu ne crois pas que c'est à moi de décider de là où je veux habiter ?

Trop tard, ses mains s'insinuent déjà sous mon T-shirt, grimpe le long de mes flancs et de mon dos. Je serre les cuisses tant le frisson qui me gagne est sans mesure. Il se penche et frôle mon épaule dénudée de ses lèvres. Je me retiens de gémir mais je n'ai plus aucun contrôle sur mes membres, je suis flasque et mes bras flageolent sur ma poitrine. sa bouche glisse jusqu'à mon cou, je fonds littéralement mais non sans me rappeler son but : me faire changer d'avis.

– Carl, ne sois pas comme mon père, ne décide pas des choses à ma place, fais-moi confiance.

Sa délicieuse torture s'arrête net. Il se redresse et me dévisage.

– Ça n'a rien à voir avec ça. Je sais que tu n'es plus une gamine, que tu n'as besoin d'aide de personne, sauf peut-être pour faire cuire un steak, mais… mais pas la Little Haïti, s'il te plaît.

Je hoche la tête. Ce compromis me semble génial ! *Je ne suis plus une gamine !* En le disant, je comprends que ses paroles de samedi soir ont dépassé sa pensée. Il a simplement voulu me blesser mais n'en pensait pas un mot.

– Je vais trouver autre chose, lui certifié-je.

Nous en étions où déjà ? À sa bouche ! J'agrippe son débardeur et le ramène à moi. Il sourit. Et je dois avouer que c'est contagieux. Je souris aussi. Je ne peux plus me retenir. Dans ma tête, il n'y a plus de liste, de points à aborder. Il y a seulement l'amour que je lui porte et celui qu'il dit avoir pour moi. Ma raison se range au placard sans donner de préavis. Je l'aime et il n'y a rien d'autre à dire. J'effleure délicatement sa bouche de la mienne. Un simple baiser pour sceller notre accord. Son sourire s'aggrandit et ses épaules se relâchent. Attendait-il aussi impatiemment ce moment que moi ?

– Merci, murmure-t-il.
– Et là, c'est le moment où tu m'invites à manger, non ? le nargué-je en lui désignant mon steak calciné du menton.

Il pouffe avant de m'embrasser à son tour. Encore un doux baiser, bref, rapide mais pas moins puissant.

– Notre premier rendez-vous ? s'amuse-t-il.
– Premier rencard, tu m'invites à manger. Au deuxième on va boire un verre et tu m'embrasses. Au troisième, je t'invite chez moi, je commande japonais. On ne le finit pas, tu me prends dans cette cuisine.

Il grimace.

– Seulement au troisième ?
– Eh ! Dois-je te rappeler que je suis *presque* vierge !

Son nez se frotte au mien.

– Oh non, Cassie, tu n'es plus vierge du tout, chuchote-t-il d'une voix si suave que mon cœur fait des sauts périlleux jusqu'à ma culotte.
– J'aurais bien envie de japonais, mais je suis à la fin de mes menstruations, ça détruirait tous mes fantasmes de troisième rencard.

Il m'embrasse d'un baiser plus appuyé et murmure :

– Je m'en fous.

À chaque baiser j'ai la sensation de m'épanouir un peu plus.

– Tu as déjà fait ça ? le questionné-je.
– Jamais, mais c'est toi, je peux t'accorder quelques premières…

M'accorder ? Prétentieux ! Je préfère passer outre, j'ai mieux à faire que de me disputer. Je l'embrasse à mon tour, mords sa lèvre inférieure et susurre :

– Est-ce que j'ai aussi oublié de te dire que je prends la pilule depuis vendredi ?

Ma phrase agit comme un détonateur. Sa bouche me percute de plein fouet, ses mains ramènent mes hanches à lui, son bassin s'immisce entre mes jambes et son torse se colle à ma poitrine. Il me caresse avec passion, les cuisses, les hanches, un sein. Je ne sais plus où donner de la tête. C'est une explosion de sensations. Sa bouche sur la mienne, nos langues entrelacées, nos souffles mélangés et nos corps si empressés.

Mais tout se brise et mon cœur meurt une nouvelle fois quand il rompt notre contact. Essoufflée, perdue, anéantie, je le regarde impuissante prendre ses distances. Il ne se déloge pas de mes cuisses, il ne me relâche pas, mais son air désespéré me laisse à penser qu'il s'apprête à me quitter.

– Je… Je ne peux pas faire ça, dit-il enfin.

Il récupère ma main et l'observe dans la sienne avec mélancolie avant de continuer :

– J'ai passé la pire semaine de ma vie.

Je relève son menton. Je veux qu'il me regarde, moi. Ma main n'a rien à lui crier. Ma bouche oui.

– Moi aussi, Carl, je…
– Je vais avoir 32 ans, me coupe-t-il. Je veux savoir où nous allons. Je serais incapable d'être un

mec comme les autres, de te partager.

Instinctivement je pose mon front sur le sien. Comme si ce simple contact allait me donner le courage de lui avouer tout ce je n'ai jamais osé lui dire.

– Je n'ai jamais joué avec toi, Carl, et ça ne changera pas. Tu m'as demandé de nombreuses fois ce que je voulais faire de toi. Je le sais. Je le sais depuis longtemps. Je veux que tu sois à moi, je veux que nous soyons ensemble.

Même si c'est ce qu'il voulait entendre, je sais que ça ne lui suffit pas dès l'instant où il s'éloigne de moi. Je le regarde, impuissante, déambuler jusqu'à la salle à manger. J'ai le cœur au bord des lèvres. Il est froid, distant. *Pourquoi* ?

Il s'appuie sur le dossier d'une chaise. Il est de dos. Je ne vois pas son visage mais son corps crie pour lui. Les muscles tétanisés, il se tient prostré, la tête en avant.

Bizarrement, toute la conversation que nous venons d'avoir me paraît futile. Car ici, il n'est plus question de quiproquos, de ce qui s'est passé, mais de ce que nous allons décider de nous.

– Nos parents ? demande-t-il.

Je saute de mon perchoir et le rejoins. Je prends mon temps, j'ai les jambes qui flageolent et les oreilles qui bourdonnent.

– Maman a déjà accepté et mon père s'y fera, ça n'est pas lui qui décidera de ce que je veux faire de ma vie. Je ne suis pas allée le voir pour me défendre, mais parce que je ne supportais pas l'idée qu'il puisse penser des choses dégradantes à ton sujet. Je ne suis pas non plus allée le voir pour nous, je l'ai fait uniquement pour toi.

J'arrive à sa hauteur, me place à ses côtés. Ses yeux sont clos, ses mâchoires tendues. J'aimerais tant pouvoir revenir en arrière pour lui épargner les paroles infâmes qu'a eues mon père à son encontre. Je glisse ma main dans ses cheveux.

– Je ne supporterai pas une deuxième rupture, Cassie. Aujourd'hui je peux assumer que tu veuilles t'amuser, mais je ne le supporterai pas si nous allons plus loin maintenant.

Je sais. Je sais ce qu'il ressent parce que j'ai les mêmes doutes. *Mon Dieu, comme il est difficile d'aimer !* D'aimer avec autant de force sans en souffrir. Parce que oui, l'amour fait mal à en crever. Il fait mal et il fait peur. Je me hisse sur la pointe des pieds et atteins sa joue pour murmurer :

– Je suis terrifiée à l'idée qu'un jour tu puisses te lasser de moi, que tu regrettes ta vie d'avant, comme toi, tu crains que je puisse avoir envie de liberté.

Il soupire. De soulagement ? De frustration ? Je préfère me dire que mes paroles font sens dans sa tête. Je m'immisce entre la chaise et lui et fais traîner mes doigts sur ses hanches jusqu'à la bordure

de son débardeur tout en continuant :

– Je ne peux pas deviner le futur mais je suis certaine de ce que je ressens aujourd'hui.

J'embrasse son cou, glisse mes mains sous le tissu de son haut. Il se laisse faire, ne me touche pas, mais grogne :

– Cassie…

Je m'imprègne de ses muscles sous mes mains, en suis le contour. Sa peau frémit mais c'est mon cœur qui gagne en puissance. Je ne veux que lui, et je lui avoue :

– Je n'ai pas envie de m'amuser ou de découvrir des choses avec d'autres hommes que toi.

Il attrape mon poignet et fige ma main au moment où elle passe sur son pectoral gauche. À l'instant où il ferme les yeux en poussant un profond soupir de soulagement, je comprends ce qui se passe dans sa tête. Je pose ma main bien à plat sur sa poitrine. Son cœur bat si fort que j'ai la sensation d'être en contact direct avec lui.

Il bat. Il bat aussi rapidement que le mien, avec la même puissance et la même rage. Il est moi et je suis lui.

Sans me dérober, je me hisse jusqu'à sa bouche. Je reste une seconde au-dessus d'elle. Je n'ai plus aucun raisonnement, aucune logique. Je suis un corps débordant d'amour et je lui fais savoir :

– Carl, je t'aime.

Et là…

Je vis pour la première fois.

Je ne sais pas de quoi sera fait notre avenir, mais je me souviendrai à jamais de ce moment. De cette seconde où je lui ai avoué mon amour et que ses yeux se sont ouverts sur moi. De cette seconde où sa bouche a souri comme je ne l'avais jamais vu faire. De cette seconde où son cœur a rejoint ma main pour l'étreindre. Et aussi de celle d'après, où ses lèvres se sont scellées aux miennes avec une passion sans égale. D'un baiser qui fait exister, aussi bien qu'il fait mourir parce qu'on ne souhaiterait jamais que ça s'arrête.

Épilogue

Carl

– Cesse de faire la tête ! se moque Cassie en sortant du pick-up.
– Je ne fais pas la tête, grogné-je en l'imitant.

Je suis juste extrêmement irrité ! Je me suis fait pigeonner par les deux seules femmes que j'aime dans la vie. Cassie, pour avoir contracté un crédit afin de me rembourser ses études, et ma mère, qui par procuration, a déposé le chèque de Cassie sur mon compte en banque.

Je la rejoins sur le trottoir. À mon approche, elle attrape mon bras et l'encercle pour se blottir contre moi. Elle a raison de le faire, c'est peut-être la dernière fois que nous nous touchons pour les deux prochaines heures. Je fixe la maison de nos parents avec la boule au ventre. Ils savent que nous sommes ensemble, ne s'y opposent pas, mais la seule condition de James est que je ne m'approche pas de sa fille sous son toit.

Très compliqué. C'est une épreuve. Surtout quand je découvre comment ma putain de petite amie est partie bosser ce matin. Chemisier en satin blanc, jupe crayon noir. Elle est sexy à en crever. Et penser que cet enfoiré de Ted a dû lorgner son déhanché toute la journée n'arrange pas les choses. Tout ça pour un rendez-vous à la banque !

– Un jour il va vraiment falloir que tu suives une thérapie ! pesté-je. Tu as un réel problème avec l'argent.

Nous progressons lentement dans l'allée qui monte jusqu'au perron. Ni elle ni moi n'avons envie de nous séparer. Et ça va bien au-delà du simple contact. Ici, c'est un peu comme si nous n'étions pas *nous*. Tout le monde sait, tout le monde accepte mais personne ne veut voir.

Un coup de coude me fait sursauter. Cassie me foudroie du regard.

– Je vis chez toi depuis plus d'un mois, je ne te verse aucun loyer, je ne participe à aucun frais, à peine si j'ai le droit de payer un restaurant ! Ça n'est pas moi qui aie un problème avec l'argent, c'est toi !

A-t-elle raison ? À vrai dire je m'en fous. J'ai surtout le cœur qui s'affole en voyant sa main taper sur cette porte.

Elle m'a grugé pour ses études, mais je peux au moins me consoler d'avoir gagné la bataille de ses recherches de logement. Recherches avortées. Franchement, ça aurait été stupide qu'elle prenne un appartement, alors que nous passions toutes nos nuits ensemble.

– Tu ne vis pas chez moi, nous vivons ensemble, c'est différent ! précisé-je. Et je gagne bien plus d'argent que toi.

Je fixe la boiserie. Je me souviens du soir où nous sommes venus pour leur annoncer que nous nous aimions. Là où moi, j'aurais posé l'ultimatum du : soit vous acceptez soit vous ne nous verrez plus, Cassie a préféré la diplomatie. Je l'ai laissé parler pendant des heures. Les yeux verts de James braqués sur moi, il a finalement dit : « Je ne veux pas vous voir une seule fois vous bécoter devant moi ». Fin de l'entrevue, il est parti rejoindre le salon et son poste de TV. Toujours mieux que son poing dans la gueule, vous me direz…

– Est-ce que tu viens réellement d'avancer un argument sexiste ? s'agace Cassie.

Pas le temps de répliquer, la porte s'ouvre sur James. Visage impassible, il nous scrute lentement. Cassie ne me lâche pas. Sa main exerce une légère pression sur mon avant-bras. Traduction : zen. Moi, je force un sourire. Deux putains d'heures à endurer son silence et sa froideur. Génial.

– Bonjour, dit-il enfin.

Waouh ! Je ne peux m'empêcher de relever un sourcil d'étonnement. Il a parlé ! Peut-être vais-je bientôt être autorisé à dîner à côté de Cassie ? Cette dernière dirait : *un petit pas pour l'Homme, un grand bon pour l'humanité.*

– Bonjour Papa.

Cassie me délaisse, lui embrasse la joue avant de s'engouffrer dans la maison. Je passe le seuil, James sur les talons.

– Bonjour les enfants, chantonne ma mère les bras chargés de notre souper.

Cassie se précipite pour l'aider.

– Salut maman.

Je les suis, James toujours dans mon dos. Je l'imagine me poignarder de ses yeux, la bouche pincée et les mâchoires contractées. Je suis certain qu'il sait au fond de lui que je ne suis pas le problème mais il est bien trop fier pour l'avouer. Son souci c'est qu'il n'était pas prêt psychologiquement à voir sa fille avec un homme. Là où il l'a toujours vue comme une enfant prodige ou une encyclopédie, moi, j'ai vu une femme qui avait besoin de s'épanouir et de prendre confiance en elle. En réalité, c'est moi l'homme épanoui à ses côtés. Je n'ai jamais été aussi bien dans ma vie. Je nage en plein bonheur du matin au soir. C'est tout ce qu'il devrait voir.

– Tu es déjà à table ! m'exclamé-je en découvrant Jamie, couverts à la main sur sa chaise.
– J'ai une faim de loup ! explique-t-il.

Je m'assieds à ses côtés. Non sans épier la réaction Cassie à qui je viens de chiper la place. Cette

guéguerre pour Jamie ne finira jamais et tant mieux, c'est notre seule distraction de la soirée. Néanmoins, je regrette d'avoir ouvert si rapidement les hostilités en lisant sur les lèvres de ma chère et tendre : « pas de sexe ce soir ». Ce à quoi je réponds : « on verra ça ! ». Elle arque un sourcil avec dédain et croise les bras. Mes yeux sont irrémédiablement attirés par ce bouton dangereusement tendu sur sa poitrine. Poitrine, qui, je dois l'avouer, a dû gagner cinq bons centimètres depuis qu'elle prend la pilule. *Pour le chiffre exact demandez à sa propriétaire, elle doit le connaître…*

– Il faut dire que vous êtes en retard, reproche James à ma gauche.

Pourquoi suis-je ici déjà ? Ah oui, voir ma mère, prendre soin de mon petit frère et accessoirement, tenter de faire bonne figure. Pour cette dernière on repassera, hors de question que je m'excuse. Ce qui n'est pas le cas de Cassie :

– Désolée mais je devais rattraper mon heure d'absence au boulot.
– Si tu n'étais pas allée à la banque, tu n'aurais pas eu d'heure à rattraper, soulevé-je judicieusement.
– À la banque ? s'étonne James. Tu as des soucis Cassie ?

Celle-ci rougit et ma mère se gratte la gorge, indisposée. Je comprends instantanément que mon beau-père n'était pas au courant de leur manigance.

– Euh, non, papa, minaude Cassie. J'ai juste remboursé mes études à Carl.
– Et, toi, tu as accepté ?

Je crois qu'il s'adresse à moi. Je me tourne vers lui, indécis.

Il me regarde.

Moi. *Et il vient de me parler.*

Désolé Neil Armstrong, mais là il ne s'agit plus d'un pas mais d'un saut de kangourou ! Je suis tellement surpris que j'ai un moment d'hésitation. Juste le temps de savoir quel ton je dois adopter face à lui, me renfrogner ou m'indigner. Je choisis ce dernier, qui je pense, le ralliera à ma cause :

– Bien sûr que non ! On ne m'a pas laissé le choix !

Échec. Il secoue la tête en levant les yeux au ciel complètement dépité par ma réponse. Mes épaules se relâchent, je jette l'éponge. Mais dans la seconde, quelque chose se produit.

Il attrape la bouteille de vin au milieu de la table, me sert, tout en sermonnant Cassie sur l'argent. Je n'écoute même pas ce qu'il raconte. Je suis hypnotisé par ce liquide rouge qui coule dans mon verre. J'ai la sensation de vivre la scène au ralenti tellement c'est inattendu. James m'a parlé, m'a regardé, et maintenant nous allons boire ensemble à la même table.

Je dois dormir.

Cassie et ma mère n'avaient peut-être pas tort, il avait besoin de temps. De là à dire que la semaine prochaine je bécoterai ma petite amie devant lui, sûrement pas, mais James n'est pas une cause perdue !

– On va sûrement se séparer de la vieille Ford, annonce ma mère.
– Encore un souci avec le carburateur ? demandé-je en aidant Jamie à couper sa viande.
– Non. Je pense que cette fois-ci mémère a rendu l'âme.
– Ta mère voudrait une autre Ford, rajoute James.

Je jette un coup d'œil à Cassie qui me sourit. *Ouais, il parle encore.*

– Une Ford ? m'intéressé-je.
– La marque de voiture la plus fiable est Lexus, intervient Cassie avant d'avaler une cuillère de purée.
– Toi, tu prendrais donc une Lexus ? demande ma mère.
– Bien sûr. Ça fait quatre années d'affilée que Lexus finit premier du classement.

Pas besoin de lui demander comment elle le sait, Cassie connaît tout sur tout, ça n'est pas un scoop. Son père lui fait confiance :

– Bon très bien. Nous prendrons une Lexus !

Ma mère approuve d'un signe de tête, et moi, j'ai une illumination :

– Parfait. Cassie aussi.

Maintenant je peux manger, j'ai ma revanche. J'enfourne une bouchée de viande, l'air détendu, ce qui n'est pas le cas de ma petite amie.

– Je te demande pardon ? s'agace-t-elle en lâchant sèchement ses couverts dans son assiette.

Je la détaille sans me départir de mon calme. Plus de taches de rousseur, rouge aux joues, pli entre ses sourcils et bouche pincée, sa colère est palpable. Sauf qu'ici, devant nos parents, je suis certain de gagner. Elle a peut-être désobéi à son paternel en se mettant avec moi, de là à dire des gros mots ou à hausser le ton, faut pas pousser.

– Figure-toi que je ne savais pas quoi faire de ces trente-deux mille dollars, réponds-je. Bien entendu je te promets de ne pas rajouter un cents de plus.

Je vois Cassie chercher du soutien auprès de ma mère et de son père d'un regard, mais ni l'un ni l'autre ne lui prête attention.

Décidément cette soirée est surréaliste.

– Tu ne peux pas tout simplement les accepter ! finit-elle par dire.

– Je les accepte si tu acceptes la voiture.
– Je n'ai pas besoin de voiture.

Comme moi je n'ai pas besoin de son argent, mais rien ne sert de le lui dire elle le sait déjà.

– Faut-il que je te rappelle qui te ramène tous les soirs ?

M'entendre évoquer son loser de minipatron la fait réaliser l'opportunité que je lui offre : s'affranchir de Ted qui ne lui laisse aucune chance de prendre les transports en commun ou le taxi. Ce connard va finir avec mon poing dans la gueule, la seule chose qui m'en empêche, c'est Cassie et le deuxième club qui occupe mes soirées jusqu'à tard le soir.

Même si dans le fond je sais qu'il n'a aucune chance avec elle, le savoir autant aux bons soins, me fout les nerfs à vif. Et Cassie sait à quel point ma patience a ses limites. Ici, le temps ne pourra rien faire, cette cafetière ambulante, comme elle le nomme, ne lâchera pas l'affaire. *C'est uniquement de la générosité*… m'a-t-elle certifié. Générosité qui l'emmerde autant qu'à moi. Et entre nous je n'en ai rien à foutre.

– OK, lâche-t-elle finalement.

Un coup d'œil à James, il m'offre un hochement de tête. Super. J'ai au moins le soutien de mon beau-père.

Sauf que ça n'est pas avec lui que je partage mon lit. Et cette nuit, je ne le partagerai pas non plus avec Cassie. Je vais dormir sur le canapé après m'être branlé dans la douche parce que ma petite amie est en rogne contre moi. En gros, son « pas de sexe ce soir » est maintenant non négociable. La bataille de l'argent était-elle vraiment nécessaire ? Non, mais elle m'a permis d'avancer avec James. Et ça sera un merveilleux argument pour plaider devant le lit ce soir…

***

– Kevin fait du bon travail, les chiffres sont bons, et avec le petit nouveau dans le deuxième club, je crois que nous allons pouvoir lâcher du lest. Cassie a pu poser quelques jours de vacances la semaine prochaine, tu crois que tu pourras t'en sortir tout seul ?

De mon tabouret de bar près de l'îlot central, j'observe Rick s'agiter dans la cuisine. Le front entaché de farine, un fouet dans une main, un saladier dans l'autre, il s'active à mélanger sa préparation.

Un gâteau au chocolat. Le troisième de la soirée. Pourquoi en faire autant ? Je n'en sais rien, mais il m'agace, j'ai la nette impression qu'il ne m'a pas écouté. Je pose ma cannette de bière un peu violemment sur le plan de travail. Le bruit sur le marbre le fait se retourner. Il cligne des yeux et répond finalement un « Hum, hum… » avant de replonger dans sa mixture.

Je soupire et demande :

– Ta mère a encore pris Ethan cette semaine ?

Même réponse « Hum, hum… ». Si c'est un oui calfeutré, c'est qu'il ne m'écoute pas, ce sont les vacances scolaires et Ethan est chez la mère d'Oceana à New York pas chez la sienne. Je tente :

– Ta femme a un cul d'enfer dans ce legging.
– Je trouve aussi.

Une seconde, je reste transi sur son absence de réaction.

– C'est quoi ton problème, bordel ? m'exaspéré-je.
– Hein ? Pas de problème !
– Je viens de te dire que j'ai louché sur les fesses d'Oceana et tu ne relèves même pas !
– Quoi ?

Cette fois-ci, il lâche fouet et saladier sur le plan de travail.

– Je l'ai dit mais je ne l'ai pas fait.

Je ne l'ai pas fait ce soir en tout cas…

– Je dois réussir à faire le même gâteau qu'elle, explique-t-il finalement.

C'est quoi leur délire à tous les deux ? Pas le temps d'approfondir, les rires des filles se font entendre et, quelques secondes plus tard, elles sont là.

– Je suis épuisée ! lance Oceana en rejoignant les bras de Rick.
– Je pensais pourtant que le yoga était fait pour se détendre ? s'agace Rick.

Oceana lève les yeux au ciel tout en le rejoignant derrière les fourneaux. Ni une ni deux, il lâche les ustensiles pour l'étreindre. *Le pouvoir de la femelle.* Justement, la mienne m'enlace par-derrière et me colle un bisou sur la joue.

Un bisou ?

La frustration me gagne, je l'attrape dans la seconde et la soulève pour l'asseoir sur le plan de travail devant moi.

Je ne l'ai pas vue, je ne l'ai pas sentie, je ne l'ai pas goûtée depuis ce matin au réveil. Elle dormait profondément la tête ancrée dans l'oreiller. Elle n'est pas restée endormie longtemps, ma langue le long de sa colonne vertébrale a été son meilleur réveil. Ça n'est pas moi qui l'ai dit…

Alors que Oceana rassure Rick d'une façon intrigante, je plonge ma tête entre les seins de Cassie. Ceux-là mêmes qui ont gagné en taille depuis la pilule. Moelleux, doux, fermes, une odeur fruitée, putain ce soir nous n'allons pas nous éterniser.

– Ils ont presque le même goût que le mien, dit Oceana à Rick.

Sans me dénicher de mon cocon je marmonne :

– Ton mari est complètement barge. Tu peux m'expliquer d'où lui vient sa nouvelle obsession à faire des gâteaux au chocolat ?

Les doigts de Cassie caressent ma nuque, j'inspire profondément. Être heureux est la plus belle expérience de ma vie. Ne pas penser, ne rien imaginer, se laisser aller, être juste là où nous devons être. C'est quelque chose de puissant.

– Tu ne lui as pas dit ? s'étonne Oceana.

Je me redresse à contrecœur pour les épier tous les deux.

Rick se gratte la tête, indisposé.

– Me dire quoi ?
– Moi je sais… me susurre Cassie à l'oreille.

Je me retiens de lui dire qu'elle sait toujours tout sur tout.

– J'attendais que tu sois là pour lui annoncer, répond enfin Rick.

Je l'observe, l'oreille tendue, se laver les mains, ouvrir le frigidaire, sortir deux nouvelles bières, les décapsuler… il me prend pour un con.

– Bon ! Tu accouches !

Il me tend ma boisson dans un sourire et annonce :

– Oceana est enceinte.

Je suis sous le choc. Je les observe à tour de rôle. Ils affichent le même air épanoui et fier à la fois qu'ont tous ces couples qui annoncent un événement heureux. C'est ce qu'il vient de se produire. Oceana et Rick vont avoir un enfant. Un autre.

C'est ça la vraie vie. Pas celle à laquelle j'ai aspiré pendant tant d'années et qui me faisait vivre au jour le jour, mais celle qui vous fait voir plus grand, plus loin.

J'ai envie de regarder Cassie dont les doigts ont cessé de me caresser, mais je me lève et m'exclame :

– Waouh ! Félicitations !

Je leur sers une accolade à tous les deux.

– Nous agrandissons la famille ! s'exclame Rick.
– Et moi, je vais une nouvelle fois être tonton !

Je regagne ma place devant Cassie qui se met à pouffer.

– Ethan ne le sait pas encore, nous lui annoncerons à son retour de New York.

J'ai du mal à comprendre ce que me dit Oceana, Cassie rit de plus en plus fort et ce, même si elle tient sa bouche entre ses doigts.

– Pourquoi, ris-tu ?
– C'est… c'est le terme *tonton*, parvient-elle à dire entre deux respirations.

Je cligne des yeux, étonné.

– Quoi ? Ethan est mon neveu et le machin dans le ventre de Oceana le sera aussi.

Cette dernière me traite de salaud. À ce stade c'est encore un machin non ?

– Je n'ai rien contre cette idée. J'imaginais juste ce que ça pourrait donner si nous avions un jour un machin nous aussi. Tu serais à la fois papa et tonton !

À l'instant où elle finit sa phrase, elle rougit et porte sa main à sa bouche comme si elle pouvait retenir ce qu'elle avait déjà dit. Trop tard. Cassie et son incapacité à consigner ses pensées !

Mais ses paroles ne me font pas frémir. Bien au contraire ! Oui, la vraie vie c'est voir plus loin, se projeter à deux. J'ai dépassé la trentaine, j'ai une petite amie – mieux vaut tard que jamais, vous me direz – et mon meilleur ami va être papa. Alors le machin n'est pas une chose à écarter.

– N'importe quoi ! m'exaspéré-je faussement avant de lui chiffonner les cheveux sur le crâne. Je serai uniquement le papa.

Instantanément, ses yeux verts me lancent des éclairs. *Vengeance, ça, c'est pour le bisou frustrant…* je l'attire à moi. Elle se laisse faire et colle sa joue dans mon cou. Rick et Oceana me sourient. Quoi ? Je. Suis. Heureux.

– Par contre tu seras interdit de faire de la pâtisserie, marmonne Cassie.
– Interdit ?
– Pour mes fesses, elles te remercieront d'avance !

Et cette fois-ci, c'est moi qui ris.

– Sache Cassie, que rien ne m'est interdit avec toi. *Rien*.

FIN.

Remerciements

Tellement de personnes m'ont poussée à écrire ce roman que je ne sais pas par où commencer ! Il y a d'abord toutes les lectrices de *Brisé(e)* qui voulaient du Carl, demandaient du Carl, rêvaient de Carl ! La tâche était rude, je savais qu'on m'attendait au tournant. J'espère en avoir déçu le moins possible. Je ne pouvais pas donner à Carl une fille facile ou au contraire téméraire, je ne pouvais pas non plus lui offrir une peste ou une manipulatrice. Je devais lui donner quelqu'un qui lui permettrait de se remettre en question sans pour autant le dénigrer. Jouer le rôle du prof de sexe lui allait à ravir !

Bien entendu, je ne peux pas remercier Cassie car elle n'existe pas en tant qu'entité, mais je pense qu'elle est une partie de nous toutes. Cette partie appelée *Curiosité*, qui nous fait taper des mots dans la barre de recherche de Google, cette partie que tout le monde cache pour ne pas paraître cruche… Quoi ? Vous ne vous êtes jamais demandé si… ?;-)

Merci tout simplement à toi, lecteur, lectrice, d'être arrivé(e) jusqu'ici !

Je crois pouvoir dire que de toutes mes héroïnes, Cassie est la fille avec qui j'ai eu le plus de facilité, avec qui j'ai pris le plus de plaisir. Pas uniquement parce que c'est une page blanche en relation sexuelle, mais aussi parce qu'elle n'a aucune limite, aucune entrave. Je pouvais donc la manier à ma convenance, lui faire dire ce que je voulais, sans avoir peur d'offusquer Carl ! Et j'espère vous avoir fait rire ! Moi, je me suis couchée moins stupide quelques soirs…

Merci à Maud, mon éditrice, de m'avoir fait de nouveau confiance dans cette aventure. J'espère ne pas vous avoir trop rendue dingue avec mes statistiques ! Tout est vrai, même l'histoire du sperme pendant la Première Guerre mondiale. Beurk !

Merci à ma bêta, Danielle, qui a su une nouvelle fois me guider, me redonner envie, me rebooster dans des moments difficiles. Merci à Lindsey (notre rencontre ne saurait tarder), So (je t'ai gardé quelques bouchons) et Farah (à quand la bataille de qui boira le plus de café ?) d'avoir joué le jeu de la lecture *sans avoir lu* Brisé(e), *est-ce que ça a un sens ?*

Bien entendu, merci à mes Sophinettes, membres de mon groupe Facebook, Delphine Angie Mercerie (une chipie indétrônable !), Mélanie Hauchard (mon attachée de presse), Sophie Hameury (toujours là depuis mes premiers mots !), Haley Riles, Cécile Dlivres, Véronique Potiron Sébillet, Cindy Moutinho, Lydie David, Andréa Costa, Zaza la sans-culotte , Amina Benaouda (aussi rousse que Cassie), Charlotte Jambon, Christelle Detre, Louve Alpha, Mélissa Leopoldie, Aud Scau (et ses petits pieds à venir), Chrystelle Costa, ma belle-sœur, Mouchette, Julien Farnetti, Morgane (Manou pour les intimes), j'en oublie sûrement !

Merci aussi à ma famille, à mon homme en particulier qui endure mes soirées face à mon écran.

Merci à mes copinautes, qui sont devenues bien plus que de simples amies du café : Sophie, Sandrine, Maïté et Annette, sans qui mon groupe n'aurait jamais existé, qui le font vivre tous les jours et qui me remplissent de petits cœurs le matin !

Et, que l'on soit seau à champagne, sac à caca, amies tout terrain ou Fées'noménales de la nouvelle année, Carine et Gwen, vous êtes l'une des meilleures choses qui me soient arrivées en 2017 ! Merci d'être présentes tous les jours, de me faire rire et d'alimenter mon disque dur en conneries. Longue vie aux coups de gueule et aux bonnes nouvelles !

Pour finir, parce que je voulais rendre un peu plus vrais mes remerciements à mes lectrices, celles-ci m'ont donné quelques mots à caser… Je ne vous le cache pas, la tâche a été rude, certains m'ont donné du fil à retordre, et mes synapses ressemblaient à la fin de l'exercice à des spaghettis à la bolognaise.

Lettre de Cassie aux Sophinettes et à Carl :

*« My **Amazing** Carlounet, chères lectrices,*

Maintenant que des tonnes – et non, pour une fois je n'ai pas le nombre exact – de lectrices ont eu connaissance de notre histoire, contant avec **volupté** et **excitation** ce qui nous a menés de **l'attraction** au **sempiternel amour et bonheur**, je peux détruire ta réputation de fin **séducteur**.

Ça vaudra pour tous les jours où tu t'es montré **scrogneugneu** parce que j'avais mes menstruations et pour tous les dimanches matin où tu me réveilles trempé après une partie de jambes en l'air avec ta **planche**.

Notez que moi, je prends mon pied avec mon nouveau **télescope**.

Bref ! Les filles, je vous le dis, Carl n'a pas toujours été un homme **envoûtant**, sexy, aux fesses indécentes et au volcan **excitant**.

Non !

Photo à l'appui. Bébé de trois jours, tout boursouflé, chauve et souffrant d'une **jaunisse** si importante qu'on aurait pu le prendre pour un Minion !

Photo suivante. Enfant de 12 ans participant à la **chorale** de l'église du quartier, vêtu d'une aube blanche et dont les joues possédaient plus de boutons que le premier ordinateur inventé en 1952.

Mais la photo **pépite** est celle du **mariage** de Oceana et Rick. Elle montre Carl en train de courir dans un jardin avec un **carton** en guise de caleçon… D'après son meilleur ami, il avait égaré son costume entre le plat de résistance et le fromage. Je ne suis pas dupe, il avait trouvé fille à son pied pour le quart d'heure ! La **coquine** en question devait être la **fée** Carabosse ! Dois-je remercier la **chipie** de l'avoir ridiculisé ?

Le regard empli de **nostalgie**, Martha qualifie toutes ces photos **d'inoubliables** et de **magiques**. Entre nous, le jour où je les ai vues, j'ai fait sauter un **bouchon** pour me noyer dans une bouteille de champagne.

Échec. Foutue mémoire eidétique.

Et vous ? Êtes-vous toujours autant **séduites** par ce **saltimbanque** aux petites culottes ?

Oui… Boooh, j'aurais au moins essayé ! »

Je vous love.

Sophie S-P.

Découvrez *Perfect Bad Boy* de Lena K. Summers

PERFECT BAD BOY

Extrait premiers chapitres

ZEVI_001

Note de l’auteur :

Nous sommes tous victimes des apparences. Il faut simplement se rappeler le fait que, par moments, ce qui semble être n’est pas vraiment et qu’il ne faut pas porter de jugement hâtif. L’habit ne fait pas toujours le moine et nombreux sont ceux qui se cachent derrière une carapace.

« Ne jugez rien sur l’apparence, ne jugez jamais rien que sur des preuves. Il n’y a pas de meilleure règle. »

Charles Dickens, *De grandes espérances* – 1861

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Félicitations ! Vous êtes l'une des heureuses gagnantes de notre concours « Voyage de rêve ». Nous vous donnons rendez-vous à l'agence Une Envie d'ailleurs vendredi à dix-sept heures pour une réunion d'information.

J'attends que la tonalité m'annonce que ma meilleure amie a décroché pour que je puisse hurler ma joie. J'ai 25 ans et je participe à tous les concours que je trouve sur les réseaux sociaux. Je ne gagne jamais, sauf aujourd'hui. Et le lot n'est pas une place de cinéma ou un paquet de couches pour bébé – que je n'ai pas – mais un voyage !

– Allô.
– Mel, j'ai gagné ! J'ai gagné !
– Evie ?
– Tu entends, j'ai gagné !
– Merde, Evie, il est huit heures ! Je te rappelle que j'ai bossé au bar jusqu'à trois heures cette nuit.
– Oups, désolée. Je n'ai pas fait attention. Je te rappellerai plus tard.
– Mais non, ça va. Laisse-moi juste boire mon café et tu me racontes tout car je n'ai rien compris.
– Je peux être chez toi dans cinq minutes avec café et *donuts*.
– Si tu me prends par les sentiments… mais muffins alors.
– À tout de suite.

Je raccroche, récupère ma veste, mon sac et quitte mon appartement. Mel et moi habitons le même quartier dans New York. Et c'est d'ailleurs dans ce même Starbucks où je récupère notre petit déjeuner que nous nous sommes rencontrées il y a deux ans. Depuis, nous ne nous quittons plus. Elle est mon repère et mon équilibre dans ma nouvelle vie new-yorkaise. J'ai quitté la France sur un coup de tête et un besoin d'ailleurs. Plus jeune, je rêvais de cette ville grâce à la série *Sex and the City*, et c'est donc là que j'ai atterri. Je voulais devenir la nouvelle Carrie Bradshaw et avoir la même bande d'amies. Et même si la réalité a été différente de ce que j'imaginais, je suis tombée sous le charme de cette ville qui ne dort jamais et de ses habitants. Enfin, si je suis honnête, si je suis encore ici et que je n'ai jamais utilisé le billet retour vers ma petite campagne française, c'est grâce à Mel. Elle a été mon premier contact et une alchimie instantanée s'est opérée entre nous. Nous voulions toutes les deux le dernier muffin triple chocolat et au lieu de nous le disputer, nous l'avons partagé autour d'une tasse de café. Elle a tout de suite remarqué mon petit accent et je lui ai raconté mon parcours. Elle m'a proposé de m'héberger pour la nuit et de me présenter à son propriétaire et patron quand je lui ai dit que je cherchais un pied-à-terre pour quelques semaines. Au final, cela fait deux ans que je suis ici et que je travaille pour Hank comme serveuse. Je ne mène pas la grande vie mais cela me convient parfaitement, je suis libre et heureuse. Je reviens à l'instant présent lorsque je me retrouve devant l'immeuble de Mel et avant même d'appuyer sur l'interphone, j'entends déjà dans le haut-parleur :

– Grimpe vite, je meurs de faim !

Je ris alors que je monte les escaliers. Mel est un boute-en-train toujours de bonne humeur. Quand j'atteins son palier, la porte est entrouverte, comme chaque fois que je lui rends visite.

– Tu devrais faire attention, un de ces jours un *serial killer* passera par là.
– Evie, tu me dis la même chose depuis deux ans et il ne m'est rien arrivé. D'ailleurs, je parie que je pourrais lui faire peur à ton *serial killer*. Il suffit que je lui sorte mes chaussons pandas et mon pyjama en pilou pour qu'il décampe plus vite que son ombre.
– Mel ! Tu es terrible !

Nous rions ensemble le temps que j'installe le petit déjeuner sur la table basse.

– Bon, tu accouches ?
– Je n'espère pas avant longtemps, réponds-je très sérieusement.
– Evie, je te rappelle que je n'ai pas mon quota d'heures de sommeil par ta faute, alors ne te fais pas prier.
– J'ai gagné un voyage !
– Oh !
– Tu vois, mes concours débiles, comme tu dis, ont fini par payer !
– Et tu pars où ?
– Je ne sais pas encore. Je sais juste que c'est un « voyage de rêve ».
– Hum hum… Tu me permets d'être sceptique ?
– Ça ne m'étonne pas de toi ! avoué-je, un peu vexée. Mais tu pourras te faire une idée si tu m'accompagnes à la réunion d'information qui a lieu vendredi.
– À quelle heure ?
– Dix-sept heures.
– C'est parfait, je ne travaille que le matin ce jour-là. Je te retrouve à quinze heures trente chez toi.
– Merci, m'exclamé-je en lui sautant dans les bras. En fonction de la réunion, je téléphonerai à Hank pour voir si je peux prendre des jours de vacances.
– Il ne te le refusera pas, il a déjà fallu qu'il te convainque pour que tu prennes cette semaine de récup pour tes heures supplémentaires. Ça va faire deux ans que tu travailles pour lui et tu n'as pris qu'une semaine de repos l'an dernier, et encore, tu étais grippée. S'il te refuse des vacances, je lui ferai la misère !

Je ris de sa réaction. C'est Mel tout craché. Elle a le cœur sur la main et la langue bien pendue.

On passe le reste de la matinée ensemble à spéculer sur les destinations de rêve. Et si pour Mel, l'Europe et l'Asie l'emportent, de mon côté, je ne pense qu'aux îles et aux plages paradisiaques.

– Entre ta peau de blonde, tes cheveux dorés et ton corps de déesse, je parie que tu reviens avec une conquête sous le bras, quelle que soit la destination.

Je rougis de son compliment. Peut-être qu'un jour, à force de l'entendre, je finirai par être à l'aise

avec cette affirmation.

– Ce n'est pas ce que je recherche, dis-je en tirant la langue pour détourner l'attention.

– Je sais bien, sainte Evie, répond-elle dans un sourire, mais une amourette te ferait le plus grand bien. Cela fait combien de temps depuis Josh ? Trois ans ?

– Presque, avoué-je un peu honteuse. Tu m'avais promis de ne plus prononcer son nom !

– OK, donc je disais, je sais que celui dont on ne doit pas prononcer le nom, dit-elle en mimant des guillemets, a causé des dégâts mais tous les mecs ne sont pas comme lui. Il en existe des bien, tu sais.

– Me dit la célibataire endurcie qui collectionne les hommes.

– Ah mais ça, ma puce, c'est un choix personnel. Pourquoi me contenter du même repas tous les jours si je peux avoir la chance de goûter à toute la carte ?

– Parce qu'un homme n'est pas un plat ?

– Tu es trop terre à terre, rétorque-t-elle en riant.

– Si tu le dis !

– Une chose est sûre, j'ai hâte d'être dans deux jours et de savoir vers quels horizons tu t'envoles. Et tu sais ce que ça veut dire ?

– Euh…

– Shopping, Evie, shopping !

Chapitre 2

Après une bonne séance de yoga, le seul sport que je pratique régulièrement depuis des années, et une douche relaxante, je me plante devant mon dressing pour décider comment m'habiller pour la fameuse réunion d'information. Enfin, dressing est un bien grand mot, il faut juste comprendre une petite armoire qui croule sous les vêtements et accessoires. Le seul point commun que j'ai avec Carrie Bradshaw, c'est le goût immodéré pour les fringues et les chaussures. Cependant, je n'ai ni son budget ni le dressing de rêve qui va avec. Après avoir poussé un long soupir, je regarde les deux tenues que j'ai présélectionnées et déposées sur mon lit. Un look classique avec un tailleur jupe noir et un autre plus cool composé de mon slim préféré et d'un chemisier turquoise à col en V. J'ai peur que ma première sélection ne soit trop stricte ou de donner l'impression de passer un entretien professionnel. J'essaie la seconde tenue et me regarde dans le miroir : je suis satisfaite de mon reflet. Une jeune femme de 25 ans, blonde comme les blés, aux cheveux longs et lisses. Des yeux bleu vert assez expressifs, même si je préférerais nettement avoir des yeux noirs mystérieux afin de cacher plus facilement mes émotions. Une silhouette longiligne avec des formes généreuses au niveau de la poitrine et des fesses. Mel me dit souvent que je pourrais lui faire changer de bord tellement je suis bandante. Ce qui me fait rire systématiquement car c'est une chose qui n'arrivera jamais, vu l'amour immodéré qu'elle porte à la gent masculine.

J'ajoute un blazer noir à ma tenue et une paire d'escarpins jaune citron puis entreprends un maquillage léger mettant l'accent sur ma bouche. Il est presque quinze heures quand je termine ma préparation. Je suis convaincue que j'ai choisi la bonne tenue, assez cool mais classe, pour un rendez-vous dont je ne sais rien.

Je trépigne d'impatience avant l'arrivée de Mel et pour la centième fois depuis deux jours, je navigue sur le net pour récolter tout un tas d'informations sur l'agence de voyages où nous allons nous rendre. Les avis sont nombreux et positifs, ce qui me rassure une nouvelle fois. Il ne s'agit sûrement pas d'une arnaque ou d'un faux concours. Et savoir que je ne serai pas seule pour cette remise de prix me soulage. Avec le franc-parler de Mel, peu de chance que quelqu'un essaie de me fourguer un voyage hors de prix que je rembourserai pendant dix ans. Je ne suis pas une personne crédule, mais dans l'excitation du moment, je sais que je peux prendre des décisions complètement folles, comme partir à l'autre bout du monde pour refaire ma vie.

Toc toc toc !

Le bruit me sort de mes pensées et de mes recherches.

– Evie, je sais que tu es là, ouvre-moi tout de suite !
– J'arrive.

Je me précipite vers ma porte et même si la distance est courte vu la taille modeste de mon studio,

Mel s'impatiente.

– Fais vite, Evie, je ne tiendrai pas longtemps…

J'ouvre la porte et découvre devant moi une montagne de vêtements et une voix venant d'en dessous m'interpelle.

– Tu peux soit m'aider soit me laisser étouffer, mais je te rappelle que tu t'ennuierais sans moi.

Je ris tout en récupérant une quantité folle de robes en tout genre et les dépose sur mon canapé.

– Tu as braqué une boutique ?
– Même pas ! Mais entre mon appartement et le tien, je suis tombée sur une scène surréaliste. Tu sais, le mannequin qui habite en face du Starbucks ? Et bien, elle déménage. Mais madame n'avait pas prévu le camion adéquat pour transporter toutes ses affaires. Du coup, elle m'a vendu le surplus de ses vêtements de marque. Et accroche-toi, tu ne devineras jamais pour combien j'ai eu tout ça ?

Je la regarde, les yeux écarquillés par tout ce que j'entends depuis qu'elle a posé les pieds dans mon appartement.

– Juste vingt dollars. Je n'avais rien d'autre sur moi et elle m'a dit que c'était parfait. Tu te rends compte, du Dior, du Chanel, du Versace et j'en passe pour vingt dollars ! Du coup, je me suis dépêchée de tout emporter avant qu'elle ne retrouve la raison !
– Je vois ça, dis-je en examinant une nouvelle fois l'amas de tissu qui recouvre mon canapé.

Mel se laisse tomber de manière théâtrale en plein milieu et soupire de contentement.

– Cette journée ne peut être que parfaite après cela. Tu m'offres à boire et après, on regarde un peu les trésors que j'ai rapportés avant d'aller à ton rendez-vous ?
– OK, par contre, pas de séance d'essayage avant la réunion, sinon je suis certaine qu'on ne sortira pas d'ici avant plusieurs jours.
– Tu me connais si bien !

Nous passons l'heure qui suit à siroter notre soda et à admirer les robes toutes plus fabuleuses les unes que les autres.

Après un rapide trajet, nous arrivons devant l'agence de voyages. Je sens l'excitation grandir en moi quand je pousse la porte et que nous sommes accueillies par une hôtesse qui nous indique une salle dans l'arrière-boutique.

– Bonjour, mademoiselle Andrews, je suis Stella. Souhaitez-vous prendre un petit rafraîchissement en attendant les autres gagnants ?
– Merci, Stella. Laissez-moi vous présenter ma meilleure amie, Mel. Cela ne vous dérange pas si elle m'accompagne pour la réunion ?
– C'est un plaisir de faire votre connaissance, Mel. Mettez-vous à l'aise toutes les deux. Nous

attendons encore deux personnes.

Elle disparaît en une seconde pour se diriger vers un groupe.

– Evie, je sais que tu vas me dire que c'est l'hôpital qui se fout de la charité mais tu ne l'as pas trouvée… bizarre ?

– J'allais justement te le dire. Entre son *make up* ultra exagéré et son excitation évidente, elle fait un peu flipper.

– Si c'était la seule.

– De quoi tu parles ?

– Regarde autour de nous !

Je scrute aussi discrètement que possible toutes les personnes dans la pièce. Nous sommes une petite dizaine. Certains très à l'aise et semblant s'affairer à diverses tâches professionnelles comme le placement des chaises autour d'une table ronde. Étrangement, la disposition n'est plus la même quelques minutes plus tard et un assemblage de bureaux formant un U semble être la combinaison qui l'emporte. À côté de cette fourmilière se trouvent des personnes un peu perdues, comme moi, qui regardent tout ce qui se déroule autour d'elles. Certaines ont une coupe à la main alors que d'autres ont clairement l'air de se demander ce qu'elles font là. Je ne partage qu'un seul point commun avec ces quatre individus : nous tenons tous le carton nous annonçant notre gain.

– Les autres gagnants ? me demande Mel.

– Ça m'en a tout l'air.

– Si vous partez ensemble, ça risque d'être sympa. Vous êtes tous différents.

– Hum hum…

– Regarde, dans ce coin tu as le mec qui ne pense et ne vit que pour le sport. Entre ses montagnes de muscles et sa tenue, y a pas de doutes à avoir. Je parie qu'il est prof de fitness ou qu'il fait du culturisme.

– Mel, les apparences ne sont pas toujours la réalité.

– Je sais, mais généralement je ne me trompe pas.

– Si tu le dis.

– Et je pense que Monsieur Muscles est très intéressé par Miss Bimbo. Elle est un mélange entre Shakira et Heidi Klum et il la dévore des yeux. Il me fait penser au loup de Tex Avery devant Jessica Rabbit.

– Mel, tu es infernale.

– Non mais c'est vrai, constate par toi-même.

– Tu n'as pas tort et je crois qu'il vient d'essuyer un filet de bave au coin de sa bouche, dis-je en riant. En même temps, la bimbo, comme tu l'appelles, est sublime.

– Si on aime le genre botoxé à 20 ans, oui, soupire Mel. Bref, continuons le tour de la pièce. Oh ! Il y a un geek aussi, regarde, il est perdu, le pauvre. Sûrement sa seule interaction sociale du mois.

– Mel, tu deviens méchante.

– Mais non, je t'assure. Observe-le, il est effrayé. Ce qui me laisse penser qu'il n'a pas l'habitude d'être en présence d'autrui.

– Par moments, tu me fais peur.

– Ce n'est pas le seul à ne pas être à l'aise. Au coin opposé de notre geek favori, il y a Miss Pimbêche. Sûrement une fille à papa qui pense que tout lui est dû.

– Mel !

– Avant de m'enguirlander, regarde comme elle snobe tout le monde. Elle se croit clairement au-dessus de nous.

– Comment peux-tu dire cela sans même lui avoir parlé ?

– Ah, ma petite Evie, tu as encore du chemin à parcourir pour me faire concurrence. Notre boulot de serveuse nous permet de développer un sixième sens, en quelque sorte. Nous apprenons à lire dans les attitudes, dans les regards pour savoir qui se trouve face à nous et répondre à ses attentes.

– Mel, tu parles de boissons, tu t'en rends compte, quand même.

– Pas seulement, et c'est là que mes années d'expérience supplémentaires jouent en ma faveur. J'arrive à cerner les gens qui m'entourent.

– Mouais, je ne suis pas convaincue.

– Tu comprendras plus tard, crois-moi.

– OK, Miss Profiler. Tu pourrais changer de profession, dans ce cas.

– Jamais de la vie, en travaillant au bar, je bois à l'œil et rencontre plein de mecs.

Nous sommes invités à nous installer autour de la table. Une place reste cependant libre, laissant penser qu'une personne est manquante.

– Une nouvelle fois, je vous souhaite la bienvenue, nous salue Stella. Je suis très heureuse de vous accueillir et de vivre cet événement avec vous. C'est la première fois qu'Une Envie d'ailleurs organise un concours et nous sommes ravis d'accueillir nos six gagnants.

– Six ? me demande Mel en chuchotant.

– Il reste une place libre autour de la table. Mais si la personne ne vient pas, j'oblige l'agence à te donner sa place.

– Le rêve ! Mais je n'y crois pas, qui refuserait un voyage ?

Je n'ai pas le temps de répondre que la porte s'ouvre en grand, laissant entrer le plus bel homme que j'ai jamais vu. Grand, un mètre quatre-vingt, brun, les cheveux mi-longs légèrement ondulés, totalement indisciplinés, la mâchoire carrée recouverte d'une barbe de trois jours, des lèvres ourlées et généreuses, un nez droit et fin, et des yeux d'un vert mystérieux. Une démarche féline, conquérante quand il s'avance vers la table. Habillé d'un jean brut déchiré sur le genou, d'un tee-shirt noir qui moule son torse – clairement musclé – et d'une veste en cuir noir qui appelle à la caresse tant elle semble douce. Il prend place sur la chaise laissée vacante, face à moi, et me sourit d'un air insolent comme s'il savait déjà l'effet que son physique a sur la gent féminine. Je détourne le regard. La suffisance de cet homme gâche tout le charme de sa plastique.

– Et voici le bad boy, annonce Mel à mi-voix. Et il a clairement jeté son dévolu sur toi !

Chapitre 3

– Voilà, nous sommes au complet, sourit Stella. Donc, comme je le disais, je vous souhaite la bienvenue et je vous adresse toutes mes félicitations. C'est une grande première pour notre agence et nous sommes heureux de vous compter parmi les gagnants. Je vais vous expliquer comment va se dérouler cette réunion. Nous allons commencer par vous présenter le voyage, les conditions de transport et nous finirons par un tour de table afin que vous vous présentiez.

– Excusez-moi, intervient Miss Pimbêche, cela veut dire que nous allons profiter du séjour ensemble ?

– J'allais y venir, justement, explique Stella dans un sourire forcé. Ce que nous vous offrons, ce sont des vacances idylliques dans une destination paradisiaque. Tout est pris en charge pendant ce séjour, repas, activités, sorties, extras. Tout. Seulement, nous avons une condition particulière.

Elle marque une pause théâtrale pour créer un suspense qui semble un peu surfait. Nous nous regardons tous en essayant de savoir ce qui se passe.

– Notre condition est que vous voyagiez tous ensemble et séjourniez pendant trois semaines dans notre hôtel.

– Pardon ? s'indigne Miss Pimbêche. Nous devons voyager en groupe et partager nos vacances ?

– C'est exactement ça. Évidemment, vous bénéficierez des meilleures conditions possibles. Un jet privé sera à votre disposition pour le transport. L'hôtel est un cinq-étoiles et vous pourrez profiter du meilleur restaurant de l'île.

– Mais… tente Miss Pimbêche.

– Laissez-moi finir, s'il vous plaît, l'interrompt Stella avec un sourire faux sur les lèvres. Je ne vous ai pas encore parlé de la destination. Votre voyage de rêve se déroulera à Mayaguana, un îlot de l'archipel des Bahamas.

Alors qu'elle prononce le nom du lieu qui nous accueillera, des photos paradisiaques sont diffusées sur un écran qui occupe tout le pan de mur derrière elle. Tout est là, comme dans un rêve : les plages de sable blanc, l'eau turquoise, les palmiers et cocotiers, les activités de plongée sous-marine… Je remarque alors que tous les gagnants réagissent comme moi, des étoiles plein les yeux face aux images qui défilent. Même Miss Pimbêche semble apprécier ce qu'elle découvre. Et quand je me tourne vers le bad boy déclaré par Mel, je constate qu'il me fixe. Son regard n'est pas posé sur l'écran mais sur moi. Intense. Vibrant. Déstabilisant. Il ne me quitte pas des yeux alors que je le vois écrire quelque chose sur une feuille de papier posée devant lui. Il la soulève et je découvre :

Si tu y vas, j'y vais.

Je secoue la tête, totalement surprise par son aplomb et son message. Il écrit à nouveau quelque chose et souris en levant une nouvelle fois la feuille pour que j'y lise :

On va bien s'amuser.

Cette fois-ci, je lève les yeux au ciel. Ce n'est pas de la suffisance, ce mec est tout simplement arrogant. Et je déteste ça.

– Je dois cependant vous signaler un autre petit point qui fait partie des conditions de ce voyage, nous précise Stella, qui réapparaît sous nos yeux.

Sa voix me fait revenir à la réalité, loin de l'échange avec ce bad boy sûr de lui.

– Pour que ce voyage soit possible, vous l'avez compris, vous devez vivre cette aventure en groupe. Mais si l'un de vous refuse les conditions, les gains seront tout simplement annulés.
– QUOI ?

Nous avons tous réagi de la même manière. Et c'est la voix de Monsieur Muscles qui résonne le plus fort.

– Si je comprends bien, reprend-il, vous nous prenez en otages. Soit nous acceptons vos conditions, soit nous perdons tout ?
– Je ne dirais pas que vous êtes des otages. On va plutôt dire que nous vous offrons des vacances de rêve, et ce seront sûrement les plus belles de votre vie. Vous avez une opportunité que d'autres n'auront jamais.
– Mais qui dit que nous aurons tous les mêmes disponibilités ? demandé-je en réfléchissant à la probabilité que cela arrive.
– Le départ est prévu pour vendredi prochain. Vous avez donc une semaine pour vous libérer et vous présenter à l'aéroport, me répond Stella.
– C'est une histoire de fou, chuchote Mel à mon oreille.
– Ou la pire arnaque du siècle, soufflé-je à mon tour.
– On pourrait avoir le règlement du concours ? demande le bad boy.
– Évidemment, rétorque Stella qui s'empare d'une liasse de documents que lui remet un assistant et nous les distribue. Vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin dans cette pochette. Mes coordonnées ou celles de mon assistant sont également indiquées et nous serons à votre disposition pour toute question. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons passer au tour de table pendant lequel vous vous présenterez succinctement et nous indiquerez également si vous pensez accepter ce voyage.
– Que le spectacle commence, me dit discrètement Mel en riant sous cape.
– Bonjour à tous, moi c'est Jake, se présente Monsieur Muscles. J'ai 25 ans et je suis célibataire, annonce-t-il en adressant un clin d'œil à Miss Bimbo. Je suis plutôt chaud pour ce voyage mais il faut que je voie si je peux m'absenter aussi longtemps. Ah oui ! J'ai oublié de dire que je suis gérant et coach dans un club sportif.
– Merci Jake, dit Stella. Sachez que nous pouvons vous procurer un justificatif pour votre employeur et nous vous allouerons une prime pendant cette période afin de compenser la perte de votre salaire. Toutes les infos sont dans la pochette.
– Génial, alors c'est comme si c'était fait.

– Poursuivons, alors.

Elle invite alors Miss Bimbo à prendre la parole.

– Bonjour, je suis Kim, j'ai 23 ans et suis aussi célibataire, répond-elle à Jake en souriant. Je suis coiffeuse et tiens également un blog dédié à la mode. Je suis très intéressée par ce voyage et peux presque dire que c'est OK pour moi.

Les présentations se poursuivent.

– Bonjour, je suis Steeve, annonce Mister Geek, j'ai 29 ans. Pas de souci pour le voyage de mon côté car je suis mon propre patron. Je suis concepteur de jeux vidéo et à partir du moment où il y a une connexion internet, je peux travailler n'importe où. Même si j'avoue que prendre quelques vacances ne serait pas du luxe.

– Bonjour, je suis Lexie, se fait connaître Miss pimbêche. J'ai 22 ans et je suis des études de commerce afin de prendre la succession de l'entreprise familiale. Je suis actuellement en vacances donc je pourrai venir facilement. Mais je ne sais pas si cette proposition m'intéresse car je n'aime pas partager mon temps avec des inconnus.

– Cette réunion permet justement de passer du statut d'inconnus à connaissances, rétorque Stella du tac au tac.

– Mouais, répond Lexie, je me laisse la semaine pour réfléchir.

Stella m'invite ensuite à prendre la parole.

– Salut, je suis Evie, j'ai 25 ans et travaille comme serveuse dans un bar depuis deux ans. Je ne pense pas rencontrer de problème pour me libérer et participer avec vous tous à ce voyage.

Alors que je me présente, je sens le regard pesant du bad boy sur moi et quand je me tourne vers lui, je suis surprise par l'intensité de ses yeux. Je ne saurais définir ce que j'y lis mais ça me déstabilise.

– Je suis Braden, j'ai 27 ans et j'adore l'accent français. Je participe à ce voyage car j'ai besoin de prendre l'air et de m'éloigner de New York. Je suis persuadé que l'on va beaucoup s'amuser, avoue-t-il avec un sourire ravageur qui a dû faire tomber plus d'une femme.

Je ne suis pas la seule à avoir remarqué la beauté du bad boy puisque Lexie n'hésite pas à minauder devant lui.

– Et tu pourras te libérer de ton travail sans souci ?

– Oui.

Un mot et un regard pour seule réponse. Puis il repose ses yeux verts sur moi. Et je me liquéfie une nouvelle fois.

– Evie, ferme la bouche, tu baves, chuchote Mel à mes côtés.

Je rougis et reporte mon attention sur Stella qui sourit de toutes ses dents.

– Bien, maintenant que tout le monde a parlé, je vais vous laisser une petite heure pour faire plus ample connaissance et je vous donne rendez-vous la semaine prochaine à l'aéroport.

Chapitre 4

Mel et moi regardons Stella sortir de la pièce avec la sensation qu'elle finissait une représentation.

– Cette femme maîtrise l'art de la sortie théâtrale, se marre ma meilleure amie.

– Tu l'as dit. Limite tragédienne sur les bords.

– « J'espère que vous prendrez la bonne décision, Evie », l'imite Mel. Dans d'autres circonstances, on aurait cru qu'elle essayait de te persuader d'entrer dans une secte ou te menaçait des pires représailles au cas où tu dirais non.

– Tu comptes faire quoi, alors ?

– Y aller, pardi ! Si Hank est OK, je fonce. Je ne pourrais jamais me payer un voyage pareil.

– Je ne te parlais pas de ça, mais de l'invitation de ton bad boy !

– Quoi ?

– Si tu penses que je n'ai pas vu ses petits messages, c'est que tu ne me connais pas si bien.

– Encore ton super pouvoir de *profiler* ?

– Appelle ça comme tu veux ! Mais ne crois pas me détourner de mon but en me brossant dans le sens du poil. Que comptes-tu faire ?

– Pff… C'est tout vu, ce mec pue l'arrogance et les ennuis et j'ai assez donné, avoué-je à voix basse.

– Il te dévore des yeux depuis qu'il est entré dans cette pièce.

– J'ai vu, mais…

– Evie, siffle-t-elle. Je ne t'ai jamais vue réagir comme ça avec un autre homme. Quand tu le regardes, tu es subjuguée.

– Mais non, ce n'est pas ça. Je suis juste surprise de voir que des personnes comme lui existent vraiment. Il est peut-être beau, mais il est détestable. Et imagine, je n'ai même pas encore parlé avec lui.

– Tu veux mon avis ?

– Même si je disais non, tu me le donnerais quand même, donc je dis oui pour qu'on gagne du temps.

– Enfin, tu reprends tes esprits, me répond-elle en souriant. Donc, si j'avais un conseil, ce serait de profiter pleinement de ces vacances. De tout, des plages, du jet privé, du soleil, de la mer mais aussi de ce beau gosse ténébreux qui espère faire plus ample connaissance avec toi.

– Je ne suis pas comme ça, je ne sais pas faire. Et je suis certaine que ce mec est un aimant à problèmes, pas un futur amant.

– Je sais, Evie, je sais. Mais vois les choses sous un autre angle. Tu pars trois semaines, loin de tout, loin de ta vie, loin de ton quotidien, de tes peurs. C'est l'occasion rêvée de devenir une version plus ouverte, moins prudente, plus folle de toi. Puis, à ton retour, ta vie reprendra là où tu l'as laissée, avec en mémoire cette parenthèse enchanteresse.

– Je…

– Tu connais l'expression « amour de vacances » ? me questionne-t-elle d'une voix douce.
– Oui, soufflé-je.
– C'est juste cela. Ne cherche pas plus loin, trois semaines pour devenir une autre et te laisser aller.

Alors que j'expire lourdement pour chasser l'angoisse qui me comprime la gorge et que je sens les larmes affluer, Mel reprend :

– Et puis, comme distraction, il y a pire.

Je jette un regard vers Braden et, une fois de plus, je suis frappée par la beauté de cet homme. Sauvage. Brute. Dévastatrice. Je suis attirée par lui comme je ne l'ai jamais été, même pas par Josh.

– Tu as raison, finis-je par avouer en me retournant vers elle. Je me laisserai plutôt séduire par la population locale si l'occasion se présente. Braden me plaît mais je suis persuadée que c'est une mauvaise idée.
– Comme tu veux, dit-elle en secouant la tête, mais sache qu'il arrive dans notre direction.

J'essaie de garder une apparence calme alors qu'à l'intérieur, je bouillonne. Je ne me retourne pas, même si je sens sa chaleur dans mon dos. Je le sais proche de moi. C'est une sensation indescriptible mais je réagis ainsi à sa présence.

– Bonjour.

Je pivote et lui fais face. Je suis happée par la couleur de ses yeux. Un vert émeraude éclatant.

– Bonjour, je suis Mel, une amie d'Evie. Félicitations pour le voyage, c'est un sacré lot.
– C'est vrai, je crois n'avoir jamais eu autant de chance, lui répond-il avec un sourire énigmatique avant de poser son regard sur moi. Alors, Evie, tu comptes accepter l'offre ?
– Je dois vérifier mes disponibilités mais oui, dis-je en essayant de paraître naturelle. Une occasion pareille ne se présentera pas une deuxième fois.
– Je suis d'accord. J'en suis aussi.

Il regarde son téléphone qui vient de biper et reprend la parole :

– Je dois y aller. On se voit la semaine prochaine, alors ?
– Oui, enfin si tout le monde est d'accord.
– Ne t'inquiète pas, tout le monde acceptera. Comme tu l'as dit, une occasion pareille ne se refuse pas. Au pire, je saurai les convaincre, ajoute-t-il avec une mine déterminée.

Après un signe de la main, je le vois s'éloigner et répondre à son téléphone.

– Waouh, ce mec est juste la définition même du terme sexy, s'extasie Mel. Je suis certaine que si on cherche la définition du mot dans le dictionnaire, on verra sa photo pour illustrer le propos. Reste à savoir s'il est aussi beau nu qu'habillé. Tiens, d'ailleurs, ce sera ta mission. Il me faut un rapport

détaillé et en photo, si possible.

– Mel, tu es infernale.

– Je sais ! Mais tu ne m'aimes que comme ça.

– C'est vrai.

– Vous savez où est passé Braden ? nous demande Lexie sans autre introduction.

– Il est parti il y a quelques minutes, lui répond Mel.

– Oh ! Vous n'avez rien dit pour le faire fuir, au moins ?

– Explique-toi, grogne Mel, dont la patience semble s'amenuiser.

– J'ai remarqué comment Evie le mettait mal à l'aise. J'espère juste que ça ne l'empêchera pas de faire ce voyage. Car si j'accepte ces conditions étranges, c'est pour pouvoir passer du temps avec lui.

– Je l'ai mis mal à l'aise ? rétorqué-je, choquée.

– Oui, il te regardait étrangement et il est parti juste après t'avoir parlé. C'est évident, tu le déranges.

– Bon, ma petite, s'interpose Mel, il va falloir que je t'explique deux ou trois choses…

– Laisse tomber, Mel, ça n'en vaut pas la peine. Si tu veux savoir s'il n'est pas traumatisé, dis-je en m'adressant à Lexie, tu n'as qu'à te présenter la semaine prochaine à l'aéroport. En attendant, nous allons faire un tour un peu plus loin, histoire que je ne te traumatise pas, toi aussi.

J'attrape le bras de Mel et nous éloigne de Miss Pimbêche à grandes enjambées.

– Tu aurais dû me laisser faire, je lui aurais expliqué la vie, à cette pétasse.

– Je ne suis pas certaine qu'elle puisse croire autre chose que ce qu'elle a décidé. Si je n'étais pas obligée de faire avec sa présence pour ce voyage, je m'en serais chargée moi-même. Mais bon, je me dis que pour trois semaines au paradis, je peux supporter Lexie.

– Mouais, enfin, promets-moi de ne pas la laisser aller trop loin. Sinon tu m'appelles et je rapplique pour lui faire entendre raison. Ou mieux encore, avant ton départ, je vais t'apprendre un cocktail pour les greluches dans son genre. Un mix de somnifère, laxatif et vodka. Résultat garanti, elle te foutra la paix pendant plusieurs jours.

– Tu es diabolique ! gloussé-je devant son imagination débordante. Je suis heureuse de ne pas t'avoir comme ennemie.

– Une semaine pour te faire une formation accélérée et tu seras presque à mon niveau.

Nous passons encore une heure à déambuler entre les personnes présentes dans la salle. Je fais plus ample connaissance avec mes autres compagnons de voyage. Étonnamment, le courant passe très bien avec Jake et Kim. Et même si Steeve est plus en retrait, plus timide, il semble sympathique. Nous sommes tous d'avis que l'aventure qui nous attend sera unique et nous nous promettons de nous retrouver la semaine prochaine au pied du jet privé qui nous conduira au paradis.

Alors que nous quittons l'agence, mon dossier sous le coude, Mel s'arrête et me regarde d'un air affolé.

– Evie, nous allons avoir un problème.

– Tu me fais peur. Dis-moi tout.

– Une semaine pour préparer une valise, ça va être sport. Il va falloir s'y mettre dès notre retour du bar.

– Ouf, si ce n'est que ça !

– Mais tu es folle ! s'emporte-t-elle d'un air tragique. Il faut d'abord faire un listing de tout ce dont tu as besoin, puis les magasins, et prendre rendez-vous chez l'esthéticienne, le coiffeur, et faire de nombreux essayages.

– Oh ! Tu sais, Mel, il y a de fortes chances que je passe mon temps en maillot et paréo ou robe de bain.

– C'est justement les accessoires les plus difficiles à trouver. Je te le dis, la semaine s'annonce sportive. Je vais devoir voir avec Hank pour qu'il allège mon planning et que je t'aide à tout boucler.

– Mel, vraiment, je ne crois pas que…

– Arrête de parler et accélère, y a pas une minute à perdre.

Je la suis en riant car je sais que dans ces cas-là, je ne peux rien faire pour la stopper ou la calmer. Elle redeviendra elle-même après une bonne nuit de sommeil.

Chapitre 5

Nous sommes à la veille du départ et je dois avouer que Mel ne mentait pas sur le rythme des journées. Hank m'a donné avec plaisir mes vacances et m'a même octroyé dix jours de rab pour qu'à mon retour, je puisse me réhabituer au rythme new-yorkais. Je ne sais pas ce que je ferais sans cet homme, à la fois patron, propriétaire et père de substitution. Hank est un peu un nounours mais à taille humaine. Sous des apparences rustres, il est d'une douceur et d'une gentillesse sans égales. Il a même accepté les fantaisies de Mel et lui a permis de m'accompagner à de nombreuses virées shopping.

Je ne compte plus les heures passées entre les rayons des boutiques de New York et les essayages. Je n'aurais jamais pensé que choisir un maillot de bain était aussi compliqué. Enfin, je devrais dire choisir le bon maillot de bain. Et l'œil de lynx de Mel m'a été d'une aide précieuse, car évidemment je ne me suis pas contentée de choisir un seul modèle. Mel a tenu à ce que j'ai au moins dix maillots différents et les accessoires qui vont avec, c'est-à-dire paréos, sandales, tongs, robes de plage. Bref, je suis plus qu'équipée. Ce qui a largement entamé mon budget vêtements pour les deux mois à venir. Heureusement que Mel m'a prêté plusieurs robes qu'elle avait récupérées de notre ancienne voisine mannequin. Ce qui me permet de parer à toute situation. J'ajoute quand même deux shorts en jean, deux leggings et quelques débardeurs. Je complète le tout avec deux vestes – une en cuir et une en jean – et une paire de baskets au cas où une randonnée serait au programme.

– Evie, je t'ai apporté quelque chose mais promets-moi de ne pas râler.

– Mel, je te l'ai dit, je n'emporterai pas mon *sex toy* !

– Ha ha ! Mais non, ce n'est pas ça, même si je te confirme que tu as tort de le laisser dans ton tiroir.

– Bon, alors qu'est-ce que tu as fait ?

– Je sais que tu m'as dit avoir dépensé plus qu'il ne le fallait pour ce voyage mais je n'avais pas le cœur de te laisser porter de si belles robes sans ce petit détail, me dit-elle en me tendant un sac en papier.

J'ouvre et découvre plusieurs ensembles de sous-vêtements et des nuisettes ultra sexy. Je n'ose penser à la facture.

– Je ne peux pas, c'est trop.

– Bien sûr que tu peux. Prends ça comme un cadeau d'anniversaire en avance ou un cadeau de Noël en retard. Bref, ce serait un crime de porter des robes haute couture avec de la lingerie bon marché.

– Ah bon ?

– Oui, c'est la base. Avec de beaux dessous, on se sent forcément belle et sexy.

– OK, pourquoi ce raisonnement particulier ne me paraît finalement pas étrange ? Je crois que je commence à trop m'habituer à toi.

– C'est pas trop tôt ! Et puis, si tu ne le fais pas pour moi, pense aux beaux mâles que tu vas voir

sur l'île. Que ce soit le bad boy sexy ou un autochtone musclé et bronzé qui sent bon le monoï.

– Mel, je crois qu'il est temps que tu prennes des vacances, dis-je en la voyant fantasmer.

– Si seulement ! En attendant, je vais les vivre par procuration grâce à toi ! Donc, tu profites à fond ! Pour nous deux.

On finit de boucler mes valises et on se quitte deux heures plus tard dans de grandes embrassades. Ne pas voir Mel pendant trois semaines va être bizarre. Depuis que nous nous connaissons, nous nous voyons presque quotidiennement. Elle sera au boulot demain quand je prendrai un taxi pour rejoindre l'aéroport. Je prends une douche après son départ et me relaxe longuement sous l'eau. Quand je ressors et atteins mon lit, je souris en voyant ma tenue pour le lendemain. Mel a pensé à tout, même à la tenue confortable mais sexy pour un trajet en avion.

Alors que je m'installe dans mon lit avec un livre en attendant de trouver le sommeil, un bip m'annonce l'arrivée d'un mail. Ce doit être Mel qui me donne un dernier conseil de son cru.

De : Stella@uneenviedailleurs.com
À : Gagnants concours

Bonjour à tous,
Juste pour vous rappeler que nous vous attendons demain à dix-huit heures à l'aéroport. Pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, pensez à signer votre contrat et à le mettre dans votre sac. Nous vous attendons avec impatience.
À demain.
Stella.

Je souris en pensant que je suis plus que prête pour ce voyage qui s'annonce extraordinaire. Un nouveau bip retentit.

De : MisterB@gmail.com
À : SimplyEvie@gmail.com

J'espère que tu ne m'en veux pas, mais je n'ai pas pu résister et j'ai récupéré ton adresse mail.
Je suis impatient de te retrouver et d'apprendre à te connaître.
B.

B ? B comme Braden ? Mais qu'est-ce que je raconte ? Comme si un mec comme lui pouvait réellement s'intéresser à moi. Mais qui d'autre cela pourrait-il être ?

De : SimplyEvie@gmail.com
À : MisterB@gmail.com

B comme Bob le bricoleur ? ou comme Babar l'éléphant ?

La réponse est immédiate.

De : MisterB@gmail.com
À : SimplyEvie@gmail.com

Heureusement que je n'ai pas de problème d'ego, sinon je vivrais mal la comparaison.
B comme Braden.
P.-S. : Aucun doute, ce prénom deviendra ton préféré d'ici peu.

Waouh ! Je suis sans voix, à la fois surprise par son audace et irritée par son assurance. Même si j'avoue être flattée par son attention, je ne sais pas comment je dois réagir. Cela fait tellement longtemps que je n'ai pas eu de relation que j'ai l'impression de ne plus rien savoir. Même s'il me plaît physiquement, je n'aime pas ce qu'il dégage. Et si je suis honnête avec moi-même, je ne sais pas si je suis capable d'entamer une histoire avec un homme aussi sûr de lui quand, de mon côté, je n'ai absolument pas confiance en moi.

Je coupe mon téléphone pour ne pas être tentée de lui répondre. Je m'endors difficilement et me réveille à plusieurs reprises, poursuivie par un regard émeraude.

Chapitre 6

J'arrive à l'aéroport de Teterboro vers dix-huit heures. Alors que je sors du taxi qui m'a emmenée jusqu'ici, une jeune femme s'avance vers moi, un sourire aux lèvres.

– Evie ?

– Oui.

– Je suis Sabrina. Veuillez me suivre, je vais vous accompagner jusqu'à la salle où Stella vous rejoindra. Une fois que tout le monde sera là, il y aura un petit briefing avant de prendre l'avion et de profiter de vos vacances.

– OK, je vois que vous avez pensé à tout.

– Nous sommes bien obligés. Sinon tout partirait à vau-l'eau. Et nous ne pouvons pas nous permettre de rater ce projet. C'est vraiment très important pour notre entreprise.

– J'aurais pensé l'inverse, dis-je à haute voix. Après tout, pour ce voyage, vous avez engendré des frais énormes.

– Justement, que vous en profitiez ou pas, les dépenses sont déjà faites. Alors autant que cela se fasse et que vous puissiez par la suite nous faire un peu de publicité dans votre entourage quand vous raconterez vos vacances.

– Pas faux.

– Dites-vous que c'est un excellent investissement pour nous.

– Je comprends, ou du moins j'essaie, rajouté-je pour moi-même.

Nous finissons ce petit échange alors que nous pénétrons dans une salle que je devine être une salle de réunion. Sabrina pousse mon second bagage et le dépose.

– Vous êtes la première arrivée, je vous abandonne quelques minutes en attendant vos compagnons.

– Très bien, à tout à l'heure.

J'ai à peine fini ma phrase que Sabrina a quitté les lieux. Je remarque dans un coin de la pièce un assortiment de jus de fruits, café, thé, biscuits et muffins. Un nouveau coup d'œil vers la porte pour m'assurer que je suis seule et peux me laisser aller à un moment de gourmandise. Je m'empare d'un mini muffin et d'un jus d'ananas. Je suis tellement excitée depuis mon réveil que je n'ai presque rien avalé. Je pousse un soupir de plaisir quand un rire se fait entendre.

– Je n'aurais jamais pensé envier un muffin.

Cette voix grave et rocailleuse ne peut appartenir qu'à une seule personne. Je me retourne et me retrouve face à Braden. Mais comment a-t-il pu arriver si près de moi sans que je l'entende ou le remarque ? Quand je dis que cet homme est dangereux, je ne mens pas. J'avale avec difficulté ma dernière bouchée sans le quitter du regard. Je vois qu'il est amusé par la scène qui se déroule sous

ses yeux.

– Je ne t'ai pas entendu arriver.
– Tant mieux, sinon j'aurais manqué un spectacle très sympa.

Il s'approche de moi et me fait une bise. Geste qui ne m'aurait pas surprise dans mon pays natal mais ici, c'est une pratique quasi inexistante. Ma stupéfaction doit se lire sur mon visage car Braden sourit de plus belle.

– Ce n'est pas la coutume chez toi ?
– Si, si, bégayé-je, mais comment sais-tu que je suis française ?
– J'ai remarqué ton petit accent, même s'il est bien caché.
– Oh !

Bravo Evie, quelle éloquence !

– Je sais être observateur, surtout quand le sujet m'intéresse.

Je n'ai pas le temps de répondre que la porte s'ouvre avec fracas.

– Bonjour. Oh ! Braden ! Je suis heureuse de te revoir. Nous n'avons pas eu le temps de nous parler l'autre jour. J'espère que nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

L'intrusion est signée Lexie, bien évidemment. Son absence totale de considération pour ma personne me prouve qu'elle me porte autant de sympathie que j'en ai pour elle. La réaction de Braden est neutre. Il me regarde toujours en coin et je vois sa mâchoire se serrer face à l'attitude de Lexie.

– On se connaît ?
– Pas encore, mais ça ne saurait tarder, minaude-t-elle. Trois semaines sous le soleil, ça crée des liens.
– Je suis tout à fait d'accord avec toi, répond-il en me regardant fixement. Le soleil, la plage, la chaleur et toutes ces activités pour nous faire transpirer.

Lexie ne semble pas se rendre compte que Braden ne parle pas pour elle car elle se pavane en riant exagérément. Je l'observe alors qu'elle se donne en spectacle. Cette femme est à l'opposé de ce que je suis. Petite, elle ne doit pas mesurer plus d'un mètre soixante. Elle est brune avec des cheveux ondulés et des yeux noirs. Chez elle, tout transpire l'arrogance et la supériorité. Dans sa présence, sa tenue, on devine qu'elle a l'habitude d'être traitée en princesse et elle en joue. Tout cela me paraît faux et tellement surjoué que je ne comprends pas qu'elle ne se rende pas compte à quel point elle est grotesque.

Le reste des voyageurs arrive en même temps que Stella et Sabrina, qui ferment la marche. Tout le monde se salue et je remarque avec soulagement que tous les gagnants sont bien présents. Même Steeve, qui paraît encore un peu en retrait.

– Bonjour à tous, nous accueille Stella. Ravie de voir que vous avez tous accepté cette belle aventure que nous vous offrons de vivre à travers ce voyage. Comme je vous l'avais annoncé la semaine dernière, un jet est à votre disposition pour le transport, réduisant les heures de vol à quatre au lieu de dix-neuf avec une escale. Vous arriverez donc à vingt-deux heures trente à l'aéroport de Mayaguana. Je suis persuadée que vous apprécierez également le confort luxueux de cet avion. Pour votre information, il dispose seulement d'une chambre double et d'une salle d'eau. Cependant, cet appareil est doté de six fauteuils bulles qui vous permettent, lorsque vous activez la fonction couchette, de créer pour chacun un espace individuel. Donc si vous désirez faire une petite sieste avant votre arrivée sur l'île, ne vous privez pas. Une hôtesse est à votre disposition pendant toute la durée du vol. Sur le tarmac, deux voitures vous attendront et seront à votre disposition pour la durée du séjour. Le GPS vous guidera jusqu'à l'hôtel même si je ne pense pas que vous en ayez réellement besoin. Pour avoir moi-même visité Mayaguana, vous verrez comme il est facile de s'y déplacer et vous constaterez par vous-mêmes qu'il est plus pratique d'utiliser la voie des eaux que les routes, une bonne partie de l'île étant encore sauvage et inhabitée. L'avion sera prêt à vous accueillir d'ici un petit quart d'heure. Vos valises vont être prises en charge par le personnel de l'aéroport et je vous demanderai de ne conserver avec vous que votre bagage à main. Juste un dernier mot avant de vous libérer, je vous souhaite de la part de toute notre équipe et de nos partenaires un excellent séjour. En espérant qu'il soit l'un des plus beaux souvenirs de votre vie.

Stella nous serre la main individuellement et finit par disparaître.

– Je suis quand même impressionnée par l'organisation, indique Kim, notre Miss Bimbo. Un jet privé, des voitures de location, trois semaines *all inclusive*, ça me paraît tellement énorme pour de simples gagnants de concours.

– C'est vrai que c'est un truc de malade, ajoute Jake, notre Monsieur Muscles. J'ai l'impression d'être une star.

– Si je peux me permettre, c'est assez courant comme conditions de voyage, intervient Lexie. Je suis habituée à beaucoup plus luxueux quand je voyage avec Papa.

– Évidemment, me souffle Braden qui se tient juste à mes côtés. Si c'est Papa qui le dit !

J'ai envie de rire car l'attitude de Lexie me sort par les yeux et je suis ravie de voir que Braden n'est pas sensible au charme de Miss Pimbêche, mais je n'apprécie pas l'attitude moqueuse de Braden. C'est comme s'il ne respectait personne.

La porte s'ouvre à nouveau et nous sommes invités à prendre place dans le jet qui n'attend plus que nous.

J'ai l'impression de vivre un rêve et d'être une princesse. Quand je pénètre dans l'avion, je suis ébahie par le luxe qui m'entoure. L'intérieur est spacieux, les matières utilisées nobles. Je marque un temps d'arrêt comme pour fixer mentalement le sentiment que je ressens. Braden, derrière moi, pose une main sur le bas de mon dos pour que je reprenne ma route. Mais ce contact, malgré la couche de vêtements, me tétanise un peu plus.

Que m'arrive-t-il ? Comment cet homme que je ne connais pas et qui m'énerve autant peut me

mettre dans des états pareils par un simple mail, un regard ou un geste ?

– Tout va bien, Evie ? me demande-t-il à l'oreille.

Je frissonne en sentant son souffle sur ma peau. Je n'ai pas le temps de répondre qu'il ajoute :

– J'espère que c'est moi qui te trouble ainsi.

Je sens son souffle sur ma peau.

Il me passe devant en me souriant de la manière la plus provocante qui soit. D'un mouvement de tête, il m'invite à le suivre. Et sans que j'aie le temps de réfléchir, mon corps se met en mouvement. Cette attitude ne me ressemble absolument pas et m'agace. Braden m'agace et mes réactions face à lui tout autant ! Je n'accorde que rarement ma confiance mais avec lui, je sais que je vais devoir être prudente. Plus prudente que d'ordinaire car mon corps aurait tendance à le suivre jusqu'au bout du monde.

C'est un peu ce que tu fais, non ?

Mais ma raison est la plus forte. Plus jamais je ne laisserai un homme avoir une si grande emprise sur ma vie. Plus jamais.

Nous nous installons côte à côte dans nos sièges sous l'œil révolté de Lexie et attachons nos ceintures. Je respire profondément pour essayer de calmer la petite angoisse que je ressens à chaque décollage et à chaque atterrissage. On ne peut pas dire que je crains les transports aériens mais j'ai toujours une petite appréhension pendant ces phases où l'avion quitte ou retrouve le sol. Je ferme les yeux et compte mentalement jusqu'à cinq en retenant ma respiration et expire pendant cinq secondes.

– Je suis là, accroche-toi à moi, me dit Braden dans un murmure.

J'ouvre les yeux et suis happée par le regard tendre et protecteur de cet homme. Il m'offre sa force et son soutien. Je ne vois et n'entends que lui.

– Voilà, le plus dur est passé. Alors, comme ça, on est peureuse ? raille-t-il. Ou alors tu n'as pas pu résister à mon charme et tu n'osais pas me demander de te blottir contre moi ?
– Quoi ? demandé-je, abasourdie.
– Je connais la tactique. Tu ne serais pas la première à l'essayer sur moi. Mais j'avoue qu'avec toi, ça a une saveur particulière.
– Car évidemment, tout ce que je fais doit avoir un rapport avec toi ? dis-je en sifflant de colère. Continue comme ça et tu ne pourras plus sortir de cet avion.
– Hummm, tu veux me retenir prisonnier ? C'est ça, ton style ? Tu as planqué des menottes dans tes bagages ?
– Non, espèce d'idiot, c'est ton ego qui t'empêchera de passer la porte.

Je me détache et me lève d'un bond. Il faut que je m'éloigne de lui le plus rapidement possible. Je

rejoins le groupe déjà installé autour d'un bar.

– Désolée, je ne m'étais pas rendu compte que le décollage était terminé, m'excusé-je auprès de l'hôtesse qui me fait un sourire rassurant.

– C'est un bon point pour moi, tu ne peux pas dire que je suis ennuyeux, après ça, me souffle Braden à l'oreille.

Je fais un petit pas sur le côté pour m'éloigner le plus possible de lui, mais il ne me quitte pas du regard, un sourire insolent aux lèvres.

J'ai déjà dit que je le détestais ?

L'hôtesse de l'air nous sert des coupes de champagne et nous discutons gaiement pendant quelques minutes. Alors que je m'arrête à un verre, certains se laissent griser et boivent coupe sur coupe alors que la deuxième heure de vol touche à sa fin.

Lexie se lève, chancelle et renverse sa flûte sur moi, m'arrosant généreusement.

– Oups, je pense que j'ai un peu abusé du champagne, s'excuse-t-elle faussement, une lueur de défi dans les yeux. Tu es toute mouillée et collante par ma faute.

– Ce n'est pas grave, dis-je, un sourire tout aussi faux sur les lèvres. Heureusement pour moi, j'ai prévu une tenue différente pour notre arrivée sur l'île et je l'ai conservée dans mon bagage à main. Je vais juste passer par la douche et me rafraîchir.

Je me lève pendant que l'hôtesse s'empresse de nettoyer mon siège et que je récupère mon sac. Puis elle me guide vers la chambre et me fait une visite succincte des lieux. Quand elle disparaît, je pousse un long soupir. Trois semaines à ce rythme avec Lexie et soit je la noie au détour d'une plongée, soit je l'étouffe dans son sommeil. Au moment où je sors ma tenue – un combi-short noir agrémenté d'une couture argentée – je découvre un mot glissé par Mel.

Plan de secours pour neutraliser efficacement Miss Pimbêche. Cocktail de la mort qui tue.

Au dos, je découvre la composition de ce fameux breuvage et j'éclate de rire en lisant la dernière phrase.

P.-S. : Tu peux également remplacer le cocktail par des muffins aux myrtilles ou tout autre parfum.

J'avais besoin de cet intermède pour retrouver un peu de gaieté et de simplicité. J'entre dans la douche et découvre un kit de soins luxueux aux odeurs envoûtantes. Au final, cette douche n'est pas une si mauvaise idée, je pourrais presque remercier Lexie. Je ferme les yeux quelques minutes et me laisse envahir par le calme de cette pièce, savourant la chaleur de l'eau qui me détend complètement.

N'exagère pas non plus, Evie ! Tu parles de Miss Pimbêche, quand même !

La serviette la plus moelleuse que j'aie jamais touchée enroulée autour du corps, je sors de la salle d'eau pour retrouver le confort de la chambre et enfiler ma nouvelle tenue. À peine ai-je fait un pas qu'un coup résonne sur la porte de la cabine. J'entrouvre le moins possible la cloison et je découvre Braden. Un sourire aux lèvres et des étincelles dans le regard, il me demande à entrer d'un signe de tête.

Ma réaction ? Je suis simplement tétanisée d'excitation.

– Étonnée de me voir ?
– Mais que fais-tu là ? parviens-je à bredouiller.
– C'est pourtant évident et clair. Je te l'ai dit d'ailleurs.
– Qu… quoi ?
– Je veux apprendre à te connaître et il me semble que c'est la meilleure façon d'y parvenir.

En disant cette phrase, il entre dans la cabine et referme la porte derrière lui, avec le verrou. De mon côté, j'ai l'impression d'être soudée au sol. Je suis incapable du moindre mouvement. Il me semble que je n'arrive plus à réfléchir ni à respirer. Une chose est certaine, je suis sensible à son charisme.

– Je ne pense qu'à ça depuis que je t'ai vue. Je sais que tu en meurs d'envie toi aussi, dit-il en remettant une mèche de cheveux derrière mon oreille et en laissant traîner ses doigts sur ma mâchoire jusqu'à mes lèvres.

Ce simple contact me brûle et j'ai l'impression que mon corps est parcouru d'un courant électrique.

Qu'est-ce que cet homme a de si particulier pour me mettre dans cet état ?

– Regarde comme ton corps réagit au mien ! m'interrompt-il dans mes pensées. Je suis persuadé que tu la sens toi aussi, cette connexion. Ce désir violent.

Sa main descend le long de mon cou et s'arrête sur le nœud de la serviette. Son regard n'a toujours pas quitté le mien.

– Dis-moi ce que tu veux, Evie.
– Toi, m'entends-je lui répondre sans m'en rendre compte.

Sans attendre une seconde de plus, il fond sur moi et m'embrasse avec passion. Au départ, ses lèvres se posent juste sur les miennes et en une seconde, l'alchimie qui nous unit nous consume. Le baiser se fait plus profond, plus ardent. Je n'ai clairement jamais connu de baiser aussi intense, parfait. Il me chavire. À cet instant précis, toutes mes barrières s'effondrent. Cette réserve habituelle qui est la mienne avec les hommes n'existe pas avec Braden. Constatant cela, je m'abandonne à cette étreinte. Mes mains se perdent dans ses cheveux et mon corps se presse contre le sien. Il grogne en réponse à mon attaque et il m'enlace plus fermement, ses mains parcourant mon dos jusqu'à mes fesses. Il me soulève et mes jambes viennent instinctivement s'accrocher à sa taille. Je prends alors

pleinement conscience du désir qu'il ressent pour moi quand je sens son érection se presser contre la peau nue de mon sexe. Je halète de plaisir tant cette sensation est délicieuse. Braden avance de quelques pas pour que mon corps se retrouve emprisonné entre le sien et le mur de la chambre. Dans cette position, la serviette se détache, offrant à la vue de mon amant ma poitrine dénudée.

– Evie, tu me tues !

Il me fait reprendre appui sur le sol et ôte la serviette qui s'est agglutinée sur ma taille. Elle finit à mes pieds et la respiration de Braden s'accélère.

– Tu es belle, dit-il en me dévorant du regard.

Son index caresse un téton et mon corps se couvre de frissons.

– Si belle, souffle-t-il. Je veux te découvrir, tout apprendre de ton corps.

Ses mains explorent alors chaque parcelle de ma peau, et ses lèvres prennent rapidement le relais, me clouant contre le mur. Pantelante, je savoure cette attaque. Et quand sa langue joue sur ma chair, je m'enflamme. Il s'agenouille devant moi et de ses mains, m'écarte les jambes. Son visage se trouve face à mon intimité. Il souffle contre ma partie la plus sensible et je gémis.

– Tu es si mouillée, s'émerveille-t-il. Je veux te goûter, savoir si tu es aussi bonne que je le pense.

Et sans plus attendre, sa langue s'abat sur mon sexe, le lape, s'attarde sur mon clitoris et lui offre de merveilleuses caresses. Mes mains prennent appui sur ses épaules car mes jambes ne me soutiennent plus, et j'ai l'impression que je vais m'effondrer dans la seconde. Je gémis sans gêne quand sa main vient recouvrir ma bouche.

– Doucement, nous ne sommes pas seuls dans l'avion.

Il reprend sa douce torture alors que j'intègre à peine ses paroles.

Quel avion ?

Braden doit sentir que mon esprit s'égare car il ajoute un doigt à son supplice, me faisant totalement perdre pied. J'oublie tout ce qui m'entoure, sauf lui. Ses caresses s'accélèrent et je sens monter en moi une boule de feu que je sais d'avance dévastatrice. Je n'ai jamais été conduite à l'orgasme aussi rapidement. Braden est un amant expert et connaît parfaitement le corps féminin car d'une seule pression de ses doigts il touche cet endroit si sensible qui me fait chavirer. J'explose en mille morceaux pendant de longues secondes alors que sa langue me caresse encore. Mes jambes me lâchent, il se relève et me maintient dans ses bras pour m'éviter de m'écrouler sur le sol.

– Tu es encore plus délicieuse que je l'imaginais. Et tu es si belle quand tu jouis.

Il m'embrasse avec la plus grande délicatesse et je sens mon goût sur sa bouche. Je n'ai jamais

partagé cette intimité-là avec personne et cela m'électrise. J'entreprends de le déshabiller, tirant sur son tee-shirt, quand un coup résonne sur la porte de la chambre.

– Evie, est-ce que tu pourrais te dépêcher ? Tu n'es pas la seule à vouloir te rafraîchir avant l'arrivée !

La voix de Lexie rompt la magie du moment et j'ouvre les yeux. Je suis toujours sous la douche. Braden n'est pas à côté de moi. Je suis seule et totalement déroutée.

Mais que vient-il de se passer ? J'ai dû m'endormir quelques minutes. Le rêve que je viens de faire est le plus troublant que j'aie jamais fait. Et clairement le plus érotique ! Pourquoi Braden me met-il dans cet état ? Peut-on à la fois désirer un homme et le détester ? Et surtout, comment vais-je faire pour rester près de lui pendant trois semaines sans devenir folle ?

Encore plus folle, tu veux dire ? Je ne te reconnais plus. Enfin, je ne me reconnais plus… Ça y est, la folie me guette.

– Eviiiiiie ! Sors de là, maintenant ! s'égosille Lexie derrière la porte.
– C'est bon, j'arrive dans cinq minutes ! réponds-je, de plus en plus frustrée.

J'entends ses pas s'éloigner et je soupire.

Je me rhabille en vitesse et vais retrouver mes camarades pour le reste du voyage en essayant de ne rien laisser paraître du trouble qui m'habite. Surtout aux yeux de Braden. Il ne doit rien soupçonner, sinon je suis morte.

Je suis encore troublée par la scène que j'ai rêvée.

Chapitre 7

Une heure et demie plus tard, nous entamons la phase d'atterrissage. Instinctivement, sa main se resserre sur la mienne pour me soutenir. Je ne sais pas ce que cela signifie mais ça me rassure.

– Merci, dis-je timidement.

– Ce serait bête de faire un malaise à notre arrivée. Autant éviter cela. Et puis j'adore jouer au chevalier servant qui vient secourir la princesse.

– Moi qui te prenais pour un bad boy, le taquiné-je.

– Les apparences peuvent être trompeuses, me sourit-il. Mais ce que je ne dis pas, c'est qu'en jouant les sauveurs, je n'attends que la reconnaissance de la princesse.

– L'espoir fait vivre, réponds-je instinctivement en me dégageant de sa main.

Il ne me répond pas et me sourit, comme si mon comportement l'amusait.

Quand les roues touchent le sol, je me rends compte que je n'ai pas paniqué tellement j'étais concentrée sur les mots de mon compagnon. A-t-il fait exprès de me distraire de la sorte pour m'éviter une crise de panique ou est-il vraiment un goujat ?

Une fois l'appareil à l'arrêt, nous sommes invités par l'hôtesse à nous détacher et à prendre notre bagage avant de sortir. Je regarde une dernière fois l'intérieur de cet avion et souris en pensant que, dans mes rêves, j'ai rejoint le fameux Mile High Club dont Mel rêve tant.

En pensant à Mel, je récupère mon téléphone pour lui envoyer un message mais je me rends compte qu'il n'a plus de batterie et s'est éteint. Je la contacterai de l'hôtel, je ne suis pas à quelques minutes près, après tout.

Nous nous retrouvons sur le tarmac alors que nos valises sont chargées dans les deux SUV qui nous attendent à quelques mètres. Nous retrouvons une note sur le pare-brise.

Bienvenue à Mayaguana ! Profitez pleinement de ce paradis qui s'offre à vous. Stella.

Nous nous répartissons dans les deux voitures. Dans la première prennent place Jake et Kim qui sont inséparables depuis le décollage, accompagnés par Steeve qui a été propulsé à l'intérieur par une Lexie déterminée à nous tenir compagnie, à Braden et moi. Je ne me laisse pas troubler par cette intrusion, même quand elle m'oblige à passer à l'arrière pour lui laisser la place du passager car, selon ses dires, elle serait malade en voiture. Braden, pas dupe de son excuse, me fait un clin d'œil au travers du rétroviseur intérieur.

– Direction l'hôtel, annonce Lexie, platement. J'espère que c'est réellement un cinq-étoiles et que nous aurons une vue sur la mer.

– En même temps, nous sommes sur une petite île, lui rétorque Braden. Tu voudrais avoir une vue

sur quoi ?

Elle rit exagérément, comme s'il venait de lui sortir la blague du siècle. Je lève les yeux au ciel devant les efforts désespérés qu'elle déploie pour attirer l'attention sur sa personne.

Nous sortons sans encombre du petit aéroport et je me rends compte que le jet décolle déjà pour le retour. Dans le véhicule, je sens l'excitation me gagner. Même si nous ne voyons pas grand-chose de ce qui nous entoure, vu l'heure tardive, l'odeur iodée nous enveloppe entièrement. Une pellicule salée recouvre mes lèvres, me donnant un aperçu du goût du paradis. Après dix minutes de trajet, je vois apparaître le panneau indiquant la proximité de l'hôtel.

– C'est étrange, quand même, réfléchis-je à haute voix.
– Quoi ? me demande Braden.
– Nous n'avons croisé personne, aucune habitation n'était éclairée.
– Mais enfin c'est normal, intervient Lexie. Ça se voit que tu n'es pas adepte de la vie insulaire. Tu n'as pas dû beaucoup voyager. Mais pour information, la vie sur l'île s'arrête quand le soleil se couche.

Je préfère ne pas répondre à son attaque, surtout quand je vois le regard perçant de Braden dans le rétroviseur et qu'il secoue la tête pour montrer son agacement.

Nous garons nos véhicules sur le parking de l'hôtel et nous dirigeons vers l'accueil après avoir récupéré une partie de nos bagages. Nous entrons dans le hall et attendons les garçons qui reviennent les bras chargés du reste de nos valises.

– Vous auriez dû laisser un groom s'en charger, réagit Lexie en soufflant. Après tout, nous sommes dans un hôtel cinq étoiles !
– Oh, ça va ! lui répond Jake. Nous arrivons en pleine nuit, ça nous a pris une minute et ce n'est pas grand-chose. Pas la peine de faire un scandale et de déranger une personne.
– Mais c'est son travail, s'indigne Lexie.
– Eh bien, il ne travaillera pas pour nous ce soir, réagit Braden d'une voix sans appel, laissant Lexie muette et boudeuse.

La réception est magnifique. Ici, tout est lumineux et nous invite à rester dans cet espace. Un immense bureau noir brillant, élégant, nous fait face. Lexie s'en approche et appuie sur la sonnette afin de signaler notre présence. Appel qui reste sans réponse pendant cinq minutes, ce qui ne convient évidemment pas à notre Miss Pimbêche.

– C'est une honte ! Je n'ai jamais connu un traitement pareil ! Stella va entendre parler de moi.

Je la vois récupérer son téléphone et froncer les sourcils.

– Et en plus il n'y a pas de réseau ! C'est vraiment la goutte d'eau…
– C'est bon, Lexie, la coupe Jake. Les mecs, nous allons faire un tour de l'hôtel pour voir si l'on croise quelqu'un, ça vous va ?

– OK, prononce Steeve qui n'avait pas encore dit un mot jusque-là.

– Tout ce que tu veux, du moment que je m'éloigne de ces jérémiades, grogne silencieusement Braden.

Les hommes disparaissent chacun par un accès tandis que nous restons à l'accueil.

Au bout de deux minutes, je remarque une enveloppe sur le bureau et m'en empare, voyant le logo de l'agence. Je la décachette et découvre un message de Stella.

Bienvenue au Baycaner Resort, vous êtes ici chez vous. L'hôtel et le personnel sont à votre disposition pour répondre au moindre de vos désirs. Amusez-vous bien et savourez chaque instant.

Cette petite note est accompagnée de ce que je comprends être les cartes d'accès aux chambres. Sur chaque carte figurent un numéro et un nom. Et je remarque immédiatement qu'elles sont groupées par paires.

– J'ai nos clés de chambres, dis-je aux filles. Pour toi, Kim, ce sera la numéro deux et Jake, la une. Steeve a la onze et toi la douze, précisé-je à Lexie. Quant à Braden, il a la vingt-et-une et moi la vingt-deux.

– Et pourquoi c'est toi qui as la chambre à côté de Braden ? s'exclame Lexie.

– Qu'est-ce que j'en sais ? C'est tout simplement précisé là-dessus, lui dis-je en cachant difficilement mon agacement.

– C'est pas juste, râle-t-elle.

– Tu es toujours aussi capricieuse ? demande Kim. C'est épuisant pour les autres, tu le sais au moins ? Depuis que nous sommes entrés dans l'avion, tu n'as pas arrêté de te plaindre. Alors, tu vas me faire plaisir et la mettre en veilleuse pour le reste de la soirée. Je crois que la disposition des chambres est un tout petit détail qui ne vaut pas le scandale que tu prépares.

La réaction de Lexie ne se fait pas attendre et comme une enfant que l'on vient de gronder, elle hausse les épaules, tourne les talons et va s'asseoir un peu plus loin dans un fauteuil en osier.

– Je pourrais presque t'embrasser, dis-je à Kim en riant.

– Je suis désolée si je t'ai paru dure, mais je n'en peux plus de ses réactions agressives et hautaines.

– Ne t'excuse surtout pas, je pensais être la seule à ne pas la supporter.

– Oh non, Jake aussi commence à perdre patience, me confie-t-elle à voix basse.

Elle n'a pas le temps de s'étendre plus longtemps car Braden revient vers nous.

– Personne en cuisine, même si un buffet gargantuesque nous attend. Notre arrivée a été préparée dans les moindres détails mais le personnel est absent. Vu l'heure tardive, ils ont dû rentrer chez eux. Qu'est-ce qu'elle fait, là-bas ? demande-t-il en regardant Lexie qui boude toujours.

– Je l'ai punie, répond Kim en souriant fièrement.

– Bien joué, s'esclaffe-t-il.

– Personne dans les chambres de la partie Est, nous informe Jake en revenant. Certaines étaient

ouvertes et visiblement réservées vu que des vêtements y étaient disposés, mais aucun occupant.

– Étrange… Et au fait, fais-je plus fortement, j'ai trouvé cette note et les clés de nos chambres.

Braden et Jake lisent tour à tour le message de Stella.

– On sait au moins où déposer nos valises, conclut Braden. On pourra aller se restaurer après et y voir plus clair demain.

Nous acquiesçons tous, la fatigue aidant.

– Personne dans la partie Ouest, nous informe Steeve.

Nous nous regardons tous avec une tonne de questions dans les yeux.

– L'hôtel est entièrement vide. Plus âme qui vive. Et ce n'est pas tout, continue Steeve. J'ai essayé de me connecter sur mon PC pour voir si un problème n'était pas survenu sur l'île, au cas où nous aurions raté l'information.

– Et ? demandé-je.

– Aucune connexion malgré différentes tentatives de ma part, même en utilisant mon propre dispositif. À croire qu'un brouilleur est installé sur l'île, nous coupant de tout contact avec le reste du monde.

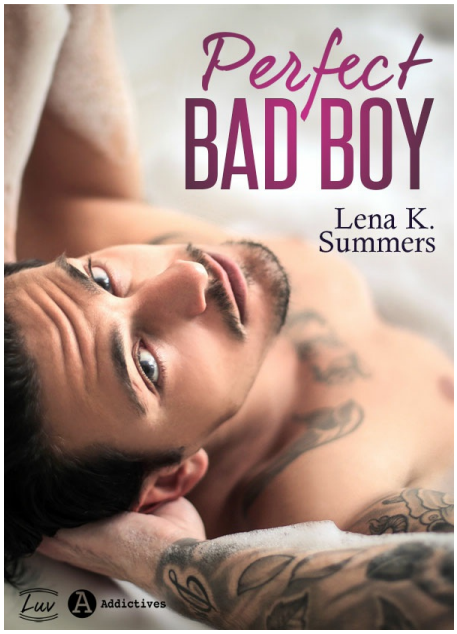
À suivre,
dans l'intégrale du roman.

Également disponible :

Perfect Bad Boy

Grâce à un concours, Evie gagne un voyage de rêve aux Caraïbes. Seule condition ? Le partager avec les cinq autres gagnants.
La question ne se pose même pas ! Mais parmi ces gagnants, il y a Braden. Bad boy, arrogant, irrésistible… il est tout ce qu'Evie fuit !
Pourtant, il est décidé à la séduire. Et les plages de sable fin, la mer turquoise, les longues nuits sont un cadre de rêve pour céder à la passion !
Sauf que le voyage ne se déroule pas tout à fait comme prévu…

Tapotez pour télécharger.

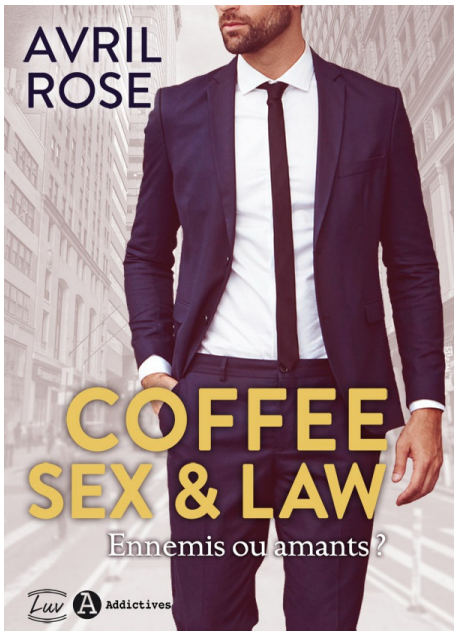


Également disponible :

Coffee, Sex and Law : Ennemis ou amants ?

Enemies or lovers ?
Liam, jeune avocat prometteur, est allergique à l'amour. Toujours entre deux avions, et dévasté par un sombre secret, il a définitivement fait une croix sur les sentiments, et ça lui va très bien ! Mais quand il croise le chemin de Zoé, toutes ses certitudes volent en éclats. Zoé est à l'opposé de ses conquêtes habituelles : naturelle, drôle, impétueuse… et l'arrivée d'un homme dans sa vie n'est pas au programme !

Tapotez pour télécharger.



Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Janvier 2018

ISBN 9791025741542